

GOVERNMENT OF INDIA

ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 10724

CALL No. 891.04/Ker.

D.G.A. 79.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100.



H. KERN.

~~80~~
10

VERSPREIDE GESCHRIFTEN. - Vol. 11

ELFDE DEEL

10724

FILIPPIJNSCHE STUDIES,

SLOT

GERMAANSCH,

EERSTE GEDEELTE.

811.04
Ker

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY NEW DELHI
Acq. No. 880
Date 9.6.49
Call No. 439.3/Ker

'S-GRAVENHAGE
MARTINUS NIJHOFF
1923 X

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL

LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 10724

Date 6.7.61

891.04/Ker

INHOUD VAN DEEL XI.

XI. FILIPPIJNSCHE STUDIES. (Slot)

| | Pag. |
|--|------|
| Un livre sur les Philippines (1886) | 3 |
| Diccionario Hispano-Tagalog por P. Serrano Laktaw (1890) . . . | 11 |
| De gewoonten der Tagalogs op de Filippijnen volgens pater Plascencia (1893) | 17 |
| Een belangrijk boek over de Filippijnen (1894) | 35 |
| Aankondiging van W. E. Retana, Un libro de Amterías (1895) . . | 63 |
| Aankondiging van W. E. Retana, Archivo del Bibliófilo Filipino (1895) | 67 |
| Eene uitgave van bescheiden betreffende de Filippijnen (1896) . . | 71 |
| Opmerkingen omtrent de taal der Agta's van 't schiereiland Camarines (Filippijnen) (1896). | 77 |
| Spaansche bescheiden aangaande de Filippijnen (1896) | 83 |
| Een Spaansch schrijven over den godsdienst der heidensche Bikkollers (1897) | 91 |
| Een mythologisch gedicht uit de Filippijnen (1897). | 107 |
| Eene zondvloedssage van de Filippijnen (1897) | 119 |
| De zaak van de Filippijners (1899) | 123 |
| De toestand op de Filippijnen (1900) | 129 |

XII. GERMAANSCH (Eerste deel).

| | |
|--|-----|
| Proeve eener taalkundige behandeling van het Oost-Geldersch taaleigen. (1865 & 1866) | 139 |
| Veemgericht. (1870). | 165 |
| Feodum. (1870) | 171 |
| Nehalennia. (1871) | 183 |
| Kleinood. (1870) | 193 |
| Eigennamen en verkleinwoordjes. (1871) | 203 |
| Germaansche woorden in Latijnsche opschriften aan den Beneden-Rijn. (1872) | 213 |

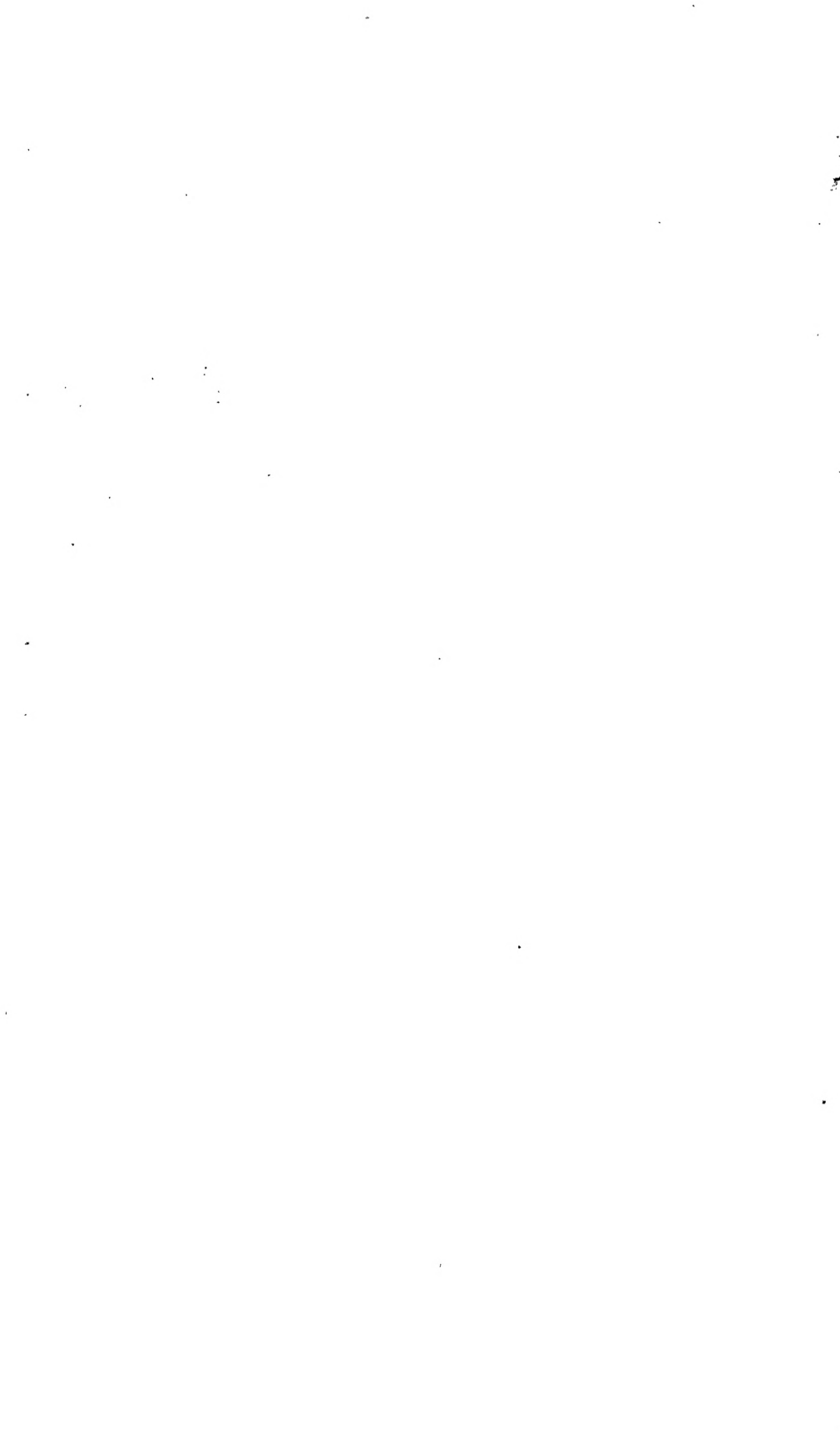
| | Pag. |
|--|------|
| Boekbespreking. (1871) | 237 |
| J. P. N. Land. Over uitspraak en spelling, voornamelijk in de nederlandsche taal, 239. | |
| De partikel ar in 't Oudhoogduitsch. (1872) | 249 |
| Tvisco en Mannus. (1872) | 257 |
| Oudnederlandsche woorden. (1873) | 265 |
| Boekbespreking. (1874) | 277 |
| W. L. van Helten, Fünfzig bemerkungen zum Grimm'schen Wörterbuche, 279. | |
| Verkleinwoorden op sa, sia. (1874) | 287 |
| Over eenige vormen van 't werkwoord zijn in 't Germaansch. (1874) | 301 |
| Eene oude Nederduitsche geloofsbelijdenis. (1875) | 315 |



XI.

**FILIPPIJNSCHE
STUDIES.**

(SLOT).



Un livre sur les Philippines.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY NEW DELHI

Acc. No. 888
Date. 2.4.49
Call No.

D. JOSÉ MONTERO Y VIDAL. El Archipiélago filipino y las islas Marianas, Carolinas y Palaos, su historia, geografía y estadística (L'archipel philippin et les îles Marianes, Carolines et Palaos, leur histoire, géographie et statistique). Avec 2 cartes. Madrid. Tello 1886. 4°. XVI et 512 pp. Prix pour l'Espagne 10 pes., pour l'étranger 12 pes.

Revue Internationale Coloniale, T. II.

1886.

L'auteur de ce volume instructif déclare avoir eu pour but d'éveiller l'intérêt de ses compatriotes pour les plus belles possessions d'outremer qui appartiennent à la couronne d'Espagne. Nous n'aurons pas la prétention de vouloir décider si M. Montero y Vidal ne s'est pas laissé entraîner par un patriotisme d'ailleurs louable à peindre l'indifférence du public espagnol en des couleurs trop sombres, mais ce que nous oserions affirmer, c'est qu'en publiant le fruit de ses recherches il n'a pas seulement rendu un service véritable à ses compatriotes, mais à tous ceux qui par une raison ou une autre s'intéressent aux îles philippines. Celles-ci nous offrent l'exemple d'une colonie, dite de conquête, où les rapports entre la race dominante et les indigènes sont plus cordiaux et intimes que partout ailleurs; par quels moyens les Espagnols ont-ils su obtenir un si beau résultat? Voilà une question digne de l'attention de tout peuple européen, qui est appelé à remplir les mêmes devoirs envers des populations d'une autre race et d'un autre degré de civilisation. Pour ceux qui ne poursuivent que des buts scientifiques, soit qu'ils se nomment naturalistes, ethnologues ou linguistes, les Philippines offrent un vaste champ de recherches, une mine inépuisable de faits intéressants, faits absolument nécessaires pour bien comprendre les phénomènes physiques de l'Archipel indien, et pour approfondir les langues, la constitution morale, les coutumes et les institutions primordiales de toute la race malaio-polynésienne.

Dans la première partie de l'ouvrage qui nous occupe, l'auteur passe en revue les faits historiques qui conduisirent à l'occupation des îles philippines par les Espagnols. Ce chapitre ne contient donc que le commencement de l'histoire de la colonie, ce qui, à vrai dire, suffit parfaitement et sera d'autant plus approuvé par les lecteurs, quand ils savent que M. Montero se propose de publier prochainement une histoire complète de la domination espagnole aux Philippines.

La partie suivante, beaucoup plus étendue, s'occupe de la géographie et de la statistique. Pour apporter l'ordre et la netteté dans l'exposition des faits, l'auteur a adopté le plan de traiter d'abord tout ce qui s'applique plus ou moins à l'Archipel en général, avant de donner une description plus détaillée de chaque île ou groupe d'îles en particulier. Il suffira d'énumérer les titres des sujets décrits en général, pour montrer combien l'auteur s'est efforcé d'être aussi complet que possible. Ainsi nous trouvons les chapitres suivants: météorologie, règne minéral, règne végétal, règne

animal, population, budget, agriculture, industrie, commerce, statistique commerciale, tarif douanier. Tout en reconnaissant que toutes ces matières sont traitées avec le même soin, nous voudrions signaler comme les mieux réussis les chapitres sur les végétaux et les animaux, sur le budget, l'agriculture, l'industrie et le commerce.

En abordant le chapitre des végétaux l'auteur émet la remarque que le règne végétal montre dans les Philippines une richesse et une variété vraiment prodigieuses, de sorte qu'une description détaillée demanderait quelques volumes. Or il y a des livres excellents sur la flore des Philippines, comme ceux du P. Blanco, des PP. Mercado et Llanos, des ingénieurs Ramon Jordana et Sebastian Vidal ¹⁾. C'est à ces sources que M. Montero nous renvoie, tandis que lui-même il a dû se borner à fixer notre attention sur les faits qui sont les plus dignes d'être mentionnés dans une ouvrage encyclopédique comme le sien.

«La faune des Philippines» — c'est l'auteur qui parle — «n'a pas été jusqu'à présent étudiée avec l'assiduité que cette branche des sciences naturelles mérite.» Raison de plus de savoir gré à M. Montero qu'il a réussi à nous donner une énumération détaillée et suffisamment longue, des différentes classes du règne animal, des vertébrés, annelés, mollusques, zoophytes.

Le chapitre qui contient les chiffres du budget colonial pour la période du 1 Juillet 1885 jusqu'au 31 Juin 1886 est un des plus intéressants, tant par les données officielles que nous y rencontrons, que par les observations et éclaircissements dont l'auteur l'accompagne. Les renseignements précieux sur l'état de l'éducation publique méritent l'attention spéciale des fonctionnaires de l'Indonésie néerlandaise, qui y pourront apprendre comment les Espagnols ont pris à cœur leur tâche civilisatrice et à quel degré ceux-ci ont réussi parmi des tribus de la même race et vivant dans les mêmes conditions physiques que les populations qui obéissent au gouvernement hollandais. A moins que notre confiance nous trompe, on sera assez libre de préjugés pour reconnaître de bonne grâce la supériorité du système libéral et magnanime des Espagnols à la méthode peu rationnelle pratiquée dans nos Indes. Il suffira de traduire quelques passages du livre de M. Montero afin que les lecteurs se fassent une idée de l'état comparativement satisfaisant de l'enseignement aux Philippines. Entendons ce qu'il dit.

«L'instruction publique est assez avancée aux Philippines, spécialement en ce qui regarde l'enseignement primaire». »Maintenant les écoles publi-

¹⁾ Le lecteur pourra trouver des indications bibliographiques sur ces ouvrages dans la *bibliotheca philippina* composée par le Prof. F. Blumentritt, à qui nous devons en outre une série d'études sur l'état présent et passé des Philippines.

ques sont mieux organisées [*qu'au paravant*], ayant à leur tête des précepteurs issus de l'école normale de Manille.»

«L'enseignement moyen est donné au collège de St. Jean de Latran, devenu Institut en 1820, et à celui de St. Thomas, sous la charge des pères Dominicains; à l'Athénée municipal, sous la direction des Jésuites; au collège de St. Joseph, dirigé par le clergé séculaire, et enfin en plusieurs écoles particulières.»

«Les études supérieures se font à l'*Université royale et pontificale de St. Thomas*, de Manille, fondée au commencement du 17^{me} siècle. Elle fut érigée sous le nom de Collège de St. Thomas de Notre Dame du Rosaire de Manille, le 15 d'Août 1619. Philippe IV y donna son approbation par rescrit du 27 de Novembre 1623. Le pape Innocent X accorda à ce collège le 20 Novembre 1645 le titre d'Université, et Clément XII étendit la sphère des études en y ajoutant l'étude du droit civil et canonique et des autres cours usuels dans les universités.»

«Conformément à la réforme introduite par décret royal du 29 Novembre 1875, on donne dans cet établissement les cours exigés pour les carrières de la Jurisprudence, Théologie, Médecine, Pharmacie et du Notariat.»

On trouve des séminaires à Manille, Cebu, Iloilo, Camarines et Ilocos.

«En outre il existe, à Manille, une académie nautique; une autre de dessin et peinture; une école normale de maîtres d'école.»

L'école nautique fut établie en 1862, aux instances du consulat de commerce. On y enseigne l'arithmétique, la géométrie élémentaire, la trigonométrie plane et sphérique, la cosmographie, le pilotage, la géométrie appliquée à la construction de cartes et plans hydrographiques, etc.»

«L'académie de dessin et peinture fut instituée par la chambre de commerce le 1 Mars 1849.»

«L'école normale pour l'éducation de maîtres d'école fut créée par décret Royal du 20 Décembre 1863, et inaugurée le 23 Janvier 1865, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus.»

«Pour des demoiselles, Manille possède le *beaterio* (maison religieuse) de Sainte Catharine de Sena, fondé en 1696, pour l'instruction générale des filles et dirigée par une prieure, élue par les mères; le collège de Sainte Rite, créé en 1740 pour l'éducation d'orphelines indiennes; celui de Sainte Rose, fondé en 1750 et destiné à l'éducation de filles pauvres; le collège de la Concorde, celui de Sainte Isabelle et l'école municipale de filles, dirigée par des soeurs de charité.»

Le nombre d'écoles primaires entretenues par l'Etat était, en 1877, de 1016 pour les garçons, et de 592 pour les filles. Quant à la population des écoles primaires et moyennes, nous ne nous y arrêtons pas, et nous nous

contenterons de reproduire le chiffre des étudiants à l'Université, parcequ'il est très-significatif. Dans le cours académique de 1883—84 le total d'im-matriculés était de 915, répartis comme suit:

| | |
|--------------------------------|-----|
| Théologie | 65 |
| Droit canonique | 3 |
| Jurisprudence | 232 |
| Notariat | 15 |
| Médecine. | 395 |
| Pharmacie | 102 |
| Praticiens de médecine | 72 |
| » » pharmacie | 19 |
| Accoucheuses | 12 |

L'agriculture ne se trouve pas dans un état aussi satisfaisant que l'instruction publique; elle est, d'après M. Montero, tellement arriérée que tout au plus 1.800.000 hectares sont en cultivation, tandisque 24.000.000 hectares de sol labourable restent incultes. Cependant les Philippines sont un pays essentiellement agricole et en fertilité elles ne le cèdent en rien aux pays les plus favorisés du globe. Un des moyens proposés par l'auteur pour élever la force productrice de la colonie est l'immigration d'Espagnols. Voilà une grave question que nous ne sommes pas compétents à résoudre; toutefois nous nous permettrons d'observer que la question doit être envisagée d'un autre point de vue que lorsqu'il s'agit de l'émigration aux régions tropiques de peuples septentrionaux. Ce qui est délétère à des Anglais, Hollandais, Allemands, et à plus forte raison à des Suédois ou Norvégiens, ne l'est pas nécessairement à des hommes de l'Andalousie ou de Valence. Il est bien avéré et indisputable que la race hollandaise s'est perpétuée robuste et forte p.ex. au Transvaal, dans une région subtropicque. Quand, par conséquent, dans un certain laps de temps, les Hollandais, originaires d'un pays de 52° de latitude, se sont parfaitement acclimatés dans une région de 25°, serait il possible pour les Espagnols, vivant sous 42°—36°, de franchir sans danger la distance climatique qui les sépare des îles philippines situées à 19°—6°? Ceci nous paraît un simple problème d'arithmétique et d'histoire.

L'industrie est peu avancée, mais aura peut-être un meilleur avenir quand la population sera assez nombreuse pour sentir plus généralement le besoin de travailler avec plus d'énergie, afin de soutenir la lutte de la vie. Le plus grand obstacle à l'essor de l'industrie est l'heureux climat du pays. Pourra-t-on être sûr que les indigènes gagneraient au change? C'est une question à laquelle tous les lecteurs ne répondront pas dans l'affirmative.

Le chapitre sur le commerce, dans lequel nous recevons un aperçu tant historique que statistique, mérite d'être étudié dans son ensemble, ne fût-ce que pour donner raison à M. Montero y Vidal, quand il se montre un partisan convaincu de réformes libérales. En parlant des mesures en vertu desquelles quelques ports ont été ouverts au commerce étranger depuis 1855, il remarque: »Au lieu d'en limiter le nombre, nous croyons qu'il faut approprier au commerce extérieur ces ports et ceux d'autres provinces, comme Cagayàn, pour sa grande richesse en tabac; Negros pour ses sucres; Camarines du Sud, pour son *abacá*, et quelques autres également importants.» Les paroles dans lesquelles l'auteur prononce ses vœux pour l'avenir, ne s'appliquent pas moins aux colonies hollandaises qu'aux Philippines. «Bienqu'il reste encore beaucoup à améliorer», dit-il, «ayons confiance que le temps, l'expérience et une meilleure étude des nécessités du pays parviendront à rendre aussi parfaite que possible l'œuvre régénératrice que les écoles modernes ont adoptée pour devise, afin d'atteindre paisiblement la régénération et le bien-être des peuples.»

Après avoir traité tout ce qui touche à l'Archipel philippin en général, l'auteur entreprend la description géographique, ethnographique et statistique de chaque île ou groupe d'îles. En premier lieu, comme de droit, vient Luzon, avec les îles adjacentes: Mindoro, Masbate, Ticao, Burias, Batanes. Les deux chapitres suivants s'occupent des îles Bisaya, savoir Panay, Samar, Leyte, Cebu, Negros, Bohol, etc. Alors vient la description de Mindanao, grande île peu explorée mais fameuse dans toute l'Indonésie à cause de ses pirates. Dans la section sur les Mahométans de Mindanao on reconnaîtra à première vue les termes arabes usités partout où l'Islam compte ses adeptes. Dans quelques détails nous ne saurions admettre l'exactitude des renseignements de l'auteur. P. ex. à p. 384 nous lisons que le lundi est nommé *sapto*, le mardi *ahat*, mais c'est une erreur; *sapto* (*saptou*) est le mot arabe pour désigner le samedi, tandis que *ahat* est le premier jour de la semaine, le dimanche. Les mots *isnin*, *sarasa* (plutôt *salasa*), *arobaja*, *cammis* et *djammât* sont les termes arabes, un peu altérés, pour lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi.

L'exploration de l'Archipel de Solok ou Soulouk — les Espagnols écrivent Joló, — comme celle des îles Calamines, de Paragua ou Palawan et de Balabac est encore moins avancée que celle de Mindanao, de sorte que l'on ne peut s'attendre à des renseignements plus abondants ou plus précis que ne les fournit le livre de M. Montero. Quant à l'Archipel de Solok, l'auteur avait à sa disposition des matériaux qu'il n'a pas employés dans sa publication présente, parcequ'il les réserve pour un autre volume qu'il prépare sur l'histoire de la piraterie des habitants de Solok et Mindanao. Espérons

qu'il se servira aussi de la littérature qui existe sur cette matière dans des sources hollandaises.

Les possessions espagnoles dans l'Océanie¹⁾ comprennent les Archipels des Mariannes, Carolines et Palao ou Peleu. Les Carolines, on le sait, menaçaient il y a peu de temps de devenir une pomme de discorde entre l'Espagne et l'Empire allemand, et quand ces îlots sont sortis d'un oubli presque total, c'est bien plus à ce conflit qu'à leur valeur intrinsèque qu'ils doivent cette distinction momentanée. Par la même cause l'auteur s'est décidé à décrire les Carolines et les îles Palao avec tous les détails qu'il a pu rassembler. Les chapitres voués à ces deux archipels sont, en effet, comparativement étendus, ce qui n'empêche pas que l'on consultera encore avec fruit les écrits allemands du Prof. Semper et de M. Kubary.

Une dissertation sur le « Conflit espagnol-allemand », avec un appendice, contenant la proposition arbitrale de sa Sainteté le Pape Léon XIII, et le protocole signé entre l'Espagne et l'Allemagne, conclut le volume.

Si notre analyse succincte de la publication de M. Montero y Vidal contribuât à en faire ressortir l'importance, nous serions plus que satisfaits. En cas contraire, le lecteur est prié de chercher la faute chez le référent, et nullement chez l'auteur. En conscience nous pouvons recommander la lecture de ce livre bien écrit et si plein de données précieuses. Il serait à désirer dans l'intérêt du public hollandais, que quelqu'un de nos compatriotes entreprît la traduction, car la connaissance de la langue des Cervantes et des Calderon est malheureusement peu répandue chez nous. Une traduction hollandaise, fût-ce même en retranchant quelques sections²⁾, ne manquerait pas de stimuler la curiosité du public intelligent et engagerait peut-être quelques uns de nos hommes officiels à une étude comparative de l'état politique, économique et moral des possessions néerlandaises et espagnoles dans les mers d'Asie, étude pleine de charme scientifique et d'intérêt actuel.

¹⁾ Nous employons ici ce terme dans un sens plus restreint que ne le fait l'auteur.

²⁾ Par ex. tout ce qui se rapporte aux îles situées au-delà de l'Indonésie, et de l'aperçu historique, ce dernier sujet étant déjà traité par le Dr. P. A. Tiele dans le série d'études intitulées: „De Europeërs in den Maleischen Archipel" (voy. Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Nederlandsch Indië, 4^{me} serie, T. I, suiv.)

Diccionario Hispano-Tagalog por P. Serrano Laktaw.

Indische Gids.

1890, I.

Onder de Filippijnsche talen neemt het Tagalog, naar 't algemeen gevoelen, de eerste plaats in. Let men alleen op het zielental, dan zou men den voorrang moeten toekennen aan het Bisaya, want deze taal wordt gesproken door eene bevolking van bijna 3 millioen zielen, terwijl de Tagalogs nog geen 2 millioen tellen ¹⁾. Doch hiertegenover staat dat Manila, de hoofdzetel van het bestuur, binnen het Tagalogsch grondgebied valt, en dat deels ten gevolge van deze omstandigheid, deels ook misschien wegens hun natuurlijken aanleg, de Tagalogs de meest ontwikkelde inboorlingen der Filippijnen zijn.

Het is bekend, hoewel lang niet algemeen genoeg, dat de studie der talrijke Filippijnsche talen veel aan de Spaansche geestelijken, vooral ordegeestelijken, te danken heeft. Zij, die geroepen waren om in de eerste plaats voor de geestelijke belangen der inboorlingen te waken, hebben zich over 't algemeen op loffelijke wijze van hun taak gekweten, en tot die taak behoorde de beoefening der inlandsche talen, de vervaardiging van leerboeken tot het aanleeren er van en tevens ten behoeve van het onderwijs der inlanders.

Nadat het zaad door de geestelijken gestrooid welig was opgeschoten, heeft op de Filippijnen plaats gehad wat men ook elders heeft zien gebeuren. Het onderwijs der geestelijken heeft vruchten gedragen; kennis en beschaving is onder de bevolking doorgedrongen en tegenwoordig zijn het niet alleen geestelijken, die de wetenschappen bevorderen. Doch terwijl in zooveel andere landen men maar al te geneigd is om te vergeten wat men op het gebied van wetenschap en onderwijs aan den voorgang der geestelijken te danken heeft, terwijl elders menigeen, die zichzelven heel verlicht waant, in volslagen onbekendheid met de wereldgeschiedenis niets dan schimp voor hen die zijne meerderen in kennis en liefde voor 't ware en goede zijn over heeft, hebben de Filippijners over 't algemeen nog niet vergeten aan wie zij in de eerste plaats hun tegenwoordige beschaving te danken hebben.

Een bewijs van de betrekkelijk hooge ontwikkeling van het onderwijs op de Filippijnen, althans onder de Christelijke stammen, en tevens van den verlichten geest der Spaansche regeering, is het feit dat evenveel zorg

¹⁾ Volgens de raming van Blumentritt, in de Bijdragen van 't Kon. Instituut v. T. L. en Vk. v. Ned.-Indië, XXXIV, p. 121.

wordt besteed aan de grondige beoefening van de landstaal als aan het onderwijs van het Spaansch onder de inboorlingen. Terecht hebben de Spanjaarden reeds lang ingezien dat bij den tegenwoordigen staat van zaken in de wereld en bij het steeds toenemend onderling verkeer der volken, het volstrekt noodig is den inlander, behalve in diens moedertaal, ook in eene Europeesche taal, in 't gegeven geval natuurlijk die van den soevereinen staat, te onderwijzen. In onzen Oost is men nog zoo ver niet; daar morst men nog steeds met Maleisch, eene taal evengoed als elke andere ter plaatse waar zij behoort, maar onbruikbaar daarbuiten. Zulk eene taal eene plaats te doen innemen, die alleen aan het Nederlandsch toekomt, is niet alleen een bewijs van gebrekkige kennis van land en volk in onze overzeesche bezittingen, maar ook, wat erger is, van politiek onverstand.

Het Spaansch-Tagalog woordenboek, dat voor ons ligt, is het eerste van twee deelen: het tweede deel zal bestaan uit een Tagalog-Spaansch woordenboek. Het boek is bestemd voor het schoolonderwijs en beantwoordt, naar het ons voorkomt, volkomen aan zijn doel. Het formaat is handig, de omvang niet te groot. Wanneer men het aantal Spaansche woorden die in dit woordenboek zijn opgenomen vergelijkt met die welke men in grootere woordenboeken aantreft, dan ziet men dat behoudens de weglating van verouderde termen het boek op volledigheid aanspraak kan maken.

De geheele inrichting van het woordenboek is vooral berekend voor leerlingen wier moedertaal Tagalog is en die het boek dus alleen zullen gebruiken om uit het Spaansch te kunnen vertalen. Daarom staat achter elk Spaansch woord opgegeven tot welk rededeel het behoort; bij adjectieven wordt naast den mannelijken vorm ook de vrouwelijke opgegeven, en bij de onregelmatige werkwoorden vindt men eene opsomming van de eigenaardigheden in de vervoeging, voor zooverre als oorbaar. Ook wordt bij de werkwoorden vermeld of zij onzijdig of bedrijvend zijn. Eenige voorbeelden mogen het gezegde verduidelijken. Bij het artikel *DANSA* leest men «*f.* (d. i. vrouwelijk); daarachter de vertaling: *Sayaw // Pagsayaw*». Dan volgt «*DANSAR, n*» (d. i. onzijdig werkwoord). «*Sumayaw // met. y fam.* (d. i. overdrachtelijk en gemeenzaam). *Manghimások sa anomán*» (d. i. zich in iets mengen). — Het daaropvolgende artikel is «*DAÑOSO, SA, adj.* *Nakasísirā; nakasásamā*». Dan komt «*DAR, a.* (bedrijvend wk.) irreg. (onregelmatig) pres. ind. *yo doy*; perf. *dt, diste, dió, dtmos, disteis, dieron*: imperf. de subj. *diera, daria, y diese*, etc. fut. *diere, dieres*, etc. *Magbigay; magka-loob; magabot*» enz.

Zoo het woordenboek in de eerste plaats berekend is voor de behoeften der Tagalogs die Spaansch hebben te leeren, is het toch niet minder bruik-

baar voor anderen. Allen die het noodige Spaansch kennen, zullen het met vrucht kunnen gebruiken, al zal dan ook voor hen die Maleisch, Javaansch of andere verwante talen bestudeeren het tweede deel, Tagalog-Spaansch, nog nuttiger zijn. Natuurlijk moet men, om het boek met vrucht te kunnen raadplegen, geen vreemdeling zijn in de hoofdregels en de inrichting der Tagalogsche spraakkunst, want niet altoos beantwoordt de als vertaling gegeven vorm aan dien van het Spaansche woord. De Spaansche werkwoorden bijv. worden, naar algemeen Europeesch gebruik, opgegeven in de onbepaalde wijs van het actief, terwijl men als vertaling daarvan een imperatief, actief of passief, in het Tagalog vindt; zoo noodig, wordt zoo wel de actieve als de passieve imperatief opgegeven. Dit geschiedt omdat de imperatiefvorm als de eenvoudigste tot grondslag wordt genomen.

Zonder iets te kort te willen doen aan de verdiensten van oudere Spaansch-Tagalogsche woordenboeken, meenen wij dat het nieuwe woordenboek zich gunstig van zijne voorgangers onderscheidt in de door den vervaardiger aangenomen spelling. Hij heeft de op Spaansche leest geschoeide schrijfwijze der Tagalogsche woorden vervangen door eene andere, eenvoudigere, waarbij hij, naar zijne eigen verklaring, het voorbeeld gevolgd heeft van Manuel Troyano, Humboldt, Jacquet, Pardo de Tavera en andere geleerden. Onzes inziens is dat een gelukkige greep. Welke verdiensten de Spaansche spelling ook bezitte — en ze zijn niet gering, want geen enkele Europeesche taal, met uitzondering van 't Magyaarsch kan op een even duidelijk en consequent stelsel bogen —, voor andere talen deugt ze niet. Wanneer de Spanjaarden bijv. *ca, que, co, qui* schrijven om de klanken *ka, ke, ko, ki* uit te drukken, dan is zulks op gronden van taalhistorischen aard volkomen begrijpelijk en gewettigd, maar die schrijfwijze te willen toepassen op talen die een geheel andere afkomst en geschiedenis hebben, is een misgreep. Hadden de verdienstelijke mannen die meer dan twee eeuwen geleden voor 't eerst de studie der Filipijnsche talen opvatten, te beschikken gehad over de linguistische kennis van onzen tijd, zij zouden vermoedelijk tot hetzelfde inzicht gekomen zijn als de geleerden, zooeven genoemd, en zich losgemaakt hebben van de manier van schrijven waaraan zij gewoon waren. Zij zouden ingezien hebben, evenals wij thans doen, dat de twee hoofdbeginselen, waarvan men bij de invoering of hervorming eener redelijke spelling moet uitgaan, vervat zijn in deze regels: 1. elk letterteeken vertegenwoordige slechts ééne klank; 2. ieder verschillende klank worde door een afzonderlijk teeken aangeduid. Aan deze eischen kan echter niet in allen deele voldaan worden, wanneer men het overgeleverd aantal letters van ons alfabet niet wil overschrijden, en daar het om praktische redenen niet raadzaam is ons in

zooveel opzichten voortreffelijk Latijnsch letterschrift af te schaffen, pleegt men door toevoeging van zekere teekentjes of door letterverbindingen de in 't Latijnsche alfabet ontbrekende klanken aan te vullen. Wat nu het Tagalog betreft, daarvoor is ons alfabet meer dan voldoende: het klankstelsel is zóó eenvoudig, dat de letters *c, f, j, g, v, x* en *z* volkomen overbodig zijn. Deze worden dan ook in het door den heer Serrano Laktaw gevolgde stelsel in Tagalogische woorden niet gebruikt.

Tot op zekere hoogte kan men bij het overbrengen van Maleische en Javaansche woorden in Latijnsch schrift met het stelsel van het Spaansch-Tagalog woordenboek medegaan, en gedeeltelijk heeft men dien weg dan ook reeds lang ingeslagen. Doch het vraagstuk is bij de twee genoemde talen meer ingewikkeld en daardoor moeilijker. Vooreerst toch is het klankstelsel van het Maleisch en Javaansch niet zoo eenvoudig als dat van het Tagalog, want ze bezitten ettelijke klanken die aan het Latijn ontbreken, en ten andere bedienen ze zich van eene door 't gebruik geijkte, hoezeer eenigszins weifelende spelling in een ander letterschrift dan het onze. Het is hier niet de plaats om het vraagstuk der meest geschikte transcriptie voor 't Maleisch en Javaansch te behandelen, en indien wij het even aangeroord hebben, is het om de aandacht van belangstellenden te vestigen op hetgeen er goeds en verdienstelijks gedaan wordt door onze naburen in Indonesië.

Wij eindigen onze aankondiging van het Spaansch-Tagalog woordenboek van P. Serrano Laktaw met den wensch, dat wij spoedig in staat mogen gesteld worden ook het tweede deel aan te bevelen, met hetzelfde genoegen als waarmede wij het eerste bij onze landgenooten hebben ingeleid.

De gewoonten der Tagalogs op
de Filippijnen volgens
Pater Plasencia.

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned.-Indië,
5e Volgreeks, dl. VIII.

's-Gravenhage, 1893.



Onlangs heeft Dr. T. H. Pardo de Tavera in het Spaansche tijdschrift *Revista Contemporánea* een belangrijk geschrift, dat gedurende meer dan drie eeuwen in het archief van 't klooster van San Francisco te Manila gesluimerd heeft, wereldkundig gemaakt. Bedoeld geschrift bevat een verslag, opgesteld door Pater Juan de Plasencia ter voldoening aan eene opdracht hem verstrekt door den Gouverneur Santiago de Vera, om een onderzoek in te stellen naar den maatschappelijken toestand der Tagalogs. Het stuk draagt de dagteekening: 24 October 1589.

De inhoud van het rapport van P. Plasencia was niet geheel onbekend, daar latere schrijvers er gebruik van gemaakt hebben, zonder evenwel hun bron te vermelden, doch de tekst is nooit gedrukt geweest vóórdat Dr. Pardo de Tavera dien vóór eenige maanden in de *Revista Contemporánea* in 't licht gaf, naar eene in bovengenoemd kloosterarchief berustende kopie. Het oorspronkelijke heeft men nog niet teruggevonden. De Spaansche geleerde, aan wien wij die uitgave te danken hebben, heeft en daar-door, en door de inleiding waarvan hij het verslag deed vergezeld gaan, alle beoefenaars en vrienden der Indonesische volkenkunde aan zich verplicht, en om de aandacht van den Nederlandschen lezer op zijn werk te vestigen meenden wij niet beter te kunnen doen dan eene volledige vertaling van het verslag van P. Plasencia in deze Bijdragen te laten afdrucken en die vooraf te laten gaan door mededeelingen, alle geput uit de inleiding van Dr. Pardo de Tavera, omtrent den persoon des opstellers van het verslag en aangaande de omstandigheden die aanleiding gaven tot het onderzoek waarvan dat stuk een uitvloeisel geweest is.

De Predikheer Juan de Plasencia of Portocarrero was geboortig uit Plasencia in Extremadura. Nog jong zijnde begaf hij zich naar Italië, waar hij in de orde van den Heiligen Franciscus trad. Naar zijn vaderland teruggekeerd, verwijlde hij daar tot het jaar 1576, toen hij zich aansloot bij de eerste missie naar de Filippijnen, waar hij den 24 Juni 1577 den voet aan wal zette. Na een tweejarig verblijf had hij het in de studie der landtaal, het Tagalog, zóóver gebracht, dat hij een spraakkunst en woordenboek in die taal uitgaf, de eerste die verschenen zijn en tot grondslag gestrekt hebben van alle volgende geschriften van dien aard. In zijn bekeeringswerk was hij zóó voorspoedig dat reeds in 1578 de provinciën Tayabas en Laguna tot het Christendom waren overgegaan. Begrijpende dat het werk der bekeering alleen goede vruchten kon dragen indien het gepaard ging

met de oprichting van scholen voor lager onderwijs, ijverde hij onvermoeid en met goed gevolg om bij 't stichten van gemeenten ook scholen te vestigen. Tengevolge van zijn algemeen erkende verdiensten werd hij in 1583 verkozen tot opperprelaat van de apostolische provincie van Sint Gregorius, welke waardigheid hij met eere vervulde totdat hij den 23 September 1590 in de gemeente Lilio overleed.

Zooals reeds gezegd is, werd het rapport van Pater Plasencia aan den Gouverneur ingediend op 24 October 1589, en wel ten gevolge van eene bepaalde opdracht. Om de redenen welke tot die opdracht aanleiding gaven te verklaren, geeft Dr. Pardo de Tavera eene schets van de toestanden op de Filippijnen in die dagen, eene schets, die wij in haar geheel in vertaling laten volgen.

«Ten jare 1583, gedurende het tusschenbestuur van Don Diego de Ronquillo, hadden er eenige opstanden van de inboorlingen plaats, welke door de slechte behandeling van de zijde der (Spaansche) leenheeren uitgelokt waren. Eenigen van dezen verbeeldden zich dat de inboorlingen die de Koning hun als onderhoorigen geschonken had, hun in alles wat zij wilden als slaven moesten dienen, en lieten hen arbeiden om hun kapitalen te vermeerderen al was het ten koste van leven en goed. Daardoor waren de misbruiken zóó talrijk geworden dat eene spoedige verbetering dringend noodig werd, zooals de geschiedschrijver Martinez de Zúñiga zegt. Maar de verbeteringen kwamen niet, de leenheeren bleven onbepaalde meesters en de inboorlingen hadden geen middel om hunne klachten tot Manila te doen doordringen, en zoo die al daar doordrongen, sloeg men er geen acht op, dewijl sommigen op de lijdzaamheid, anderen op de onwetendheid der inlanders rekenden. Terwijl men in regeeringskringen tot de overtuiging kwam dat eene herziening noodig was, oordeelden de onderdrukten het noodzakelijk door een opstand uit zulk een toestand te geraken.»

«Een jaar later, in 1584, kwam de nieuw ingestelde Audiencia (commissie van onderzoek) aan met haren Voorzitter, den auditeur Dr. Santiago de Vera, aan wien van rechtswege het tijdelijk gezag van Gouverneur-Generaal des Archipels toekwam. De staat van zaken waarin hij het land vond, de ongerechtigheden die allerwege begaan werden, de gewelddadige middelen waartoe de onderdrukten zich genoopt zagen om tot zelfverdediging de toevlucht te nemen, maakten op hem een diepen indruk, vooral toen in 1585 de Pampanga's en Tagalogs vereenigd in opstand kwamen. De verstandige bewindsman begreep dat het eerste wat hij te doen had om met rechtvaardigheid te kunnen besturen was: de gebruiken en gewoonten der inwoners van het land dat hij geroepen was te bestieren te leeren kennen, en dientengevolge was het dat hij, de voortreffelijke hoedanigheden

van den braven Pater Juan de Plasencia kennende, tot dezen een schrijven richtte met verzoek hem in te lichten nopens de maatschappelijke en politieke instellingen der Tagalogs.»

Op welke wijze de waardige geestelijke zich van zijne taak gekweten heeft, blijkt ons uit zijn zaakrijk verslag. Hetgeen ons daarin al dadelijk treft, is de bedaarde, onbevooroordeelde, men zou kunnen zeggen: wetenschappelijke wijze, waarop hij de uitkomsten van zijn onderzoek mededeelt. In het gansche stuk vindt men geen harde oordeelvellingen over de zeden en 't karakter der inlanders, anders schering en inslag in de berichten van 's mans tijdgenooten en nog lang daarna. Evenmin maakt hij zich schuldig aan sentimenteele overschatting van die «onschuldige inlanders»; eene liefhebberij die trouwens eerst in veel later tijd in zwang is gekomen en gewoonlijk meer haar ontstaan te danken heeft aan een onbedwingbaren lust tot mooischrijverij dan aan liefde voor den inlander. Het was den Pater klaarblijkelijk alleen te doen om de waarheid op te sporen en te zeggen, en zodoende mede te werken tot voorlichting van de Regeering, opdat er perk en paal zoude gesteld worden aan de ergerlijke uitspraken der Europeesche rechters, die door hun onkunde van de landsgebruiken de bevolking in hare tederste belangen kwetste.

De stijl van het rapport is niet van slordigheid vrij te pleiten; de gedurige verwisseling, en zelfs verwarring van enkel- en meervoud is dikwijls zinstorend en geeft aanleiding tot duisterheid. De vraag rijst menigmaal op of de afschrijver zijn voorbeeld wel overal goed gelezen heeft; de spelling is de hedendaagsche, dus *niet* in overeenstemming met het oorspronkelijke, doch die wijziging zal de uitgever wel ingevoerd hebben ten bate zijner lezers.

De aantekeningen die Dr. Pardo de Tavera aan het verslag heeft toegevoegd, zijn door ons deels weggelaten, deels door andere vervangen. Op de punten van overeenkomst der Tagalogsche instellingen met die welke men in onze Oostindische bezittingen aantreft, hebben wij het niet noodig geacht de aandacht te vestigen. Ze zijn zóó talrijk dat eene verwijzing naar 't overeenkomstige op Sumatra, Borneo, en vooral Celebes, stof zou leveren voor eene uitvoerige verhandeling, die wij aan een ethnoloog van vak moeten overlaten.

Het opschrift der kopie luidt: *Las costumbres de los indios tagalos de Filipinas enviadas por el V. P. Fr. Juan de Plasencia al Gobernador de cómo se gobernaban en su antigüedad*; d.i.: «de gewoonten der Filipijnsche Tagaloginboorlingen ingezonden door den Eerw. Pater Juan de Plasencia aan den Gouverneur over de wijze waarop zij oudtijds bestuurd werden». Natuurlijk had het oorspronkelijke in stede van dit onbeholpen

opschrift iets anders, namelijk het adres of de titulatuur van den Gouverneur aan wien het stuk gericht was. Daarenboven is het opschrift der kopie van veel later tijd, toen de door P. Plasencia beschreven toestanden tot een betrekkelijk ver verleden behoorden ¹⁾.

Hierna volge, zonder verdere opmerking, het verslag, volgens den gedrukten tekst, in Nederlandsche vertaling.

Na inzage van het schrijven van Uw HoogEdele, had ik dat gaarne dadelijk beantwoord omdat het een zaak van hoog belang is, maar er is vertraging gekomen omdat ik eerst goed inlichtingen moest inwinnen omtrent hetgeen mij gevraagd werd en geen praatjes wilde te berde brengen die de inlanders ten hunnen aanzien plegen op te disschen, en te dien einde heb ik mij vervoegd bij inlanders van verschillende oorden, oude lieden en de bekwaamste die ik kende, en het is mij gelukt het ware op te sporen (daargelaten veel nietigheden) nopens hun bestuur en rechtspraak en erfenissen en slaven, en huwelijks giften, als hier volgt:

DATO'S EN BARANGAY'S.

Dit volk heeft steeds hoofden gehad, die Dato's heetten ²⁾. Dezen waren hun bestuurders en aanvoerders in den oorlog, werden door hen gehoorzaamd en geëerd, en de onderdaan die jegens hen misdreef of een (onvoegzaam) woord uitte tegen de vrouw of den zoon van zijn hoofd, werd zwaar gestraft. Het waren hoofden van weinig, op zijn hoogst van honderd gezinnen en minder tot dertig toe, en dat noemt men in het Tagalog een barangay ³⁾, waaruit ik opmaak dat, aangezien zij naar hun taal van Maleische afkomst blijken te zijn, het hoofd van een barangay — eigenlijk de naam van een vaartuig — bij hun aankomst in dit land als Dato gold, en zoo is het nog op den huidigen dag onmiskenbaar dat een barangay oorspronkelijk eene familie van ouders en kinderen, slaven en verwan-

¹⁾ In het werk van Huerta wordt de titel opgegeven als: *Tratado de los ritos, usos y costumbres de los Indios Filipinos*. Deze titel is feitelijk onjuist, daar van ritos geen sprake is. Vgl. *Blumentritt's Vocabular II*, p. 54.

²⁾ Hetzelfde woord, gelijk bekend is, als 't Mal. *dātuq*, Jav. *ratu*, *datu*, Fidji *ratu*, enz.

³⁾ Thans uitgesproken *balangay*, gelijk ook in 't Bisaya; daarentegen heeft de oudere uitspraak *barangay* nog in 't Ibanag standgehouden. Uit de spelling met *r* blijkt dat tegen het einde der 16^{de} eeuw de oorspronkelijke *r* nog niet in alle woorden vervangen was door de *l*.

ten omvat. Zulke barangay's waren er in elke gemeente eene menigte; zij woonden althans niet verre van elkander, uit hoofde van de oorlogen, doch zij waren niet aan elkander onderworpen en alleen verbonden door vriendschap en verwantschap. De hoofden ondersteunden elkander met hun barangay's in de oorlogen die zij te voeren hadden.

LANDERIJEN.

De landerijen waar zij woonden werden over de geheele barangay verdeeld, en zoo kende iedereen uit elke barangay de zijne, inzonderheid de besproeiingsvelden; en niemand van een andere barangay mocht die landerijen bebouwen tenzij hij ze kocht of door erfenis verkreeg. In de tingge's ¹⁾ of bergstreken waren de grondstukken niet verdeeld, maar onverdeeld eigendom van de geheele barangay, en daarom mag iemand die tot de barangay behoorde, al was hij uit eene andere gemeente gekomen, een stuk grond ontginnen om er een rijstveld van te maken en het bezaaien, zonder dat het kon ontnomen worden. Er zijn andere gemeenten, bijv. Pila de la Laguna, waar deze maharlika's ²⁾ aan den Dato ieder een honderdtal ganta's ³⁾ rijst moesten betalen, maar dit kwam omdat een ander hoofd die gronden reeds in bezit had genomen toen zij daar kwamen wonen en de nieuw aangekomene ze met zijn geld kocht. Zoo betaalden de lieden van zijn barangay hem die landpacht, terwijl hij de gronden uitdeelde aan wie hij verkoos. Thans, sedert de komst der Spanjaarden, gebeurt dat niet meer.

VISSCHERIJEN.

In sommige gemeenten hadden de hoofden ook besloten visscherijen, en veren als markten ⁴⁾, waar niemand, tenzij hij tot de barangay of gemeente behoorde, mocht visschen of op de markt handel drijven, tenzij hij er voor betaalde.

¹⁾ Hetzelfde woord als het Mal. tinggi, enz.

²⁾ Deze uitdrukking is eenigszins bevreemdend, daar eerst later van de maharlika's gesproken wordt.

³⁾ Een maat = 8 Liters.

⁴⁾ Wat met veren, pasos de rios, als markten bedoeld wordt is ons niet duidelijk; zooveel echter blijkt wel, dat op sommige plaatsen door de hoofden pasargeld werd geheven.

DRIE STANDEN.

Behalve de hoofden, die men als de ridderschap kon beschouwen, waren er drie standen: heeren ¹⁾, schotplichtigen en slaven. De heerenstand bestaat uit de vrijen, die men maharlika ²⁾ noemt: deze hadden den Dato schot noch lot te betalen, maar waren verplicht met hem ten oorlog te trekken op eigen kosten; alleen eene uitnoodiging (ter maaltijd) had het opperhoofd tot hen te richten en daarna verdeelde men onderling den buit op den vijand behaald. Ook moesten diegenen van hen die de Dato opriep, als hij er op uitging, hem roeien, en wanneer hij een huis oprichtte hem helpen, terwijl hij hun eten moest geven; evenzoo als de geheele barangay eenen dag voor hem een akker moest besproeien.

SCHOTPLICHTIGEN.

Schotplichtigen zijn degenen die men aliping namamahay ³⁾ noemt: het zijn huislieden, die hunnen heer, hij zij Dato of niet, de halve opbrengst van hun land moesten presteeren, naar voorafgaande overeenkomst met hem; ook plachten zij, wanneer hij eens uitging, hem te vergezellen bij het roeien. Zij wonen in eigen huizen en zijn meester van hun boedel en hun goud ⁴⁾, die hun kinderen beërven; zij hebben 't genot van hun boedel en land, evenals hun kinderen. Zij konden niet tot sagigilir-slaaf gemaakt worden; evenmin mochten zij of hunne kinderen verkocht worden, en indien zij bij erfenis aan eenen zoon van hun heer ten deel vielen die in eene andere gemeente ging wonen, mocht deze hen niet uit hun gemeente rukken en medenemen; zij bleven in het voorvaderlijk oord, vervulden daar hun dienstplichten en bebouwden den akker.

¹⁾ De Spaansche term, door den schrijver gebruikt, is *hidalgos*.

²⁾ Maharlika, Maleisch Mardahika, Jav. mardika, is, gelijk men weet, aan 't Sanskrit maharddhika ontleend, en ook in onze taal overgenomen in den vorm van Mardijker.

³⁾ Eigenlijk: slaven die een huis bewonen. Uit deze benaming zou men geneigd zijn op te maken dat lieden van deze klasse te vergelijken zijn met onze Middeleeuwsche latén, eene soort van lijfeigenen met zekere persoonlijke en bezitreechten.

⁴⁾ Het Spaansche oro is hier en in 't vervolg met „goud” vertaald, omdat de schrijver het woord met opzet kon gekozen hebben om daaronder niet enkel baar geld, maar ook gouden sieraden te begrijpen.

SLAVEN.

Slaven zijn degenen die men aliping sagigilir ¹⁾ noemt. Het zijn dezulken die voor hun heer huis- en veldarbeid verrichten en verkocht konden worden. Hun heer geeft hun een deel van het gewas, zooveel als hem belieft, opdat zij te beter arbeiden, zoodat zij iets door eigen vlijt kunnen opgaren. Zulke knechten, niet zelden in ('s meesters) huis geboren, verkocht men zoo men ze niet in den oorlog of als akkerknechten gebruikte.

SLAVEN VOOR GELDSCHULD.

Voor een geldschuld die men had, kon men (een persoon ter kwijting der schuld) aan de winnende partij overdragen, en zoo konden de rampzaligen slaaf worden voor geldschuld zonder het (oorspronkelijk) te zijn ²⁾. Indien er onder zulke sagigilir-slaven iemand was die in de oorlogen of als goudsmid of op eenige andere wijze zich meer goud (geld) verwierf dan wat hij aan zijn heer moest geven, dan placht hij zich vrij te koopen en werd een namamahay-slaaf; dat zijn degenen die wij schotplichtigen noemen. De kosten bedroegen voor hem al licht 5 tae's ³⁾ gouds, en als hij er tien of meer gaf, werd hij geheel vrij, en daarbij had dan eene aardige plechtigheid plaats: na eene uitdeeling van de kleinooden (of: meubels) die de slaaf had ingeval hij voor zich woonde, werden tot zelfs de aarden potten en kannen verdeeld; schoot er een over, dan brak men die in stukken, en was het een deken, dan werd die midden door gedeeld. Men houde het verschil in 't oog dat er bestaat tusschen den aliping namamahay en den aliping sagigilir, want doordat men dit wel eens uit het oog verliest, gingen — en gaan er nog — velen voor slaven door die het (feitelijk) niet zijn. Immers, zoodra de inlanders gezien hebben dat de hoofdrechtters dit onderscheid niet begrijpen, hebben zij begonnen zich van de aliping's namamahay en de kinderen van dezen in huis te bedienen als van aliping's sagigilir, hoewel zij daartoe niet gerechtigd zijn, en indien zij dan voor het gerecht verschijnen, betoogen zij dat (de persoon) evenals

¹⁾ D.i. eigenlijk: slaaf van den drempel.

²⁾ De gedrukte tekst is ons onverstaaenbaar; hij luidt aldus: „Lo que tenían por deuda traspasaban la deuda en otros ganando siempre, y así quedaban los miserables esclavos por la deuda no lo siendo”. Wij twijfelen of wij de bedoeling van den schrijver begrepen hebben.

³⁾ Juister: tael, Maleisch tãhil, enz. Een tael gouds wordt tegenwoordig gerekend = 87, 68 gram; de waarde is volgens Mallat = 110 franc. Vgl. Blumentritt's Vocabular s. v.

diens vader en moeder een aliping is, zonder de beperkende verklaring of het een aliping namamahay dan wel een aliping sagigilir is; zij verklaren hen voor een aliping zonder meer. Zoodoende maken zij iemand sagigilir en verkoopen hem zelfs. En daarom moeten de hoofdrechters indachtig zijn dat zij, wanneer iemand zijn aliping opeischt, zich vergewissen van welk soort van aliping sprake is, en dat zulks behoorlijk in de geschreven vordering sta uitgedrukt.

Van deze standen valt nog op te merken, dat, indien de ouders maharlika zijn, de kinderen het ook steeds zijn, en als zij tot slavernij vervallen, dan is het door huwelijk, gelijk ik straks zeggen zal.

KINDEREN VAN SLAVEN.

Als de maharlika's kinderen hebben bij hun slavinnen, zijn de kinderen en moeder vrij; en als iemand een anders slavin bezwangert, moet ¹⁾ hij aan haren meester tijdens de zwangerschap een halve tael gouds geven voor de (grootere) kans van sterven waaraan zij blootgesteld is en daarvoor dat zij bij hare zwangerschap haar arbeid moest staken, en hiermede werd de helft van het kind, die het deel des vaders was, vrij; en hij moest het kind voeden, in gebreke waarvan hij geacht werd het niet als 't zijne te erkennen, en was het (kind) geheel slaaf. Indien eene vrije vrouw kinderen had bij een slaaf, die niet haar man was, waren alle (kinderen) vrij.

HUWELIJKEN TUSSCHEN VRIJEN EN SLAVEN.

Indien een maharlika met een aliping, hetzij namamahay of sagigilir, trouwde, dan werden de kinderen (uit dat huwelijk gesproten) verdeeld: het eerste kind, hetzij jongen of meisje, was van den vader, en evenzoo het derde en vijfde, terwijl het tweede, vierde en zesde van de moeder was, en zoo vervolgens; zoodat, indien de vader een vrije was, allen die hem toekwamen, vrij waren, en indien hij slaaf was, allen die hem toevielen, slaaf; evenzoo bij de moeder. Indien zij slechts één kind hadden, was het half vrij, half slaaf, en kon het, hetzij van 't mannelijk of van 't vrouwelijk geslacht, niet uitsluitend aan een van beide ouders ten deel vallen. En de (kinderen) die slaaf werden, waren slaven van dezelfde soort

¹⁾ De Spaansche tekst heeft eigenlijk den Onv. Verl. Tijd, niettegenstaande onmiddellijk vooraf „empreñan” in den Tegenwoordigen Tijd staat.

als de vader of de moeder: namamahay ofte wel sagigilir. Indien er een ongelijk tal was, zoodat er één overschoot ¹⁾, was deze half vrij, half slaaf. Bij welke gelegenheid en op welken leeftijd die kinderen verdeeld werden, daarover heb ik niets nauwkeurigs kunnen te weten komen, omdat ieder het naar eigen zin deed.

NAMAMAHAY'S KONDEN NIET VERKOCHT WORDEN.

Van beide genoemde soorten van slaven, konden de sagigilir's verkocht worden, de namamahay's niet, evenmin als hun kinderen. Dezen konden ook niet vervreemd worden, ofschoon zij door erfenis wel van de eene barangay in de andere konden overgaan, mits deze in dezelfde gemeente bleef.

VERWISSELING VAN WOONOORD.

De maharlika's mochten, nadat zij getrouwd waren, niet van de eene gemeente in de andere overgaan, noch van de eene barangay in de andere, zonder zekere boete in goud, die men onderling vastgesteld had, te betalen. Deze bedroeg, al naar gelang van de verschillende gemeenten, meer of minder, van één tot drie taels, benevens een gastmaal aan de geheele barangay; werd dit achterwege gelaten, dan gaf het aanleiding dat de barangay van waar de persoon kwam den oorlog kon verklaren aan die waartoe hij overging. Dit gold zoowel voor mannen als voor vrouwen, behalve indien iemand met eene vrouw uit eene andere gemeente trouwde: dan werden de kinderen gelijkelijk onder de twee barangay's verdeeld. En dit maakte dat zij gehoorzaam waren aan den Dato, hetgeen zij tegenwoordig niet meer zijn, want zoo de Dato met kracht optreedt en weet te gelasten wat hem door de Spanjaarden of de ordegeestelijken gelast wordt, dan verlaten zij hem dadelijk en gaan naar andere gemeenten en andere Dato's die hen toelaten, hen mishandelen, maar hun niets gelasten. Dezulken zijn het die de lieden tegenwoordig goed vinden, en niet degene die den moed heeft hun te bevelen! Hierin dient noodzakelijk verbetering te komen, want hierdoor voelen de opperhoofden zich uit het veld geslagen.

¹⁾ Dit geval is onmogelijk, daar niet bepaald is dat aan vader en moeder evenveel kinderen ten deel moesten vallen; indien er bijv. drie kinderen zijn krijgt de vader N^o. 1 en 3, de moeder N^o. 2.

ONDERZOEK DER GEDINGEN DOOR DEN DATO.

De Dato had de geschillen tusschen de lieden van zijn barangay, voorzoover dat tot zijn bevoegdheid behoorde, te onderzoeken en te beslissen, en indien een van beide partijen zich verongelijkt achtte, werd er met algemeen goedvinden een scheidsrechter benoemd uit een andere barangay of gemeente, hetzij een Dato of niet. Als zulke scheidsrechters traden personen op, die bekend stonden als bezadigde mannen, die verklaarden uitspraak te doen volgens het gewoonterecht; en ook indien het een geding gold tusschen twee hoofden, dan stelde men, als men eenen oorlog voorkomen wilde, scheidsrechters aan; eveneens indien er geschil was tusschen twee barangay's.

WETTEN OP DE DOODSTRAF.

Zij hadden wetten krachtens welke iemand ter dood kon veroordeeld worden, bijv. als een laaggeborene de dochter of de vrouw van een hoofd onteerd had; ook tovenaars en soortgelijken. Niemand placht tot slavernij veroordeeld te worden behalve dezulken die de doodstraf verdienden, zooals de tovenaars, welke men ter dood bracht, doch wier kinderen en medehelpers tot slaven van het opperhoofd gemaakt werden, terwijl deze iets aan de verongelijkte partij gaf.

Alle andere misdrijven werden met eene goudboete gestraft, in dezer voege: de helft van het gezaai en al wat hij gegaard had was voor den heer, en de heer moest hem van eten en kleeding voorzien, en zoo had men dienst van hen (de veroordeelden) en hun kinderen. Zoolang zij niet genoeg opgespaard hadden om de boete te kunnen voldoen, bleven zij met hun kinderen slaaf. Zoo soms de vader zijn schuld afdeed, en de heer aanspraak maakte op vergoeding van kosten voor 't onderhoud der kinderen (van den schuldenaar) en deze niets had om die kosten te betalen, bleven zij bij den meester in huis, en dit was hetgeen gewoonlijk geschiedde, zoodat zij slaaf bleven ¹⁾).

BETALEN VOOR EEN ANDER.

Indien de veroordeelde een bloedverwant of vriend bezat, die voor hem niet meer of min dan de helft van het verplichte wilde betalen, dan diende

¹⁾ Dat ieder die tot eene geldboete veroordeeld werd, tijdelijk de slaaf van den eischer zou geworden zijn, is moeilijk te gelooven; zulks zal toch wel geschied wezen ingeval van onvermogen of onwil van den beklaagde om eene geldschuld te voldoen.

hij dezen totdat alles afbetaald was, doch niet in huis als aliping sagigilir, maar op zich zelf wonende als aliping namamahay. Zoo hij niet op deze wijze dienst deed bij wie borg voor hem was, had hij het dubbele te voldoen van hetgeen hem geleend was. Op deze wijze kon iemand voor zulk een schuld slaaf worden, en wel een sagigilir, indien hij den heer diende te wiens behoefte de veroordeeling geschied was; en een aliping namamahay, indien hij diende bij dengene die hem geld leende om te kunnen betalen.

LEENINGEN.

In zake van leeningen was, en is nog op den huidigen dag, alles woeker, wat het grootste beletsel uitmaakt tegen hun doop en hun biecht, omdat (iemand die geleend heeft) op dezelfde manier als ik gezegd heb van den veroordeelde, de helft van het gezaai en winsten moet afstaan, totdat de schuld afbetaald is: zoo dus is hij altoos achterop, en zoo komen zij er toe slaaf te worden, en als de vaders dood zijn, gaat de schuld op de kinderen over, en anders moeten zij 't dubbele teruggeven ¹⁾). Hierin behoort noodzakelijk verbetering te komen; zulks zou veel nut kunnen stichten.

ERFENISSEN.

Echte broeders (en zusters) van vaders- en moederszijde erfden van den boedel gelijkelyk, daargelaten dat de vader of moeder den eenen of anderen bevoordeelen kon met eene kleinigheid, zegge met twee of drie taels gouds, of wel met een kleinnood. Wanneer de ouders bij 't uithuwelijken van een hunner kinderen ²⁾ met een voornaam persoon een huwelijksgift schonk boven het aandeel dat hij aan de overige kinderen gaf, dan werd dat meerdere bij de verdeeling niet in rekening gebracht; maar elk ander ding dat hij aan een zijner kinderen gegeven had, al was het ook een noodzakelyk iets volgens de verklaring der ouders die hun dat buiten hun erfdeel geschonken hadden, werd medegerekend, wanneer de tijd gekomen was om den boedel met de overige kinderen te verdeelen.

¹⁾ De bedoeling schijnt te wezen: indien een zoon niet bij den borg zijns vaders dient totdat de rekening als vereffend wordt beschouwd, dan moet hij het dubbel van de borgsom betalen.

²⁾ Het Spaansche *hijo*, hier en in 't voorvolg met „kind” vertaald, is dubbelzinnig, daar het in de eerste plaats „zoon”, doch verder ook „kind” beteekent.

KINDEREN VAN VERSCHILLENDE MOEDERS.

Indien iemand kinderen had bij twee wettige vrouwen, dan kreeg ieder de erfenis en huwelijksgift zijner moeder, met den aanwas er van, terwijl het eigendom des vaders onder allen verdeeld werd.

ECHTE KINDEREN MET SLAVENKINDEREN.

Indien iemand behalve zijne echte kinderen ook een kind had bij een zijner slavinnen, erfde (zulk een kind) niet, maar moest men de moeder vrijmaken en aan haar kinderen iets medegeven: zoo het een voornaam man was, een tael of eenen slaaf, en indien hij iets daarenboven gaf, dan was het vrije verkiezing.

ECHTE KINDEREN EN KINDEREN VAN EEN *INAASAWA* ¹⁾.

Indien er behalve de echte kinderen ook een kind was uit eene vrije ongehuwde vrouw die een huwelijksgift kreeg, doch niet als echte vrouw beschouwd werd, waren allen zooveel als natuurlijke kinderen, ofschoon het kind van eene ongehuwde vrouw het zou gehad hebben ingeval van huwelijk ²⁾. Die allen erfdien niet gelijk op met de echte kinderen, maar slechts het derde, zoodat, indien er twee waren, het wettige kind twee derde kreeg en het kind der inasawa één derde.

ONECHTE KINDEREN.

Wanneer er geen kinderen van eene wettige vrouw waren, maar wel van eene ongehuwde of eene inasawa, waren allen deelgerechtigd, en indien er een kind van eene slavin was, gaven zij hem wat wij hierboven gezegd hebben. Is er geen echt noch natuurlijk kind, noch een van eene inasawa, dan erven, zelfs indien er een slavinnekind is, alleen de vader of grootvader, broeders of naaste bloedverwanten van den overledene, en dezen gaven dan aan het kind der slavin wat wij hierboven gezegd hebben.

¹⁾ D.i. eene bijzit; eigenlijk een die als echtgenote, asawa, beschouwd wordt; Dajaksch sawä, Rotti sao(k), Sangir sawa, enz.

²⁾ Zoo staat er letterlijk; waarop „het” moet slaan, is duister, en de geheele zinsnede niet minder.

KINDEREN VAN EENE VRIJE GETROUWDE VROUW EN IN OVERSPEL VERWEKT.

Indien iemand een kind heeft bij eene vrije, getrouwde vrouw, en wel tijdens haar huwelijk, (en) indien (dan) de echtgenoot den overspeler eene boete oplegt, dan geldt deze als huwelijksgift en is zulk een kind erfge-rechtigd met de andere kinderen, zoo de kinderen of naaste verwanten die erven, en dat kind gelijkelijk met hen. Maar als den overspeler geen boete opgelegd was geworden door den echtgenoot van de vrouw bij wie hij het kind verwekte, werd het niet als kind beschouwd en erfde het ook niets. En men merke wel op, dat de beleedigde niet onteerd wordt door de boete die hem betaald wordt, noch van de vrouw scheidt, en het kind door den vader geëcht wordt, en daarom heeft men die boete ingesteld.

AANGENOMEN KINDEREN.

De aangenomen kinderen, volgens een gebruik dat bij hen zeer in zwang is, erven het dubbele van wat men gaf toen men hen als kind aannam; zoodat, indien men een tael gouds gegeven had om het te adopteeren, het bij den dood des vaders twee taels kreeg. Maar indien het adoptief kind stierf eer dan de vader die hen aangenomen had, erfden zijne kinderen dit niet, dewijl het contract hier ophield, en dit is het gevaar waaraan hij zich blootstelt, en ook om als kind te worden aangenomen; daarom wordt deze bij hen gebruikelijke wijze van aanneming goedgekeurd.

HUWELIJKSGIFTEN.

Huwelijksgiften ¹⁾ worden door de mannen aan de vrouwen gegeven, en zulk een huwelijksgift behoort dan aan de ouders der vrouw in vruchtgebruik zoolang zij leven; na den dood der ouders wordt de huwelijksgift gelijkelijk onder de kinderen verdeeld op dezelfde wijze als de overige boedel, tenzij de ouders de dochter met iets willen bevoordeelen. Als de vrouw wanneer zij trouwt geen vader noch moeder noch grootvader heeft, trekt zij het vruchtgebruik van hare huwelijksgift, waarvan aan geen harer bloedverwanten of kinderen iets toekomt. Men merke wel op, dat de

¹⁾ In het Tagalog volgens P. de Tavera en het Spaansch-Tagalog Woordenboek van P. S. Laktauw bigay kaya, d. i. in 't Maleisch letterlijk overgezet: bəri káy a.

vrouwen, zoolang zij ongehuwd zijn, niets bezitten, noch landerijen noch huwelijksgift, daar al de arbeid dien zij verrichten ten bate komt der ouders.

ONTBINDING VAN HET HUWELIJK.

Indien getrouwde lieden van elkander afgingen vóórdat zij kinderen hadden, (en) indien het de vrouw was die haren man verliet om met een ander te trouwen, dan keerde de geheele huwelijksgift en nog evenzoo veel daarenboven tot den man terug, maar zoo zij hem verliet zonder met een ander te trouwen, dan keerde alleen de huwelijksgift terug. Indien het de man was die zijne vrouw verliet, hetzij om eene andere te trouwen of niet, dan verloor hij de helft van de huwelijksgift en kreeg hij de andere (helft) terug; zoo hij reeds kinderen had vóór de scheiding, was de geheele huwelijksgift ¹⁾ voor de kinderen; deze werd dan voor hen bewaard door de grootouders, als zij die hadden, of door een anderen vertrouwden bloedverwant.

Eens heb ik in twee gemeenten het volgende zien gebeuren: kort nadat twee huwelijken gesloten waren, stierf de eene man binnen 't jaar zonder kinderen na te laten; de ouders gaven toen de helft van de huwelijksgift aan den man wiens vrouw gestorven was, en (de helft) van de andere (huwelijksgift) aan de verwanten van den man die overleden was. Ik verneem dat dit niet algemeen is, en men zegt dat zij die zulks doen, het uit piëteit doen, maar dat niet allen het doen.

HUWELIJKSCONTRACTEN.

Bij 't verstrekken van huwelijks giften door de ouders aan hun kinderen, waarvan hun dadelijk de helft gegeven wordt, al zijn het nog kleine kinderen, komen er niet zelden verwikkelingen voor, omdat er eene bepaalde boete gesteld is, wanneer men eene overeenkomst sluit, dat degene die er zich aan onttrekt, zooveel betalen moet, en het bedrag is verschillend naar gelang van het plaatselijk gebruik en van ieders staat, en zoo'n boete kwam het hoogst, indien na den dood der ouders de zoon of dochter niet wilde trouwen met den persoon die in het contract der ouders aangewezen was; alsdan werd de huwelijks gift welke de ouders ontvangen hadden terugge-

¹⁾ In den tekst volgt la pena, de boete, wat eene vergissing van den afschrijver zal wezen.

geven en niet meer. Maar zoo de ouders nog leefden, betaalden zij de boete, omdat het verondersteld werd dat zij de terugtrekking bewerkt hadden.

Dit is wat ik heb kunnen opsporen van hetgeen in acht wordt genomen onder de inlanders in dit geheele (district van) Laguna en Tingges en overal waar Tagalog gesproken wordt, en de ouden van dagen zeggen dat zij den Dato die zich niet daaraan hield niet goed achtten, en terwijl zij daden van dwingelandij die sommige Dato's bedreven vermelden, laken zij hen en heeten hen slecht. Anderen zullen misschien een ander, uitvoeriger relaas geven, maar de slotsom van 't geheele onderzoek (daargelaten eenige bijzaken in hun bestuur en rechtspleging) is als hier medegedeeld; en ik heb het zoo beknopt ingezonden, omdat mijn opdracht zich niet verder strekte. Het zou niet ondienstig zijn de beslissing die genomen zal worden aan de hoofdrechters toe te zenden met eene instructie, want het is erbarmelijk zooveel dwaasheden als zij in hun vonnissen begaan.

Moge de geest en de genade des Heeren op UHE. rusten, opdat U in alles slage; in alles wat zich mocht voordoen, gelieve UHE. mij te bevelen, daar dit de grootste voldoening en dank is die ik ontvangen kan.

Nagcarlang, 24 October 1589.

Zoo eindigt het in meer dan één opzicht merkwaardige verslag van den eerwaardigen Juan de Plasencia.

Een belangrijk boek over de Filippijnen.

J. M. de Zúñiga, Estadismo de las Islas Filipinas.

Indische Gids.

1894, II.



Onlangs is door de zorg van Don Wenceslao E. Retana te Madrid voor de eerste maal in druk verschenen een werk, dat in 't begin der negentiende eeuw, tusschen 1803 en 1805 geschreven, uit enkele afschriften eenigszins bekend was, doch nooit ter perse was gelegd. Dit boek, dat den titel draagt van «Estadismo de las Islas Filipinas ó mio Viages por este pais», d.i. «Algemeene staat der Filippijnsche eilanden, of mijne Reizen door dit land», is uit de pen van Pater Joaquin Martinez de Zúñiga, van de orde der Augustijnen, denzelfde die zich door zijn Geschiedenis der Filippijnen (uitgekomen 1803) eenen welverdienden naam als geschiedschrijver verworven heeft¹⁾. Hij was afkomstig uit Navarre, waar hij den 16 Juni 1760 te Aguilar geboren werd, kwam in den loop van 1786 op Luzon en was daar in verschillende geestelijke betrekkingen werkzaam, totdat hij den 7 Maart 1818 te Manila overleed.

De nu eerst gedrukte «Estadismo» is alleszins geschikt, om ons een zeer hoogen dunk van de Zúñiga's bekwaamheden en karakter te doen opvatten. Uit de bladzijden van dat boek spreekt tot ons een man van veel algemeene kennis, helder oordeel, verlichten geest; vrijmoedig uit waarheidsliefde, begaafd met een scherp kritischen blik, doch vrij van vitzucht; een goed vaderlander zonder eenigen zweem van chauvinisme en een waar vriend van den inlander zonder dwaze sentimentaliteit. In zijne denkbeelden omtrent koloniaal bestuur, handelspolitiek en bevordering van nijverheid is Zúñiga zijnen tijd vooruit. Zijn inzicht in zaken van taalkundigen aard is bewonderenswaardig juist: dertig jaren vóórdat Wilhelm von Humboldt en meer dan eene halve eeuw vóórdat de oudere Gabelentz in Duitschland hun werken schreven, wist hij reeds, dat de talen van Madagaskar, Indonesië, Melanesië en Polynesië tot het Paascheiland toe tot één en dezelfde familie behooren. Hij zag zelfs verder dan genoemde geleerden, want het was hem niet verborgen, dat ook de talen van Nieuw-Guinea loten van denzelfden stam zijn, hetgeen hun niet bekend was. Men zou geneigd zijn het als een gelukkig toeval te beschouwen, dat de «Estadismo» zoolang ongedrukt is gebleven, want eerst in onzen tijd kan men 'smans denkbeelden recht waardeeren. Men vergelijke eens de gezonde taal van Zúñiga met het

¹⁾ Van de „Historia de las Islas Philipinas” bestaat eene Engelsche vertaling, door J. Maver (Londen 1814) met den ellenlangen titel: „An historical view of the Philippine Islands: exhibiting their discovery, population, language, government, manners, customs, productions and commerce.”

gebabbel van een Crawford en zal dan kunnen opmerken, hoe hoog het oordeel van den Spanjaard boven dat van dezen Engelschman staat.

Het grootste en verreweg belangrijkste gedeelte van den «*Estadismo de las Islas Filipinas*» bestaat uit de beschrijving van twee tochten door 't eiland Luzon, die Pater Zúñiga ter begeleiding van Generaal Alava had afgelegd. Het reisverhaal geeft ons eene aanschouwelijke voorstelling van de natuur der bezochte streken, afgewisseld met uitweidingen aangaande den maatschappelijken toestand, het karakter en de gewoonten der inlandsche bevolking; voorts worden hier en daar, waar het pas geeft, historische bijzonderheden medegedeeld en oordeelvellingen uitgesproken over 't koloniaal beheer, het tabaksmonopolie en dergelijke onderwerpen; alles in een helderen, levendigen en onopgesmukten stijl, zoodat het boek een zeldzaam boeiende lectuur aanbiedt.

Met het bovenstaande, dat ons door oprechte bewondering voor het geschrift van Pater Zúñiga in de pen is gegeven, zouden wij meenen te kunnen volstaan, indien het Spaansch hier te lande meer algemeen bekend was of indien er uitzicht bestond op eene vertaling. Nu echter geen der beide voorwaarden aanwezig is, gelooven wij geen overbodig werk te verrichten met eenige stukken in vertaling mede te deelen, niet alleen om het werk en den geest des schrijvers te kenschetsen, maar ook om te doen uitkomen, hoeveel punten van overeenkomst er bestaan tusschen de toestanden en bevolkingen op de Filippijnen en in onze eigene bezittingen in den Indischen Archipel.

Wij beginnen onze bloemlezing met de opmerkingen van den Pater over de betrekkelijk groote welvaart, die hij aantrof bij de opgezetenen der plantage Pasay nabij Manila en over de oorzaken daarvan: «Men zou geneigd zijn te gelooven, dat deze inlanders verschilden van de overige en vrij waren van de luiheid, welke den Aziaten aangeboren schijnt. Dit is eene dwaling van bijna alle reizigers: ze zien een terrein dat goed bebouwd is en terstond verbeelden zij zich, dat de bevolking er zeer arbeidzaam is; ze vinden een ander dat minder goed bebouwd is, en onmiddellijk veroordeelen zij de bewoners als zijnde lui en onverschillig, zonder de handen, die voor de bouwning van beide terreinen beschikbaar zijn, in rekening te brengen. De plantage van Pasay is zoo goed gecultiveerd als men slechts wenschen kan, en toch zijn de inlanders van Pasay niet arbeidzamer dan de overigen; het zijn even groote spelers, leegloopers en luiaards als de rest, en zoo hun landerijen beter bebouwd zijn, dan is het omdat er veel handen zijn om te werken en in elke andere gemeente, waar dezelfde verhouding bestaat tusschen 't werk en de werkkrachten, zal het terrein evengoed bewerkt worden als in de eerste. De reizigers begaan te dezen opzichte gewoonlijk eene andere

dwaling, die uit hetzelfde beginsel voortspruit: zij vinden een gewest dat goed bebouwd en bevolkt is naar evenredigheid van zijn cultuur, en hieruit besluiten zij dat de naarstigheid en vlijt der lieden de oorzaak is van de vermeerdering der bevolking; ik maak er het tegendeel uit op, en wel dat het vele volk de oorzaak is van de nijverheid en cultuur der gronden van het gewest (bl. 14)». En iets verder: «Ik geloof niet dat er lieden ter wereld gevonden worden, die, zoo zij een geschikt terrein bezitten en de gelegenheid om te werken, zullen nalaten den grond te bebouwen in die mate, dat zij dien het noodige doen voortbrengen ter vermenigvuldiging van het geslacht en tot levensonderhoud van het individu. Ik zie dat de luiste inlander, wanneer hij geen ander middel van bestaan vindt, zich aan 't werk zet, en zich noch van honger laat omkomen noch in een toestand brengt dat hij het geslacht niet vermag voort te planten noch zijn gezin te onderhouden, uit luiheid. Het is waar, dat hij alleen het dagelijksch onderhoud zoekt en zich heel weinig bekommert om hetgeen hem later kan overkomen; maar dat is een algemeen gebrek van de natie, waarmede niet enkel de gemeenten die veel woeste gronden hebben behebt zijn, maar ook diegene welke geen handbreed gronds onbebouwd laten. Men heeft de opmerking gemaakt, dat de eilanders der Zuidzee en van Indië met groot gemak het verleden vergeten en zeer weinig om de toekomst geven; al hun neigingen bepalen zich tot hetgeen hun op 't oogenblik overkomt. Daarvandaan komt het, dat zij zich vergenoegen met slechts voor één zaaisel te zorgen, dat hun genoeg zal opleveren voor hun onderhoud gedurende het loopende jaar, totdat de oogst in 't volgende jaar rijp is.»

Op bl. 60 vinden wij eene aardige beschrijving van de wijze waarop de dorpelingen van Lipa den Generaal Alava plechtig ontvangen met eene soort van dramatische vertooning, met een Spaansch woord *loa*, lofdicht, genaamd. «De persoon die het lofdicht moest uitspreken, vertoont zich midden op het theater, goed gekleed als een Spaansche *caballero*; hij ligt achterover op een stoel in de houding van iemand die slaapt; achter de schermen zingen de musici een tekst op een droefgeestigen deun in de landstaal; de slapende wordt wakker en begint te twijfelen of hij een stem gehoord heeft dan wel of het een droom geweest is; hij gaat opnieuw zitten slapen, en de tekst wordt op denzelfden droefgeestigen deun herhaald; wederom wordt hij wakker, staat op en maakt nieuwe opmerkingen over de stem die hij gehoord heeft. Dit tooneel herhaalt zich twee of driemaal, totdat hij zich overtuigt, dat de stem hem zegt, hoe er een held gekomen is, wiens lof hij moet verkondigen. Daarop begint hij zijn *loa* vrij goed op te zeggen.» — «In deze *loa* verheerlijkten ze de zeetochten van den Generaal, de rangen en titels waar de Koning hem mede vereerd had, en eindigden

ze met hem dank te betuigen en erkentelijk te zijn, dat hij hun de gunst be-
wezen had door hun dorp te reizen en hen te bezoeken, niettegenstaande zij
zulke arme ongelukkigen waren. Deze *loa* was in dichtmaat, zeer rhetorisch
vervaardigd en in breedspakigen stijl, in overeenstemming met den Azia-
tischen smaak. Er werd gewag in gemaakt van de tochten van Ulysses, de
reizen van Aristoteles en den rampzaligen dood van Plinius, en andere
aanhalingen uit de oude geschiedenis welke zij gaarne in hun verhalen te
pas brengen. Al die aanhalingen zijn gewoonlijk vol van fabelen, die altijd
een neiging tot het wonderbaarlijke vertoonen, want hoe ongewoner het
verhaalde is, hoe meer toejuichingen het bij hen inoogst; van Aristoteles
zeiden zij, dat hij, de diepte der zee niet kunnende begrijpen, zich in de
golven wierp en verdrong; van Plinius, dat hij zich in den Vesuvius stortte
om het vuur te leeren kennen, dat zich binnen dezen vulkaan bevond; en
op deze wijze vermengen zij andere vertelseltjes met de geschiedenis. Ik
geloof, dat deze lofdichten in oude tijden door de paters voor hen gemaakt
zijn; en ofschoon de fabelen waar zij zoo vol van zijn, zich tegen deze ziens-
wijze schijnen te verzetten, bevatten ze toch nooit iets wat niet in een of
ander gedrukt boek in Europa te vinden is, en daarom schijnt het mij toe,
dat de stukken in overeenstemming zijn met het gebrek aan kritiek, het-
welk in de vorige eeuwen heerschte.»

Een soortgelijke vertooning, met eenige wijzigingen, wachtte den Gene-
raal en het reisgezelschap in 't dorp Tanauan (blz. 139). Dáár verwelkomde
een deftige inlander, op zijn Spaansch uitgedost, den Generaal met een
lofdicht in het Spaansch. Na deze plichtpleging werd men vergast op een
tooneelstuk «vrij regelmatig voor onzen smaak, maar weinig in tel bij de
inlanders, bij wie het den naam van tooneelspel niet verdiende. Het was
een oud Spaansch treurspel, dat in drie uur had kunnen vertoond worden,
maar dewijl de Tagalsche taal en de stijl der inlanders zeer wijdloopig is,
en de tooneelspelers zeer langzaam spreken, duurde het vijf uur. De inboor-
lingen noemen deze vertooning [met een half Tagalsche, half Spaansche
uitdrukking] *munting coloquio*, d. i. kleine samenspraak, want daar zij
verzot zijn op het wonderlijke en buitengewone, stellen zij weinig prijs op
hetgeen niet in de oogen schittert. Indien er in het tooneelstuk niet drie of
vier koningen, veel prinses en prinsessen, veel acteurs, die zij personages
noemen, voorkomen; indien er geen kunst- en vliegwerk is, zooals arenden
die zich vertoonen, leeuwen, beren en andere dieren, die een mensch willen
verslinden, en zoo er geen geestverschijningen en mirakels in voorkomen,
houden zij het tooneelstuk voor slecht, zoodat zij er meer van houden het
gezicht dan het gehoor te voldoen.»

De zucht der Filippijnsche inlanders om uitheemsche onderwerpen te

verwerken en pasklaar te maken voor hun eigenaardigen smaak, is een zaak waarop Zúñiga telkens terugkomt. Ze heeft blijkbaar zeer zijne aandacht getrokken, en te recht, want ze doet ons een blik slaan in het karakter des volks. «De tooneelspelen der inlanders, lezen wij op blz. 73, zijn samengeflanst uit drie of vier Spaansche treurspelen, waarvan de gedeelten in elkaar gevlochten zijn, zoodat zij een enkel stuk schijnen uit te maken. Er treden altijd Mooren en Christenen in op, en de geheele verwikkeling bestaat daarin, dat de Mooren met de Christen prinsessen willen trouwen en de Christenen met Moorsche prinsessen. Hun vaders beleggen een algemeen tornooi, opdat de prinses een der vele prinses, die naar hare hand dingen, zal uitkiezen. Met de Mooren, die naar het tornooi der prinses van hunne natie opgaan, wordt een Christen prins ten tooneele gevoerd; hetzelfde geschiedt met den prins der Mooren ten aanzien der Christen prinsessen; beiden worden verliefd op de vreemde prinses; haar vaders verzetten zich tegen deze huwelijken, en bij dit verzet worden de listen eener vrouw om haar doel te bereiken geschilderd. Het kost gewoonlijk niet veel moeite om de huwelijken der Mooren met de Christen prinsessen tot stand te brengen; te geschikter tijd wordt er een oorlog verklaard, waarin de Moorsche prins wonderen van dapperheid verricht, en zijn doop en bekeering tot het Katholiek geloof vergemakkelijkt het huwelijk, waardoor de geheele verwikkeling van dit gedeelte van het stuk hare ontknooping vindt. Grootere moeilijkheid baart de ontknooping, als een Christen met eene Moorsche prinses in 't spel is; aangezien aan de Katholieke religie nooit afbreuk mag geschieden, komt de prins in hachelijke omstandigheden, men zet hem in de gevangenis met zijn gezellen, zij worden verlost door de verliefde prinses, hetgeen haar somtijds het leven kost; hij raakt in oorlog, treedt op als aanvoerder, vergezeld van een zijner makkers, en de ontknooping geschiedt, of doordat de Moorsche prinses Christin wordt en ontsnapt, of doordat de prins tragisch sterft, doch niet zelden weer uit den doode wordt opgewekt.»

«Elk tooneelstuk heeft een of meer grappenmakers, die het publiek veel doen lachen om kwinkslagen, welke geschikt zijn om het heetste water in de verzengde luchtstreek te doen bevroren.» De zotte kleedij van dezegrappenmakers — die eene onmiskenbare verwantschap vertoonen met de Sëmars en Petroeks der Javaansche wajang, — zekere verdraaiingen van hun lichamen, het aannemen van den schijn alsof zij klappen willen uitdeelen en dergelijke lafheden, vermaken het publiek zoozeer, dat menigeen alleen om hen te zien naar de vertooning gaat. Om niet onbillijk te zijn jegens de Filippijners, moeten wij hier de kantteekening maken, dat de grappen der *Clown's* in de Europeesche paardenspellen van weinig beter gehalte zijn.

Evenals op Java, Sumatra, Borneo en andere Sunda-eilanden, zijn er ook op Luzon streken, waar de bewoners erg aan kropgezwollen lijden. Wat Zúñiga omtrent deze kwaal bij de bevolking van Lipa zegt (bl. 70), verdient wel hier medegedeeld te worden, te meer omdat wijlen Prof. Wilken in zijn opstel «Struma en Cretinisme in den Indischen Archipel» (Bijdr. Kon. Inst. 1890) van 't feit onkundig was. «De vrouwen en enkele mannen hebben een wanstaltig kropgezwel aan den hals; deze zelfde kwaal merkten wij op in 't dorp San José en andere, maar het is meer gewoon te Lipa; de hardheid van de wateren, die zeer koud en helder zijn, veroorzaakt zonder twijfel dit vleeschgezwel, dat degenen die het hebben, zeer leelijk maakt, ofschoon het hen weinig schijnt te hinderen, want zij kunnen er oud mee worden en niemand sterft aan deze kwaal. Ik gaf hun den raad zich eenige nachten achtereen in te wrijven met geprepareerde mercur, een geneesmiddel, dat ik een aan deze kwaal lijdenden geestelijke had zien gebruiken, en ik wist bij ervaring, dat dit geneesmiddel goed hielp, wanneer het in den beginne werd toegepast, en dat veel kleine meisjes, bij wie het gezwel zich begon te openbaren, er geheel van genazen, hoewel het niet voldoende was om de groote kropgezwollen, die menschen van leeftijd hadden, te doen verdwijnen.»

Waar Pater Zúñiga over de godsdienstige begrippen en bijgeloovigheden der inboorlingen, zoowel bekeerden als onbekeerden, spreekt, doet hij het op een zakelijke wijze, die geloovigen en ongeloovigen tot voorbeeld mag gesteld worden. Ziehier wat hij ons bericht aangaande de bevolking van Mindoro en de nabijgelegen eilandjes Marinduque en Luban (bl. 134): «De bewoners van deze drie eilanden spreken de Tagalsche taal, die in nagenoeg het geheele Aartsbisdom van Manila gesproken wordt. In hun huizen, huisraad, kleedij, vaartuigen, gebruiken en zeden gelijken zij in allen deele op de overige inlanders van de Tagalsche natie, waarvan zij een deel uitmaken. De Christenen hebben dezelfde bijgeloovigheden als de Tagalen, en de heidenen denzelfden godsdienst als die zij beleden vóór de invoering van het Christendom. Zij aanbidden een onzichtbaar wezen, dat zij Anito noemen, welken naam zij ook geven aan 't offer dat men hem brengt; den nono, dat wil zeggen voorvader, vereeren zij in de krokodillen, groote boomen, rotsen, riviermonden en zeeinhammen; zij hebben priesteressen om hun offers te verrichten, die gewoonlijk met een varken voltrokken worden, waarvan het grootste gedeelte aan de babaylana of offerpriesteres toegedeeld wordt; zij vereeren eenige vogels, gelooven in de onsterfelijkheid der ziel, en tevens aan alle bijgeloovigheden, waaraan de oude heidenen dezer eilanden geloofden».

Waar de schrijver over het karakter der inlanders uitweidt — en hij doet

zulks herhaaldelijk, — is zijne beoordeeling streng maar nooit oppervlakkig. Bij gelegenheid dat het reisgezelschap uit Lipa vertrok, kwam de gansche bevolking van het dorp op de been. De personen, die het reisgezelschap onthaald hadden, gaven blijk van aandoening; zij barstten in tranen uit en namen van de vertrekkenden een teder afscheid, hetgeen menigeen van 't gevolg tot schreiens toe roerde. «Sommige gelooven», vervolgt de schrijver (bl. 138), «dat deze blijken van aandoenlijkheid van de zijde der inlanders geveinsd zijn, omdat in korten tijd de roerselen vergeten zijn die toch, zou men denken, op hen een zeer diepen indruk moesten maken, toen zij zoo-veel tranen vergoten, indien zij ongeveinsd waren. Ik geloof dat men zich vergist en niet in rekening brengt, dat de inlander weinig over 't verledene en de toekomst nadenkt, tengevolge waarvan de aandoeningen grooten indruk op hen maken, hoezeer deze kort duurt, want hij verdwijnt op het oogenblik, dat een ander voorwerp eene even groote ontroering te weeg brengt.»

Op bl. 154 wordt kort en bondig de verhouding van het Tagalog tot de verwante talen blootgelegd: «Het taaleigen van deze provinciën is het Tagalog, een der dialecten gesproken uit ééne moedertaal, die bijna in de halve wereld gesproken wordt, van 't eiland Madagaskar, dat bij Afrika ligt, af tot aan het Paascheiland toe, dat geen 600 mijlen van Zuid-Amerika ligt.» De nieuwere wetenschap heeft dit feit in bijzonderheden nader aangeetoond, en wel onafhankelijk van Zúñiga, maar het feit zelve zou ze niet juister kunnen formuleeren.

Toen Pater Zúñiga zijn werk schreef, waren sedert de vestiging der Spaansche heerschappij op de Filippijnen en de invoering van 't Christendom meer dan twee eeuwen verlopen. Dat de inlanders in dat tijdsverloop in zekere mate den invloed der Europeesche beschaving ondergaan hadden, spreekt van zelf, doch even verklaarbaar is het, dat zij veel voorvaderlijks hadden bewaard. Hunne gebruiken en zeden vertoonden een bont mengsel van oud en nieuw, van inheemsch en vreemd, waarbij 't oude en inlandsche den voorrang behoudt. Tot staving van deze bewering halen wij hier aan, wat de schrijver omtrent 't huwelijk en de lijkplechtigheden mededeelt (blz. 162, v. g.g.):

«De huwelijken worden volgens den ritus der Roomsche Kerk voltrokken, maar in de voorbereidselen zijn er veel bijzonderheden, die opmerking verdienen. Om te trouwen denkt men er gewoonlijk niet aan om zich het noodige te verschaffen voor de huishouding en de kinderen, die uit het huwelijk kunnen voortspruiten; wanneer zij genoeg hebben voor de bruiloft — hetgeen weinig is, tenzij men eene partij geeft — trouwen de meesten zonder te denken aan hetgeen zij den dagna 't trouwen te eten zullen hebben.

Zelfs de ouders der bruidegoms plegen zich daarmee niet het hoofd te breken, want zij zeggen: «God zal er voor zorgen»; doch de vaders der bruiden ontslaan nooit den aanstaanden schoonzoön van de verplichting om hen gedurende drie, vier of meer jaren om hunne dochter te dienen, en hij is verplicht hen al dien tijd met handenarbeid bij te staan en in hun nooden te voorzien, hen op zekere dagen te onthalen en eten te brengen aan 't werkvolk op het veld. Het gevolg hiervan is, dat de vrijers soms het huwelijk voltrekken, vóórdat het is ingezegend. De ouders der meisjes kunnen deze schande wel duchten, maar het eigenbelang is machtiger dan al hun vreezen. Het ontbreekt niet aan mannen, die hun bruid laten zitten na haar bezwangerd te hebben; de ouders kennen die gevallen, doch de hebzucht heeft de bovenhand; het is waar, eene vrouw wie zoo iets overkomen is, verliest niet zooveel als in Spanje, en gewoonlijk ontbreekt het haar niet aan personen, die aanzoek doen om hare hand, maar het is regel, dat zij altoos beneden haar stand trouwt en iets van haar aanzien verliest. Onder rijke lieden is het de gewoonte, dat de vrouw van haren aanstaanden echtgenoot een bruidsgift ontvangt, en die giften zijn van tweeërlei aard: de eene heet *bigay susu* ¹⁾, hetgeen aan de moeder gegeven wordt, omdat zij de dochter gezoogd heeft; deze gift komt zelden meer voor; de andere, werkelijke huwelijksgift, heet *bigay kaya* ²⁾, die bestemd is om de jonggehuwden na hun huwelijk te onderhouden, hoewel ze meermalen bijna geheel bij de bruiloft opgemaakt wordt, zoodat er weinig overblijft. Men ontvangt deze gift meer uit ijdelheid dan omdat men dit noodzakelijk acht voor de behoeften na 't huwelijk, en naarmate voor eene bruid eene grootere gift bestemd wordt, is hare positie in de algemeene schatting hooger, omdat zij duurder gekocht is. De leeftijd, waarop men in deze provincie (Batangas) gewoonlijk trouwt, is voor de vrouwen van 12 tot 14 jaar en voor de mannen van 14 tot 17. Volgens Buffon zouden deze lieden door zoo vroeg te trouwen zeer hebben moeten verbasteren; maar ik heb geen onderscheid gevonden tusschen hen en de inlanders van andere provinciën, die van 20 tot 25 jaar oud zijn als zij trouwen, weshalve ik geloof, dat de regel van Buffon mank gaat. Wel is het zeker, dat het vroegtijdige trouwen de bevolking zeer doet toenemen, want de provinciën Ilocos en Batangas, waar het in zwang is, zijn die welke naar evenredigheid het sterkst toenemen; ik zou wel willen, dat het zich over de geheele wereld uitbreidde; dan zouden de ondeugden veel verminderen, want de ondervinding heeft

¹⁾ D. i. letterlijk: zog-gift, borst-gift; *bigay* is hetzelfde woord als Maleisch *bëri*; *susu*, Maleisch *susu*.

²⁾ *Kaya*, hetzelfde woord als Javaansch *kaya*, vermogen, middelen tot onderhoud, wat de man tot onderhoud aan zijne vrouw geeft. Vgl. ook Maleisch *kaya*.

mij geleerd, dat zij die op dezen leeftijd trouwen, als zijnde nog onbedorven, zich gewoonlijk hun geheele leven met hun vrouw vergenoegen, en zij die reeds bedorven zijn alvorens te trouwen, zijn in 't huwelijk niet ingetogen.»

«De begrafenissen geschieden in de kerk of op de begraafplaats volgens het Roomsche rituaal, met den praal overeenkomstig de positie van den overledene. Vóór de begrafenis komen de verwanten van den overledene bijeen, en van de ure zijns doods af houden zij niet op te weenen of zijn levengeschiedenis te verhalen in een treurtoon, totdat men hem grafwaarts draagt. Na de begrafenis, op den vierden dag, komen zij andermaal in hetzelfde huis bijeen, bidden den rozenkrans, en brengen daar den ganschen nacht door. In den heidenschen tijd lieten zij dien dag eene zitplaats aan tafel onbezet en geloofden zij, dat de overledene die innam, en om zich daarvan te overtuigen strooiden zij asch door 't huis, en op den volgende dag vonden zij daarin de voetsporen van den overledene. Dit bijgeloof hebben de inlanders laten varen, gelijk veel andere, waaraan zij oudtijds geloofden; maar zij hebben er nog genoeg overgehouden en daaronder enkele zeer schadelijke.»

Onder de heidensche voorstellingen, die, hoewel niet meer algemeen onder de bekeerde Filippijners, toch nog niet geheel zijn uitgestorven, ontmoet men verscheidene, die onmiskenbaar denzelfden oorsprong verdragen als dezulke, welke men in onze Oostindische bezittingen aantreft, vooral onder heidensche bevolkingen, maar ten deele ook onder Mohammedaansche en zelfs Christelijke inlanders. Uit een handboek voor Bedienaren van den Godsdienst¹⁾ haalt de schrijver eenige bladzijden aan, waarvan wij hier een gedeelte laten volgen:

«Talrijk zijn de misbruiken, of gelijk zij zeggen: ugali's, welke de inboorlingen in strijd met ons Heilig Geloof en de goede zeden hebben, als daar zijn: ten eerste de vereering der nono's, waarbij moet opgemerkt worden, dat het woord nono niet enkel grootvader beteekent, maar ook dient om met eerbied de voorvaderen of beschermgeesten aan te duiden. Met deze nono's of beschermgeesten bedrijven de inlanders velerlei afgoderij; zoo verzoeken zij hen om vergunning, bijstand, hulp, en dat zij hun geen schade doen, noch vijandig zijn, enz. Dat komt bij veel gelegenheden voor, o. a.: wanneer zij een bloem of vrucht van den boom willen nemen, vragen zij verlof aan den nono om die te mogen plukken; wanneer zij over of langs sommige zaadvelden of rivieren, kreken of beken, groote boomen, rietvelden en andere plaatsen gaan, verzoeken zij van de nono's

¹⁾ De titel is eigenlijk *Práctica del Ministerio*. Zooals de uitgever, de Heer РЫТАН, heeft opgespoord, is de schrijver hiervan TOMAS ORTIZ; zie z. Appendix A, p. 14.

verlof en goeden overtocht; wanneer zij verplicht zijn om een boom te hakken of de ceremoniën te verwaarloozen, waarvan zij wanen, dat die den nono's welgevallig zijn, vragen zij hun vergiffenis en verontschuldigen zich met o.a. te zeggen, dat de Pater het hun bevolen heeft, dat het niet uit eigen wil is dat zij aan den verschuldigten eerbied te kort doen enz.; wanneer zij de ziekte krijgen, die men pamauo noemt en die zij aan de nono's toeschrijven (ofschoon ze dit trachten te verheimelijken met te zeggen, dat de aarde ze beproefd heeft), smeeken zij hen om genezing en bieden hun spijsen aan, hetgeen zij, zoowel hier als bij veel andere gelegenheden, verrichten, op akkers, rietvelden, bij beken, aan den voet van een of anderen grooten boom, gewoonlijk een Kalumpun (*Sterculia foetida*), en elders. Dit soort van bijgeloof is bij de inlanders zeer verbreid en diep ingeworteld.»

Ten tweede gelooven de inlanders vrij algemeen, dat de zielen der afgestorvenen op den derden dag na hun dood naar hun huis terugkomen om de bewoners te bezoeken of het maal bij te wonen en, bij gevolg, om deel te nemen aan de ceremonie van het tibao¹⁾, hetgeen zij verheimelijken met te zeggen, dat zij in 't huis van den overledene samenkomen om den rozenkrans voor hem te bidden, en als men hun zegt, dat zij dien in de kerk moeten bidden, willen zij het niet doen, omdat dit niet de zaak is, die ze beoogen. Op den vierden dag steken zij kaarsen aan in de verwachting, dat de ziel van den overledene komen zal; zij spreiden een mat uit en strooien daarop asch, opdat de sporen der ziel zich daarin afdrukken en zij daardoor zien kunnen of de ziel al dan niet gekomen is; ook plaatsen zij wel eens een waterbak aan de deur, opdat de ziel zich de voeten zou kunnen wasschen.»

«De Tigbalang, die sommigen een spook en anderen een kabouter noemen, schijnt de geest of duivel te wezen, die hun verschijnt in de gedaante van een neger of van een oud man, of, zooals zij zeggen, in de gedaante van een heel kleinen ouden man of van een paard of monster, enz.»—

«De Patianak²⁾, insgelijks volgens sommigen een kabouter, heet de geest of duivel te zijn, die met hen zijn spel pleegt te drijven. Aan dezen schrijft men de onvoorspoedige verlossingen toe, en het heet, dat hij om onheil te stichten zich in een boom of iets anders dicht bij 't huis van de vrouw, die bevallen moet, verbergt. Om 't onheil van den Patianak af te weren, leggen zij zich naakt met de schaamdeelen in de lucht, en wapenen zich met pantser, kaytana, lans en andere wapenen en op deze wijze plaatsen zij zich op den nok van het dak, en ook wel onder 't huis, waar zij naar alle

¹⁾ D.i. doodenmaal. Het Tagalsche woord is blijkbaar een variant van het Dajaksche *tiwah*, oud-Javaansch *tiwā*, dat dezelfde beteekenis heeft.

²⁾ Hetzelfde woord, dat, in verbasterden vorm, in 't Maleisch *pontianak* luidt; het beteekent „kinderdoodend“.

kanten met de kayta na steken en stooten geven, en vershillende bewegingen voor gemeld doel verrichten. Andere hebben, om het onheil af te weren, de gewoonte om de vrouw, die bevallen moet, van woning te doen verwisselen, daar zij zeggen, dat «gindsche woning door Patianak ingenomen is».

«Ook schrijft men aan den Patianak, onder anderen, den dood van kleine kinderen toe, gelijk ook aan den Asuang¹⁾. Als handlanger van den Asuang beschouwen ze den vogel Tiktik²⁾. Aan den Patianak wordt het ook toegeschreven, wanneer menschen op weg verdwalen, en om weder den rechten weg te vinden, ontblooten ze zich en vertoonen hun schaamdeelen, door welk middel ze beweren den rechten weg te vinden, omdat de Patianak dan bang voor hen wordt en niet meer bij machte is om hen te doen afdwalen».

Er volgen nog berichten aangaande hekserij, wichelarij, besnijdenis, enz., die, hoe belangrijk op zich zelve, hier met stilzwijgen zullen voorbijgegaan worden. Alleen zij nog vermeld, dat eertijds de inlanders de gewoonte hadden bij gelegenheid van een maaneklips van alle kanten naar buiten te stroomen met klokken, bekkens enz., die zij met alle macht deden weerklinken, om op die wijze de maan te verdedigen, welke naar hun zeggen de draak, tijger of krokodil bezig is te verslinden. Of dit gebruik, gelijk Zúñiga vermoedt, van Chineeschen oorsprong is, mag betwijfeld worden.

In overeenstemming met den dubbelten titel van het werk, heeft de schrijver aan landschapschildering en topographie eene aanzienlijke plaats ingeruimd. Uiterst merkwaardig is de beschrijving van den vulkaan van Táal in 't 4^e hoofdstuk, en boeiend de beschrijving van de hoofdstad Manila (blz. 217 v. g. g.) De uitweidingen over bestuur en rechtswezen, over de klassen der bevolking, over den handel, getuigen niet alleen van P. Zúñiga's veelzijdige kennis, maar ook van zijn vrijzinnigen geest. In de wijze waarop hij de verschillende klassen der bevolking kenschetst, herkent men den schrander menschenkenner. Bij wijze van proeve laten wij hier 't een en ander volgen van 't geen hij ons van de Chineezten te Manila verhaalt (blz. 260):

«In 't jaar 1603 waren er te Manila meer dan 25000 Chineezten, die wij gewoonlijk Sang-lei's noemen, van de twee Chineesche woorden kiang lai,

¹⁾ Aan dit Tagalsche woord, ook Osuang, en beter Asuan geschreven, beantwoordt in 't Javaansch sawan, de oorzaak van stuipjes bij kleine kinderen en van ziekte van een nog ongeborn kind; ook van aanvallen van apoplexie bij oude menschen. De oorzaak wordt veelal toegeschreven aan de werking van booze geesten. Zoo ook Maleisch sawan, Makassaarsch en Boegineesch sawang.

²⁾ Welke vogel bedoeld wordt, is onbekend.

d. i. reizende kooplieden. De Chineezzen hadden zich in Manila gevestigd met toestemming der Gouverneurs, en de Paters Dominicanen hadden zich tot taak gesteld hen te bekeeren. Het werd hun vergund op de eilanden te leven, al waren zij ongeloofigen, doch zij konden niet trouwen, tenzij ze den doop ontvingen; en de begeerte om te huwen bewoog hen een godsdienst te omhelzen, die, naar hun manier van leven, bij de meesten hunner niet diep in 't hart doordrong, ofschoon evenmin hun oude godsdienst zoo diep bij hen geworteld was, dat zij zich verplicht gevoelden dien dikwijls uit te oefenen. Onverschillig voor alles wat de ziel raakt, werden zij Christenen om te trouwen en een Spanjaard tot doopvader te kiezen, die hen in hun nooden kon beschermen. Door de Spanjaarden beschermd, vermeerderden de Chineezzen jaarlijks en verrijkten zij zich buitengewoon; hun rijkdom maakte hen overmoedig, en bij zekere gelegenheden maakten zij een opstand, waarbij zij op de Eilanden groote verwoestingen aanrichtten en Manila op den rand van 't verderf brachten, zooals men in mijn Geschiedenis zien kan. Uit dien hoofde werden zij uit de Eilanden verbannen; gedurende eenigen tijd werden hun geen vergunningen verleend; maar de begeerte die zij hadden om zich in dit land te vestigen, en het nut dat de Spanjaarden van hen trokken, maakten dat er binnen weinige jaren wederom een aanzienlijk aantal Chineezzen in Manila was. Onmiddelijk nadat de Engelschen Manila ingenomen hadden, kozen de Chineezzen hun partij, vergezelden ze op hun expedities en bewerkten in Pampanga eenen opstand, waarin zij het plan vormden om op Kerstnacht gedurende de vroegmis alle Spanjaarden te vermoorden. De Edele Heer Anda, die 't verraad ontdekte, en die 't slachtoffer van deze oproerlingen zou geweest zijn, indien hij het niet ontdekt had, richtte onder hen een vreeselijk bloedbad aan, en overreedde het Spaansche Hof om zulk een snoode natie uit de Eilanden te verjagen. Alle Chineezzen gingen uit Manila weg, tot grooten spijt van de Spanjaarden, die veel bij dien uittocht en bij 't verbod om zich voortaan daar te vestigen, verloren; daarom werd onlangs een vertoog bij 't Hof ingediend en werd vergund, dat de Chineezzen in den vervolge toegelaten werden om de landerijen te bebouwen, hetgeen voldoende is geweest om de eilanden wederom met Chineezzen te bevolken, die zich onder dit voorwendsel er vestigen, hoewel geen enkele zich aan den landbouw wijdt, maar ieder van hen handel drijft.»

«Wie de geschiedenis der Filippijnen leest, en ziet met welk een tegenzin de Gouverneurs de Chineezzen uit Manila verdreven hebben, overeenkomstig 's Konings bevelen, en hoe men zich beijverd heeft nieuwe vergunningen te verleenen, zal verbaasd staan indien hij niet de oorzaak weet. Om dit raadsel op te lossen moet men weten, hoe 't bestuur der

Chineezen is ingericht: te Manila hebben zij een kapitein, luitenants en politiebeambten van hun eigen natie, gelijk de inlanders en mestiezen; deze ambten worden onder hen als eereposten beschouwd, daar zij gedurende het jaar van hun ambt de overige Chineezen besturen en de geschillen van deze beslechten, wanneer die van weinig belang zijn; niettemin worden deze baantjes weinig begeerd, want daargelaten dat degenen die ze bekleed hebben, op straffe des doods niet naar hun land mogen terugkeeren, zijn het ambten, die hun, naar hun zeggen, weinig voordeel — de eenige drijfveer van deze natie — aanbrengt. Het baantje, dat zij begeeren, is dat van *cabecilla* (ondergeschikt hoofd) der Chineezen; dit is degene die de belasting, door elken Chinees te betalen, zijnde zes peso's, int en in de Koninklijke kas stort. Overal elders ter wereld zou een beambte van deze klasse eene ruime bezoldiging eischen voor de moeite, die hij heeft om de belastingen te innen, voor de verantwoordelijkheid en de borgtochten, die hij stellen moet; in Manila eischt hij niets, maar tracht hij veeleer met allerlei moeite en geschenken zulk een baantje machtig te worden. Het geheim hiervan ligt in de omstandigheid, dat de beambte zijn winsten maakt door slechts een klein gedeelte der door hem geïnde gelden af te dragen; hij verantwoordt de belastingopbrengst van 4 of 6 duizend Chineezen in de schatkist, terwijl er op de Filippijnen twintig tot dertig duizend leven.»

Na de beschrijving der hoofdstad Manila en wat zich als van zelve daaraan vastknoopt, voert de schrijver zijne lezers in de provincie Tondo, over wier natuurlijke gesteldheid, bewoners, nijverheid, landbouw, handel, hij de noodige inlichtingen geeft. Wij zullen bij een paar punten langer stilstaan: bij de schildering van den volksaard en bij de hanengevechten.

«De inlanders van de provincie Tondo», lezen wij op blz. 290, «gelijken in allen deele op die van Batangas; het zijn Tagalen, en men gelooft, dat zij van deze natie de eersten waren, die zich in deze Eilanden aan de Pasig-rivier vestigden en zich van daar naar 't Noorden en Zuiden, als ook naar 't Oosten uitbreidden, de provinciën van La Laguna, Batangas en Mindoro bevolkende. In hun taaleigen, huizen, kleedij, voedsel en ziekten gelijken zij op gene. Hun huwelijken en begrafenissen worden op dezelfde wijze gevierd; zij hebben dezelfde bijgeloovigheden en vertoonen in alles groote overeenkomst, ofschoon zij in zekere mate verschillen, zooals men zien zal, wanneer men datgene wat ik vroeger van de lieden van Batangas gezegd heb, vergelijkt met wat ik van dezen in 't vervolg van dit hoofdstuk zal zeggen, waar ik eenige eigenschappen, die ik boven niet vermeld heb, zal noemen, eigenschappen die deels gemeen zijn aan alle inlanders, andere waarin deze (bewoners van Tondo) zich van de overigen onderscheiden,

hetgeen een gevolg is van de omstandigheid, dat zij in de nabijheid van Manila wonen en van hun verkeer met de Spanjaarden.»

De aard van deze inlanders is, volgens de auteurs die over hen geschreven hebben, een samenweefsel van tegenstrijdigheden. Men beweert dat zij terzelfder tijd nederig en trotsch, stoutmoedig en lafhartig, wreed en mededoogend, lui en vlijtig zijn, en vermeldt van hen een tal van soortgelijke tegenstrijdigheden. Ik heb 16 jaar onder hen geleefd, en heb geene enkele tegenstrijdigheid gevonden, maar wel eene groote mate van zwakheid en veel aanleg om den indruk te ontvangen van alle hartstochten, welke ras bij hen voorbijgaan, en met groote gemakkelijheid laten zij een harts-tocht varen om aan een andere plaats te geven. Zij zijn als ondeugende schoolknapen, bij wie men geen degelijkheid of standvastigheid in eenige zaak zoeken moet. Veel van hun handelingen lijken ons tegenstrijdig, omdat wij ze toetsen aan onze gebruiken en niet aan de hunne: wat bij ons voor eene laagheid wordt gehouden, achten zij eene eer; wat ons het schaamrood op de wangen jaagt, is niet zelden bij hen zeer eervol, en omgekeerd, waarvan ik duizend voorbeelden zou kunnen geven; en als wij hun manier van doen vergelijken met de manier van redeneeren, die bij hen in zwang is, zullen wij veel van hetgeen ons een tegenstrijdigheid scheen, erkennen als het logisch gevolg van hunne beginselen. Dat een vrijer ten huize der vrouw woont, met wie hij denkt te trouwen, is geen oneer; maar dat de vrouw voorbij het huis gaat van haren bruidegom, is zeer schandelijk, en deze jonge dochter zal eene rivier oversteken, met de kleêren tot over de heupen opgehaald in tegenwoordigheid van het geheele dorp, om maar niet langs het huis van haren vrijer te gaan. Het is bij hen een groote oneer aan den Pater of aan een Spanjaard te vertellen, dat hij door zijnen bediende bestolen wordt, en de overige bedienden dulden dat die andere hen slecht behandelt en kaapt wat de meester voor hun onderhoud geeft, om maar niet den naam te krijgen, dat men praatziek is, en zoo hebben zij nog andere gebruiken, die vrees en eigenbelang, hun twee machtigste harts-tochten, ingevoerd hebben.»

«Wat de geestelijke vatbaarheid en 't verstand dezer inlanders aangaat, zijn zij, in 't algemeen gesproken, bekwarmer dan de Indianen van Amerika. Zij leeren met gemak elke kunst, en bootsen met hetzelfde gemak elk werkstuk na, dat hun voorgezet wordt; het worden uitmuntende klerken en men gebruikt ze in de Rekenkamers en andere kantoren voor die betrekking, want boven en behalve dat zij goed schrijven, zijn het goede rekenaars en geschikt om een pleit te voeren en zeer geslepen in 't bevorderen van twistgedingen. Er zijn onder hen goede zangers en muzikanten; maar in al deze dingen bereiken zij slechts een zekeren graad, dien zij nooit over-

schrijden, hetzij uit luiheid of uit gebrek aan geestelijke vatbaarheid, welke, naar men veronderstellen moet, tamelijk beperkt is, dewijl zij nooit iets uitvinden en al hun handigheid zich bepaalt bij navolging; en degenen die zich aan de wetenschappen wijden, komen in hun bevatting nooit verder dan de middelmaat. Zij scheppen groot behagen in verzen en tooneelvoorstellingen; ze zijn niet in staat een tooneelstuk of een intermezzo te maken; maar zij vertalen al zulke stukken goed in hun taal, in versmaat, en het hoogste wat zij in deze kunst hebben weten tot stand te brengen, is sommige passages van een tooneelstuk te vermengen met de bedrijven van een ander, en van drie of vier schouwspelen een groot stuk te maken, dat drie of vier dagen bij de vertooning duren kan. Zoowel mannen als vrouwen zijn verzet op 't lezen van verzen; zij doen 't reciteeren vergezeld gaan van gebaren, alsof zij acteerden, en hierin zijn ze onvermoeid. Alle nachten van de vasten kan men over straat gaande zeker zijn, dat men in vele huizen de *Passie van Ouzen Heer Jezus Christus* in versmaat zal hooren reciteeren; een Pater Franciscaan, die deze hunne geneigdheid bemerkte, bracht de Lijdensgeschiedenis in vers en liet ze drukken; en hoewel het gedicht goed gemaakt is en, zooals zij zelf bekennen, regelmatig en levendig, willen zij geen andere Passies lezen dan die zij zelf gemaakt hebben, vol van fabelen, waarin ze veel behagen scheppen. Die fabelen bevatten niets in strijd met de Religie; niettemin verbieden veel pastoors het lezen er van, omdat, daar gelaten de sprookjes die er in voorkomen, de jongelingen en jongedochters het lezen van de *Passie* als voorwendzel gebruiken om hun minnarijen in practijk te brengen.»

Wat de schrijver van den *Estadismo* over den hartstocht der inlanders voor 't spel en de hanengevechten zegt, herinnert in alle opzichten aan hetgeen men in onze Oost kan waarnemen. Ter vergelijking halen wij hier een gedeelte van zijne beschrijving der hanengevechten aan:

«Het hanenspel is een kamp tusschen twee van deze vogels, die in de geheele wereld elkander hardnekkig gevechten plegen te leveren. Boven hun natuurlijke neiging om te kampen, worden ze op de Filippijnen afgericht en wordt er aan een der sporen een zeer scherp mesje vastgemaakt, opdat zij malkaar te gemakkelijker dooden kunnen. De haan, die dood blijft, is de overwonnene, tenzij de tegenstander voor hem op den loop is gegaan; en wanneer er geschil ontstaat of hij al dan niet op den loop is gegaan, wordt hem de doode haan getoond, en indien hij werkelijk vluchtte, dan was de vrees, die hem noopte, zóó groot, dat hij voor den doode op den loop gaat alsof deze nog leefde. Er zijn hanen, die, terwijl ze hun tegenstander dood maken, boven op hem gaan staan, kraaien en dood neervallen tengevolge der wonden, die zij in den kamp hebben opgedaan. Men

kan geen beter beeld geven van de wraak en van haar eigen straf. De inlanders verdeelen zich in twee partijen ten gunste van de vechtende hanen; sommigen wedden op den eenen en anderen op den ander; de voornaamste weddenschap wordt aangegaan tusschen de twee eigenaars der hanen en eenige vrienden, die zich deels bij den een, deels bij den ander aansluiten. Het komt voor, dat deze weddenschap meer dan 1000 *peso's* voor elke partij bedraagt. Daarenboven zijn er in 't perk somwijlen meer dan 4000 inlanders, die deels op den eenen, deels op den ander wedden, en niet zelden wagen zij weddenschappen van drie tot vijf duizend *peso's*, hetgeen voor zulke arme lieden enorm veel is. »

«Dit spel is een bron van inkomsten geworden voor de Koninklijke schatkist. Er wordt in elke gemeente een perk gemaakt, waartoe niemand toegang heeft dan tegen betaling van een halven reaal; wie verder de tweede poort door wil gaan, waar men zitten kan en meer op zijn gemak is, betaalt nog eens een halven reaal; de lieden, die in het perk vruchten, eetwaren, ververschingen, tabak en betel komen venten, betalen evenzeer hun halven reaal. Wijn mag niet binnen het perk gebracht worden, opdat er geen dronkemanspartijen en andere wanordelijkheden voorkomen; maar dewijl de inlanders niet den geheelen dag het kunnen uithouden zonder wijn te drinken, gaan zij naar buiten en drinken, en om niet nog eens een halven reaal te betalen, laten zij zich door den gaarder merken, en wanneer zij terugkomen, vertoonen zij het merk, dat gewoonlijk op een der voeten gemaakt wordt met een in kleurstof gedoopten stempel, en de gaarder laat hen dan andermaal binnen zonder betaling. De gaarder is degene, die door betaling van de pachtsom de beschikking over het perk heeft; de verpachting geschiedt om de vijf jaren aan den meestbiedende. »

De schrijver laat niet na op de nadeelen, die uit de gepatenteerde hanengevechten voortvloeien de aandacht te vestigen en klaagt, dat de pachters bij slot van rekening meer bij de koloniale regeering vermogen dan de pastoors, die over 't algemeen tegen hanengevechten en andere dobbelspelen zijn. «Indien Z. Koninklijke Majesteit wist, hoe verderfelijk die pacht is en hoe weinig men daarvan trekt, houd ik mij overtuigd, dat hij ze onmiddellijk zou afschaffen», «maar zijne ambtenaren gelooven dat zij den Koning ten zeerste dienen, zoo dikwijls zij eene onbeduidende hoeveelheid in de Koninklijke kas aanbrengen, al gaat het gepaard met het geestelijk en lichamelijk verderf van onderdanen, welke Z. M. bemint.»

De vrijmoedigheid, waarmede Pater Zúñiga overal waar de gelegenheid zich aanbiedt, misbruiken en gebreken onverbloemt blootlegt en gispt, is een der grootste verdiensten van zijn werk. Sprekende over den rijkdom der landhuurders of landbezitters te Bigaa — allen halfbloed Chineez —,

geeft hij eene verklaring, hoe deze lieden, die geen duimbreed gronds van hun voorouders geërfd hebben, zoo rijk hebben kunnen worden (blz. 364):

«Al deze gronden hebben zij (de halfbloéd Chineezzen) gekocht door middel van 't contract, dat men sanlang bili noemt, hetgeen een contract is van koop en verkoop met beding retro vendendi¹⁾. Ofschoon dit contract niet als woeker noch als op zich zelf ongeoorloofd kan beschouwd worden, volgens de voorwaarden waaronder het gewoonlijk gesloten wordt, moest het aan de inlanders geheel verboden worden, of moest het ten minste niet toegestaan worden, dat zij het sloten zonder vergunning van 't Hoog Gerechtshof, want het is niets anders dan eene wetsontduiking. De wetten voor de beide Indiën, in aanmerking nemende de gemakkelijheid waarmede de inlander zijn land verkoopt om een feest te kunnen vieren, zonder te bedenken, dat het vervreemden van hetgeen hem dagelijksch onderhoud levert hem tot de grootste armoede zal doen vervallen, verordenen, dat de inlanders hun landerijen niet mogen verkoopen zonder vergunning van de Koninklijke Gerechtshoven. In geen enkel gedeelte der beide Indiën is deze wet meer noodig dan op de Filippijnen, waar de inboorlingen vermengd leven met een slag van lieden, dat door middel van het contract van koop en verkoop hen van al hun land kan berooven. Zoo buitensporig als de inlander is in zijn uitgaven, zoo omzichtig is de halfbloéd Chinees. Deze verteert naar evenredigheid van 't kapitaal, dat hij gaandeweg verwerft, terwijl hij steeds er op bedacht is het te vermeerderen. De inlander denkt er niet aan zijn kapitaal te vermeerderen; hij doet niet anders dan middelen zoeken om baar geld te krijgen ten einde het in feestelijkheden te verteren. Een doop, een begrafenis, een verjaardag, een huwelijk en andere beweegredenen van minder beteekenis zijn voldoende, dat een inlander zich voorneemt een feest aan zijn landgenooten te geven. Hij heeft geen geld daarvoor; en wat doet hij? Hij denkt er over zijn land te verkoopen, maar dit is hem verboden; hij vraagt baar geld van een halfbloéd Chinees, en deze geeft hem dat niet, zoo hij niet het land verpandt door 't sluiten van het contract sanla-ng bili; zoo vaak als de inlander baar geld vraagt, wordt het hem gegeven, totdat het bedrag zoo bovenmatig gestegen is, dat de inlander nooit zijn land zal kunnen loskoopen. Door dit middel wordt het contract met beding retro vendendi een formeele verkoop, die den halfbloéd Chinees tot blijvenden eigenaar der landerijen maakt. Op deze wijze maken zich de mestiezen allengs van alle landerijen der Filippijnen meester; en zoo het Hoog Gerechtshof niet krachtig de zaak ter harte neemt om dit

¹⁾ Uit sanla, Makass. sanra, Balineesch en Oudjavaansch sanda, pand; ng, verbindingspartikel; en bili, koop en verkoop, Maleisch bëli, Oudjav. wëli, enz.

misbruik te keer te gaan, zal binnen korten tijd deze slimme natie geheel en al eigenaar zijn van de Eilanden.»

Tot de vele trekken die de Filippijnsche inlanders met hun stamgenooten op Java en elders in den Sunda-Archipel gemeen hebben, behoort hun bijgeloof aan geschreven amuletten. De amuletten, welke zij bij zich dragen om kogelvrij te zijn en zich voor andere gevaren te vrijwaren, zijn gewoonlijk kleine boekjes, waarin een abracadabra voorkomt van Latijn en Spaanschen van woorden in zekere teekens ¹⁾. Sommigen maken gebruik van steenen, die men in de lichamen van dieren vindt, van versteende vruchtpitten en kinderbeenderen. «Deze amuletten», zegt de schrijver (blz. 390), «hadden zij, toen zij nog heidensch waren, en wat men ook gedaan heeft, men heeft ze niet geheel en al kunnen verbannen, hetgeen niet vreemd is, daar men in ons eigen Spanje, in de dorpen van eenige provincies, nog ettelijke bijgeloovigheden ontmoet.» Merkwaardige staaltjes uit een amuletten-boekje, afkomstig uit het dorp Santa Barbara (Pangasinan) deelt de heer Retana mede bij zijne Aanteekening D. II, p. 66, en in zijn onlangs verschenen *Libro de Aniterias*.

In de hoofdstukken gewijd aan de beschrijving der provincie Bulacán, — waarin 't bovenvermelde dorp Bigaa gelegen is — vindt men verscheiden bijzonderheden aangaande de Negrito's van dat gewest. De beschouwingen van P. Zúñiga over de afkomst van dien volksstam zullen te meer de aandacht trekken, nu Dr. A. B. Meyer in een onlangs verschenen uitgave van 't Kon. Ethnographisch Museum te Dresden, getiteld *Die Philippinen Negritos*, het vraagstuk opnieuw aan de orde gesteld en met tal van bescheiden toegelicht heeft. Na al hetgeen er over dit onderwerp geschreven is, verdienen de denkbeelden van den Spaanschen schrijver nog alleszins in wijder kring bekend te worden, want alles wel beschouwd, zijn wij nu, bijna eene eeuw later, niet veel verder gekomen. Zie hier eenige uittreksels uit hetgeen wij in den *Estadismo* lezen:

«Wij weten door de berichten der reizigers, inzonderheid door de *Reizen* van Cook, dat men van Madagaskar tot de Filippijnen en zelfs tot Nieuw Holland ²⁾, Nieuw Zeeland en de overige eilanden der Zuidzee, overal tweeërlei slag van menschen ontmoet, zijnde de eene de Negrito's in kwestie, de andere de Indiërs ³⁾. Op veel eilanden heeft men deze beide

¹⁾ Met „voces en significativos” schijnt dit bedoeld te zijn.

²⁾ Dit is eene dwaling; de bewoners van Nieuw Holland hebben niets met de Negrito's en Maleiers gemeen.

³⁾ Bedoeld zijn de Maleisch-Polynesiërs. Tegenwoordig is het bij Spaansche schrijvers meer de gewoonte de inlanders der Filippijnen Maleiers te noemen, eene benaming, die zich door kortheid aanbeveelt, doch anders maar half juist is.

soorten van menschen; de Negrito's wonen in 't gebergte, met den regeeringsvorm dien de *Historia Franciscana* beschrijft, en de Indiërs in de kuststreken. Op andere eilanden zijn er geen Negrito's; al de bewoners ervan zijn Indiërs gelijk die der Filippijnen; en omgekeerd: er zijn eilanden, waar alle bewoners zwarten zijn. Deze twee soorten van volk verschillen veel in hun wijze van leven en in de huidskleur, maar zij gelijken op elkaar in de taal, in den platten neus en in 't koppensnellen; immers de Igorroten van Ilocos en de heidenen van hoog Pampanga hebben dezelfde barbaarsche gewoonte. Het taaleigen der Negrito's van de Filippijnen is een dialect van ééne grondtaal, waarvan al de ontelbare talen, die op de eilanden der Zuidzee gesproken worden, dialecten zijn.» Het groote verschil, dat er tusschen het uiterlijk der Negrito's en der Maleisch-Polynesische volken bestaat, tracht de schrijver te verklaren als een gevolg van verschil in levensomstandigheden, en hij besluit zijne beschouwingen aldus: «Ik twijfel niet, dat het twee stammen zijn van één en hetzelfde volk, waarvan de eene de levenswijze heeft aangenomen om in vaste woonplaatsen in lage huizen te leven, en de andere om als dieren in 't gebergte onder den vrijen hemel te verkeerén. Al zouden wij geen andere overeenkomst tusschen beiden vinden dan die der talen, dan zou dit eene voldoende reden zijn, om ons van deze waarheid te overtuigen.» Uit deze woorden blijkt niet, dat de stelling van P. Zúñiga onbetwistbaar is, maar wel dat hem de stamverwantschap tusschen de dialecten der Negrito's en der overige Filippijners volkomen goed bekend was.

Dezelfde Negrito's, die wreede koppensnellers zijn en in den oorlog met hun eigen stamgenooten dezen nooit genade schenken, hebben toch niet alle menschelijk gevoel uitgeschud. Een opmerkelijken trek deelt ons de schrijver meê van de Negrito's uit het gebergte van Bataan (blz. 497): «Ten tijde van een dezer oorlogen tusschen twee stammen, werd een Barrevoeter monnik in de provincie Zambales ernstig ziek. Dewijl hij daar van alle hulp verstoken was, liet hij zich in een hangmat vervoeren om naar Manila te gaan en genezing te zoeken; hij moest de bergen overtrekken, en door 't gebied van een dezer oorlogvoerenden stammen reizen. Zoodra de hoofden der Negrito's het vernamen, zonden zij een boodschap, dat hij niet verder zou trekken, daar het noodzakelijk zou wezen hem en de inlanders, die hem vervoerden, te dooden. De Pater maakte den afgevaardigde opmerkzaam op den treurigen toestand, waarin hij zich bevond, en dat hij ontwijfelbaar zou sterven, indien hem niet vergund werd naar de provincie Bataan door te gaan. Gelet op den aandrang des Paters, besloten de voornaamste Negrito's, dat de Zambalische inlanders naar hun provincie zouden terugkeeren, en terwijl zij zelve den Pater Barrevoeter droegen, brachten zij

hem naar de provincie Bataan. Deze achtung, welke alle Filippijnsche heidenen steeds jegens de Paters gekoesterd hebben, is de voornaamste grond van hun bekeering geweest.»

Het ontbreekt niet aan voorbeelden, dat zelfs de ontembaarste stammen met woord en daad blijk hebben gegeven van hoogachting jegens de Paters. Van de heidensche Igorroten vernemen wij o. a. het volgende (D. II, blz. 16):

«In hun gebruiken en zeden zijn ze als de overige inlanders; zij hebben hetzelfde bestuur en dezelfde bijgeloovigheden als de Tagalen hadden vóór de verovering. Ze zijn voortdurend onderling in oorlog; zij dooden elkaar en maken elkander tot slaaf. Zij hebben de barbaarsche gewoonte, het volk van andere dorpen uit bijgeloof te dooden. Wanneer een vrouw in het kraambed sterft, wanneer het weer slecht is, zoo een voornaam persoon bij 't sterven zijn vingers uitstrekt, en bij andere gelegenheden, geeft het hoofd van de horde last aan zijn volk om een zeker aantal koppen te snellen; ettelijke personen vereenigen zich en trekken door de vijandelijke gehuchten, verraderlijk moordende, totdat zij het gevorderde aantal koppen bijeen hebben. Nu en dan snellen zij koppen in de dorpen der Christenen. Zij verschuilen zich op de wegen, en wanneer zij iemand zien, die hun geen weerstand kan bieden, komen zij uit hun schuilhoeken te voorschijn en dooden hem verraderlijk. Bij zekere gelegenheden vereenigen zich Igorroten van verschillende horden om deze barbaarschheden te bedrijven, en daarop voeren sommigen den kop, anderen eene hand met zich, en verdeelen onder zich de voornaamste stukken om ze naar hun hutten te brengen en ze als trofeeën van hun sneltochten op te hangen. Nooit is er bewezen, dat zij eenen Pater gedood hebben, ofschoon zij het menigmaal straffeloos hebben kunnen doen. Zij hebben een zekeren eerbied voor de priesters, waarvan wij partij zouden kunnen trekken om hen te bekeeren». Behartigenswaard zijn de woorden, die wij eenige regels vroeger lezen: «Men bedriegt zich als men denkt, dat deze inlanders door de wapenen kunnen overwonnen worden; alleen de prediking is bij machte ze te onderwerpen, want het zijn een soort van wilde dieren, die men moet temmen, en zoolang men hun hart niet veroverd, zal men hen nooit in onderwerping houden».

Behalve koppensnellen komt op Luzon ook kannibalisme voor, inzonderheid in het Pampangasche bij de Ilongoten. «Het is uitgemaakt, dat deze kannibalen niet de overige Indiërs eten, die zij in hunne gevechten dooden; maar wanneer er oorlog is met de Negrito's van 't gebergte, ontsnapt geen van deze laatsten, hetzij dood of krijgsgevangen, aan het braadspit. Enkele filosofen hebben deze barbaarsche gewoonten willen afleiden uit het gebrek aan andere levensmiddelen, doch reeds het feit, dat dit alleen in

practijk gebracht wordt in tijd van oorlog en tegen in den slag gevangen of gesneuvelde vijanden, is voldoende om te bewijzen, dat deze barbaarsheid eene dochter is van den haat en de verbittering, die 't eene volk tegen 't andere koestert. Zoodanig zijn de gewoonten der Ilongoten van Pam-panga, waar de missies gevestigd zijn» (blz. 475).

Nog menige belangrijke bijdrage tot de volkenkunde der Filippijnen zou uit het voor ons liggende werk kunnen geput worden, doch om de maat niet te overschrijden, zullen wij 't ethnologisch gedeelte verder laten rusten om de verdiensten van den schrijver van eene andere zijde te beschouwen. Waar P. Zúñiga aanleiding heeft om over feiten uit de geschiedenis, o. a. krijgsverrichtingen, te spreken, munt hij uit door helderheid van voorstelling en onpartijdigheid. Hij weet zaakrijk en tevens geestig te vertellen. Men hoore slechts, hoe hij het treffen beschrijft tusschen de Engelschen en de Spaansche troepen op 27 Juli 1763 in «den vermaarden veldslag van Malinta», zooals hij ironisch zegt (blz. 346). «Tusschen beide troepen was de rivier Maysilo, en men kon niet handgemeen worden, tenzij een van beide legers het wagen wilde die over te steken. Beide waren zóó voorzichtig, dat ieder (der twee bevelhebbers) aan zijn kant der rivier stand hield en het bloed zijner soldaten spaarde. Wel is waar vuurden zij op elkander van 't ochtendkrieken af tot elf uur voormiddags, doch naar het scheen meer om zich te vermaken dan om elkaar te beoorlogenen».

«In dezen veldslag waren er aan onze zijde twee gesneuvelden en zeven gewonden, waarvan later vijf stierven; de vijanden hadden dertien gewonden, en daarvan stierven in 't hospitaal vijf of zes. Deze ongevallen gebeurden waarschijnlijk bij 't begin van het treffen, vóórdat de bevelhebbers den afstand van beide legers verkend hadden. Daarna trokken zij zonder twijfel terug, en vermaakten zich met een geweervuur, waarbij men niet het minste gevaar liep. De Engelschen kregen brand in een kruidton, en konden, bij gebrek aan ammunitie, 't salvo niet voortzetten. Zij trokken in goede orde terug naar Maysilo; de onzen vervolgden, noch verontrustten hen, maar lieten ze rustig te Maysilo blijven tot 's nachts, toen zij naar Manila terugkeerden. Bustos, die, even vreesachtig zijnde als de Engelschen, te Malinta bleef, verbrandde het blokhuis, vernielde zijn kampement en bracht het kamp over naar Polo. De Engelschen en de Spanjaarden kraaiden beide victorie; zoo de laatsten zich in Malinta gehandhaafd hadden, zouden zij werkelijk den slag gewonnen hebben, dewijl zij de Engelschen, die hen uit hun stelling wilden verdrijven, zouden geslagen hebben; maar in 't feit, dat zij hun kamp verlegden, schijnt opgesloten te liggen, dat zij al den roem gaven aan den vijand, die bereikte wat hij wenschte, nl. onze troepen van de hoofdstad te verwijderen. Bijaldien de Engelschman in den morgen-

stond de rivier overgestoken ware en het blokhuis aangevallen had, zou hij zijn doel volkomen bereikt hebben, want de Spanjaarden waren niet op hunne hoede en zouden op de vlucht gejaagd zijn alvorens zich in strijdorde te hebben kunnen scharen. Indien men den slag op zich zelve beschouwt, was het voordeel aan onzen kant. De Engelschman retireerde 't eerst; wij namen hem op de rivier Caloocan eenige vaartuigen met levensmiddelen af, die de kommandant van Malinta aan zijn volk zond, en maakten eenige Chineezzen krijgsgevangen, die zich van den troep verwijderd hadden om de huizen der inlanders te plunderen. Bij slot van rekening kan men niet ontkennen, dat de beide chefs bovenmatig omzichtig te werk gingen, en het is moeielijk te zeggen, wie van beiden de meeste vrees toonde. »

De vijf laatste hoofdstukken van 't boek behelzen beschrijvingen van streken, die Pater Zúñiga zelf niet bezocht heeft. Al zijn de berichten in dat gedeelte uit de beste bronnen geput, ze hebben voor ons toch niet dezelfde waarde als de mededeelingen en beschouwingen des schrijvers, die op eigen waarneming berusten. We zullen daarom den schrijver, dien wij bij de lezers genoeg meenen te hebben aanbevolen, niet langer vergezellen, om een blik te werpen op de Aanhangsels waardoor de heer Retana de waarde van zijn op zich zelf reeds zoo verdienstelijke uitgave nog aanmerkelijk verhoogd heeft.

De aanhangsels, ten getale van negen, welke de Heer Retana aan zijne uitgave van Zúñiga's *Estadismo* heeft toegevoegd, beslaan niet minder dan 626 bladzijden en bevatten eenen schat van toelichtingen, registers van plaatsnamen, enz. en bovenal eene uiterst belangrijke bibliographie.

Bij 't eerste Aangansel, hoofdzakelijk bestaande uit verwijzingen naar en aanhalingen uit andere geschriften dan de *Estadismo* tot verduidelijking of aanvulling van den tekst, zullen wij niet stilstaan. Het daaropvolgende Aangansel van p. 93 tot p. 352 geeft na eene inleiding, die aantekeningen bevat over de geschiedenis der Drukpers op de Filippijnen, een zeer uitvoerigen, meesterlijk bewerkten Bibliographischen Catalogus van werken door Zúñiga geciteerd, voorts van geschriften die de uitgever voor de redactie zijner Aanhangsels geraadpleegd heeft, en eindelijk van eenige andere boeken die òf wegens hun wetenschappelijke waarde òf wegens hun zeldzaamheid door den uitgever aan een onderzoek onderworpen zijn. Het geheel is te beschouwen als het ontwerp van eene *Geschiedenis der drukpers op de Filippijnen*, welke tot nog toe niet bestaat en welke de heer Retana in bewerking heeft. De Bibliographische Catalogus is dus eene proeve, maar eene zoodanige, die van eene buitengewone belezenheid ge-

tuigt en voor bibliographen volstrekt onmisbaar is. Eene kleine aanmerking veroorloven wij ons in 't belang der bibliographen naar aanleiding eener minder juiste bewering van den Generaal Enrile, zooals die voorkomt in een dagblad van Manila en aangehaald wordt op p. 99. Wij bedoelen deze zinsnede: «Eene eeuw voordat de Engelschen of Hollanders een bladzijde in de talen van Azië geschreven hadden, bezaten wij reeds, dank zij de werkzaamheid onzer Religieuzen, veel geschreven werken.» Deze bewering berust blijkbaar op gemis van de noodige gegevens. Gedurende den betrekkelijk korten tijd, dat de Hollanders op Formosa waren, hebben zij over en in twee geheel verschillende, schoon stamverwante talen, 't Singkansch-Sideisch en 't Favorlangsch geschreven. De predikant R. Junius vertaalde vóór 1640 den *Catechismus, De 10 Geboden, Het Gebed des Heeren, De 12 Artikelen des Geloofs, Morgen- en Avondgebeden*, en eenige *Psalmen* in 't Singkansch; de *Catechismus* is gedrukt te Delft, 1645 (vgl. Adelung I, 578, 580). In dezelfde taal werden overgezet de *Evangelien van Matthaeus en Johannes* door Dan. Gravius, met behulp van Hambroek, roemruchter nagedachtenis; hiervan is alleen over de vertaling van 't *Evangelie van Matthaeus*, gedrukt te Amsterdam 1661, herdrukt te Londen 1888. Van een ander werk van Gravius, *Het Formulier des Christendoms*, in genoemde taal, bestaat insgelijks een druk uit het jaar 1661. Een woordenlijst van 't Singkansch, men weet niet van wien, berustte in handschrift op de Utrechtsche Universiteitsboekerij, totdat het in druk bekend werd gemaakt door Van der Vlis te Batavia 1842. In 't Favorlangsch zijn opgesteld de *Leerstukken en Preeken* door Jac. Vertrecht. Het handschrift is eerst in 1888 te Batavia in druk uitgegeven, doch dagteekent natuurlijk van vóór 1661. Hierbij komt nog 't Woordenboek van Gibbertus Happart, van 1650, uitgegeven door van Hoëvell, Batavia 1839 (in Engelsche vertaling door Medhurst aldaar 1840). Behalve de twee genoemde Formosaansche talen zijn reeds vroeg in de 17^{de} eeuw 't Maleisch en 't Malagasi beoefend. Van Frederik Houtman bezitten wij: «*Spraeck ende Woordboek, in de Maleysche ende Madagaskarsche Talen met vele Arabische en Turcsche woorden: Inhoudende twaelf t' samensprekingen in de Maleysche ende drie in de Madagaskarsche spraken*», gedrukt te Amsterdam 1603; eene Engelsche vertaling hiervan door Spalding verscheen in 1614. In 1611 gaf Ruil uit den «*Spiegel van de Maleysche tale*» ¹⁾. Dat in de eerste helft der 17^{de} eeuw de Nederlanders Erpenius en Golius de grondleggers der Arabische philologie in Europa geweest zijn, is een bij alle Orientalisten be-

¹⁾ Voor meer bijzonderheden zij hier verwezen naar Wijnmalen's opstel in *Actes du 6^e Congrès international des Orientalistes à Leide*. T. IV, p. 803.

kend feit. Wat nu de verdiensten der Spaansche geestelijken ten opzichte der Filippijnsche en andere Aziatische talen betreft, niemand ontkent die, maar als men weet, dat de oudst bekende spraakkunst van het Tagalog heet geschreven te zijn door Fr. Ag. de Albuquerque († 1580), en dat de *Arte y Reglas de la lengua Tagala* door Pater Francisco Blancas de San José gedrukt werd in 1610, dus zeven jaren na Houtman's *Spraak- en Woordboek*, dan zal men toegeven, dat de uitspraak van den Generaal Enrile eenige wijziging behoeft.

Het derde Aanhangel bevat een register van geographische namen. Enkele opgaven aangaande landen en volken buiten de Filippijnen lokken aanmerkingen uit, o. a. hetgeen wij lezen onder 't artikel *Java*, p. 385. Het aantal bewoners t. a. p. wordt gesteld op ongeveer 20 millioen, doch het bedraagt thans reeds 24 millioen. Wanneer verder gezegd wordt, dat de Javanen van hetzelfde ras zijn als de Filippijners, dan is dit volkomen waar, doch wat er verder aan toegevoegd wordt, dat zij «bijna allen in *tjawët* loopen en in de allertreurigste onwetendheid gedompeld leven», is in strijd met de werkelijkheid. De Javanen zijn gewoonlijk zeer goed gekleed en hun hoofdkledingstukken waren, zooals uit de inheemsche namen en de berichten in oude gedichten en oorkonden blijkt, voor meer dan tien eeuwen reeds in gebruik. Van een volk dat onder al zijne stamgenooten verreweg de oudste en rijkste letterkunde bezit, dat in welgemanierdheid de meeste Europeesche volken overtreft, kan men niet gevoegelijk beweren, dat het in de allertreurigste onwetendheid leeft. Natuurlijk moet men de mate van kennis, die men bij den Javaanschen landbouwer aantreft — en de meeste Javanen zijn landbouwers — niet vergelijken met de wetenschap der hoogst ontwikkelde Europeanen, maar behoort men ze te vergelijken met huns gelijken. Wat de kennis van lezen en schrijven betreft, die is zeker niet zoo algemeen als in de Lampongs of op Bali, doch meer verbreid dan in sommige landen van Europa.

Op blz. 390 wordt van Makassar — dat geen eiland is, maar een betrekkelijk klein gedeelte van Celebes — gezegd, dat het rijk is aan goud en edelgesteente. Doch dit zal wel berusten op verwarring met Borneo.

Het vierde Aanhangel geeft een verklarende lijst van dieren. Bij 't doorloopen ervan viel ons oog op de drukfout *sana*, voor *saua*, p. 439. *Saua* is de Tagalsche naam voor de reuzenslang; Oud-javaansch *ulā sawa*, Nieuw-jav. *ula sawa*, Niasch *sawa*. — Onbegrijpelijk is het, hoe de *patianak* op blz. 435 «een denkbeeldige *vogel*» kan genoemd worden, terwijl toch verwezen wordt naar Aanhangel A, p. 17, waar het wezen van den wel is waar denkbeeldigen, doch geenszins als vogel gedachten *Patianak* beschreven wordt.

Het volgende Aanhangsel heeft betrekking op het plantenrijk, met de noodige verwijzingen naar den *Diccionario de los nombres vulgares* van P. Martinez Vigil, en de *Flora de Filipinas* van P. Fray Manuel Blanco.

In 't zesde Aanhangsel vindt men eene opgave van verschillende mijnen volgens eenen staat der mijnconcessies in 1890.

Appendix G, over de Bevolking, neemt na Aanhangsel B de belangrijkste plaats in. Het is verdeeld in hoofdstukken, waarvan 't eerste de stamverwantschap der Filippijnsche bevolking, met inbegrip der Negrito's, met de overige volken, die stamverwante talen spreken, behandelt. Ter aanvulling van de slotsom, waartoe de Heer Retana geraakt, merken wij op, dat er tusschen de bekende idiomen der Negrito's op de Filippijnen en de talen van de Papoea's op Nieuw-Guinea en der z.g.n. Melanesiërs geen nauwer verband bestaat dan tusschen de Filippijnsche talen in 't algemeen en de Papoesche en Melanesische. Zeer lezenswaardig is het ethnographisch overzicht, p. 502 vgg. De oordeelvellingen van den schrijver over 't karakter der Filippijnsche inlanders zal hier en daar tegenspraak uitlokken, doch het moet erkend worden, dat hij zijn gevoelens steeds met feiten staft. Hier en daar schijnt het ons toe, dat hij in zijn streven om den door sommigen overdreven gunstig geschilderden ouden beschavingstoestand der inlanders tot meer juiste verhoudingen terug te brengen, te ver gaat. Zoo beweert hij, sprekende over de politisch-maatschappelijke instellingen der Filippijners vóór de komst der Spanjaarden, dat de Tagalen alles wat zij aan zulke instellingen bezaten aan vreemden invloed te danken hebben, en als een der bewijzen haalt hij aan de termen voor «vorst», nl. gat, dato, ladia (raxa, raja) en hari, die geen van alle Tagalsch zouden wezen. Doch dit is alleen waar van ladia, dat, gelijk ieder weet, uit het Sanskrit rājā (spr. raadzja), nominatief van rājan, ontstaan is. Gat is het echt Maleisch-Polynesisch stamwoord van Maleisch mēgat, een vorstelijke titel; Oudjavaansch mēgat en Sundaneesch pamēgēt, als synoniem van laki, kerel, man, Oudjavaansch, Tagalog, Bisaya, Ibanag lalaki, enz. Dato is insgelijks echt Maleisch-Polynesisch en komt in schier alle talen van Indonesië voor in den zin van vorst, koning, en in sommige in dien van priester. Dat het woord reeds in de grondtaal bestond, blijkt o. a. uit het Fidjische ratu, heer; korthedshalve zij verwezen naar 't werk «*de Fidjitaal vergeleken met hare verwanten in Indonesië en Polynesië*», blz. 162. Wat hari betreft, is het een dwaling van Dr. Pardo de Tavera, dat dit woord iets te maken zou hebben met Sanskrit hari, leeuw, zon. Bij geen mogelijkheid kan een Sanskrit hari in het Tagalog en Bisaya iets anders worden dan hali. Hari, Pangasinan ari, is volgens vaste klankwetten ontstaan uit hadi, en dit uit nog ouder hadji. Hadji nu is de welbekende

Oudjavaansche vorm van dit woord, dat niet alleen «koning» maar ook «rijkdom», «bezitting», en «aanzien» beteekent; in den zin van «bezitting» heeft het Tagalog *ari*, een vorm dus zonder aspiratie. Niet deze inheemsche en overoude benamingen bewijzen vreemden invloed, maar wel het vóór de Spaansche heerschappij bestaande schrift, dat van Voorindischen oorsprong is en de menigte van Sanskritwoorden, o. a. 't woord voor Opperwezen, *Bathala*; voor afgodsbeeld, *likha*; voor den demon der eklipsen, *laho*; voor noodlot, toeval, *diua*; voor godheid in 't Bisaya, *dioata*, e. a.

De inhoud van Appendix H bestaat uit mengelingen, die niet onder een bepaalde rubriek te brengen zijn; het volgende en laatste aanhangsel behelst een register van personen, behalve de reeds in den bibliographischen Appendix B vermelde, die op de eene of andere wijze met Filippijnsche aangelegenheden in verband staan.

Wij hebben getracht een denkbeeld te geven van de hooge belangrijkheid van den *Estadismo de las Islas Filipinas* en van de uitmuntende bewerking, die daaraan door den Heer Retana ten deel is gevallen. Het werk van Pater Zúñiga is nog voor onzen tijd van hooge waarde en de stof die daarin behandeld wordt verdient, behalve in Spanje, nergens meer de belangstelling gaande te maken dan in Nederland en Nederlandsch-Indië, omdat er tusschen de Spaansche en de Nederlandsche bezittingen in den Indischen Archipel zoo talloos vele punten van overeenkomst zijn, die tot vergelijking uitlokken.

Aankondiging van: W. E. Retana,
Un libro de Aniterías.

Int. Archiv für Ethnographie.

1895.

I. W. E. RETANA: Supersticiones de los indios filipinos. Un libro de Aniterías. Madrid 1894. — Entre les nombreuses superstitions qui se sont maintenues çà et là chez les peuplades des Iles Philippines après leur conversion au Christianisme, une des plus caractéristiques est la foi à l'efficacité d'amulettes écrits, que l'on porte sur soi pour être invulnérable, pour échapper à la justice, ou bien pour obtenir des richesses, l'amour des femmes et beaucoup d'autres choses. Ces amulettes, qui se trouvent généralement réunis dans des livrets, montrent un mélange bizarre de mots latins, espagnols et indigènes. M. RETANA, à qui nous devons tant de beaux travaux sur les Philippines, a eu l'heureuse idée de reproduire un livret de ce genre, composé probablement entre les années 1845 et 1855 et présenté à l'éditeur par le Rév. Père LAFUENTE.

Après une introduction pleine d'intérêt nous trouvons la reproduction exacte du livret d'amulettes sous le titre de «Libro de Aniterías.» Il nous semble que ce titre ne donne pas une idée nette du contenu, car le livret ne contient rien de ce qui se rattache aux Anitous, mais des oraisons en langue latine abâtardie, en espagnol, en pangasinan. On y trouve, entre autres, le Pate-nôtre et des invocations de Dieu, Jésus Christ, la Mère Vierge, les Saints de l'Eglise. Dans tout cela il n'y a pas question de la croyance aux Anitous. L'idée de ces amulettes est tout-à-fait opposée au génie du Christianisme, mais la forme ne l'est point, ce qui, à nos yeux, constitue le trait le plus saillant et, du point de vue de l'ethnographe, le plus intéressant de ces amulettes ou antin-antin. Prenons pour exemple la formule contre des armes à feu, pag. 2:

Oracionde Ntro Sor
Jesu Christo, Contra.
armas de fuego.
Padre Ntro. y Av.^a
✠ Jesu Christe magis
ter a Domini benedec
tus ✠ Jesus orsis ✠
Jesus Stos en morta
talis misererenobis
AMIN.

Celui qui prononce cette oraison doit se signer tant de fois qu'il y a de croix dans le texte, et prier en outre un Pate-nôtre et un Ave maria.

Quelques pages sont en langue pangasinan; p. ex. pag. 46:

Avemaria tan naga

lang: =

A Jesus Dios co Casian
muac ta oalaac diad bilo
nguet na Casa lanan co
et Silevan muacpay li
oaoac a man lapud baleg
apananga sim tapianpi
nabangan cuy gloriam tan
sisiaen coy Dios labas nen
ganagana tan say capa
rantoo a unong ed siac
a dili Amin

La traduction de cette formule, dans laquelle la division des mots est curieusement fautive, est à peu près comme suit:

«O Jésus, mon Dieu, aie pitié de moi, qui suis dans l'obscurité du péché; illumine ma volonté par ta grande miséricorde, afin que je puisse participer à ta gloire; et j'ai confiance en Dieu au dessus de toutes choses et de mes prochains, voire de moi-même. Amen.»

Le Pate-nôtre en mauvais Latin se lit à pag. 96.

Quelle est l'origine de ces amulettes, antin-antin, qui après tout ne sont que des oraisons appliquées mal à propos? Nous sommes d'accord avec M. RETANA qu'il n'en faut pas chercher l'origine dans certains Devocionarios espagnols du 16^{me} siècle, mais nous ne sommes pas de son avis quand il pose que ces livrets sont une invention pure et simple des indigènes, car on rencontre de pareils livrets d'amulettes dans la Malaisie un peu partout où l'art d'écrire n'est pas inconnu. Pour connaître l'histoire de cette forme de superstition il faut encore bien des recherches comparatives, mais comme nous savons que l'art d'écrire a été introduit dans l'Archipel indien du dehors, nous pouvons conclure d'avance que ces amulettes écrits, du moins quant au fonds, sont d'origine étrangère et que probablement leur histoire se lie à celle des Rakshās hindoues et des Dhāraṇīs bouddhiques. Il est digne de remarque qu'une autre espèce d'amulettes dont M. RETANA parle dans sa Préface pag. XXXVII, est nommée agimat, mot clairement emprunté à l'arabe azimat, en malai dji-mat. Nous répétons que la croyance aux Anitous est tout-à-fait absente des amulettes écrits et nous ajoutons que le mot anitou lui-même est foncièrement malaio-polynésien et n'a rien de commun avec le sanskrit.

Aankondiging van W. E. Retana,
Archivo del Bibliófilo Filipino.

Int. Archiv für Ethnographie.

1895.

W. E. RETANA. Archivo del Bibliófilo filipino. Recopilación de documentos históricos, científicos, literarios y políticos y estudios bibliográficos. Tomo primero. Madrid 1895.

Au mois de juin dernier parut à Madrid un recueil de documents historiques, scientifiques, littéraires et politiques, et d'études bibliographiques. Ce recueil que nous devons au zèle indéfatigable de M. RETANA pour répandre la connaissance de la littérature sur les Philippines, littérature si riche, si variée et si peu accessible, contient pour la plupart des documents dont le sujet n'a point de rapport avec l'ethnographie, mais nous y rencontrons aussi une « Notice sur l'origine, la religion, les croyances et superstitions des anciens indigènes du Bicol » par le Père FR. JOSÉ CASTAÑO, qui donne des renseignements précieux sur les traditions et les idées religieuses des Bicolis avant qu'ils furent convertis au christianisme. C'est à ce titre que nous recommandons l'article du Père CASTAÑO aux lecteurs de nos Archives.

Eene uitgave van bescheiden- betrekkelijk de Filippijnen.

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned. Indië,
6^e Volgreeks, dl. II.

1896.

Het buitenlandsch medelid van 't Koninklijk Instituut, W. E. Retana, heeft onlangs een begin van uitvoering gegeven aan een veelomvattend plan, door 't eerste Deel te laten verschijnen van een werk getiteld *Archivo del Bibliófilo Filipino* ¹⁾. De verzamelaar van 't Archief betoogt daarin vooral op te nemen zeldzaam geworden documenten, en voorts ook een plaats in te ruimen aan belangrijke geschriften van tijdgenooten, die om de een of andere reden de vruchten van hun studiën niet ter perse hebben kunnen leggen. Het behoeft geen betoog dat indien zekere belangrijke bronnen voor de geschiedenis, taal-, land- en volkenkunde der Filippijnen zelfs in Spanje moeielijk te verkrijgen zijn, dit in andere landen nog in veel hoogere mate het geval zal wezen, en daarom hopen wij van harte dat het streven van den Heer Retana allereerst bij zijn landgenooten, maar ook ten onzent en elders die waardeering zal vinden welke het ten volle verdient. Om het groote historische feit, dat zulk een groot deel van Azië onder de heerschappij van ettelijke Europeesche volken gekomen is, in zijn oorzaken en gevolgen goed te begrijpen en juist te beoordeelen, is het wenschelijk de geschiedenis aller Europeesche nederzettingen te bestudeeren. Wanneer men nagaat welke rol de Europeanen gedurende de laatste vier eeuwen in Azië gespeeld hebben, dan zal men, geloof ik, in de geschiedenis hunner heerschappij, ondanks enkele nationale verschillen en ondanks tijdelijke vijandschap, eene zekere gelijkvormigheid ontwaren, welke het natuurlijk gevolg is van de grondslagen waarop de Europeesche beschaving berust. Er zijn tijden geweest dat Portugeezen, Spanjaarden, Hollanders, Engelschen elkander heftig beoorloogden en zich meenden te verrijken door hun tegenstanders te benadeelen. De gevoelens waardoor vijandschap gekweekt werd zijn nog niet geheel en al uitgestorven; opwellingen van haat en nijd komen ook nu nog voor, maar over 't algemeen begrijpt men beter dan in 't verleden dat het welbegrepen eigenbelang der Europeanen in 't Oosten niet vereenigbaar is met de vernedering of vernietiging van een eerlijken mededinger. Wat ons, Nederlanders, in 't bijzonder aangaat, wij zijn blijde zulke bevriende naburen in den Indischen Archipel te hebben als de Spanjaarden zijn, wier literarische werkzaamheid op de Filippijnen onze bewondering wekt.

¹⁾ Volledige titel: *Archivo del Bibliófilo filipino. Recopilación de documentos históricos, científicos, literarios y políticos y estudios bibliográficos por W. E. Retana. Tomo primero.* — Madrid 1895. — 465 pp. — Pr. 4 Pesetas.

Het eerste stuk in het Archief is de herdruk van een document, gedrukt te Sevilla in 1826. Het bevat een «Waarachtig verhaal van den staat der oorlogen in de Filippijnen en de Rijken van Japan, tegen de Hollanders. En de roemruchtige daden van Don Fernando de Silva, benevens de groote overwinning die de Spanjaarden behaalden, waarbij 400 Hollanders afgemaakt werden.» De titel beantwoordt niet geheel aan den inhoud, want er is geen sprake in 't stuk van een oorlog tegen de Hollanders in de Filippijnsche wateren, maar van de overwinning, door de Portugeezen op de Hollanders behaald bij Macao. De passage die hierop betrekking heeft, luidt in 't Archief, blz. 6, in vertaling aldus: «Om dezen tijd heeft Don Fernando de Silva, die als Luitenant-Generaal van den tegenwoordigen Gouverneur uitkwam, zich steeds zulk een bekwaam legeroverste betoond dat men hem aan 't hoofd van 200 Spanjaarden uitzond om der stad Macao, die de Portugeezen in bezit hebben, te hulp te komen. Er waren bij die gelegenheid Hollanders met een vloot voor Macao verschenen. Zij landden met 400 man en omsingelden de stad, doch die van Macao deden een uitval in goede orde en met beleid, en vielen de Hollanders zoo moedig aan, dat alle 400 op 't slagveld afgemaakt werden. En toen de Portugeezen zagen dat de Hollanders zich opnieuw gereed maakten om deze nederlaag te wreken, verzochten zij hulp bij den Gouverneur van Manila, en het was bij deze zoo eervolle gelegenheid dat Don Fernando de Silva met zijne 200 uitgezochte Spanjaarden zoo wel door de Portugeezen ontvangen werd, en om zijne aangename manieren zeer geacht. Zij vertrouwden hem 't bevel toe over een schip dat voor gemeenschappelijke rekening met koopwaren bevracht was, en hiermede kwam hij landen in 't koninkrijk Siam, en zeilde de rivier op.» Iets verder vernemen wij dat «de Japanners — die daar in grooten getale zijn — uit hebzucht het schip wilden aanvallen, doch Don Fernando de Silva begreep hun toeleg, en weerstond hun met zijn infanterie. De Hollanders, die daar ¹⁾ eene factorij hebben, poogden de omwoners over te halen om hen te helpen en het schip aan te tasten.» Doch het schip had een bemanning van 300 koppen en meer dan genoeg oorlogstuig om zich te verdedigen, zoodat men van de beraamde onderneming afzag.

Men ziet, hier is geen sprake van eene overwinning der Spanjaarden; wel van eene nederlaag der Hollanders. De gebeurtenis, in 't Verhaal bedoeld, kan geen andere zijn dan die welke in een vorigen jaargang dezer Bijdragen ²⁾ door Tiele in de volgende bewoordingen beschreven is.

¹⁾ Zeker wel te Bangkok.

²⁾ Jaargang 1886—87, blz. 293, vg., waar behalve de Hollandsche, ook de Portugeesche en Italiaansche bronnen gebruikt en vermeld zijn.

«Reijersz bevond dat Macao beter versterkt en bezet was dan men verwacht had, maar achtte 't toch doenlijk zich van die Portugeesche eilandstad meester te maken. Na haar een paar dagen beschoten te hebben, deed men den 24 Juni [1622] eene landing met 600 man in de baai van Castilhas aan de oostzijde van 't eiland. Eene batterij, door de Portugeezen bij de landingsplaats opgeworpen, werd veroverd en nu trok men op de stad aan. Op een heuvel aan dien kant lag het fort S. Paolo of do Monte, waaruit de Portugeezen nu de aanvallers beschoten. Ook werden de laatsten door het springen van eenige vaten kruid gedwongen op nieuwen aanvoer uit de schepen te wachten. De Portugeezen, door Japansche overloopers hiervan onderricht, deden hierop eenen uitval en sloegen de aanvallers op de vlucht. De achterhoede, die aan 't strand bij de booten wachtte, de anderen ziende aankomen, zocht zich het eerst te redden, zoodat nog vele manschappen bij het inschepen gedood werden. De Hollanders telden 130 dooden en evenveel gekwetsten. Het verlies der Portugeezen was onbeteekenend. Reijersz had bij de landing een schot in de buik gekregen en daardoor de leiding aan anderen moeten overlaten.»

Het lijdt weinig twijfel dat het Verhaal eerst geruimen tijd na de beschreven gebeurtenissen opgesteld is, en afkomstig, niet van een ooggetuige, gelijk uit den geheelen toon van 't stuk blijkt, maar van iemand die de toedracht der zaken alleen van hooren zeggen en vrij oppervlakkig wist. Vandaar dan ook dat alle datums in 't Verhaal ontbreken. In 't laatste gedeelte worden eenige bijzonderheden vermeld van de Christenvervolgingen in Japan. Vermoedelijk slaat het bericht op de hevige vervolgingen in de laatste jaren van Iyeyasu, en de eerste van diens zoon Hidétada, omstreeks 1622 ¹⁾).

Van de overige negen stukken die in 't Archief opgenomen zijn en, naar het mij voorkomt, grooter waarde hebben dan 't document van 1826, verdienen twee geschriften meer in 't bijzonder onze aandacht; namelijk een thans voor 't eerst gedrukt handschrift van den Pater Francisco Bencuchillo over «De Dichtkunst der Tagalen», en een opzettelijk voor 't Archief geschreven opstel van Pater José Castaño, getiteld: «Kort bericht omtrent de afkomst, den godsdienst, het geloof en bijgeloof der Bikols in den ouden tijd.» Het is, ondanks den bescheiden titel het uitvoerigste wat over het behandelde onderwerp bestaat; ten minste voor zoover mij bekend is.

Het deel eindigt met een «Epitome eener algemeene Filippijnsche bibliographie», eerste gedeelte, door den Heer Retana zelven bewerkt.

¹⁾ Vgl. William E. Griffis, *The Religions of Japan*, blz. 343.



Opmerkingen
omtrent de taal der Agta's van 't
schiereiland Camarines (Filippijnen).

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned.-Indië,
6^e Volgreeks, dl. II.

1896.

Naar aanleiding van Pater Castaño's mededeelingen over de taal der Agta's die op het schiereiland Camarines wonen, veroorloof ik mij tot nadere toelichting eenige opmerkingen te maken ten behoeve dergenen die in de vergelijkende studie der Indonesische talen belang stellen.

De taal der Agta's van Camarines is eene zuiver Maleisch-Polynesische taal, en behoort in 't bijzonder tot de Filippijnsche groep. Het woordenlijstje is geheel voldoende om het karakter der taal in 't licht te stellen. Het behoeft dus geen betoog dat de Agtá-taal in bouw en grammatica op het Bikol gelijkt, want ook dit behoort tot dezelfde groep. Intusschen blijkt tevens dat het Agta'sch en het Bikol, hoezeer verwant, in woordenkeuze aanmerkelijk van elkaar afwijken, veel meer bijv. dan Nederlandsch van 't Hoogduitsch, zelfs meer dan onze taal van 't Deensch of Zweedsch. Pater Castaño is van meening dat het Agta'sch meer analogieën vertoont met het Bisaya dan met het Tagalog. Ook dat is juist, voor zoover de woordenlijst ons toelaat daarover een oordeel te vellen. Natuurlijk komen ettelijke woorden zoowel in het Bisaya als ook in het Tagalog voor, en tevens in 't Javaansch, Maleisch, Bataksch, enz. enz. Om dit aan te toonen, wil ik de volgende woorden aanhalen.

Balay, huis. Dit woord komt over 't geheele gebied der Maleisch-Polynesische talen voor, in Indonesië, op Formosa, Madagaskar, in Melanesië, Polynesië. Bisaya baláy, Tagalog báhay, Ibanag baláy, Maleisch balei, Javaansch bale, Fidji vale, Maori whare.

Omúy, gekookte rijst. Hetzelfde woord als Bis. homay, rijst, Ibanag ammay, Sangir ěme, Batak ěmè, omè, Lampong mè, Bentenan mai. Van denzelfden stam is Maori kome, kame en tame, voedsel.

Tabán, rooven, schaken. Bis. en Tag. tában, Oud-javaansch en Bali-neesch tawan.

Labós, overschrijden. Zoo dit niet een schrijffout is voor lahós, is het toch zeker te vergelijken met Bis. lahós, Tag. lagós.

Bisara, spreken. Bis. bisála, Maleisch bitjara, Dajaksch basara; de Krama-vorm hiervan is Jav. witjantĕn.

Het woord is, zooals men weet, aan 't Sanskrit ontleend. Gelijk uit dit woord reeds blijkt, heeft de oudere *r* bij de Agta's stand gehouden, terwijl ze in het Bisaya en Tagalog overal in *l* is overgegaan.

Konó, zoo heet het. Bisaya konó, Ibanag kanú, Toumbulusch kĕnu. Isari, waar? Bevat de praepositie *í*, te; algemeen Mal. Polynesisch, en

sari, vermoedelijk hetzelfde woord als Javaansch *endi*, met voorgevoegd *sa*, gelijk in *i-sini*, hier, Maleisch *di-sini*, waarin *sini* in beteekenis niet van *ini* verschilt.

Diridiit, neen. Vgl. *Bis.* en *Tag.* *dili*, uit ouder *diri*, door dissimilatie ontstaan uit een herhaling van *di*; *Bikol day*, *Dajaksch dia*, *Sesake ndi*, *Tagal. di*, *indi*, *Toumbulusch rei*, enz.

Usát, één. *Bis.* *úsa*, *Tag.* *isá*, *Jav.* *sa*, *Mal.* *ása*, *sa*, *Bataksch sa*, enz. De toegevoegde *t* aan 't einde komt overeen met de sluitende *t* in 't *Ibanag* *agit*, jongere broeder, waarvoor 't Oud-javaansch heeft *ari*, *N.-Jav.* en *Sundan.* *ađi*, *Bataksch anggi*. In 't Maleisch komt ook meermalen een sluitende medeklinker voor, doch als *g*, bijv. in *adiq* = *adi*.

Binoborotong, de pokken. Eigenlijk beteekent het woord «met de pokken behebt», want het is gevormd met infix *in* uit een stam *borotong*. Het *Tagalog* heeft *bulutongin*, op soortgelijke wijze gevormd van *bulutong*, pokken, met het aanhechtsel *in* = *Jav.* *ən*, *z. v. a.* behebt met, lijdende aan. Ook hier is de oudere *r* bewaard.

Su, hij, zij. Dit zal wel te vergelijken zijn met *Bis.* *sia*, *Tag.* *siya*. Doch het zou ook kunnen ontstaan zijn uit *si*, nominatief-aanduiders en *u* = *Ibanag au*, die.

I-sini, hier. Dit komt overeen met Maleisch *di-sini*, daar *i* en *di* dezelfde waarde hebben. Het *Tagalog* heeft *dini*, d. i. *di*, te, met *ini*, deze, dit. *Sini* komt ook voor in 't Oud-Jav. *sana-sini*, ginds en hier, allerwege.

Sadto, daar, daarheen. Vgl. *Bis.* *ngadto*, daar; *Tagalog di-to*. Dit laatste kan echter voor *di + ito* staan. Vgl. *Bugin. tu*, *Makassarsch antu*, *Balin. hēnto*, die, dat; het Maleisch heeft steeds *itu*.

Gona, vooruitgaan. Verkorte vorm van *pag-ona*, *Bis.* *pagóna*, *Tagal.* *pangúna*. De stam is *una* (*ona*), van waar *Bis.* *umuna*, *vóórgaan*; *Tag.* *ma-una*, *muna*, eerste; *Toumbulusch puuna*, eerste; *aleer*. De zeer talrijke verdere verwanten behoeven hier niet vermeld te worden.

Talón, kip. *Bis.* *taláon*.

Kan-ina, voor; eerder. *Bis.* en *Tagal.* *kan-ina*, vooruit.

Isra, voedsel. *Bis.* *solá*, dierlijk voedsel; *Tagal.* *isdá*, visch; *Toumbulusch sěra*, toespis, vischspis; *Iban.* en *Bikol sirá*, visch, vischspis; *Ponosakan mosěha*, *Toumbulu suměra*, eten (verschillende toespiszen). De meer algemeene beteekenis is de oudere, zooals blijkt uit vergelijking met het Javaansche *tědah* en *sědah*. Trouwens het zoo wijdverbreide woord *ikan*, is ook evenzoo gevormd als *isda* (ouder *i-sědah*) van *kan*, eten, en beteekent dus oorspronkelijk: dienende om gegeten te worden.

Hangit, wind. Bis., Tagal. hángin, oud-Jav. hangin en angin, Mal. angin, enz. Ook hier treffen wij de *t* als sluiters aan, waar andere talen de *n* hebben. Regelmatig wordt de sluitende *n* door *t* vervangen in sommige talen der familie, bijv. in 't Eromanga, sĕlat, weg = Mal. djalan. Hetzelfde heeft plaats in enkele Dajaksche dialecten.

Gilayon, altijd. Het formatief *gi* heeft dit woord gemeen met Bisaya *gi-hapon*, altijd. Layon vergelijk men met Bis. en Tag. *laón*, verjaard, verouderd, oud, verwant met Sundan. *laun*, met der tijd, Ibanag *nayun*, duurzaamheid, en verderop met Jav. en Mal. *tahun*, Tag. *taón*, Malagasi *taunā*, Bataksch *taon*, Polynesisch *tau*, jaar. Men vergelijk ook Fidji *ngauna*, getijde, leeftijd.

Inggot, ergernis. Bis. en Tagal. *inggit*. Verwant is 't Oudjav. *sĕnghit* (Nieuw-jav. *sĕngit*), toorn, verbolgenheid.

Labán, twisten. Tagal. *laban*, Dajaksch *lawan*, tegenstand; weêrstaan; Oud- en Nieuw-jav. *lawan*, Mal. *lawan*, tegenstander, enz.

Ka, vnw. 2 ps. enk. Algemeen Filippijnsch.

Namo, van ons (exclusief). Dit luidt in het Bisaya *namon*, Tagal. *namin*. Eenigszins afwijkend, maar toch verwant, is Oud-jav. en Fidjisch *mami*, Pampanga, Ibanag en Iloko *mi*.

Pagkaon, verbaalsubstantief van den stam *kaon*, eten. Dit is een algemeen Mal. Polyn. woord, in 't Bis. *kaon*, Tagal. *kain*, Minahasisch *kān*, Jav. Mal. Dajaksch *kan*, Fidji *kan-i*, enz. *Pag-* is het bekende prefix, dat in het Bis., Tag., Iban. *pag*, Maleisch *pār*, Bataksch *par*, Toubulusch *pah* luidt.

Omtrent de klankveranderingen waarvan Pater Castaño gewaagt, is op te merken dat men onderscheiden moet tusschen de regelmatige wijziging der beginletters ten gevolge van een op een nasaal uitgaand prefix, en de onwillekeurige verwisseling van op elkaar gelijkende klanken. De eerste soort van klankverandering is gemeen aan de gansche taalfamilie en berust op bepaalde klankwetten, in een voor-historisch tijdperk, vóór de splitsing der volken die tot de familie behooren. Dat de beginletter *s* in *n*, de *k* in *ng*, de *p* en *b* (ouder *w*) in *m* overgaat wanneer een op een nasaal uitgaand formatief voorgevoegd wordt, is een vaste regel, die het Agta'sch gemeen heeft met de overige verwante talen. Bijv. in *sayáo*, ook Tagal. *sayáo*, ligt het begrip van «dans»; om het imperfectief werkwoord «(hij) danst», Engelsch «is dancing» aan te duiden, bedient men zich, evenals in 't Tagalog, van het prefix *nang*, hetwelk met *sayáo* samensmelt tot *nanayao*. Den vorm *nangangaayao*, zeer dikwijls dansen, begrijp ik niet.

Overgang van *d* (d. i. de supradentale of linguale *d*) in *r* is zeer gewoon,

en in het Tagalog aan vaste regels gebonden. In het Javaansch ontbreekt het niet aan voorbeelden van zulk een overgang of verwisseling; en evenzoo komt het voor dat *l* en *r* wisselen. Voorbeelden dat *f* met *p* of *m* verwisseld wordt, komen in de woordenlijst niet voor, en kunnen niet anders dan als dialektische verscheidenheden, of wel als overoude tweelingvormen verklaard worden.

Spaansche bescheiden aangaande de Filippijnen.

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned.-Indië,
6e Volgreeks, dl. II.

1896.

Nauwelijks is er een jaar verloopen sedert de heer Retana 't eerste deel van zijn *Archivo del Bibliófilo Filipino* in 't licht gaf ¹⁾ of wij hebben de verschijning te begroeten van het tweede deel, hetwelk in belangrijkheid niet voor het eerste onderdoet. De in dit deel voorkomende stukken bevatten allerlei bijdragen tot de kennis der geschiedenis en der staatkundige toestanden van de Filippijnen en van 't verre Oosten, tot de taal-, land- en volkenkunde van genoemde eilanden, en eene alleszins merkwaardige aanteekening over de Palau-eilanden uit het begin der vorige eeuw. Voor de geschiedenis der oorlogen tusschen de Spanjaarden en de Hollanders in den Indischen Archipel van belang is het «Waarachtig verhaal van de groote overwinning die de Spaansche vloot van China behaalde op de Hollandsche zeeroovers welke in die wateren voeren, en hoe men twaalf groote galjoenen van hen nam en in den grond boorde, en veel volks doodde.» Dit verhaal geschreven door den Auditeur Manuel de Madrid en uit Puerto de Acapulco toegezonden aan den Markies van Guadalcazar, Onderkoning van Mexico, werd te Sevilla gedrukt in 1618, dus nog in hetzelfde jaar als waarin het zeegevecht plaats gehad had. Het blijkt namelijk uit het *Waarachtig Verhaal* dat de bedoelde overwinning der Spanjaarden die is welke Tiele beschreven heeft in deze Bijdragen, D. XXXV, 322 vgg. De zee strijd werd geleverd door de Hollanders onder bevel van Jan Dirkszoon Lam tegen de Spanjaarden aangevoerd door Don Juan Ronquillo, bij de Islas Hermanas, 20 mijlen noordelijk van Manila. De voorstelling van 't gebeurde bij Tiele, is, hoewel beknopter, vollediger. Anders komen beide voorstellingen, zoowel in de hoofdzaak als in veel bijzonderheden met elkaar overeen. In eenige bijzaken vindt men verschil. Zoo geeft Tiele op dat het Spaansche admiraalschip 56 stukken geschut bezat, en het kleinste der zeven galjoenen die aan den strijd deelnamen, 30. Het *Waarachtig Verhaal* van Juan de Madrid geeft in stede daarvan 46 voor 't admiraalschip, en 22 voor 't kleinste schip. Tiele moest bij zijne opgave in zulk een punt natuurlijk op zijne Spaansche bronnen, nl. de los Rios, Bocarro en de la Concepcion, vertrouwen. De schrijver van 't *Waarachtig Verhaal* noemt den Hollandschen vlootvoogd, Lam, niet bij name, doch hij vermeldt wel den naam van diens vlaggeschip, de *Oude Zon*, of zooals het in 't Spaansch heet: *Sol viejo*. Over 't algemeen bestaat er

1) Zie deze *Bijdragen*, D. XLVI, blz. 143 en boven blz. 71 e.v.

in de verschillende bronnen voldoende eenstemmigheid en vullen ze elkaar aan. De waarde van 't geschrift van Juan de Madrid ligt m. i. vooral daarin dat het, opgesteld zijnde zoo kort na de gebeurtenis, ten volle bevestigt wat wij van elders reeds wisten.

Niet het minst merkwaardige stuk van den geheelen bundel is de *Aanteekening over de Palau-eilanders*, een door den Pater Jesuïet Andrés Serrano aan den Koning van Spanje gericht vertoog, dat in 1705, vermoedelijk te Madrid, gedrukt werd. De huidige toestand der Palau-eilanders is ons voldoende bekend door de geschriften van Kubary, maar welken indruk de Spanjaarden twee eeuwen geleden daarvan kregen, was weinig bekend. Te oordeelen naar de *Aanteekening* van Pater Serrano was die indruk zeer gunstig. De Palauers worden beschreven als leerzaam, zachtzinnig, levendig en zeer vatbaar voor de aanneming van de Katholieke leer. De goede verwachtingen dat de Palau-eilanders een vruchtbaar veld zouden zijn voor de prediking des Christendoms, verwachtingen gedeeld door Z. Heiligheid Paus Clemens XI, zijn echter niet vervuld. Pater Serrano ging in 1711 naar de Carolinen, leed daar schipbreuk en kwam om, als slachtoffer van zijn geloofsijver.

Van de dertien stukken die 't Archief bevat, zijn er twee welke de belangstelling der taalkundigen verdienen. Het eerste is een Woordenlijst van de taal der bewoners van Calamianes, opgemaakt door Pater Gerónimo de la Virgen de Monserrate, ingevolg van een Koninklijk Order van 13 Nov. 1787 om te voldoen aan een verzoek van de Keizerin van Rusland. Tot de eigenaardigheden van 't klankstelsel der taal behoort: 1. de overgang van *s* tot *ʔ*, vóór alle klinkers behalve *i*, in welk laatste geval *s* overgaat in *chi* (d. i. *tsji*); dus *kataua*, echtgenoot, voor *kasaua*; *ěta*, *tata*, één, voor *ěsa*; *latona*, look, Tagalog *lasuna*, uit Sanskr. *laçuna*; *tampolok*, tien, voor *sampolok*, Tagalog *sangpuwo*, Javaansch *sapuluh*, enz. *talapi*, zilver, Tag. *salapi*. Hoe de *s* vóór *i* behandeld wordt, blijkt o. a. uit *ichi*, vleesch (eig. inhoud), Jav. *isi*; *ngichi*, tanden; vgl. Oudjavaansch *gisi-gisi*, tandvleesch; *chian*, buik, voor *tian*; *chino pa*, wie? voor *sino pa*. Schijnbaar is in *bitala*, spreken, de *ʔ* uit *tj* voortgekomen, want in 't Maleische *bitjara* komt *tj* overeen met de palatale tenuis van 't Sanskrit *vicāra* (spr. *witsjāra*), waaraan 't woord ontleend is, doch men kan veilig aannemen dat de *tj* reeds, gelijk in 't Dajaksch en Bisaya, in *s* was overgegaan vóórdát de verdere wijziging tot *ʔ* in 't Calamiaansch haar beslag kreeg ¹⁾. Ook aan 't einde van een woord gaat *s* in *ʔ* over; dus *gatat*,

¹⁾ In *basa*, lezen, is de *s* (uit *tj*) onveranderd gebleven, vermoedelijk omdat het woord eerst later is overgenomen.

melk, Tagalog en Bisaya gatas; tanget, Jav. tangis; het Spaansche horas wordt horat. De gutturale triller, die in het Tagalog en Bisaya regelmatig in *g*, in 't Sangirsch en Toumbulusch in *h* overgaat, in 't Maleisch met de gewone *r* samenvalt, in 't Javaansch geheel wegvalt, vertoont zich als *l*, die op hare beurt zich uit de gewone *r* ontwikkeld moet hebben; aldus in lavii, nacht, Tag. Ibanag gabí, Bis. gabi, gabii, Iloko rabiý, Sangir hëbbi; darala, meisje, Tag. dalaga, Oudjavaansch rarā; duli, bot, been, Ibanag dugi, Toumbulusch rubi, hetzelfde woord als Mal. en Bataksch duri, Oudjavaansch rwi, Dajaksch duhi. De Jav. Pëpëtklank wordt in de Woordenlijst nu eens door *e*, dan weêr door *ê* voorgesteld; bijv. êta (d. i. éta), één; epât, vier, = êpat, Oudjav. pāt; eñëm (d. i. ênëm), zes. De *h* wordt voorgesteld soms door *k*, bijv. in hari, koning, Tag. hari, Oudjav. hadji; horat, Spaansch horas (waarin de *h* NB. stom is); soms ook door *j*, stellig uitgesproken als *h* op Andalucische wijze; bijv. majayon, goed, Tag. mahayo, Oudjav. mahayu. Zonderling is de overgang van *k* in *l* in lalii, man, voor laki; alalian, broeder, voor a-lakian. De woordenschat komt voor een goed deel overeen met dien van 't Iloko, Tagalog, Bisaya; toch ontbreekt het niet aan aanrakingspunten met de meer zuidelijke Indonesische talen; zoo is bijv. kakai, voet, Maleisch kaki, Nias gaki; mula, een kleine, Mal. muda; tumbud, put, Jav. sumur, put, en sumbër, wel; mangan (ik, gij, hij) eet, Jav. mangan; pangan, 't eten, Jav. pangan; tanget, weenen, Jav. tangis. Eene eigenaardige omzetting vertoont malbat, zwaar, Oudjav. mawrat.

Eene niet minder gewichtige bijdrage tot de kennis der Filippijnsche dialekten is N° 10, zijnde een *Catechismus der Christelijke leer*, in de taal der Batanes-eilanden, de noordelijkste der Filippijnen, opgesteld door een Dominikaan en 't eerst gedrukt te Manila in 1834. Het dialekt vertoont eene onmiskenbare overeenkomst met het Ibanag, hetgeen wegens de geographische ligging der Batanes-eilanden alleszins verklaarbaar is, maar toch zijn de afwijkingen zóó aanmerkelijk dat men het Batansch niet als een tongval van 't Ibanag of Cagayansch kan beschouwen.

Het is een goed denkbeeld van den heer Retana geweest dat hij in zijn Archief een herdruk bezorgd heeft van Blumentritt's zoo verdienstelijk en nuttig *Mythologisch Woordenboek der Filippijnen*. Deze van zoo groote belezenheid getuigende studie verscheen oorspronkelijk in de kolommen van 't Spaansche blad *La Solidaridad*, dat opgehouden heeft te bestaan. Te recht begreep de heer Retana dat Blumentritt's werk «voor nagenoeg alle, om niet te zeggen alle Spaansche Filippinisten» onuitgegeven mocht heeten en daarom besloot hij den Schrijver te verzoeken eene nieuwe verbeterde en vermeerderde uitgave voor 't Archief te bewerken, aan welk

verzoek gereedelijk voldaan is. Beide, Schrijver en Uitgever, hebben zich door hun werk aanspraak verworven op den dank van de beoefenaars der volkenkunde, en inzonderheid van diegenen die in de oudere beschavings-toestanden der Indonesische volken belang stellen. Ter wille van de lezers van dit tijdschrift wil ik niet nalaten eenige opmerkingen mede te deelen waartoe 't doorloopen van 't Mythologisch Woordenboek aanleiding geeft.

Te recht doet Prof. Blumentritt in de voorrede (blz. 6) uitkomen dat er in de mythologie der Filippijnsche volken vreemde invloeden zichtbaar zijn, en dat o. a. 't woord Bathala (door omzetting uit Bhaṭāra ontstaan) van Indischen invloed getuigt. Of die invloed rechtstreeks van Voorindië is uitgegaan, blijft vooralsnog ongewis; het is waarschijnlijker dat Indische namen en voorstellingen uit Cambodja of Nederlandsch-Indië zijn binnengedrongen. Wanneer verder 't bekende Anitu als aan 't Sanskrit ontleend wordt beschouwd, dan is dat eene dwaling; 't woord is algemeen en oorspronkelijk Maleisch-Polynesisch en heeft niets met het Sanskrit gemeen. Werkelijk aan 't Sanskrit ontleende woorden in de lijst zijn, behalve 't genoemde Bathala, de volgende: Bahala, afgodsbeeld bij de Bisayas, een verbasterde bijvorm van bathala, beantwoordende aan Mal. bārhalā, Jav. brahala, afgodsbeeld, heidensche god. Voorts Bisnu, Kala, Maheswara, Sri en Berma, namen van vijf Kotika's bij de Mohammedanen van Mindanao; blijkbaar zijn deze Kotika's niet rechtstreeks aan Indischen invloed te danken, want kotika vertoont den verbasterden vorm dien het woord ook in 't Mal. katika heeft; in 't Sanskrit luidt het ghaṭikā; nog dichter bij den Mindanaoschen vorm staat het Makassaarsche en Boegineesche kotika (waarover zie Dr. Matthes in Tijdschrift voor Ind. T., L. en Volkenkunde, XVIII), zoodat de Mohammedanen het vermoedelijk van hun geloofsgenooten ontvangen hebben. Deze geheele soort van wichelarij is bij de Indiërs onbekend, zoodat er van geen herinnering uit het Hindutijdperk op Mindanao sprake kan wezen.

Dewa, dia, en dewata, diwata worden te recht als uit het Sanskrit afkomstig erkend en met de talrijke bijvormen in de overige talen van den Indischen Archipel vergeleken.

Kedu, bij de Mohammedanen van Mindanao de naam van den nederdalenden knoop, als monster beschouwd dat eklipsen veroorzaakt, is verbasterd uit Skr. ketu. De opklimmende knoop heet bij dezelfde Rahu, bij de Tagalogs Laho, welks oorsprong uit Skr. Rāhu juist wordt opgegeven. De Javanen zeggen Rahu of Karawu; uit dit laatste of een daarmee overeenkomenden vorm moet het Bataksche Aṅkalau (spr. Akkalau) ontstaan zijn; of nu Karawu, Kalau uit Kala-Rahu verbasterd is, laat zich niet beslissen, doch onmogelijk is het niet. Raho bahuang bij de

Dajaks beteekent niet «goud-eklips», zooals opgegeven staat, maar «beer-eklips».

Lambana, verklaard als bedeplaats bij de oude Tagalen, is klaarblijkelijk identisch met Jav. lĕmbana, vereering, ontstaan uit Skr. ālambana, godsdienstig gepeins van den Yogin.

Likha, godenbeeld, is hetzelfde woord als Oudjav. rekhā, beeld, afbeelding; Sundan. reka, ngareka, afbeelden, nabootsen. Het is 't Skr. rekhā, lekhā, lijn, teekening, beeld. Liṅga een afgodsbeeld der oude Tagalen, is Skr. liṅga, overgegaan ook in 't Jav., enz.

Mantala, tooverspreuk. Uit Skr. mantra, zeer gewoon ook in 't Jav., Mal. enz.

Mánusia, naam van een Tagalschen Anitu. Blijkbaar 't Skr. manuṣya, mensch, doch ook eene benaming van zekere klasse van Manes; deze laatste beteekenis zal bedoeld wezen.

Mutia, een soort talisman. Klaarblijkelijk het Tag. mutya, kostbare steen; vgl. Jav. mutya, mote, kraal, uit Skr. mutya, parel.

Naga, is terecht met het Skr. nāga vereenzelvigd. Dit mythologische dier komt overal in 't volksgeloof van den Indischen Archipel voor, tot op Halmahera toe. Daarentegen is het onjuist dat patianak, Mal. puntianaq, Sundan. kunti-anak met het Skr. pati, heer, in verband wordt gebracht. Noch de voorstelling, noch 't woord is Indisch. Uit vergelijking der verschillende vormen komt men tot het besluit dat het eerste lid vermoedelijk eene afleiding is van den stam die in 't Oudjav. luidt hĕnti, Fidji oti, Nieuwjav. ĕntek, op, ten einde, uit; de samenstelling zou dan beteekenen «wie» of «wat een einde maakt aan kinderen»; verwant met ĕnti is pati, dood, Tagal. patay enz., zoodat naar Tagalsche opvatting 't woord «kinder-dooder» zou beteekenen, wat op hetzelfde uitkomt.

Over 't algemeen kan men niet zeggen dat de Indische bestanddeelen in de mythologie der heidensche Filippijners talrijker of van meer beteekenis zijn dan bij de Ngadju-Dajaks, en zulks strookt zeer wel met het feit dat er op de Filippijnen geen enkel Indisch monument of kunstwerk is aangetroffen.

De Islām had, gelijk men weet, nog weinig vorderingen op Luzon gemaakt toen de Spanjaarden er zich vestigden. Op Mindanao, bij de Mohammedaansche bevolking, vindt men natuurlijk een tal van Arabische woorden, zooals adimat (uit adjimat), Arab. azīmat. Uit de uitspraak blijkt dat de Mindanauers het niet rechtstreeks van de Arabieren, maar van de Maleiers ontvangen hebben. De Saitan der Tirurai's op genoemd eiland is hun zeker toegevoerd door hun Mahomedaansche bureu; het is natuurlijk de Arabisch-Maleische vorm van Satan. Het heet dat ook de

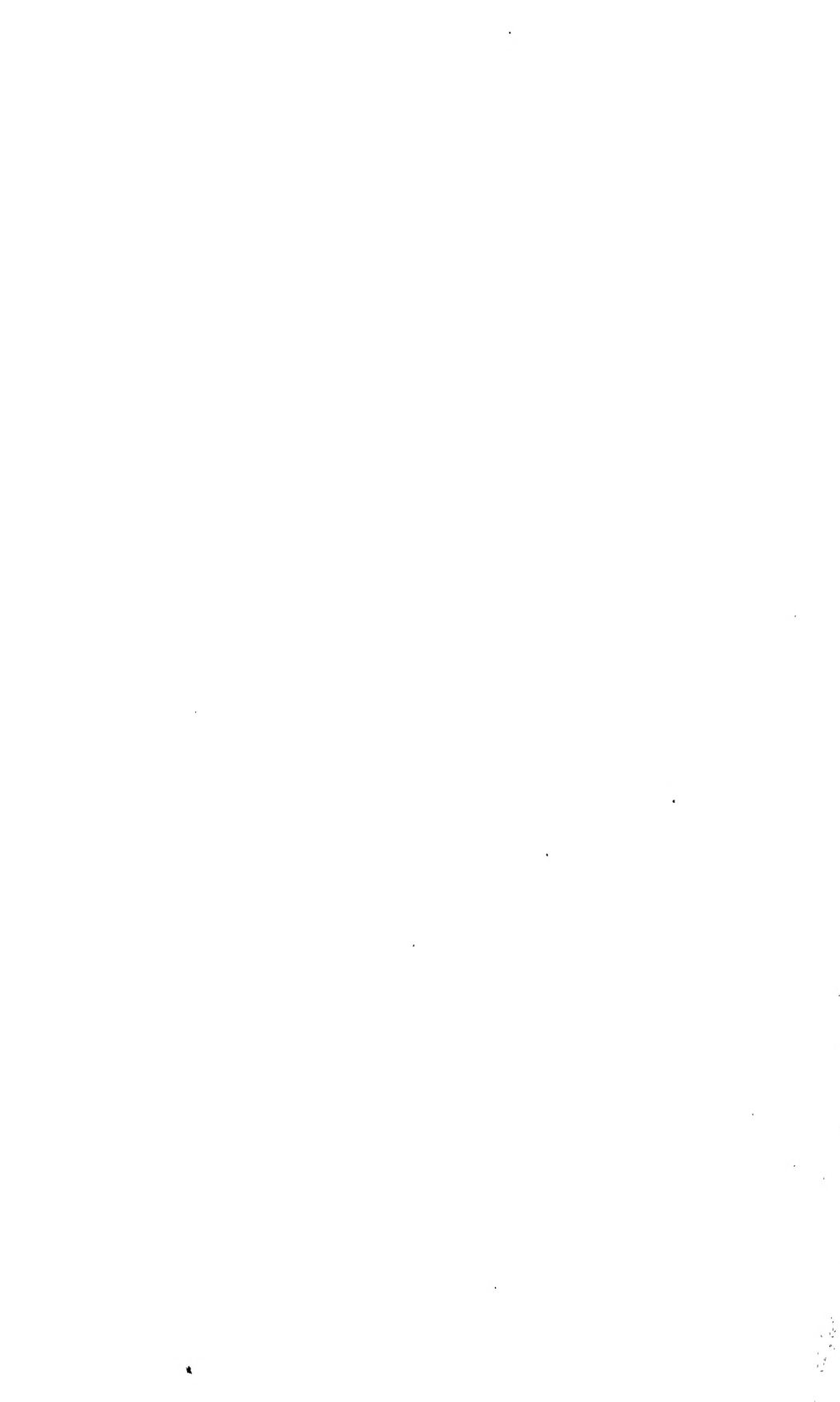
oude Tagalen booze geesten onder den naam van Sitan kenden. Een ander Mohammedaansch woord bij de oude Tagalen is sonat, als welks beteekenis «pontifex maximus» wordt opgegeven; eenigszins vreemd, daar sonat duidelijk het Arab. sonnat is, doch het kan eene verkorte uitdrukking zijn.

Het laatste gedeelte van den bundel bestaat uit de voortzetting der Algemeene Bibliographie der Filippijnen, behelzende 235 titels van grootere en kleinere geschriften, verschenen van 't jaar 1860 tot 1876.

Een Spaansch schrijver over den
godsdiensd der heidensche
Bikollers.

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned.-Indië,
6e Volgreeks, dl. III.

1897.



In den vorigen jaargang van dit tijdschrift ¹⁾ is met een enkel woord gewag gemaakt van een geschrift over de afkomst en de godsdienstige voorstellingen der bevolking van 't Bikolgebied in vroeger tijd, welk geschrift door Pater José Castaño opgesteld, deel uitmaakt van Retana's *Archivo del Bibliófilo Filipino*, Deel I. Hetgeen ons in dat stuk wordt medegedeeld is voor een niet gering deel ontleend aan oudere berichten van zendelingen, die werkzaam waren onder de heidensche Bikollers om dezen tot het Christendom te bekeeren, doch het is er niet te minder belangrijk om. Want daargelaten dat Pater Castaño ook menig feit uit eigen waarneming inlascht en daarenboven een geheel mythologisch gedicht van een ouden Bikoller voor 't eerst wereldkundig maakt, zijn de oude boeken, waaruit hij geput heeft, hier te lande niet te vinden. Daarom geloof ik geen overbodig werk te doen, wanneer ik de lezers van dit tijdschrift met den zakelijken inhoud van genoemd geschrift bekend maak en daaraan eenige noten toevoeg. Het zal hun blijken dat de godsdienstige voorstellingen en gebruiken der heidensche Bikollers in 't nauwste verband staan met den alouden godsdienst hunner stamverwanten in Indonesië.

Onder den naam van Bikol verstaat men het Z.W. gedeelte van Luzón, dat schiereilandachtig door de landengte van Tayabas met het veel grooter Noordelijk deel van genoemd eiland verbonden is. Het bevat tegenwoordig de provinciën Camarines en Albay, benevens de eilanden Masbate, Tikao, Burias en Katanduanes, en ontleent zijn naam aan de rivier Bikol ²⁾. De bewoners dezer uitnemend vruchtbare en aan natuurschoon rijke streek worden door Pater Castaño geroemd om hun zachtaardigheid, leerzaamheid en godsdienstigen zin. Eigenlijk is dit alleen van toepassing op de Christelijke bevolking, die verreweg de meerderheid uitmaakt en die door den schrijver als Bikolsch van zuiveren bloede wordt beschouwd. Als tot een ander ras behoorende noemt hij de Agta's of Negrito's, die in wilden staat leven. Een derde groep vormen de Cimarronen, lieden die zich, om onafhankelijk te blijven van de Spaansche heerschappij, in de wildernis hebben teruggetrokken. Volgens 't eigen oordeel van Pater Castaño zijn echter deze laatsten, hoezeer onbeschaafd, van hetzelfde ras als de bekeerde Bikollers.

De oude godsdienst der thans Christelijke Bikollers was een veelgoden-

¹⁾ D. XLVI, blz. 146 en boven blz. 73 e.v.

²⁾ Over den staat der provinciën Camarines en Albay in 't begin dezer eeuw zal men met vrucht raadplegen de *Estadismo* van Martínez de Zúñiga (ed. Retana) D. II, 40—45.

dom, en hun geloofsbegrippen waren gegrond op het denkbeeld dat er een God van 't goede, en een God van 't kwade bestond, met hun aanhang van mindere goden, goede of kwade, al naarmate de oppergod was wien zij gehoorzaamden.

Aangaande de godsdienstige voorstellingen der Agta's weet de Schr. uit eigen ervaring het een en ander dat niet van belang ontbloomt is, mede te deelen. Meermalen had hij gelegenheid met uiterst onwetende en bekrompen personen van dat volkje in aanraking te komen en te onderzoeken of zij eenig denkbeeld van een Opperwezen hadden. Het antwoord van die lieden was dan, terwijl zij den blik ten hemel hieven: «dat zij geloofden dat daar boven in den hemel een groote Heer woonde; dat hij degene is die den donder voortbrengt en op de aarde de dingen die vrees verwekken afzendt». Op de vraag of voor hen na den dood alles uit was, betuigden zij van neen; «dat zij na gestorven te zijn rondwaarden door veld en haag, zich dikwijls des nachts vertoonende, totdat zij ten slotte van deze aarde verdwenen om voor eeuwig in een ander oord te verblijven».

Om tot de oude Bikollers terug te keeren, dezen geloofden aan een Opperwezen, dat zij Gugurang ¹⁾ of Heer van alles noemden. De Gugurang is de goede god, de beschermer van het menschedom tegen de boosaardigheid van den Asuang, den boozen geest ²⁾. Van den Gugurang geloofden zij dat hij steeds geneigd was om hunne gebeden te verhooren en hun te schenken wat zij behoefden, terwijl zij van den Asuang niets dan kwaad verwachtten. Vooral de moeders die kleine kinderen hadden duchtten dezen en gaven zich alle moeite om hun kleinen te verbergen, uit vrees dat de Asuang zich aan 't bloed en de ingewanden der kinderen zou verzadigen.

Voorts geloofden zij ook aan 't bestaan van den Batala, een soort van beschermgeest, minder in macht dan Gugurang ³⁾. Het was de taak van

¹⁾ Gugurang is afgeleid van Bik. gurang, Bisaya en Tagalog gulang, Sangir gurang, met prefix ma: magurang, magulang, magurang, oud. Gugurang kan krachtens zijn formatie beteekenen „zeer oud" of „oudvader". Dat zulk een woord de beteekenis van „heer" aanneemt, vindt zijn tegenhangers in verscheidene, ook niet verwante talen; bijv. in de Romaansche talen, waar Signore, Seigneur, Señor, zooals men weet, uit Lat. senior ontstaan is.

²⁾ Asuang, eig. Asuan, wordt in 't Bikolsch Wdb. van Marcos de Lisboa opgegeven als zijnde een demon of heks, die op menschen vleesch, inzonderheid de ingewanden aat. Iets dergelijks is Bis. asuang, Tag. usuang. Het is hetzelfde woord als Dayaksch sawan, de booze geest die stuipen veroorzaakt; Jav. sawan, een booze geest die stuipjes en beroerte veroorzaakt. Ook bekend in 't Sundaneesch en Maleisch. In 't Mak. en Bugin. sawang, de besmetting van een kind door een boozen geest.

³⁾ Batala is natuurlijk het uit Skr. Bhāṭṭāra ontstane woord dat in zooveel talen van den Indischen Archipel zijn weg heeft gevonden. Vgl. deze Bijdragen D. XLVI, 723, en Tijdschrift voor Nederlandsch-Indië, Jan. 1897, blz. 16.

den Batala de negerij die hij in zijne hoede had gelukkig te maken en den mensch wiens geleigeest hij was te beschermen. Hij zorgde dat zijn beschermelingen geen last leden of ten minste geen groote schade ondervonden van naburige landschappen. Wanneer nu eene negerij vrede en voorspoed genoot, schreef men zulks daaraan toe dat haar Batala door Gugurang met hare bescherming belast was. Ook geloofden zij aan nog andere goede geniussen, eveneens door Gugurang afgezonden, en Katámby geheeten. Deze werden beschouwd als geleigeesten van individuen, en niet, zooals de Batala, van eene negerij of familie. Deze geniussen waren talrijk en werden dikwijls verward met de Anito's of geesten der voorouders ¹⁾. De jagers hadden een bijzonderen beschermgeest der jacht, Okot genaamd ²⁾. Dit was een boschgeest, die zich in 't struikgewas placht op te houden en door gefluit een teeken gaf waar men overvloedig wild kon aantreffen. Evenzoo hadden de visschers hun beschermgeest, dien zij Mangindán noemden, en die door kreten of teekens te kennen gaf waar overvloed van visch was, of waarschuwde als er slecht weer op handen was.

Zij geloofden verder aan onderscheidene booze wezens, waarvan de Bonggó's de kwaadaardigsten waren. Deze dienaren van den Asuang, op wiens last zij door de dichte bosschen rondwaarden, waren eveneens van eene menschelijke gedaante, doch zeer leelijk, met oogen welke, naar het scheen, vonken vuurs schoten, alles wat hun te gemoet kwam door gloed verterende. Zij waren het, die wanneer de Asuang in aantocht was, hem voorafgingen en de klaagtonen van den nachtvogel Korokoró ³⁾ lieten schallen. Dat was altoos een onfeilbare voorbode van de aanstaande komst van den Asuang, wanneer deze de ingewanden van een kind wilde verslinden. Daarom nam men alle voorzorgen om de kinderen te verstoppen en te bewaken, totdat de Korokoró zijne klagende tonen niet meer liet hooren. Doch zoo men bij voortduring een dof gerommel hoorde, als van donder in de verte, werd men door een onbeschrijflijken angst aangegrepen, daar men dan geloofde dat de Asuang gekomen was om de ingewanden van een klein kind of eenen zieke te halen, of ook dat er weldra een sterfsgeval zou plaats hebben in de duluhan of afdeeling ⁴⁾.

¹⁾ Katambay ontbreekt in 't Wdb., doch het woord vertoont zich duidelijk als eene afleiding van eenen stam, die in 't Oud-jav. *tambay*, *tambe*, Nieuwj. *tēmbe*, Tag. *tambay*, vroeg, eerst, dan eerst, enz. luidt. Katambay is dus „met het begin (der wereld) ontstaan”, of „eersteling”, hetgeen tamelijk wel samenvalt met „voorvader”.

²⁾ Hiermede weet ik niets te vergelijken dan Bis. oko, heksenmeester.

³⁾ Korokoro, Bis. kolokolo is eig. 't geroep van Bik., Bis., Bagobo *limukun*, *limokon*, een soort houtduif. Vgl. Mak. *kuru*.

⁴⁾ Duluhan, dat ook in het Tag. bestaat, wordt weergegeven met een Spaansch „la gente de una cabecera, ó barrio”. Vermits Tag. *dulu*, Jav., Mal. enz. *djuru* o.a. hoofd

Een ander boos wezen was Irago of Oriol, een fabelachtige slang, de dochter van den Asuang, welke de eigenschap bezat dat zij zich even plots aan de blikken der menschen placht te vertoonen als wederom daaruit te verdwijnen. Haar werk was den mensch dien zij betooverd had te verleiden en mee te slepen waarheen zij wilde; zij verlokte de mannen tot boeleerderij, tot roof en wraakneming, zonder dat zij in staat waren aan hare aanlokselen wederstand te bieden of zich aan haren invloed te onttrekken.

Een zeer geduchte booze geest was ook Yasáo, een soort van gedrocht, dat zich 's nachts bij heldere maan in de schaduw van 't geboomte vertoonde en schrik aanjoeg. Wanneer men met zijn verschijning ook kreten hoorde, dan was het een teeken dat iemand spoedig zou sterven, daar de Asuang dan in aantocht was om een moordaanval of lalaban ¹⁾ te doen. Deze Yasáo nam somwijlen ook de gedaante aan van Laki ²⁾, een monster met de voeten en het haar van een geit en het gezicht van een afzietelijk mensch. In dezen staat zwierf het door de bosschen, als straf hem door den Asuang opgelegd, om zijn traagheid in 't vervolgen der menschen.

Wat het leven hiernamaals betreft, geloofden zij dat de zielen der goeden naar den Gugurang gingen, om het loon van hun dappere daden te ontvangen, in eene plaats genaamd Kamurauayan, eene plaats van zalige rust. Daarentegen gingen de boozen naar 't verblijf van den Asuang om de straf te ondergaan voor hunne zonden, waaronder als de ergste beschouwd werd bloedschande met een zuster of naverwante ³⁾, eene plaats van vuur, vlammen en verstikkende hitte, Gagamban genaamd.

De eeredienst der heidensche Bikollers was weinig ontwikkeld. Zij ver eerden den Gugurang met een offerande, átang ⁴⁾. De plaats waar men

beteekent, kan duluhan z. v. o. hoofdmanschap, en „wat onder een hoofd staat” uitdrukken. Doch dulu kan ook beantwoorden aan Mal. djuru, hoek, Malag. zuru, Batak duru, hoek, uiteinde, Bulu ruru, kant, zijde; zoodat duluhan te vergelijken ware met het Duitsche ortschaft (ort is eig. punt).

¹⁾ Het Wdb. heeft lalaba, verklaard als zijnde een voorteeken door klagtonen die men hoort dat iemand veeg is.

²⁾ Laki is de stam van lalaki, dat zoowel in 't Bikol als in zooveel andere verwante talen „kerel, mannelijk wezen” beteekent, gelijk trouwens ook laki. In 't Bis. is laki, grootvader; bij de oude Pangasinans was laki de naam van den krijgsgod.

³⁾ De verbodsbepalingen tegen huwelijken in de verboden graden zijn, gelijk men weet, ook zeer streng bij de Dayaks. Voor de Ngadju-Dayaks vgl. men Hardeland's Wdb. onder tulah; voor de Dayaks in Sarawak, Ling Roth, The Natives of Sarawak, Ch. V.

⁴⁾ In 't Oudjav. is de gewone naam van eene offerande saji: ook thans nog saji-saji. Daar nu cađang in beteekenis verwant is met saji, en cađang wederom zich aansluit bij ađang, Bis. adang, enz. schijnt Bik. atang eene gewijzigde vorm van ađang te wezen.

die offerande placht aan te bieden was de gulang-gulangan ¹⁾, eene soort van tijdelijke looverhut van riet en palmladeren.

Van het Oppervezen, Gugurang, maakten de Bikollers geen beelden, doch wel hadden zij beeldjes, lagdong, van de voorouders. Bij de Agta's treft men ook zeer ruw bewerkte beeldjes aan.

De oude maatschappij der inlanders van Bikol was samengesteld uit drie standen: dato, duluhan en oripon. De dato is het hoofd; de duluhan is de werkman; de oripon is de slaaf, in den oorlog verkregen, of wel gekocht of tot dien staat vervallen ten gevolge van geldschulden. Tot den stand der duluhans of belastingschuldigen behoorden de bedienaren van den godsdienst die Asog genoemd werden ²⁾.

Deze Asog's — ook in 't Bisaya bekend — zijn mannen die zich als vrouwen kleeden en ook in andere opzichten, in gebaren, manier van spreken enz. zich als vrouwen trachten voor te doen. Het was een zeer gewoon gebruik dat zij niet trouwden om beter geschikt te zijn voor hun beroep. Zij kenden ook het gebruik der besnijdenis, pagturi ³⁾. Men erkent in deze soort van priesters licht de tegenhangers van de basirs bij ettelijke Dayakstammen, d.i. van mannen die zich als vrouwen kleeden, en van tooverij en ontucht hun beroep maken. Zij doen ook denken aan de bissu's der Makassaren en Boegineezen, een soort van tovenaars die voorgevende door een hooger wezen bezielde te zijn, overal toegang hebben, tot zelfs in de slaapvertrekken der jeugdige vorstinnen, daar zij meestal den schijn aannemen van onbekwaam tot den coïtus te wezen, zooals men bij Matthes Mak. Wdb. kan vinden, om van diens verhandeling over de Bissu's niet te gewagen. Onwillekeurig zou men geneigd zijn de opgenoemde tovenaars en waarzeggers in verband te brengen met den baso der Bataks, want ook deze is iemand die door eenen geest bezielde is en daarom bij kwalen geraadpleegd wordt; tevens is het eene benaming voor vroedvrouwen. Iets soortgelijks is de baritj — dat er uitziet als eene opzettelijke omzetting van batjir = basir — bij de Dayaks van Sarawak. Zoowel in klank, als ten opzichte der voorstellingen die er aan verbonden zijn, vertoonen al deze woorden zekere overeenkomst, maar volgens de gewone klankregelen laten ze zich niet tot één grondvorm herleiden.

De vrouwelijke priesteressen en waarzegsters heetten balian, een woord

¹⁾ Vgl. Jav. godongan, loof.

²⁾ Het albekende woord *datu*, enz. vereischt geen nadere toelichting. *Duluhan* kan hier kwalijk anders zijn dan eene afleiding van 't Mal. Jav. *djuru*, en moet dus „werkman, baas” of „stand der werklieden, der bazen” beteekenen. *Oripin*, Bis. *olipin*, Tag. *alipin*, Ibanag *aripan*, Dayak *djipin*.

³⁾ Van *turi*, Bis. en Tag. *tuli*, besnijden.

dat in eene verwante beteekenis over den geheelen Indischen Archipel verspreid is om een verwant begrip uit te drukken. Zoowel het woord als de zaak moet derhalve van overouden tijd dagteekenen en een erfenis zijn van de voorouders van 't geheele ras.

Om tot den eeredienst terug te keeren, hebben wij gezien dat men den Gugurang eerde met eene offerande, atang. Deze offerande, die men bracht om aardsche goederen deelachtig te worden of wel als dankoffer, bestond in de aanbieding van veldvruchten, bepaaldelijk van tienden, himolóan ¹⁾. De ceremonie geschiedde op de volgende wijze. Men richtte een tafel op van bamboeriet; op die offertafel, salangat, plaatste men allerlei spijsen, en nadat de balian eenige geheimzinnige gebeden opgezegd had, hief zij de sorak, een godsdienstig lied aan ter eere van den Gugurang, welk lied de aanwezige vrouwen in koor medezongen ²⁾. Zoodra het gezang ten einde was, verdeelden de aanwezigen de aangeboden spijsen onder zich en nuttigden die in een luidruchtig festijn, hetwelk doorgaans eindigde in walgelijke dronkenschap of uitliep op twisten, zelfs oorlogen.

De Schrijver betreurt het dat er geen oorspronkelijke liederen zijn bewaard gebleven. Het staat vast uit de berichten der eerste zendelingen, dat de inlanders zulke liederen in menigte bezaten, daar zij veel smaak in poëzie hadden en behagen schepten om in verzen te spreken en te schrijven. Van die neiging hebben diezelfde vreemdelingen behendig partij getrokken: zij hebben de geheimenissen van het Katholiek geloof in vers gebracht en zijn zodoende er in geslaagd de inlanders spoedig te bekeeren. De laatsten hadden den naam van vaardige sprekers te zijn: hun toasten bij gastmalen waren puntig, kort en tintelend van vernuft ³⁾. Ook heden ten dage ontbreekt het niet aan gelegenheidsdichters die de gasten uren lang, soms den ganschen nacht, door hun improvisaties en kwinkslagen aange naam bezig weten te houden. Oudtijds waren er dichters of rhapsoden, die met de kodyapi op den rug van plaats tot plaats gingen om de oorlogen der gemeenten, de roemruchte daden van een of ander nieuwen held, of wel de droevige gevolgen van een natuurramp te bezingen. De kodyapi was een soort luit van bamboe en met vijf snaren van Manila-hennip voor-

¹⁾ Afgeleid van polo, tiental, Jav. puluh, algemeen Maleisch-Polynesisch.

²⁾ Sorak beteekent eigenlijk gejuich, zooals blijkt uit Jav., Sund., Bataksch surak, Mal. suraq, enz.

³⁾ De Schr. noemt een toast: kangsin, en een gastmaal: abatayo. Dit berust op een misverstand. Abatayo is in 't geheel geen Bikol, maar de gewone toastformule der Tagalogs; men kan het vertalen met „op ons aller gezondheid!"; eig. is aba een uitroep, z. v. a.: ons „komaan!" en tayo is het voornw. 1 ps. mv. inclusief. Kangsin heb ik niet kunnen opsporen; kangay is in 't Tag. „een genoodigde".

zien ¹⁾). Van nieuwere proeven van dichtkunst vermeldt pater Castaño het gewrocht van een blinden zanger van Ligao, bijgenaamd «de Homerus van Ibalon», in welk gedicht op een verdienstelijke wijze de vreeselijke uitbarsting van den vulkaan Mayong op 1 Febr. 1814 bezongen wordt.

De vereering van den Asuang was bijna even algemeen als van den Gugurang, doch verschilde natuurlijk in aard en doel. Van de verschillende ritueele handelingen waardoor men den Booze trachtte af te weren of te verzoenen, worden met name genoemd de hidhid en hogot. De hidhid was een soort van bezwering of duivelbannerij. Wanneer een algemeene ramp, zooals sprinkhanen, pest of orkaan de streek teisterde, verrichtte de Balian de hidhid, waarbij zij den Asuang heftig vervloekte en beval zich van daar te verwijderen. Ook ingeval iemand ziek werd door den Boozen geest, werd de hidhid toegepast, begon men met een pleister van geweekte betelbladen op 't hoofd van den lijder te leggen, en daarna ging de Balian om den zieke heendansen, haar lichaam in duizend bochten wringende, en met gebaren alsof zij bad, den Asuang te bezweren van den zieke af te laten. Genas de zieke, dan schreef men het toe aan de kracht der bezwering; kwam hij daarentegen te sterven, dan was het omdat de Asuang den zieke uithoofde van diens zonden naar de Gagamban wilde medevoeren om hem gruwelijke folteringen te doen lijden. Als men let op de beteekenis van hid in de verwante talen, is het duidelijk dat de term eigenlijk alleen toepasselijk is op de behandeling van eenen zieke met een pleister van geweekte bladen. Het is ook alleszins verklaarbaar dat in 't Bisaya hidhid gebezigd wordt als een woord voor het laatste oliesel. De hidhid bij landplagen is dus een overdrachtelijke term ²⁾).

Onder hogot, eigenlijk worging, ophanging, verstond men een menschenoffer aan den Boozen geest. Bij den dood van een dato of stamhoofd, schreef men dien toe aan de geheime wraakzucht van den Asuang, die zijn honger wenschte te verzadigen aan de ingewanden van den overledene. Om zulks te verijdelen, doodde men den meest geliefden slaaf van den dato en bood zijn ingewanden den Asuang aan, opdat deze het lichaam van het opperhoofd niet zou aantasten. Het is onnoodig te zeggen dat parallelen van een dergelijk barbaarsch gebruik zeer talrijk zijn ³⁾).

¹⁾ Kodyapi, ook Bis. kodyapi, Jav. kacapi, Mal. kăcapi, Batak hasapi, hupapi, Day. kasapi, kutjapi, alles van het Skr. kacchapi, een soort van luit.

²⁾ Hidhid bet. in 't Bis. met olie bestrijken; Tag. hirhir, bevochtigen; het is eene reduplicatie van Tag. hir, waarvan pahir, het zalven; Oudjav. hir, strijken, sprenken, smeren; waarvan hiniran, bestreken (bijv. met sandelpoeder).

³⁾ Vgl. Tijdschrift voor Nederlandsch-Indië, Jan. 1897, blz. 14 en de daar aangehaalde schrijvers.

Het allermeeest verbreid was de vereering der Anito's of zielen der voorouders. Deze waren, evenals de Romeinsche Lares, huisgoden en beschermgeesten, wier beelden geplaatst werden in een huisje hoog in een boom, moog, of wel in de meer bezochte plaatsen van het gehucht. Den huisgenius betitelde men als Tangó; den beschermgeest der gemeente als Parangpan ¹⁾).

Bij 't overlijden van een aanzienlijk heer, maginoó ²⁾), vierden zij de zoogenaamde pasaká, welke daarin bestond dat men het lijk van den gestorvene gedurende langen tijd onbegraven liet en bewaarde, zoolang totdat men al 't noodige in orde had gebracht om met grooten praal de uitvaart te vieren, waarbij aan de geheele dluhan of negerij een overvloedig gastmaal werd toegediend ³⁾). Om het lijk voor bederf te bewaren, werd het gebalsemd, door het van de ingewanden te ontdoen, die ergens werden neergelegd waar het zorgvuldig door slaven bewaakt werd, opdat de Asuang er zich niet meester van zou maken. Daarna werd het lichaam gelegd tusschen twee groote schorsen van den daod-boom ⁴⁾), waardoor het reukeloos en voor een langen tijd onbedorven blijft. Het gebruik om de lijken gedurende drie of vier maanden onbegraven te laten heerscht thans nog bij de Agta's — en, men mag er bijvoegen, bij verschillende andere volksstammen in den Indischen Archipel.

De eerste lijkplechtigheid, basbás geheeten, bestond daarin dat men 't lichaam van den doode wiesch. Het was een algemeen verbreid geloof dat allen die van deze wereld scheidden in een staat van bezoedeling verkeerden, en dat zij, zoo niet vooraf gereinigd, groote folteringen in de macht van Asuang zouden te verduren hebben. Om den overledene van die smadelijke gevangenschap te bevrijden ⁵⁾) maakten de baliáns een kwispel met bladeren van aromatische Chinaasappelen, dien zij in goudwater doopten en waarmede zij op het lijk sloegen onder 't zingen van een lied, kotumba genaamd. Dit alles deden de baliáns vergezeld gaan van lichaamsverwringingen en schelle kreten van droefheid, totdat zij uitge-

¹⁾ Parangpan schijnt te beteekenen: in 't openbaar, daar het eene afleiding is van rangop, zich vertoonen.

²⁾ Maginoo van ginoo, Bis. en Tag. ginoo, groote heer of dame. Verwant is Jav. sinuhun; wat de verwisseling der beginletters aangaat vgl. sinahu met ginahu.

³⁾ Blijkens de beteekenis van saka in 't Bisaya, o.a. onthalen, moet pasaka „'tgeven van een onthaal", dus „doodenmaal" beteekenen.

⁴⁾ Zeker wel dezelfde boom als Bis. dao, volgens Blumentritt's Vocabular de naam van twee boomsoorten: Paliurus Dao, en een Poupartia. Het Jav. rahu wordt opgegeven als Dracontomelon mangiferum.

⁵⁾ Basbás beteekent in het Tag. absolutie; balasbás, geheel afmaken. Vergelijkt men het feitelijk met basbas overeenkomende Jav. bebas, dan mag men aannemen dat met basbás bedoeld is „bevrijding".

put van vermoënis ter aarde zegen, als bezeten door een helschen geest ¹⁾. Wanneer het lijk nu gezuiverd was, dwaalde de ziel des afgestorvenen als Anito, vrij van de wreede dwingelandij des Asuangs, ongestoord rond door de bekoorlijke dreven of in 't dichte lommer der bosschen.

Bij een of anderen tegenspoed die hun in den oorlog overkwam, was het eerste wat zij deden, zich te wenden tot den beroemdsten Anito onder hunne voorouders, met den diepsten eerbied en met hartverscheurende kreten van droefheid en weeklachten. Ten einde het doel van hunne smee-kingen beter en eerder te bereiken, plachten zij een vasten, dool, te houden, waarbij zij zich onthielden van zekere geliefde spijsen als teeken van boete.

Indien iemand een kind had hetwelk hij zielslief had — want zij hadden hun kinderen, vooral de moeders, uitermate lief — verrichtten zij, om het kind van den vloek des Asuangs te verlossen, de zgn. yókod ²⁾, of wel zij brachten eene offerande aan de Anito's. Met dat doel nam men het kind in de armen en stapte daarmee met groote snelheid van den eenen kant des huizes naar den anderen, opdat het kind den Asuang zou ontvluchten en onder de hoede van den Anito komen.

De bijgeloovigheden der oude Bikollers waren talloos; in de geheele hen omringende natuur, nu eens zoo liefelijk en vriendelijk, dan weêr ontzagwekkend en vernielend, maar altoos geheimzinnig, waanden zij in elk verschijnsel goede of kwade voortekens te zien.

Een zeer gewoon bijgeloof onder hen was, dat er aan de oevers der rivieren zekere heel leelijke apen, Angongolód genaamd, leefden, die wanneer zij iemand te pakken kregen, hem zoo vast omklemden dat hij niet losgelaten werd vóórdat hij in een boom veranderd was. Uit dien hoofde nam men de voorzorg, bij 't bevaren van een beschaduwde rivier met een prauw, balato, eerst flinke slagen op de boord van gezegd vaartuig te geven en tegelijk met alle macht te schreeuwen om den Angogolód te verjagen ³⁾.

Een eigenaardig bijgeloovig feest was de halia, hetwelk op de luidruchtigste wijze met trommels, pauken en uitgeholde houten blokken of balalons gevierd werd bij vollemaan, om te voorkomen dat de Bako-

¹⁾ Bij de Zee-Dayaks op Borneo zijn het de manangs, mannelijke ziektebanners, die in zulk een sjamanistische geestvervoering geraken; vgl. Ling Roth. op. cit; voorts Wilken, Het Shamanisme bij de volken van den Indischen Archipel, in de Bijdragen T. L. en Vk. van 1886, pag. 453 vg.

²⁾ Yokod beteekent blijkens het Tag. yokor eigenlijk „eene nijging (als eerbetoen)”.

³⁾ Het Wdb. heeft den vorm angangolód; het is een nom. actoris of partie praes. van een stam kolool, kolood, doch de beteekenis hiervan heb ik niet kunnen opsporen.

nana ¹⁾, een gedrochtelijk monster, de maan zou verslinden en een eklips veroorzaken. Ook in 't Bisaya heeft bakonáua (sic) de beteekenis van «eklips». De voorstelling dat een monster de maan verslindt en daardoor de eklipsen veroorzaakt bestaat zooals men weet, ook in 't volksgeloof der Hindu's, en de Skr. naam van het monster, Rāhu, is in tal van Indonesische talen doorgedrongen, o. a. ook in het Tagalog, waar de naam La ho luidt. Oogenschoon is bakonaua een inheemsch woord, ofschoon de afleiding duister is, en daarom is het twijfelachtig of de mythische verklaring van 't ontstaan van eklipsen eerst uit Indië tot de volken van den Archipel is doorgedrongen.

Zonder twijfel inheemsch is wat de Bikollers van den regenboog, Hablong-Dauani, fabelen ²⁾. Dauani, die den regenboog heeft voortgebracht, was een vermaarde weefster in den ouden tijd en wordt beschouwd als de moeder van alle wevers in lateren tijd.

Gelijk andere volken, op lagen trap van beschaving staande, ziekten toeschrijven aan den invloed van booze geesten, zoo geloofden ook de inlanders van Bikol dat allerlei kwalen door den Asuang veroorzaakt werden. Een natuurlijk uitvloeisel van zulk eene meening is dat men ziekten tracht te overwinnen, niet of weinig door geneesmiddelen, maar door allerlei hocus pocus. De machtige man die in staat wordt geacht de oorzaak der ziekte te verdrijven is dan meer een geestenziener, een toovenaar, dan een geneesheer. Bij de Bikollers heet zulk een personage hokloban ³⁾. Een van de meest gewone praktijken der hoklobans was de haplos ⁴⁾, die wel met eenig ceremonieel gepaard ging, doch in hoofdzaak een redelijke, op ondervinding steunende geneeswijze was. Bij deze kuur wierpen de hoklobans na eene aanroeping van Batala of eene verwensching van Asuang eerst een wortel, tangán ⁵⁾ genaamd, in kokende kokosolie, en wreven met dat mengsel de leden van den zieke. Vóórdat de hokloban zijne kunsten begon, werd hij behoorlijk onthaald op smakelijke gerechten en gedurende de wrijfkuur liet men het hem niet ontbreken aan palmwijn.

De waarzeggerij werd uitgeoefend door de balians. Werd eene balian

¹⁾ Dit schijnt een drukfout, want het Bikol Wdb. geeft bakonáua, en dit komt ook zoo voor in 't Bisaya.

²⁾ Het Wdb. heeft habol ni Dauani, d.i. weefsel van Dauani, of hablon nin Dauani. Ook in 't Bisaya is habol, hablon, weefsel.

³⁾ Ook Tag. hokloban, bezweerder, toovenaar, van hoklob, Bis. hoklog, toover. Bij de Dayaks is de manang zulk een persoon; zie Ling Roth, op cit. Chapt. X.

⁴⁾ Bis. haplos, met bijvorm hapolas, wrijven, afvegen, strijken; het Bikol Wdb. geeft haplas.

⁵⁾ Ontbreekt in 't Wdb. Wel komt voor Bikol, Bis. tangan-tangan, wonderboom, welks vruchten en bladeren een beproefd geneesmiddel zijn.

geraadpleegd om te voorspellen of een zieke zou herstellen of sterven, dan slachtte zij een spierwitte kip, ogis ¹⁾, en trachtte zij door de trillingen van 't hart of de ingewanden er van te beschouwen, het lot van den kranke uit te vorschen.

De balete of Indische vijgeboom was voor de heidenen van Bikol — zoo geheel anders dan voor de Hindu's — een voorwerp van bijgeloovige vrees. Zij geloofden dat zijn invloed noodlottig was en dat hij alles wat door zijn schaduw bereikt werd, in een plant kon veranderen. Vandaar dat zij de nabijheid van een balete ontweken en zorgvuldig vermeden hun huizen dichtbij dien boom te bouwen, uit vrees van in een boomstam veranderd te worden of onophoudelijk wederwaardigheden te ondervinden of voortdurend aan ongesteldheden te sukkelen. De noodlottige balete oefende zoo'n invloed op hun verbeeldingskracht, dat sommige ongelukkigen, als waren zij door een geheimzinnige kracht onweerstaanbaar meegesleept, er toe kwamen zelfmoord te plegen door zich aan een der takken op te hangen.

Een grooten schrik hadden zij ook voor den Popó, een kwaadaardig spook, dat door de hand te leggen op kleine kinderen dezen in hun groei belette en van lieverlede al hun krachten verteerde. Om den toorn van den Popó te doen bedaren, nam men de toevlucht tot de balian, die, na 't prevelen van eenige gebeden, het sap van limoenbladeren op de oogen van het kind deed druppen, hetgeen ten gevolge had dat de Popó week.

Het geloof dat de ziel tijdelijk het lichaam kan verlaten, bestond bij de Bikollers evenzeer als bij hun stamverwanten op Sumatra, Borneo en elders. De oorzaak van ziekten lag dikwijls daarin dat de ziel uit het lichaam verdwenen was, en zoolang ze niet teruggekeerd was, kon de zieke niet genezen. Om nu de ziel te doen terugkomen, riep men de hulp in van de balian, welke dan bány-bladeren ²⁾ plukte, ze boven den zieke heen en weer schudde, en zodoende bewerkte dat de ziel in 't verlaten lichaam terugkeerde, met gevolg dat de kranke aanstonds herstelde. Dit terugroepen van de ziel noemde men sakong ³⁾.

Een schrikbeeld voor de verbeelding der Bikollers was de sarimáo, een woest en schadelijk dier, waarvan men geloofde dat het zich nu en dan plotseling aan de blikken van misdadigers vertoonde om ze met zijne scherpe klauwen te verscheuren. Het is duidelijk dat sarimáo niet anders

¹⁾ Ook Bis. ogis, een albino (onder dieren of menschen).

²⁾ Hetzelfde ook in 't Bis.; het zijn de bladeren van de anahao genaamde palm (Corypha).

³⁾ Het Wdb. heeft hiervoor sakom, verwant met Jav. cakëp, cakup, pakken, daar këm en këp variëteiten zijn van denzelfden wortel; vgl. o.a. Jav. təkëm,

is dan een verbasterd Maleisch *si harimau*, tijger. Ook de Bisayas kennen het woord *salímao*, doch de voorstelling die zij van het dier hebben, is nog nevelachtiger dan die der bewoners van Bikol, want zij wanen dat het een soort van wezel is. Aangezien er op de Filippijnen geen tijgers zijn, is het natuurlijk dat de inlanders geen duidelijke voorstelling van dit dier hebben. Het zou gewaagd zijn te veronderstellen dat de Filippijners eene flauwe herinnering bewaard hebben uit een tijd toen hun voorouders in streken woonden waar tijgers aangetroffen worden. Eerder mag men het er voor houden dat zij het gevreesde dier enkel uit vertellingen, die tot hen doorgedrongen waren, kenden. In de Tagalogsche woordenboeken vindt men *halímao* opgegeven, maar als Bruneisch woord en met de vertaling «leeuw», hetgeen reeds voldoende is om het vage der voorstelling te doen uitkomen, want leeuwen zijn er in den geheelen Indischen Archipel niet.

Het spreekt wel van zelf dat de inlanders veel hechtten aan allerlei toovermiddelen, amuletten, talismans, enz. Tot de toovermiddelen behoorde het kooksel van zeker kruid, *tagahopa* genaamd ¹⁾. Wie van dit kooksel dronk, werd tegen wil en dank de slaaf van dengene die het hem toediende en geheel onderworpen aan diens wil. Het was dus een soort van philtrum. Door 't drinken van een afkooksel van een anderen tooverkrachtigen wortel, *tagohala* of *tagohalín*, verwierf men het wonderdadig vermogen om door de lucht te vliegen, zich te veranderen in een hond, kat of eenig ander dier.

Nog niet lange jaren geleden, verhaalt Pater Castaño, kwam iemand bij hem met de bewering dat zeker individu, die vol behangen was met kruisen en relieken, door het gebruik van zekere wonderbare zalf, waarvan hij 't geheim bewaarde, zich gerust langs de toppen der hoogste kokosboomen kon bewegen zonder in 't minste of geringste duizelig te worden.

Een middel om zich onkwetsbaar te maken, was een amulet hetwelk men *kabal* ²⁾ noemde. Geen pijl, geen speer, hoe scherp ook, kon doordringen in 't lijf van iemand die in 't bezit van zoo'n machtig behoedmiddel was. Als amuletten dienden gewoonlijk Chineesche kopermunten, met een gat in 't midden, ook in Nederlandsch Indië welbekend; soms ook diende tot amulet een grof bewerkt stuk schelp, met de figuur van een vermaarden Anito.

¹⁾ Synoniem hiermede is volgens het Wdb., *tagolmay*. Dit komt overeen met den naam van hetzelfde kruid in 't Bis. *lomay*, dat ook „sussen” beteekent. Ook Bikol en Tag. *hopa* is „sussen, doen bedaren, gunstig stemmen.” Vgl. Sund. *laméh*.

²⁾ Dit beteekent „onkwetsbaar”, blijkens het Mal. *kābal*; vgl. Dayaksch *kabal*, *gabál*, dikhuidig, ongevoelig voor slagen. Het Tag. *kabal*, Bis. *kabal* en *kibál* is volgens de woordenboeken alleen over in de afgeleide beteekenis van toovermiddel om zich onkwetsbaar te maken.

Tot de met tooverij verwante praktijken kan men ook brengen het *hinao*, d. i. bevroeden, raden. Door deze handeling vermochten de *balians* te raden wie de dief was van een geroofd voorwerp ¹⁾.

De *Tagolipod*, zekere plant, was een ander amulet, waardoor men zich onzichtbaar kon maken, wanneer men wilde. Het was voldoende den wortel dezer plant te eten, en door de kracht van het sap werd men oogenblikkelijk onzichtbaar voor alle vervolgers of aanranders ²⁾. Het is overbodig op te merken dat het bijgeloof aan onzichtbaar makende kruiden wijd verbreid was en gedeeltelijk nog is. Tal van voorbeelden vindt men in de Europeesche literaturen der Middeleeuwen. Een andere wortel, de *pato*, had de deugd dat het den dief van een voorwerp doodde, indien hij werkelijk de dader was, terwijl hij ongedeerd bleef, indien hij geen deel had aan den diefstal. De *laáo* was een kruid, waarmede iemand desverkiezende zijnen tegenstander den dood kon aandoen, en zoo hij dat niet wilde, alleen een gezwel of wonde veroorzaken. Van dit kruid maakten zij steeds gebruik wanneer zij zich op een van hun tegenstanders, wiens dapperheid zij duchtten, wilden wreken.

Het ontbrak niet aan tegenmiddelen tegen vergif of tooverij. Zoo geloofden zij dat geen vergif of toovermiddel hun 't geringste kwaad kon doen, indien zij zich bedienden van de *tauak* ³⁾. Dit was zoo'n krachtig middel dat het zelfs de meest gevreesde van alle tooverpraktijken, de *nara-takan*, kon te niet doen. Deze laatste soort van tooverij had de verderfelijke uitwerking, dat zij die er door getroffen werden, het gebruik van hun geestvermogens kwamen te verliezen, zoodat zij ongevoelig bleven voor elke uiting van menschelijk leven.

Bovenstaande staaltjes van bijgeloof zouden met nog veel andere kunnen vermeerderd worden, doch de Schrijver meent dat hij genoeg heeft bijgebracht om ons een denkbeeld te geven van 't *Bikolsche* heidendom. En inderdaad is er uit zijn geschrift zóveel nuttige leering te trekken, dat wij hem voor 't geleverde hoogst dankbaar zijn. De waarde van zijn geschrift heeft hij nog verhoogd door de toevoeging van een fragment van een nog onuitgegeven gedicht, vervaardigd door een ouden inboorling van *Bikol*.

¹⁾ *Hinao* is niet identisch, maar toch vorm- en zinverwant met *Jav. sinahu*, *ginahu*, *binahu*, en ook met *Mal. tahu*, *Toumbulusch tau*, *matau*, weten; *Maori matau*, weten; *Toumbulusch nau*, *nanau*, kenteeken; *Sangirsch naung*, zin, gemoed; enz.

²⁾ Vgl. *Bis. salipod*, verbergen, dekken, beschermen; *Oudjav. liput*, bedekken, *Nieuwjav. limput*.

³⁾ *Bikol* en *Tag. tauak* is klaarblijkelijk een wanvorm voor *tauag*, zooals het woord behoorlijk in 't *Bisaya* luidt, want het is 't *Mal. tawar*, *Jav. tawa*, *Day. tawah*, *Batak tawar*, *Mak. tawa*, *Bug. tawě*.

Dat gedicht, in Spaansche taal en in vierregelige koepletten met assonantie in den tweeden en vierden regel, vertoont in aard en strekking overeenkomst met de oudste Indische Purāṇa's, en ook met de Völuspá der Edda en de Theogonie van Hesiodus; het behelst een mythisch verhaal van de eerste aardbewoners, van den zondvloed, van den strijd der heroën uit den voortijd tegen monsters, enz. Wij hopen eene vertaling van dat fragment te kunnen doen verschijnen in een volgend nummer dezer Bijdragen.

Een Mythologisch gedicht uit de Filippijnen.

Bijdragen tot de Taal-, Land- en Volkenkunde van Ned. Indië,
6^e Volgreeks, dl. III.

1897.

Het Spaansche gedicht van den ouden Bikolschen zanger, waarvan in de vorige aflevering dezer Bijdragen (blz. 238, boven blz. 105—106) melding gemaakt werd, bestaat uit vierregelige koepletten, met telkens acht voeten in den eersten en derden regel, en met zeven in den tweeden en vierden. Inplaats van rijm hebben de tweede en vierde regels assonantie. De inhoud van 't gedicht, dat jammer genoeg maar een fragment is van een grooter geheel, is hoogst eigenaardig, en hoewel in enkele uitdrukkingen de invloed van Spaansche voorbeelden niet te miskennen valt, schijnt het geheel een trouwe weergalm te zijn van oude inlandsche sagen.

Bij de vertaling heb ik de maat der Spaansche verzen gevolgd, behalve dat ik mij veroorloofd heb de assonantie te verwaarloozen daar waar ik om die na te volgen de toevlucht had moeten nemen tot eene al te vrije vertaling.

De eigennamen van legendarische personen en andere wezens worden, met een paar uitzonderingen, in 't mij ten dienste staande woordenboek niet eens vermeld, laat staan verklaard. Ik twijfel niet of er zullen in Bikol zelf nog wel lieden gevonden worden, die inlichting zouden kunnen geven, maar ik heb daar te lande niemand met wien ik in briefwisseling sta. Door thans de aandacht op het merkwaardige gedicht te vestigen hoop ik mededeelingen uit te lokken, die tot aanvulling zullen kunnen strekken van hetgeen aan onze kennis ontbreekt.

Het fragment, het eerste stuk van 't gedicht, luidt in vertaling als volgt.

ILING ¹⁾).

Meld, Kadungung, wat geschiedde
In de tijden van Handión ²⁾;
Laat uw zilvren lier herhalen,
't Zoet gekweel van den Aslón.

Gij alleen toch kunt bezingen
Zooveel goeds en zooveel schoons,
En zooveel geheimenissen
Als dit land in zich bevat.

¹⁾ Iling schijnt de naam te zijn van den persoon die Kadungung uitnoodigt te zingen.

²⁾ Tweelettergrepig uit te spreken.

Zing! verkondig van zijn vorsten
De afkomst en den heldenmoed,
En den oorlog dien zij voerden
Tot Oriól ¹⁾ verwonnen werd.

En verhaal van de geschiednis
Van den ouden grijs Asóg,
Van den jongling Masaraga,
Van den ouden Isaróg ²⁾.

Want gij waart de zoetste zanger,
Die het oor verrukken kon
Van hen die het meer aanschouwden
't Welk den berg Takáy verzwolg.

Zing dan, daar wij allen luistren
Naar uw tooverschoon verhaal,
Wij die hier zijn neergezeten
In de schaauw van een Daod ³⁾.

KADUNGUNG.

Hoort dan, kinderen van Bikol,
Sprak gezwind Kadungung toen,
Wat geschiedde op dezen bodem,
Waar geboren is Handióng.

Een gezegend land is Bikol,
Vruchtbaar de aangeslibde grond,
't Schoonste land der gansche wereld,
't Rijkst bedeed door Vrouw Natuur.

Baltog heette de eerste stervling
Die gewoond heeft in dit land;
Deze kwam uit Batawara,
En was van 't geslacht Lipód ⁴⁾.

Kwam in Bikol bij 't vervolgen
Van een onguur everzwijn,

¹⁾ Tweelettergrepig; vgl. boven blz. 96.

²⁾ Naam van een vulkaan.

³⁾ Vgl. boven blz. 100.

⁴⁾ Lipod beteekent: wat verborgen is. Bota, Maleisch buta, Bisaya bota enz. is „blind”, wara, Bisaya uala beteekent „verdwenen, er niet zijn.”

Dat eens zijne linsa-velden ¹⁾
In den nacht had omgewoeld.

Toen hij d'ever achterhaald had,
Wierp hij zijne speer naar d'aard,
En met zijn herculische armen
Brak hij 't dier den snuit in twee.

Elke kinbak van het ondiep
Mat niet minder dan een el,
Elke slagtang mat twee derde
Van de schacht van Baltog's speer.

Bij zijn terugkeer op zijn goedren
Hing hij beide kaken op
Aan een hoogen Talisay-boom ²⁾
Bij zijn woning te Tondól.

De oude jagers waren alle
Van verwondering vervuld,
Bij het zien van deez' tropheeën
Van hun grooten vorst Baltóg.

Dat aanschouwden ook de stammen
Panikwason en Asóg,
En zij zeiden, nooit nog had men
Grooter everzwijn gezien.

D'ever noemde men Tandaya ³⁾
Van 't gebergte van Ligniún ⁴⁾,
Daar hij treffend in gedaante
Leek op 't monster Behemoth.

Daarna kwam in 't land van Bikol
Met zijn krijgerschaar Handión,
En hij zuiverde van monsters
Binnen kort het gansche land.

¹⁾ Linsa is de naam van zeker eetbaar wortelgewas, volgens 't Wdb., doch het zal wel = Oudjav. lisah, sesamum, wezen.

²⁾ Talisay, ook Tagalog en Bisaya, is de Terminalia.

³⁾ Tandaya, of tandayag is in 't volksgeloof eene groote slang die in zee gaat en in een walvisch verandert.

⁴⁾ Tweelettergrepig.

Talloos veel verdelgingskampen
 Dorst hij tegen hen bestaan,
 En van elke worstling keerde
 Hij als overwinnaar weêr.

Al de eenoogige Driehalzen,
 Die toen woonden in Ponón,
 Bracht hij te eenen maal ten onder,
 Rusteloos, in tien maand tijds.

De gewiekte haaien alle,
 En den wilden buffelstier,
 Die daar rondvloog in 't gebergte
 Temde hij in korten tijd.

De geduchte krokodillen
 — Groote prauwen leken 't wel —
 En de wilde Sarimaó's ¹⁾
 Joeg hij weg van Kolasi.

De verwonderlijke slangen,
 Met Sirenenstem begaafd,
 Heeft hij in de grot van Hantik
 Diep begraven voor altoos.

Maar hij kon niet overwinnen,
 Hoeveel moeite hij zich gaf,
 De allerlistigste der slangen,
 Die geheeten was Oriól.

Deze slang had grooter wijsheid
 Dan de dappre held Handión,
 En betooverde zijn oogen,
 Hem bekorend, vleiend zoet.

En hoe vaak hij strikken spande,
 Te vergeefs — zij spotte er meê,
 Daar zij met haar grooter slimheid
 Zich aan elken strik ontwrong.

Zij bedroog hem menigmalen
 Met verleidelijke taal,

¹⁾ Vgl. boven blz. 103—104.

Want in alle veinzerijen
Was volleerd de slang Oriól.

O, hoe dikwijls door de struiken
Volgde hij haar onverpoosd,
In den waan de stem te hooren
Der verleidelijke Sireen.

Zijne vele reuzenwerken,
De overwinningen behaald,
Alles zou te loor gegaan zijn
Door den invloed van Oriól,

Had zij niet, de wispeltuurge,
Zelve hem geholpen weér,
Om de monsters te overwinnen,
Die onveilig maakten 't land.

Tegen krokodillen vocht hij
Onversaagd een worstelstrijd,
En uit al die kampgebaren
Kwam hij als verwinnaar weér.

Pongo-aper, orang-oetans,
Weken voor zijn aangezicht,
Want de wateren van Bikol
Had hij met hun bloed gekleurd.

't Waren zulke strijdbare apen
Van alom erkenden moed,
Maar de reus dwong hen te vlieden,
Schuil te gaan in Isaróg.

Nadat van het boos gedierte
Dus het land gezuiverd was,
Legde hij zich toe om wetten
Vast te stellen voor zijn volk.

Handióng en zijn metgezellen
Planteden in een bolod ¹⁾

¹⁾ Bolod ontbreekt in 't Wdb., maar is een van elders welbekend woord; Bis., Mongondousch bulud, Ponosakansch bulur, Bugineesch bulu', Bareë buyu, Sang. buludě, berg, heuvel. In 't vers moet het gezomen zijn in den zin van „hoogveld, esch, akker." Denzelfden overgang van begrippen vertoont Tag. bukit, akker, hoewel het etymologisch hetzelfde woord is als Mal. bukit, enz.

Linsa's, welke vruchten gaven
Wel zoo groot als een pansól ¹⁾).

En op lager liggende akkers
Zaaiden zij de weelge rijst,
Welke nog veel eeuwen later
Naar Handióng den bijnaam droeg.

Handióng maakte de eerste kano
Die den Bikolstroom doorsneed,
Maar het roer, alsook de zeilen,
Waren 't werk van Ginantóng.

Deze laatste vond den ploeg uit,
Het hoofdsleuvel ²⁾ en de kam,
De ganta ³⁾ en andre maten,
Sakal ⁴⁾, hakmes en landó ⁵⁾).

't Weefgetouw, en ook de haspel,
Was een vinding van Hablóm,
Die zij eens den koning toonde,
Tot verbazing van elkeen.

Uitgevonden werd — ⁶⁾,
Koron ⁷⁾, kalan ⁸⁾ en pasó ⁹⁾,
En nog ander huisgereedschap
Door het dwergje Dinahón.

En het alfabet heeft Súrat
Zeer vernuftig uitgedacht,
Letters griffend op een steenplaat,
Die Gapón gewreven had.

¹⁾ Volgens het Wdb. is pansol „rasterwerk om een put“, doch dit kan hier niet bedoeld zijn.

²⁾ Pagolon, hoofdkussen; van denzelfden stam als Jav. karang-ulu, Oudjav. karang-hulu.

³⁾ Een maat = 3 liter; Bis. gantang.

⁴⁾ Bis. sakal, hengelroede; hetzelfde woord als Jav. tjěngkal, roede.

⁵⁾ In 't Wdb. landók, houweel.

⁶⁾ In het vers staat hier een schijnbaar Spaansch, mij geheel onverstaanbaar woord gorgoreta.

⁷⁾ D. i. aarden pot of pan; Bis. kolon, Mongondousch kuyon, Ponosakansch kuyan, Sang. kuring, Bentenansch kurin, Toubulusch, Tont., enz. kurě, Bareě kura.

⁸⁾ D. i. komfoor; Bis., Tag. kalan, Jav. kěren.

⁹⁾ Bikol, Bis., Tag. paso, Ibanag patu, Minah. pasu, enz. is „brand, gloed“, dichtelijk Jav. pasu, toorngloed. In 't vers schijnt een oven of iets dgl. bedoeld te zijn.

En zij maakten zich ook huizen, —
 — Doch zeer ongelijk verdeeld —
 In de takken van de boomen
 Banasi en kamagón ¹⁾).

Want het kriede van insecten,
 En de hitte was zóó groot,
 Dat men enkel in de móog ²⁾
 Kon den zonnegloed ontgaan.

En hij gaf rechtvaard'ge wetten
 Voor 't behoud van lijf en eer,
 Die voor al zijn onderdanen
 Golden zonder onderscheid.

Ieder volgde die geboden,
 't Zij hij slaaf was, hetzij heer,
 Nauwgezet de wetten eerend
 Van geslacht en erfenis.

Daarop volgde een groote zondvloed,
 Door Onós ³⁾ teweegebracht,
 Waardoor 't aanschijn van deze aarde
 Werde veranderd heel en al.

Open barstten de vulkanen
 Hantik, Kolasi, Isaróg,
 En terzelfder tijd werd voelbaar
 Een vervaarlijk heft'ge schok.

En de schok die was zóó hevig,
 Dat de zee op 't drooge liet
 Den isthmus van Pasakáo,
 Zooals men dien nu nog ziet.

Afgescheurd werd toen van 't vastland
 't Kleine eiland Malbogón,
 De verblijfplaats der Sirenen,
 Die men heet Hilan, Larjóng.

¹⁾ Welke boom banasi heet, is mij onbekend; kamagon of kamagung is een soort ebbenhoutboom; vgl. Blumentritt's Vocabular s. v. camagon.

²⁾ Eene woning hoog in een boom.

³⁾ Onós, hier verpersoonlijkt, is eigenlijk een appellatief met de beteekenis „wervelwind, typhon, orkaan”, in Tag., Bis. en Bikol.

De zoo statige Inarihan.
Wendde westwaarts haren loop,
Zij, die vóór den tijd des zondvloeds
Zich ontlastte bij Ponón.

In Baté verzakte een berg toen,
En in plaats er van ontstond
't Meer, dat met zijn vischrijk water
't Volk geneert van Ibalon ¹⁾).

Uit de golf van Kalabangan
Verdween eensklaps Dagat-nón,
Van waar de Dumagats ²⁾ waren
Die toen woonden in Kotmón.

Machtig was het rijk van Bikol
In de dagen van Bantóng,
Den getrouwen wapenbroeder
Van den oorlogsheld Handióng.

Deez' zond hem met duizend mannen
Ter verdelging van Rabót,
Die, half beest, half menschlijk wezen,
Groote toovermacht bezat.

Al wie 't zelfde waagstuk hadden
Ondernomen vóór deez' tocht,
Waren in een steen veranderd
Door den toover van Rabót.

Bantóng wist dat deze toov'naar
Een geweldig slaper was,
Die bij dag en zonder voorzorg
Aan den slaap zich overgaf.

Eens ten tijd van overstroming,
Kwam Bantóng met heel zijn schaar,
En eer dat Rabót ontwaakte,
Hieuw hij dezen 't lijf in twee.

Deze slaakte rauwe kreten
Met zoo'n forsche stentorstem,

¹⁾ Dit is de oude naam van 't Bikolgebied.

²⁾ Dumagat is „een zeevarende, visscher op zee“.

Dat het daverde in de rondte,
Schuddend palmen, kamagóns.

Het lijk bracht men naar Libmanan,
Waar 't aanschouwd werd door Handión,
Die bij d'aanblik van het monster
Lang bleef in ontzetting staan.

Want nog nooit had hij een wezen
Dat zóó vreeslijk was, gezien,
Van zoo gruwlijk een gedaante,
Of met zoo'n geduchte stem.

En hier eindigde Kadungung
't Eerste deel van zijn verhaal,
Om hetgeen er verder volgde
Voort te zetten 's andren daags.

Het is mij niet gelukt punten van overeenkomst tusschen de Bikolsche mythen of sagen en die van andere Maleisch-Polynesische volken op te sporen. Zekere algemeene trekken, die men over de geheele aarde verspreid aantreft, bewijzen natuurlijk niets voor een gemeenschappelijken oorsprong. De meeste overeenkomst zou men mogen verwachten bij de zondvloodsage. Doch als men bijv. deze bij de Fidjiërs ¹⁾ vergelijkt met de boven meêgedeelde Bikolsche, treft men niets aan wat een gemeenschappelijken oorsprong doet veronderstellen. Hetzelfde geldt van het zondvloedlied, te taï toko, der Marquesas-eilanders ²⁾. Het Dayaksche verhaal bij H. Ling Roth, *The Natives of Sarawak and British North Borneo*, I, 300, wijkt ook geheel af.

In hoeverre de Bikolsche overleveringen vreemden invloed hebben ondergaan, is vooralsnog niet te bepalen. Onder de eigennamen komen geen uitheemsche voor, hetgeen opmerking verdient, omdat het Bikol anders ettelijke Sanskritwoorden, vermoedelijk door tusschenkomst van het Tagalog en Bisaya heeft overgenomen, als daar zijn diwata uit Skr. dewatā; naga zekere boom, Skr. nāga; batala = Skr. bhātṭāra, blijkens de *l* voor *r* uit het Tagalog in het Bikol overgegaan; balidaya, handeldrijven, uit Skr. wāṇijya; kota, vesting; e. a.

¹⁾ F. Williams, *Fiji and the Fijians*, p. 196.

²⁾ Meêgedeeld uit de handschriftelijke verzameling van Lawson door A. Fornander *An Account of the Polynesian race*, I, 225.

Eene zondvloedsage van de Filippijnen.

Int. Archiv für Ethnographie.

1897.

Het door den Heer W. E. RETANA te Madrid uitgegeven *Archivo del bibliófilo filipino* bevat een belangrijke bijdrage tot de kennis van 't oude heidensch geloof der Filippijners van Pater FR. JOSÉ CASTAÑO, Rector van 't Zendelingscollege te Almagro in Spanje. Aan bedoeld geschrift, getiteld *Breve noticia acerca del Origen, Religión, Creencias y Supersticiones de los antiguos indios del Bicol*, is toegevoegd een fragment uit een onuitgegeven Spaansch gedicht van een ouden inlander van Bikol, waarin de wording der aarde en de geschiedenis der heroën uit den mythischen voortijd tegen booze machten bezongen wordt. Eenige koepletten van dat gedicht hebben betrekking op eene zondvloodsage, welke, zooals men verwachten kon, gelocaliseerd is. Ter aanvulling van hetgeen bij ANDREE: *Die Flutsagen* blz. 33 over deze sage op de Filippijnen voorkomt, laat ik hier eene vertaling volgen van bedoelde koepletten, die te lezen staan op p. 54 van de *Breve noticia* (Archivo d. b. f. Deel I).

Daarop volgde een groote zondvloed,
Door On ós teweeggebracht,
Waardoor 't aanschijn van deze aarde
Werd veranderd heel en al.

Open barstten de vulkanen
Hantik, Kolasi, Isarog,
En terzelfder tijd werd voelbaar
Een vervaarlijk heft'ge schok.

En de schok die was zóó hevig,
Dat de zee op 't drooge liet
Den isthmus van Pasakáo
Zooals men dien nu nog ziet.

Afgescheurd werd toen van 't vastland
't Kleine eiland Malbogón,
De verblijfplaats der Sirenen,
Die men heet Hilan, Larjóng.

De zoo statige Inarihan
Wendde westwaarts haren loop,
Zij, die vóór den tijd des zondvloeds
Zich ontlastte bij Ponón.

In Bató verzakte een berg toen
 En in plaats er van ontstond
 't Meer, dat met zijn vischrijk water
 't Volk geneert van Ibalón.

Uit de golf van Kalabangan
 Verdween eensklaps Dagat-nón,
 Van waar de Dumagats waren,
 Die toen woonden in Kotmón.

Deze verzen vereischen geen nadere toelichting, dan voor zooverre de daarin voorkomende eigennamen niet van algemeene bekendheid zijn. Onós, in 't gedicht verpersoonlijkt, is eigenlijk een appellatief, in 't Bikol, Tagalog en Bisaya, met de beteekenis «wervelwind, typhon, orkaan». — De geographische namen worden voor een deel vermeld in Appendix C bij RETANA'S uitgave van MARTÍNEZ DE ZÚÑIGA, *Estadismo de las Islas Filipinas* (Madrid 1893). De vulkaan Hantik wordt niet opgegeven; misschien is het een andere naam voor den vulkaan van Albay of Mayon, of wel voor den Bulusan Kolasi wordt door RETANA vereenzelvigd met de Piek van Talisay. De Isarog is een uitgebrande krater NO. van de Mayon gelegen. Pasakáo, waaraan de landengte haar naam ontleent, is een marktvlek op de grens der provincie Camarines. Inarihan schijnt een andere naam te wezen voor den Bikolstroom, ook Naga geheeten. Bató is de naam van een meer in de provincie Camarines. Ibalon is de oude naam van 't Bikolgebied. Dumagat beteekent een zeevarende, visscher op zee, van dagat, zee.

De zaak der Filippijners.

Tijdschrift voor Ned.-Indië.

1899.

Volgens de dagbladen is de toestand op de Filippijnen «kritiek». Dat wil zeggen, de inboorlingen die na herhaalde opstanden het Spaansche juk hebben afgeschud zijn niet geneigd hun nek te krommen onder het juk der Noord-Amerikanen. Deze laatsten, ten minste de Jingo's onder hen, vinden zulks heel raar en ongepast. Zij beweren in hun oorlog tegen Spanje een rechtsgrond te hebben om het land in te palmen van lieden die *ook* tegen Spanje gestreden hebben, en zij laten zich bij een vredesverdrag door Spanje een grondgebied afstaan, dat feitelijk niet meer in 't bezit der Spanjaarden was. Wat de 7 millioen menschen, die van ouder tot ouder dat gebied bewoond en oorbaar gemaakt hebben, wenschen, komt niet in aanmerking; die worden beschouwd als vee of nog minder. En toch zijn het de Filippijners geweest, die op verscheiden eilanden aan het Spaansche gezag een einde gemaakt en het door eene eigen regeering vervangen hebben; eene regeering die dadelijk de hand geslagen heeft aan de hervorming van 't hooger onderwijs; een wet op den leerplicht voorbereidt; geregeld de belastingen int; tucht en orde handhaaft, en wel op zulk eene wijze dat er minder gruwelen en buitensporigheden zijn gepleegd dan bv. gedurende de groote Fransche omwenteling. Daarentegen hebben de Noord-Amerikanen niets anders gedaan dan dat zij eenige oude Spaansche schepen in brand hebben geschoten. Anders hebben zij geen enkel gevecht tegen de Spaansche troepen op Luzon geleverd, en zoo de bevelhebber van Manila de stad aan hen bij kapitulatie heeft overgeleverd, dan was het omdat Manila onvermijdelijk anders in handen der opstandelingen zou gevallen zijn.

Om zich een denkbeeld te vormen van den huidige staat van zaken op de Filippijnen heeft men meer noodig dan de schaarsche berichten in de Europeesche en Amerikaansche nieuwsbladen. Zelfs indien al die berichten juist waren, zouden ze ons niets leeren omtrent de denkbeelden, gevoelens en plannen van Aguinaldo en de zijnen. Wie zich daaromtrent wil inlichten, zal wel doen met kennis te nemen van hetgeen men aantreft in de kolommen der dagbladen, welke aan de belangen der Filippijnsche onafhankelijkheid gewijd zijn.

Een van die bladen is de in 't Spaansch geschreven *Independencia*. Omdat een ieder kunne oordeelen in welken geest dit blad geschreven wordt, deelen wij hier een hoofdartikel mede uit het nommer van 30 November laatstleden. Het artikel, den titel voerende *Vrede en Oorlog*, luidt in vertaling als volgt:

«Vóór de bekendmaking van den vermoedelijken uitslag van 't Congres te Parijs in zake de Filippijnen, heeft de Filippijnsche gecommiteerde daar ter stede in besliste termen de houding der Filippijnen verklaard: «De Filippijners zullen niet dulden dat zij zelven en hunne haardsteden als koopwaar gekocht en verkocht worden; zij zijn bereid om te vechten tot het uiterste ter verdediging van hunne rechten.»

«Wij hebben meer dan eens gezegd, en al heeft men het steeds eene ongepaste aanmatiging beschouwd van een volk dat pas geboren is, wij herhalen het, dat de Filippijners niet geneigd zijn om met hunne onafhankelijkheid te transigeeren. Dit is het programma van het land, hierin zijn regeering en volk één van zin. Dit is voorzeker niet de weg tot vrede, maar het is de weg des rechts.

«O, wij zijn de eersten om den vrede te verlangen. Dat hij kome, spoedig kome! Laten er geen beroeringen op dezen bodem zijn, wij willen niet meer bloed, wij hebben reeds veel vergoten. In de worsteling vallen veel nuttige menschen, veel voortreffelijke geesten, veel brave harten. Het zweet, niet het bloed, is hetgeen de velden moet besproeien, hetgeen moeder natuur moet bevruchten. Onder den vrede bloeit en groeit alles; onder den oorlog verarmt en verwelkt alles.

«Maar het is noodig dat men ons niet in onze rechten aantast. Ter verdediging daarvan hebben wij gestreden tegen Spanje, ter verdediging daarvan zullen wij weder ten strijde gaan, indien wij hiertoe getart worden. Nooit zal onze zwakheid en onze hulpeloosheid ons doen versagen. Wij zullen enkel voor ons recht kampen, niet uit overmoed of berekening. Wij zoeken de onafhankelijkheid, omdat wij de slavernij haten, omdat wij gevoeld hebben wat de pijn is der ketenen, en wij zullen voor dit ideaal ons leven weten op te offeren.

«Onze rechten zijn onbetwistbaar. Spanje is door ons overwonnen over het geheele gebied waar wij heerschen. Luzon en een gedeelte der Bisaya-eilanden en van Mindanao zijn ons door de kracht onzer wapenen. Wij zijn daarbij min of meer door het lot begunstigd. Amerika heeft ons zijdelings geholpen door de blokadé van Manila en onze zegepraal verhaast, maar ook zonder haar zou de omwenteling tot stand zijn gekomen en vroeger of later gezegevierd hebben.

«Spanje hield op hier te heerschen van 't oogenblik af dat de geest van het land tegen haar in verzet was gekomen. Wij hielden de onafhankelijkheid voor verzekerd — zooals onze afgevaardigde de heer Agoncillo in een zijner verklaringen zeer juist gezegd heeft — vóór de oorlogsverklaring aan Spanje door de Vereenigde Staten.

«De provincies, die nog aan Spanje onderworpen zijn, maken nu reeds

deel uit van onze nationale eenheid door hunne gezindheid. Spanje oefent geen gezag over de rest van den Archipel uit dan dat van vrees en schrik ¹⁾).

«En Spanje wil over dezen geheelen Archipel beschikken? Hoe kan zij iets afstaan, wat haar niet meer toebehoort? Op welk recht kan zij zich nog beroepen? Of hoe kan Amerika zich toeëigenen wat zij niet van Spanje ontvangen heeft? Welke regelen van goddelijk of menschelijk recht zullen zulk een verkoop rechtvaardigen? Daargelaten dat het verkoopen van volken, in 't volkenrecht, een dier theorieën is, welke bestemd is om te verdwijnen, omdat ze indruischt tegen de begrippen der hedendaagsche beschaving. Volken verkoopt men niet zooals paarden of huizen. Zoo men zich beijverd heeft den slavenhandel af te schaffen, omdat die den verkoop van personen in zich sloot, waarom behoudt men dan den verkoop van geheele volken, die toch vrij moeten blijven, wanneer zij geen deel uitmaken van deze of gene natie?

«Neen, nooit zullen wij den ongerijmden verkoop van ons grondgebied zonder protest laten. De Filippijners hebben hun programma, waar zij niet van zullen afwijken; wat ook het lot zij, dat hen wacht, zij zullen zich verzetten behandeld te worden als koopwaar.

«Washington heeft deze toepasselijke woorden uitgesproken: «Wat kan het ons schelen, meer of minder stuivers voor elk pond thee te betalen? Wij handelen alleen over ons recht». Hetzelfde zeggen wij. Wat kan het ons schelen ons te wagen in een strijd, welks uitkomsten wij niet vermogen vooruit te zien! Wij strijden alleen voor ons recht.»

Tot zoover het artikel der *Independencia*. In hoever de Filippijners de noodige volharding bezitten om het met onloochenbaar goeden wil en onmiskenbaar beleid ondernomen werk der vestiging van een inheemsch bestuur tot een goed einde te brengen, kan alleen de tijd leeren. De vraag is ook, of men hun den tijd zal laten zich tot een onafhankelijk en algemeen als zoodanig erkend gemeenebest te ontwikkelen. In eene eeuw als de onze, die rijker is aan voorbeelden van schromelijke rechtsverkrachting dan eenige eeuw te voren, mag men het ergste vreezen.

¹⁾ Na den datum van het artikel heeft ook Ilo-ilo zich overgegeven. Noot van den vert.

De toestand op de Filippijnen.

Tijdschrift voor Ned.-Indië.

1900.

Het is nu meer dan een jaar geleden, dat de Regeering der Vereenigde Staten aan hare Filippijnsche bondgenooten in den oorlog tegen Spanje te kennen gaf, dat zij onwrikbaar besloten had de Filippijners de zegeningen van een geregeld bestuur deelachtig te doen worden; met andere woorden, het land in te pakken. Zulk een handelwijze, zeer gewoon tegenover overwonnenen, maar nieuw tegenover trouwe bondgenooten, strookte volstrekt niet met de begrippen van rechtvaardigheid en goede trouw, zooals de inlanders, in overeenstemming met andere, minder nieuwerwetse menschenkinderen, hadden. Bij slot van rekening hadden de Filippijnsche opstandelingen 't zwaarste werk gedaan; zij hadden bijna geheel Luzon aan de Spanjaarden ontveldigd, en alleen de hoofdstad werd, met hunne hulp nog wel, door de Amerikanen ingenomen. Geen wonder dat hun gevoel tegen de handelwijze der Amerikaansche Regeering in opstand kwam en dat zij moedig de wapenen opvatteden om hun geboortegrond te verdedigen.

Het spreekt van zelf dat de Amerikanen nu voor de keuze gesteld worden, of zich te vergenoegen met een protectoraat over den Archipel, waartoe de eilanders bereid waren, of de «opstandelingen», zooals de vroegere bondgenooten nu genoemd werden, gewapenderhand te dwingen onderdanen te worden van den heer Mc. Kinley. Het eerste alternatief was in strijd met de «eer» van den Staat; er schoot dus niets over dan het tweede. De krijgsverrichtingen namen een aanvang en werden met horten en stooten voortgezet. De strijd heeft nu reeds meer dan een jaar geduurd, zonder noemenswaardig resultaat. Wel is waar was de satraap der Noord-Amerikaansche Republiek onvermoeid in 't zenden van telegrafische overwinningsberichten; wel is waar is Aguinaldo al ettelijke malen dood geweest en dan op geheimzinnige wijze weer levend geworden, evenals generaal Luna, maar van vorderingen in 't onderwerpen der bevolking merkt men niets — met uitzondering van de hoofdstad Manila, waar generaal Otis, de satraap, door confiscaties, knevelarijen, gevangenisstraffen, enz. zich een waardig navolger betoont van de allerslechtsten onder de gewezen Spaansche gouverneurs.

De gebeurtenissen die thans in een ander werelddeel plaats grijpen en, men mag zonder groote overdrijving zeggen, de geheele wereld in spanning houden, hebben in de laatste maanden de aandacht van hetgeen er op de Filippijnen gebeurt afgetrokken. Toch moet het ons, om meer dan

één reden, niet onverschillig zijn te weten wat daar ginds gedaan en gedacht wordt.

De aanleiding om hier 't een en ander over den huidige toestand op de Filippijnen mede te deelen, is gelegen in een vlugschrift, in November anoniem te Manila gedrukt maar langs een omweg tot mij gekomen. Het in 't Spaansch opgestelde geschrift is getiteld «La Política actual en Filipinas», waarbij als Engelsche titel gevoegd is: «Present Policy in the Philippines. A short account of Philippine affairs und views thereof».

Het uitgedrukte doel van de opstellers van 't vlugschrift is, de bezadigde lieden in Amerika te betoogen hoe dringend noodzakelijk het is de gebeurtenissen op de Filippijnen uit een ander gezichtspunt te beschouwen dan generaal Otis en zijne handlangers doen. Het geschrift is dus eene pleitrede tegen het thans heerschende dwangstelsel, en het ligt in den aard der zaak dat zulk een vertoog meer of min partijdig en eenzijdig is. Wij moeten dus niet alle klachten en beschuldigingen voetstoots aannemen zonder de tegenpartij gehoord te hebben, maar deze laatste, d. i. de satraap van Mc. Kinley, heeft in zijn talrijke telegrammen zooveel bewijzen van onbetrouwbaarheid gegeven, en tevens van onbekwaamheid, dat wij den schrijver van «La Política actual» wel geloof mogen schenken, omdat zijn mededeelingen in overeenstemming zijn met hetgeen wij van elders weten.

Terecht zeggen de anonyme schrijvers dat aan generaal Otis de kiesche taak was opgedragen een jong, moedig volk, vol geestdrift en zelfopoffering, maar beleedigd en verontwaardigd over de heerschzucht van 't Amerikaansche imperialisme, dat zoo onverwacht de goede verstandhouding tusschen de bondgenooten kwam verstoren, voor zich te winnen. Doch de generaal, in plaats van te trachten de sympathie te wekken van de plaatsen waarin een Amerikaansch garnizoen ligt, zet alles op haren en snaren om eene politiek van onderdrukking te bestendigen, terwijl hij de hand leent tot eene ongerechte uitzuiging der inboorlingen door middel van gevangenis, omkooprij, boeten, borgtochten, enz. Aan klachten over wanbedrijven wordt geen gehoor gegeven; de stem des volks wordt met bedreigingen gesmoord; ongegronde vermoedens van anti-americanisme worden als gruwelijke misdrijven beschouwd; aan Filippijnsche verraders wordt uitsluitend het oor geleend tegenover allen die het beneden zich achten te kruipen.

«Elken dag, elk uur worden in de plaatsen die door geweld aan de souvereiniteit van Amerika onderworpen zijn geworden, daden gepleegd die getuigen kunnen van de misdadige onderdrukking van 't natuurlijk recht der volken.»

Er worden in 't vlugschrift allerlei feiten ten bewijze van 't boven beweerde aangevoerd, maar begrijpelijkerwijze zonder vermelding van namen,

omdat de dragers hiervan anders bloot zouden staan aan de strengste vervolging.

Men zal zich herinneren dat in den loop van 't vorige jaar door de Amerikaansche Regeering eene burgerlijke commissie, onder voorzitterschap van den heer Schurman, werd afgevaardigd om den staat van zaken op de Filippijnen op te nemen en middelen te beramen tot invoering van een burgerlijk bestuur. De uitkomsten van 't onderzoek, voor zooverre die door genoemden heer openbaar zijn gemaakt in de «Chicago Record» van 14 September 1899, verspreiden weinig licht; ze bevatten weinig wat wij niet reeds van elders wisten, of zelfs beter wisten. Aan de goede bedoelingen der commissie behoeft niet getwijfeld te worden, maar het schijnt dat ze niet den rechten weg heeft ingeslagen om de waarheid, althans de volle waarheid, op het spoor te komen. Volgens de anonymi hebben de leden der commissie bij 't verzamelen van hun gegevens uitsluitend vertrouwd op de mededeelingen van Filippijnsche pluimstrijkers en verraders. Wel is waar heeft de commissie ook andere personen gehoord die niet tot bovengemelde categorie behooren, maar deze verzwegen hun gevoelens uit vrees van zich 't verwijt van «anti-amerikaansch» te zijn op den hals te halen, of wel zij zeiden iets waaraan men niet het minste gewicht hechtte.

Uit het verslag van Mr. Schurman halen de opstellers van 't vlugschrift ettelijke punten aan, om te bewijzen dat de commissaris onvolledig is ingelicht. Zij bestrijden in de eerste plaats de bewering dat alleen de Tagalogs de wapens tegen 't Amerikaansch gezag hebben opgevat. De legers der Filippijnsche patriotten zijn samengesteld uit alle inlandsche stammen: onder de generaals en andere legerhoofden zijn Ilokanen, Pampanga's, Pangasinans, Bikols, Bisaya's, wier namen opgenoemd worden. Ook is het, zeggen zij, een drogreden, wanneer de commissaris verklaart dat er geen nationale opstand is omdat er geen Filippijnsche natie is, alleen een menigte van stammen, die verschillende talen spreken. De commissaris vergeet dat in de meeste landen, ook in de Vereenigde Staten, door de inwoners van verschillende afkomst meer dan ééne taal gesproken en geschreven wordt; er zijn zelfs landen waar meer dan één officieele taal in zwang is, bijv. Zwitserland en België. De bewoners der Filippijnen spreken verschillende, maar toch onderling nauwverwante talen en zij behooren alle tot hetzelfde menschenras en voelen zich als zoodanig. Filippijners van alle stammen, met inbegrip der nog heidensche Igorroten en Acta's, hebben getoond dat zij goed en bloed veilig hebben om de Regeering der Filippijnsche Republiek te ondersteunen. Verscheidenheid sluit geen eenheid uit, eene eenheid die zich openbaart in gelijkheid van doel, en in de offervaardigheid om dat doel te bereiken.

«Mr. Schurman», zoo vervolgen de schrijvers, «zegt dat de Vereenigde Staten de verantwoordelijkheid op zich hebben genomen om orde en vrede te handhaven van 't oogenblik af dat zij krachtens het verdrag met Spanje de souvereiniteit over de Filippijnen hebben aanvaard. Dit nu begrijpen de inlanders evenmin als Mr. Schurman zelf en de zijnen, vooreerst omdat de Amerikanen het zijn die den vrede verstoren en de orde 't onderste boven keeren door allerwege schrik en rouw te verspreiden; en ten andere omdat de Vereenigde Staten geen recht hadden om de souvereiniteit te aanvaarden op grond van het vredesverdrag met Spanje, noch anderszins, vermits dat verdrag gesloten werd 10 December 1898, op welken datum de Filippijnen geen ander gezag erkenden dan dat der daar gevestigde Republiek en waarop feitelijk en rechtens de heerschappij van Spanje reeds was afgeschud.

Ten opzichte van 's heeren Schurman's verzekering dat de Filippijners niet de geschiktheid bezitten om zich zelve te besturen, wordt opgemerkt dat de commissaris niet bevoegd was zoo iets te beweren; hoogstens kon hij zeggen dat hij het niet wist, aangezien hij het niet gezien heeft, noch betrouwbare inlichtingen daaromtrent bezat. De anonymi durven de verzekering geven dat het grondgebied, door de Filippijnsche Republiek bezet, vrij wat beter bestuurd wordt dan Manila, de hoofdstad en zetel van den generaal Otis. Dit laatste — voegen wij van onzen kant er aan toe — wordt ten volle bevestigd door berichten van geheel onpartijdige personen, zoowel in dagbladen als in vertrouwelijke brieven.

De stellers van 't vlugschrift leggen de verklaring af, dat zij met de meest vriendschappelijke gevoelens jegens het vrijzinnige Amerikaansche volk bezielde zijn en dat zij de eersten zijn om te wenschen dat de banden van vriendschap tusschen Amerikanen en Filippijners nauwer worden toegehaald, maar tevens geven zij onbewimpeld te kennen dat het volharden in de thans gevolgd wordende politiek tot eene voor beide partijen schadelijke ontkenning zal leiden.

Ten bewijze van de goede gezindheid der inboorlingen jegens de Amerikanen — niet te vereenzelvigen met de kliek van generaal Otis — halen de schrijvers het volgende feit aan. Toen op 31 Augustus 1899 het feest gevierd werd ter herinnering aan de afkondiging van de Onafhankelijkheid te Balintawak 1896, eischte het Filippijnsche leger de invrijheidstelling van alle Amerikanen die het krijgsgevangen had gemaakt, zeggende dat dezen als broeders moesten behandeld worden, want men kon niet gelooven dat het volk van Washington zich tegen de erkenning der begeerde Onafhankelijkheid zou verzetten. Bij die gelegenheid werd hulde gebracht aan Washington, Franklin, Lincoln en de democratische partij van Noord-

Amerika, en een *pereat* gedronken op het imperialisme, de heerszucht en het brutaal geweld, dat rechtvaardigheid, vooruitgang en vrijheid onderdrukt.

Met deze zinsneden eindigt het vlugschrift, waarvan wij gerust mogen aannemen dat het de stemming weêrgeeft van de groote meerderheid der Filippijners in Manila en andere plaatsen, waar de Amerikanen meester zijn. Hoe de patriotten — of zooals zij in officieelen Amerikaanschen stijl heeten: opstandelingen — tegenwoordig gestemd zijn, vernemen wij niet. Vermoedelijk is hun gewezen vriendschap voor de Yankees tot het vriespunt gedaald. In allen geval houden zij den strijd tegen den overweldiger nog vol, en, naar het schijnt, niet zonder gunstig gevolg.

Voor ons, Nederlanders, is het van 't uiterste gewicht den loop van zaken op de Filippijnen nauwlettend gade te slaan. Menigeen zoowel hier te lande als in onze Oost maakt zich over de vestiging der Amerikanen zoo nabij ons gebied zeer ongerust, en, voorzeker, niet geheel zonder reden. Een overmachtige nabuur is altoos gevaarlijker dan een zwakke, zooals Spanje was, en indien de geestelijke epidemie, die «imperialisme» heet, ook in de Vereenigde Staten voortwoekert, wordt de zaak eerst recht bedenkelijk, te meer nu aan 't volkenrecht, door de stilzwijgende goedkeuring der mogendheden, een nieuw artikel is toegevoegd, namelijk dit, dat het aan een Staat geoorloofd is het bedrijf van bandiet uit te oefenen. De vraag is echter of het gezonde deel van 't Amerikaansche volk niet zal inzien dat er in imperialisme een gevaar schuilt voor hun republikeinsche instellingen, en aan deze laatste zijn ze toch nog oprecht gehecht. Zelfs in 't geval dat zij er in slagen den Filippijnschen Archipel te onderwerpen, is het twijfelachtig of zij begeerige blikken naar 't Zuiden zouden werpen. De bodem der Filippijnen is door de natuur zóó mild bedeed, zóó vruchtbaar en rijk in delfstoffen, dat ze onze koloniën niets te benijden hebben. Het is meer in 't belang van de koloniseerende mogendheid de onmetelijke hulpbronnen dier eilanden te ontwikkelen dan nieuwe veroveringen te maken.

Met dat al schrijft ons, in afwachting van de dingen die komen kunnen, de voorzichtigheid voor, niets te verzuimen wat strekken kan om de welvaart en tevredenheid der inlandsche bevolking in onze overzeesche gewesten te bevorderen. Wij zijn door de macht der omstandigheden nu eenmaal bestuurders van den Indischen Archipel geworden; het is onze dure plicht die bestuurstaaak zóó te vervullen dat geen ander het zou kunnen verbeteren. Schieten wij in die taak te kort, dan verdienen wij niet beter dan dat een ander onze plaats inneemt. Vooralsnog ontbreekt er nog veel aan, vóórdat wij ons op ons werk kunnen verhoovaardigen, en wij hebben nog veel goed te maken van hetgeen wij verzuimd of misdreven

hebben, maar welke koloniale mogendheid kan zich beroemen haar vollen plicht jegens hare onderdanen van een ander ras vervuld te hebben? Indien wij de tekortkomingen en gruwelen, door andere Europeanen in overzeesche gewesten gepleegd, wilden opsommen, zouden wij eene vervaarlijk lange lijst kunnen opstellen, doch waartoe zou dat dienen? De fouten van anderen mogen onze eigene niet verontschuldigen; integendeel moeten ze voor ons een waarschuwing zijn om niet in dezelfde te vervallen en een spoorslag om de gebreken die ons aankleven te verbeteren.

Men spreke niet van onze machteloosheid. Geen mensch, geen volk is te machteloos om goed te doen. Wie zegt dat hij zulks niet kan, zegt dat hij niet wil.

Het blijft altoos mogelijk, dat niettegenstaande het welslagen van onze ernstige pogingen om ons van onzen plicht te kwijten, men ons toch niet met rust zal laten; dat geweld en overmacht in de plaats treden van recht en billijkheid. Mocht het eenmaal zoover komen, laten wij dan zorgen dat wij onszelven niets te verwijten hebben. Men zal ons dan vrijelijk — krachtens de beginselen van 't hedendaagsch volkenrecht, dat paskwil — van alles kunnen berooven, maar één ding zal men niet bij machte wezen ons te ontnemen: De troostrijke overtuiging dat wij onzen plicht naar eer en geweten hebben volbracht.

XII.

GERMAANSCH.

Proeve eener taalkundige be-
handeling van het Oost-
Geldersch taaleigen.

De Taalgids, VII en VIII.

Utrecht, 1865 & 1866.

Men neemt algemeen aan, dat de bewoners van dat gedeelte van ons land, hetwelk zich van den IJssel tot aan de Duitsche grenzen uitstrekt, behooren tot die groote afdeeling van den Germaanschen stam, welke men de Saksische noemt. De gewestelijke spraak van Twente en de Graafschap Zutphen, in de hoofdzaak één en hetzelfde dialect, vertoont inderdaad nog heden ten dage opmerkelijke afwijkingen van onze gewone schrijf- en spreektaal, het Nederlandsch, en zelfs van de tongvallen, die in Gelderland aan deze zijde van den IJssel worden gesproken. Juist in de meeste punten, waarin de taal van den Heliand, het zoogenoemde Oud-Saksisch, afwijkt van het spraakgebruik der Karolingische Psalmen, de oudste gedenkstukken van het Nederlandsch, verkeerdelijk ook Hollandsch geheeten, juist in dezelfde punten wijkt het Twentsch en Oost-Geldersch af van ons heden-daagsch Nederlandsch.

Met evenveel recht als de taal der genoemde Psalmen Oud-Nederlandsch kan heeten, kan het Twentsch en Graafschapsch den naam dragen van Nieuw-Saksisch. We beweren daarom niet, dat de Heliand in het oostelijk deel van ons rijk ontstaan is, want het Westfaalsch is ook een Nieuw-Saksisch dialect, en zoover als onze kennis thans gevorderd is, lijkt het waarschijnlijker dat de Heliand in Westfalen thuis behoort, dan in Gelderland of Overijsel.

De taalkundige proeve, die wij laten volgen, omvat eigenlijk niet het geheele Oost-Geldersch of Graafschapsch, daar ze zich bepaalt tot de taal, zooals die gesproken wordt in de omstreken van het stadje Groenlo. Iedereen, die zich ooit de moeite heeft gegeven te letten op het onderscheid tusschen de taaleigens, ik zeg niet van een provincie of district, maar tusschen die van naburige dorpen, zelfs van een stad en het omliggende platte land, weet dat het ondoenlijk is in een kort bestek al de schakeeringen terug te geven, welke men op eenige uren omtreks kan opmerken. Dit gaat door zelfs voor plaatsen, waar het veelvuldig gebruik der algemeene spreek- en schrijftaal de dialectische eigenaardigheden min of meer heeft afgestompt, hoeveel te meer dan onder eene bevolking, die de officieele taal slechts gebrekkig op de scholen leert; en daarenboven is de officieele, aangeleerde taal te veel afwijkende van haar eigene, dan dat ze de eerste in den vertrouwelijken omgang zouden overnemen.

Zooals men licht begripen kan, wordt de taal onder de boeren zuiverder gesproken dan onder de stedelingen, ten minste dan onder de hoogere

standen in de steden. De laatsten komen meer in dagelijksche aanraking met lieden uit andere oorden des rijks, en doen hun best om bij voorkomende plechtige gelegenheden, Hollandsch te praten. Al keeren zij in den huiselijken kring tot hun eigen tongval terug, de omgang met anders sprekenden laat niet na op hen te werken, zonder dat zij er altijd van bewust zijn. De boer daarentegen spreekt altoos zooals hij het van vader en moeder geleerd heeft, en doet zelfs geen moeite met «heeren» anders te spreken, want hij weet, dat dezen in den regel hem verstaan, en hij verstaat ook hun «Hollandsch» tamelijk wel.

Over het algemeen gelijkt het taaleigen der Graafschap, met alle afwijkingen in klank en in taalvormen, genoegzaam op het Nederlandsch, om bij menig Hollander de gedachte op te wekken, dat «ze daar in den achterhoek een raar taaltje er op na houden». Natuurlijk; hij herkent zooveel woorden, die hij zelf altijd anders heeft uitgesproken; en daar zijn eigen uitspraak de ware, de mooie, de beschaafde is, ligt bij hem de gevolgtrekking voor de hand, dat de boeren het Hollandsch verbrabbelen. Immers ze zeggen *jû* voor *ja*, ze *loopt* voor ze *loopen*, enz.

Is onze Hollander een min of meer ontwikkeld man, toegerust met eenige vrijzinnige begrippen (misschien moet ik om zuiver Hollandsch te schrijven, «*liberale* begrippen» zeggen), dan ziet hij wel in, dat het boerendialect geen verbasterd Nederlandsch is, maar een op zich zelf staande tongval. Die overtuiging zal hem stemmen tot zachtmoedigheid en medelijden bij de beoordeeling van de waarde van het gewestelijk taaleigen. Desniettenstaande zal hij zich niet recht kunnen verzoenen met de vreemde klanken.

Het is een uitgemaakte zaak, dat men door te twisten over den smaak niet veel kan uitmaken. Ons voornemen is het dan ook niet te betoogen, dat het Graafschapsch sierlijk of lomp is, al kunnen we niet nalaten in het voorbijgaan aan te merken, dat de boerentaal een grooter rijkdom en afwisseling van klanken bezit, en een fijner, consequenter grammatica dan het Nederlandsch.

§ 1.

Over de letterteekens.

Wanneer men op de klanken van een taal of tongval, waarin eigenlijk geene letterkunde bestaat, een alphabet wil toepassen uit den vreemde, zal men gewoonlijk het best doen met voor de verschillende letterteekens eene bepaalde waarde vast te stellen, zonder zich te storen, of het gebruikte letterteeken in de taal, waaruit het ontleend is, dezelfde waarde

vertegenwoordigt of niet. Indien er gebrek aan teekens is, zou men één kunnen splitsen in drie of vier, door het eenigszins te wijzigen met behulp van punten en anderszins. Vooral als het te doen is, om de klanken voor den vreemde zoo juist mogelijk af te beelden, zou het wenschelijk wezen, dat men op deze wijze te werk ging. Edoch, er zijn daarmee ook weder zooveel zwarigheden verbonden, dat men in sommige gevallen beter doet zooveel mogelijk de gebruikelijke teekens te behouden en den lezer niet af te schrikken. Geheel zonder ongebruikelijke teekens zag ik geen kans om, zelfs ten ruwe, de noodige klanken voor te stellen. Daarom is hier een middelweg gekozen. Enkele letters zijn voorzien van accenten, en andere zijn gebezigd voor een anderen klank, dan welken ze in het Nederlandsch verbeelden. De volgende lijst zal, hoop ik, voldoende zijn om een denkbeeld te geven van de hier gevolgde schrijfwijze en van de uitspraak:

- A, is in gesloten en in open lettergrepen uit te spreken als in het Ndl., dus *dag, dage; lachen*. Deze woorden worden uitgesproken volkomen als in het Ndl.
- AA, klinkt als in het Ndl.
- Å, open en gesloten, klinkt als het Engelsche *a*, in *hall, call*. De gewone schrijfwijze voor *å* in den Gelderschen almanak en in andere werkjes, in een Gelderschen tongval opgesteld, is *oa*. De klank ligt tusschen *a* en *o* in.
- E, onverschillig of ze voorkomt in gesloten of in open lettergrepen, luidt als de gesloten Ndl. *e*, bijv. in *wennen, zetten*. Zoo spreke men *nemen* uit, alsof er stond *nemmen*, doch men zorge, dat er slechts één *m* gehoord wordt, geen twee. De gewestelijke *e* heeft dus altijd maar één klank, denzelfden in *kennen*, als in *nemen*, terwijl in het Ndl. door *e* twee klanken worden aangeduid, bijv. in *bed* en *bede*. Gemakshalve dient *e* ook om de stomme of doffe *e* af te beelden als in *schade*. Dit kan voor den Hollander geen moeilijkheid opleveren, daar beide tongvallen in het bezigen dezer stomme *e* met elkaâr overeenstemmen.
- È, zoowel open als gesloten, is uit te brengen als eene gerekte Graafschapsche *e*, als de Fransche *è*, bijv. in *père, mère*. De *è* is een plaatsvervanger van de vorige *e* voor de letters *g, f, j, v, s* en *z*, bijaldien de lettergreep thans of oorspronkelijk een opene is.
- EE, gelijk de Ndl. scherplange *ee*, in *steen*, bijv.
- Ê, heeft een klank, die moeilijk te beschrijven is, en tusschen *i* en *ee* inligt.
- I, in gesloten lettergrepen als in het Ndl., bijv. in *kind*. In open lettergrepen heeft *i* de uitspraak ongeveer der Ndl. *ie*, doch eenigszins meer gerekt; dus *mine* (mijne) nagenoeg als een Hollander *miene* zou uitbrengen.

- II; altijd gesloten, heeft den klank van *i*, waar deze laatste open is; dus *diik* (dijk), alsof men in het Ndl. schreef *diek*.
- EI, als in het Ndl.
- O, om het even of ze open of gesloten is, nagenoeg als de gesloten Ndl. *o*, bijv. in *kok*. Dus hoort men in *kok* en *koken* denzelfden klank, terwijl men in het Ndl. in dezelfde woorden door één letterteeken twee klanken verbeeldt. Het gaat, gelijk we hierboven gezien hebben, eveneens met de *e*.
- ò, open of gesloten, is de vorige *o*, gerekt uitgesproken, en vervangt de *o* voor *g*, *f*, *j*, *v*, *s* en *z* in lettergrepen, die open zijn of het althans vroeger waren. Dus spreke men *bòven* uit omtrent als de Fransche *o* in *corps*.
- OO, als de scherplange Ndl. *oo*, bijv. in *loopen*.
- ò, heeft eene uitspraak, welke het midden houdt tusschen de Ndl. zachtlange *o* en *oe*, bijv. in *mòder* (moeder).
- OE, zoowel open als gesloten, staat in klank met het Ndl. *oe* gelijk, met dit onderscheid, dat de *oe* in het Ndl. enkel en alleen voor de *r* een gerekten klank heeft, terwijl het Oost-Geldersch de *oe* rekt voor *g*, *f*, *v*, *l*, *r*, *s* en *z*. Aldus wordt de *oe* in *doeve* (duif) niet uitgesproken als in het Ndl. *boeven*, maar als de Fransche *ou* in *Louvre*. Daarentegen klinkt *boeren* in het Ndl. en in het Oost-Geldersch volmaakt gelijk.
- U, indien gesloten, als in het Ndl., bijv. in *vullen*. In open lettergrepen heeft *u* een gerekten klank voor *g*, *f*, *v*, *l*, *r*, *s* en *z*, denzelfden welken het Ndl. heeft alleen voor de *r*. Derhalve luidt de open *u* in *muze* (muizen) niet geheel als de Nederlandsche *u* in *muzen*, maar als die in het Fransche *muse*; daarentegen klinkt *huren* in het Ndl. en in het Oost-G. gelijk.
- ö, onverschillig of zij open dan wel gesloten is, luidt als de korte Hoogduitsche *ö*, bijv. in *Cöln*, niet als de lange Hgd. *ö*, als in *tönen*; verder als de Engelsche *u* in *dull*, *but*. Aldus zou men *nöten*, indien men de Hoogduitsche spelling wilde volgen, kunnen weêrgeven door te schrijven *nötten*, doch niet geheel nauwkeurig, dewijl er slechts ééne *t* mag gehoord worden, geen twee. De *ö* heeft dit met de *e* en *o* gemeen, dat ze, hetzij in open of in gesloten lettergrepen, altijd één en denzelfden korten klank vertegenwoordigt.
- EU, zoowel open als gesloten, komt in klank volkomen overeen met de Ndl. *eu*, en de lange Hoogduitsche *ö*, bijv. in *tönen*, *Göthe*.
- Æ is een klank, die aan het Ndl. geheel vreemd is, en luidt als de Fransche *eu* en *œu* in *heure*, *cœur*.

Omtrent de medeklinkers valt weinig op te merken, daar bijkans alle

worden uitgesproken als in het Nederlandsch. Echter houde men het volgende in het oog:

- D, } zijn in het Geldersch meer werkelijke tandletters, d. i. om ze uit te
T, } brengen wordt de tong lager tegen de tanden aangeslagen, dan gemeenlijk in Holland geschiedt.
- G, is de ware geaspireerde media, staat in klank tusschen *ch* en *h* in, en heeft nooit de rochelende uitspraak, die een Hollander aan de *g* pleegt te geven. Aan het einde der woorden behouden we de *g*, ter wille der etymologie, ofschoon ze daar als *ch* klinkt.
- R, wordt over het algemeen niet zoo rollend uitgebracht als in het Ndl., en zoo ze, voorafgegaan door eene *a*, voor *d* of *t* staat, wordt ze heel flauw gehoord, gelijk de Engelsche *soft r*. Een ongeoeffend oor meent *had*, *hat*, *schadde* te vernemen, waar de afstammeling der Saksen *hard*, *hart*, *scharde* zegt. Dewijl echter de *r* in deze gevallen een zeer afwijkenden klank heeft, zullen we hem voortaan aanduiden, door de *r* anders te laten drukken; dus: *hard*, *scharde*.

Met behulp van het bovenstaande zal, hopen we, de lezer in staat wezen om zich de klanken van het Groenloosch taaleigen te vertegenwoordigen. We gaan over tot de beschouwing, in hoeverre ze etymologisch overeenkomen met de Nederlandsche.

§ 2.

Vergelijking der gewestelijke klanken met de Nederlandsche, ten opzichte van hun etymologische waarde.

- A, } beantwoorden en in uitspraak en in etymologische waarde aan Ndl.
- AA, } *a* en *aa* dáár, waar deze laatste ook overeenkomen met de Gothische *a*, de Oud-Noordsche *a*. Bijv. *vader*, *water*, *maken*, *land*, *dag*, *van dage*, *lachen* zijn volmaakt gelijk aan de Ndl. woorden. Maar als de Ndl. open *a* en gesloten *aa* overeenkomt met de Gothische *ê*, Oud-Noordsche *á*, Oud-Hoogduitsche *â*, Zweedsche *å*, Deensche *aa*, ver- toont het Oost-Geldersch *â*. Derhalve zegt men *mâne* (maan) = Goth. *mêna*; *lâten* (laten) = Goth. *lêtan*; *râjen* (raden) = Goth. *rêdan*. Ook in uitheemsche woorden staat *â* doorgaans in plaats van oorspronkelijk lange *a* (Latijnsch *ā*), bijv. *strâte* (Latijn *strāta*), daarentegen *plate* (plaat). Eene uitzondering op den algemeenen regel maakt het meervoud Verl. Tijd in de werkwoorden der 2^{de} en 3^{de} klasse; in stede van *gâven* heet het *gavven*; in dit en soortgelijke gevallen is het meervoud kennelijk uit het enkelvoud gevormd. — Voorts zijn er verscheiden

woorden, die een *e* of *è* hebben, waar het Ndl. eene *a* heeft: *tengesken* (tangetje), *zeksken* (zakje), *gètjen* (gaatje); dit is een gevolg van de streng toegepaste wet der klankwijziging (de Duitschers noemen het «umlaut»). — Eindelijk heeft het Ndl. in eenige woorden een *a*, welke uit een *e*-klank verbasterd is, als in *zwavel*, vooral voor de *r*, als in *aarde*, *kaars*, *paard*, *waard*, enz. Het Graafschapsch heeft daar overal den *e*-klank behouden, en alleen zoo gewijzigd, dat voor de *r* de *ee* komt. Bijv. *zwèvel*, maar *eerde*, *keerse*, *peerd*, *weerd*. Het is zeer opmerkelijk, dat ook het Gothisch voor de *r* een *ai* vertoont in stede van *i*; dus is *zwèvel* = Goth. *svibls*, maar *eerde* = Goth. *airtha*.

À, beantwoordt aan de oorspronkelijk lange *a*, Goth. *ê*, zooals bereids aangetoond is. Door invloed van een *i* of *j* (thans meestal tot stomme *e* geworden) in een volgende lettergreep, ontstaat er klankwijziging, en dan gaat *â* over in:

Ä, bijv. *strâte*, *strætjen*; *mâte*, *mætjen*.

E, } komen etymologisch overeen met de Ndl. zachtlange en korte *e*, de
È, } Gothische *i* (voor *h* = *ai*). Aangaande de uitspraak, zie boven. Bijv. *nemen*, *wèven*, *wèzen*, *recht*. Waar het Gothisch voor de *r* een *ai* heeft, en het Ndl. *aa*, heeft het Graafschapsch *ee*, dus: *eerde*, *weerd*, enz. In gesloten lettergrepen komt met Ndl. *e* dikwijls korte *i* overeen, doch alleen onder bepaalde omstandigheden, welke we zullen leeren kennen als we de klankveranderingen bespreken.

EE, beantwoordt aan de Ndl. scherplange *ee*, de Gothische *ai* (hetzij *ai* voor de *r*, of oorspronkelijke *âi*). Bijv. *steene van 't hoes*; *eerde* (aarde), *weerd* (Goth. *vairths*).

Ê, komt etymologisch overeen met Ndl. *ie*, Gothisch *iu*; bijv. *lêf* (lief), *nêi* (nieuw, Goth. *niujis*). Gelijk echter het Gothische *iu* zich in het Ndl. splitst in *ie* en *uu* (open *u* of *ui*), zoo ook in het Graafschapsch in *ê* en *uu* (open *u*); bijv. *gêten* (gieten, Goth. *giutan*), maar daarnaast *bugen* (buigen, Goth. *biugan*). Wijders is *ê* ook gelijk aan de Ndl. *ie*, waar ze uit *ia* ontstaan is; dus *vêl* (viel, uit *vial*); *hêld* (hield).

I, gesloten, beantwoordt aan Ndl. gesloten *i*, bijv. *minne*. Zoo open, is het in afkomst gelijk aan de Ndl. *ij*, bijv. *mine* (mijne). Soms, vooral in uitheemsche woorden, heeft het Ndl. de uitspraak der *ij*, als lange *i*, behouden, bijv. in *Mina* (naast *Mijntje*), in *poëzij*, *fabriek*, en dergelijke, welke thans evenwel met *ie* gespeld worden.

II, enkel in gesloten lettergrepen voorkomende, is gelijk aan de Ndl. *ij*; dus *miin* (mijn).

EI, komt overeen met de Ndl. *ei*, en is derhalve, evenzeer als deze, de klankwijziging van *ee*. Bijv. *kleine* (uit en voor *kleeni*), *reine* (uit en

voor *reeni*), *weide* (uit en voor *weedi*), *heil* (voor *heeli*) ¹⁾. Het woord *Mei* is ontstaan uit *Maii*, d. i. *Mai* + *i* = *Mee* + *i*. Natuurlijk heeft *Mei* een gansch anderen klank dan *mèi* (maai, in de Gebied. Wijs), *zèi* (zaai, Geb. Wijs); want hier is *è* de klankwijziging van *a*, en niet van *ee* = *ai*. Met andere woorden, terwijl *Mei* is ontstaan uit *Mee* + *i*, is *mèi* voortgekomen uit *ma* + *i* (oudtijds *ma* + *je*); de 1^{ste} ps. Tegenw. Tijd luidt *mèje*, *zèje*.

o, } hebben etymologisch de waarde van de Ndl. gesloten *o*, of zachtlange
 ò, } *o*, Gothische *u*. Bijv. *mond*, *hopen*, *koken*, *stoven*, *bedrogen*. Dewijl het Ndl. den regel der klankwijziging niet overal toepast, vertoont het dikwijls *o*, waar het Graafschapsch *ö* heeft; als in *nöte* (noot, de vrucht), *bröksken* (brokje). Voor de *r* gaat de *o* of *ò* over in *oo*, gelijk in het Gothisch ook *u* voor de *r* tot *áu* wordt.

oo, beantwoordt aan de Ndl. scherplange *oo*, en aan de Gothische *áu*, zoowel als aan de Goth. *áu* voor eene *r*. Bijv. *loopen*, *stooten*, *koopen*, *woord*, *koorn*.

ô, is gelijk aan de Ndl. *oe*, Goth. *ô*. Bijv. *môder* (moeder); *vôr* (voeder); *ze drôgen* (droegen); *wô* (hoe, uit *hwô*). Een enkele maal heeft het Ndl. *oe*, waar men *uu* verwachten zou, namelijk in *boer*, welk woord in het Graafschapsch denzelfden klank heeft. De onregelmatigheid ligt in het Ndl., daar *boer* denzelfden klinker oorspronkelijk had als *buur*, d. i. *u*, of *ui* voor eene andere letter dan *r*, als *bruid*, *huis*, *duizend*.

OE, beantwoordt aan Ndl. *uu* (open *u*) of *ui*, aan Gothische *û*, Angels. *û*, Oud-Hoogd. *û*, Oud-Noordsche *û*. In het Engelsch is deze klank overgegaan in *ou*, in het Hoogduitsch in *au*, en ook in het platte Hollandsch soms in *ou*, bijv. in *nou*, *jou* uit *nû*, *jû*. Voorbeelden zijn: *hoes* (huis, Goth. *hûs*), *moes* (muis).

U, in open, en *uu* in gesloten lettergrepen, komt ook overeen met het Ndl. *uu* of *ui*, mits de voorwaarde aanwezig zij of geweest zij, waaronder klankwijziging ontstaat. Bijv. het meervoud van *hoes*, *moes* is *huze*, *muze*. Op dezelfde wijze vormt het Angelsaksisch het meervoud *mÿs* (spreek *muus*), uit *mûs* (spr. *moes*), en Engelsch *mice* uit *mouse*.

¹⁾ Met te zeggen, dat *ei* zoowel in het Ndl., als in het Graafschapsch, klankwijziging van *ee* is, is nog niet gezegd, dat *ei* eerst ontstaan is, nadat onze uitspraak van *ee* de oudere van *ai* had vervangen. Het is wel zeer waarschijnlijk, doch we kunnen hier de zaak laten rusten. Practisch is en blijft *ei* klankwijziging van *ee*, en het is maar half waar en onjuist, als men beweert, dat Ndl. en Grf. *ei* rechtstreeks de vertegenwoordiger is van Gothisch *ai*. Het zou even verkeerd zijn, als regel te stellen, dat Ndl. *e* gelijk is aan Goth. *a*, omdat *zetten* een *e*, *satjan* een *a* heeft. In dit geval is Ndl. *e* gelijk aan Goth. *a* + klankwijzigend element. Zoo ook is Ndl. *ei* niet = Goth. *ai*, maar aan Goth. *ai* + klankwijzigend element. Het klankwijzigend element nu, is de *i* of *j* in eene volgende lettergreep.

In gesloten lettergrepen heeft ook het Ndl. vaak de *u* als klankwijziging, en dan stemt het geheel overeen met het Oost-Geldersch; dus in *vullen*, *lutjen* (luttel). — Over de verhouding van gesloten *u* tot gesloten *ö* later.

- ö, is de klankwijziging van *o* (niet van *ò*), komt dus voor in woorden, waar het Ndl. gewoonlijk gesloten *o* of zachtlange *o* in eene opene lettergreep heeft. Bijv. *höksken* (hokje), *nöten* (noten). — Soms is de Graafs. *ö* ontstaan uit *e*, als in *völe* (veel). — Wanneer niet de *o*, maar de *ò*, klankwijziging moet ondergaan, wordt het niet *ö*, maar:
- EU, welke dus 1° is: klankwijziging van *ò*, bijv. *leugen* (voor *lògen*), daarentegen *kökene* (voor *kokene*, Latijn *coquina*); 2° klankwijziging van *oo*, als: *heuren* (hooren, Goth. *hausjan*), *deupen* (Goth. *daupjan*), *leuwen* (Goth. *galaubjan*); 3° klankwijziging van *ô*, dus: *beuksken* (boekje, van *bôk*), *zeuken*, *zeute* (zoet). Vergelijken we het Ndl., dan zien we, dat ook hierin de *eu* de klankwijziging is van *oo*, van *oe* en van open *o*, bijv. in *zeug*, *beuk*, *sleutel*, *vleugel*. Het verschil is, dat het Ndl. den regel der klankwijziging niet zoo streng toepast, en dat het daarenboven niets weet van een onderscheid tusschen *ö* en *eu*. — Men moet in het Graafschapsch de *eu* beschouwen als de lange *ö*. Daarom zal de *ö* de plaats vervangen van *eu*, wanneer ten gevolge van later te vermelden klankwetten eene lange lettergreep kort moet worden. Zoo komen van *loopen* zoowel *leupsch*, als *he löp*, maar de omstandigheden, waaronder het een en het ander ontstaan, zijn verschillend.

§ 3.

Klankwijziging.

Men kan de veranderingen, welke in het Graafschapsch taaleigen de klinkers door wederkeerigen invloed of anderszins ondergaan, terugbrengen tot twee rubrieken, tot klankwijziging en tot klinkerverkorting.

Onder klankwijziging verstaan we de verandering, welke een klinker ondergaat door den invloed eener *i* of *j*, die in eene volgende lettergreep staat of gestaan heeft. In de meeste gevallen zou men in de Hoogduitsche spraakkunsten den term «klankwijziging» kunnen vertolken met het woord *umlaut*, maar niet altoos. Want klankwijziging omvat al de gevallen, waarin zich een klinker gewijzigd voordoet ten gevolge eener volgende *i* of *j*, en de term *umlaut* heeft alleen betrekking tot den overgang van *a* in *ä*, van *o* in *ö*, van *u* in *ü*, en van *au* in *äu*. Bijvoorbeeld, de Duitscher zegt, dat *gäbe* door «umlaut» ontstaat uit *gab*, maar dat *geben* in den 3^{den} pers. enkelv.

van den Tegenw. Tijd, Aantoon. Wijs, *gibt* of *giebt* heet, wordt door hem niet toegeschreven aan «*umlaut*». Zelfs is het niet gebruikelijk de *e* in *setzen*, en dergelijke woorden, een «*umlaut*» van *a* te noemen. De reden waarom men in de Hoogduitsche spraakkunsten aan gemelden term zulk eene beperkte beteekenis gehecht heeft en nog hecht, ligt voor de hand. Immers ten tijde dat men het woord «*umlaut*» uitdacht, bevroedde men nog niet de oorzaak waaraan de *a*, *o* en *u* (dus ook *au*) hun verandering van klank hadden te danken. Thans echter, nu men de reden wel kent, had men aan het woord «*umlaut*» een ruimeren zin kunnen en moeten geven, den zin dien wij aan «*klankwijziging*» hechten. De klankwijziging wordt in het Graafschapsch streng toegepast, veel strenger dan in het gewone Nederlandsch, en even streng als in het Hoogduitsch, de Skandinavische dialecten en het Angelsaksisch. In voorbeelden uitgedrukt, bestaat klankwijziging dáárin, dat *a* overgaat in *e* of *è*; *â* in *ê*; *e* of *è* in gesloten *i*; *ee* in *ei*; *o* in *ö*; *oo*, *ò* en *ô* in *eu*; *oe* in *uu* (in open lettergrepen *u*).

De voorbeelden, die volgen en natuurlijk met een veel grooter aantal kunnen vermeerderd worden, zullen voldoende zijn om het gezegde op te helderen.

Van *a* is de klankwijziging *e*, behalve voor *f*, *g*, *j*, *v* en *z*, waar het *è* is; als: *hand* heeft in het verkleinwoord *hendeken* (uit *handekin* ¹⁾); evenzoo *man*, verkleinwoord *menneken*; *mèjen* voor *majen* «*maaien*»; *zèjen* voor *zajen*; *wèjen* voor *wajen*; *zetten* voor *zetjen*; *zak*, verkl. *zeksken*; *zage*, verkl. *zègskén*, enz. — Eenigszins afwijkend zijn *steet*, 3^{de} pers. enk. Teg. Tijd, Aant. W. van *stân*; *geet* van *gân*; zoo ook de 2^{de} pers. *steest* en *geest*. Deze vormen zijn zóó te verklaren, dat, in een tijd toen de klankwijziging nog niet was doorgedrongen, en tevens de *oorspronkelijk* lange *a* nog niet als *â* werd uitgesproken, de *a* van den stam des werkwoords met de daaropvolgende *i* van den uitgang, dus te zamen *ai* luidende, in *ee* is overgegaan. Dit is geheel regelmatig, want elke *ai*, nog in het Gothisch stand houdende, is in het Graafschapsch, zoowel als in het Nederlandsch, tot *ee* geworden.

De *â* wordt *ê*, als: *mâne*, verkl. *mântjen*; *strâte*, verkl. *strêttjen*; *mâte*, verkl. *mâtjen*; *âs*, verkl. *êskén*.

De *e* of *è* wordt *i*, als: *gifste* «*geeft ge*», voor *givist-du*, van *ik gève*; *richten*, uit *rechtjen*, van *recht*; *nimp(t)*, 3^{de} pers. enk. van *ik neme*, voor *nemit*.

De *ee* wordt *ei*, als: van *heel* komt *heil* (voor *heeli*), en *heiland* (voor *heeljand*); van *breed*, *verbreyjen* «*verbreiden*»; *klein* staat voor *kleeni*; *rein* voor *reeni*; *bereid* voor *bereeidid*; vergelijk *gereed*.

¹⁾ We zullen gemakshalve er niet altijd den ouden vorm met *i* bijvoegen, daar het van zelf spreekt, dat er geen klankwijziging bestaat zonder dat de noodzakelijke voorwaarde daartoe aanwezig is.

De *o* wordt *ö*, als: *dop*, verkl. *döpken*; *kop*, verkl. *köpken*; *rok*, verkl. *röksken*; *könink* voor *koning*; *nöte* voor *noti*, «noot, de vrucht»; *kömp(t)*, 3^{de} pers. enk. van *ik kome* voor *komit*; enz. — In menig woord komt als klankwijziging van *o* niet *ö*, maar *u* voor; bijv. in *vullen* van *vol*; in *hundeken* van *hond*; *gulden* van *gold*. In het Hoogduitsch vindt men dezelfde afwisseling tusschen *könig*, *höflich*, e.a. en *füllen*, *gülden*; evenwel niet altijd in dezelfde woorden; bijv. het Hoogd. heeft *nüsse*, *mühle*, waar het Graafs. *nöten*, *möle* heeft. Zoover we hebben kunnen nagaan, is de *u* gebruikelijk voor eene *l* of *n*, met onmiddellijk volgende medeklinker. Het woord *mölder*, «moleenaar», zou kunnen schijnen eene uitzondering te maken, maar zulks is in werkelijkheid niet het geval, omdat de *d* hier een later ingelaschte letter is, en de oudere vorm *mölre*, *mölere* geweest is.

De *ö* wordt *eu*, als: *leugen* voor *lögin*; *dreuge* voor *drögi* ¹⁾.

De *oo* wordt insgelijks *eu*, als: *heuren* voor *hoorjen*; *leupsch* voor *loopisch*, van *loopen*; *deupen*, *deupsel*; *streupen*; *deure* voor *doori* (in plaats van *dori*); *veur* voor *voori* (in plaats van *vori*); *beunken*, verkl. van *boom*; *teunen* «toon»; *Teunis* uit *Antonius*.

De *ö* wordt ook *eu*, als: *zeute* voor *zöti*; *zeuken* voor *zökjen*; *bleujen* «bloeien» voor *blöjen*; *meute* voor *möite*, *bemeujen* voor *bemöjen*; *breurken*, verkl. van *brör* «broeder»; *veute* is meerv. van *vôt*; *bleumeken*, verkl. van *blöme*. De *oe* wordt *u*, als: *moes* «muis» heeft in het meerv. *muze*; van *boer* komt *buurschap*; *hoes*, verkl. *huusken*.

Als men de werking van den regel der klankwijziging in het Graafschapsch met die in het gewone Nederlandsch vergelijkt, zal men ontwaren, dat het laatste den regel ook kent, doch op lange na niet zoo streng daaraan vasthoudt. Men denke slechts aan *zetten*, *leggen*, *steden* van *stad*, *deur*, *leugen*, *keuren*, *heil*, *verbreiden*, *buurt*, *aanrichten* van *recht*, *gift* van *geven*, en andere dergelijke, te veel om te noemen. Maar het Nederl. gaat met veel meer willekeur hierin te werk; vooreerst laat het vormen met en zonder klankwijziging toe, bijv. *klein* en *kleen*, *aanrichten* en *aanrechten*, *leugen* en *logen*, *beukeboom* en *boekeboom*, *heusch* en *hoofsch* ²⁾, *kunst* en *konst*, *gunst* en *jonst*. Wijders is klankwijziging geheel onbekend bij verkleinwoorden en voor de uitgangen van naam- en werkwoorden. Over het algemeen, schijnt het, is de Nederlandsche schrijftaal afkeeriger van de

¹⁾ Daar de *eu* in het Graafsch. niet alleen de klankwijziging is van *ö*, maar ook van *oo* en *ö*, zou men onbeslist moeten laten of werkelijk de *ö* hier de ongewijzigde klinker is, had men niet de Hollandsche uitspraak tot gids. De spelling *drooge* is in strijd met die uitspraak, en wordt daarom thans te recht verworpen.

²⁾ Het behoeft wel niet opgemerkt te worden, dat het gebruik tusschen de twee vormen van dit woord een eigenaardig onderscheid maakt; men mag aannemen, dat het gevoel van de eenheid niet meer in het volksbewustzijn voortleeft.

klankwijziging; dan het eigenlijk gezegde Hollandsch, de spreektaal der provincie Holland; daar zal men evenmin als in Gelderland hooren zeggen *kleen, logen, boekeboom, hoofsch, konst, jonst*. Hieruit kan men zien, hoe menige vorm in onze schrijftaal Vlaamsch is.

Dat wat de klankwijziging heeft veroorzaakt, namelijk de *i* (of *j*) in eene lettergreep, volgende op die waar de klinker gewijzigd wordt, bestaat tegenwoordig niet meer als zoodanig. De *i* (of *j*) is òf tot eene stomme *e* geworden, òf is geheel uitgevallen. Waar de oorzaak ophoudt, houdt ook het gevolg op. Daarom zal men in woorden van nieuwer dagteekening geen klankwijziging meer aantreffen. Buitendien zijn er woorden, die geen klankwijziging vertoonen, zonder dat men bepaaldelijk den grond voor zulk eene uitzondering kan opgeven, bijv. in *goiden* «gouden», *holten*, *boerinne*, en enkele andere. Misschien zijn het juist woorden, die nieuw gevormd, of althans op nieuw gevormd zijn.

§ 4.

Klinkerverkorting.

Met den naam van klinkerverkorting wagen wij het een verschijnsel te bestempelen, dat min of meer zich voordoet in alle Germaansche talen. Men heeft, zoover ons bekend is, daarvoor nooit een algemeenen term bedacht, omdat men niet bespeurd heeft hoe algemeen het verschijnsel is en omdat men veel minder nog de voorwaarden gevonden heeft, waarvan de klinkerverkorting afhankelijk is. Alvorens te zeggen waarin deze bestaat, zullen wij duidelijkheidshalve de zaak wat dieper ophalen.

Alwie met de versbouwkunst van het Grieksch, het Latijn en veel andere talen, bekend is, weet dat men ten opzichte van de tijdmaat, d. i. den duur in het uitspreken, de lettergrepen verdeelt in lange en in korte. In eene lange lettergreep is de klinker lang òf uit zijn aard, òf omdat hij, hoewel kort van aard, gevolgd wordt door twee of meer medeklinkers. In eene korte lettergreep staat een uit zijn aard korte klinker, en wel zóó, dat er niet meer dan één medeklinker op volgt. Bijv. in *lachen* ¹⁾ is de eerste lettergreep kort, in *laken* is ze lang van aard, en in *lachten* is ze ook lang ten gevolge der twee volgende medeklinkers. Het is onnoodig voorbeelden uit andere talen te kiezen, want tijdmaat bestaat in onze taal even goed als elders. Om de *a*, zooals die gerekt wordt uitgesproken in *laken*, uit te brengen, heeft men meer, tweemaal meer, tijd noodig, dan om de niet-gerekte, d. i. korte *a* in *la-chen* uit te brengen. Doch om de eerste lettergreep in *lach-ten* uit

¹⁾ De *ch* is als één medeklinker te beschouwen.

te spreken, heeft men ook tweemaal meer tijd noodig dan om *la* in *la-chen* uit te brengen, dus even veel tijd als om *la* in *laken* te zeggen.

Dan, al bestaat er tijdmaat in onze taal, voor ons oor heeft eene geregelde afwisseling tusschen korte en lange lettergrepen niets harmonisch meer, en daarom maken wij er geen gebruik van in onze verskunst. Ons oor schept daarentegen behagen in eene geregelde afwisseling van op hooger of lager toon uitgesproken lettergrepen, d. i. onze verskunst regelt zich naar den klemtoon. En zelfs voor dit laatste heeft het volk geen oor meer; dat heeft alleen gevoel voor rijm. Er moet evenwel een tijd geweest zijn, dat onze taal meer hechtte aan tijdmaat, zooals juist blijken kan uit het verschijnsel, dat wij klinkerverkorting hebben geheeten.

Klinkerverkorting dan bestaat daarin, dat een uit zijn aard lange klinker, indien gevolgd door twee of meer medeklinkers, in klank verkort wordt. De lettergreep, waarin de klinker verkort wordt, blijft niettemin lang, omdat op den verkorten klinker twee of meer medeklinkers volgen. Bijv. van *ik loope* was de 3^{de} pers. enk. eertijds *loopit*, later, met klankwijziging, *leupit*, nog later *leupt*. Om *eupt* uit te spreken, behoeft men een langer tijd dan om *eu* of *oo* alleen uit te brengen. Wilde men nu toch de lettergreep niet langer uitspreken, wilde men de tijdmaat waaraan het oor eenmaal gewend was, niet overschrijden, dan schoot er niets anders over dan de *eu* in den naastverwanten korten klank te doen overgaan, dus in *ö*. Deze korte *ö* toch + *p*, is gelijk in duur aan *eu* zonder *p* ¹⁾. Zoo moest *leupt löp(t)* worden, en is het werkelijk geworden. Op dezelfde wijze is de 3^{de} pers. enk. van *ik stoote*, *stöt* voor *steutt*, *steutit*, *stootit*; van *ik lêge* «ik lieg», *lug* voor *lugt*, en dit voor *luugt* ²⁾; van *ik rôpe*, *röp* voor *reupit*; van *ik lâte*, *löt* voor *lätit*; *koopen* vormt *koch(t)* voor *koft*, dit voor *kooft*, en dit weer voor *koopte*. Er zijn nog een tal van voorbeelden, en ook van de zoodanige, welke in het gewone Nederlandsch, evenzeer als in het Graafschapsch, de klinkerverkorting vertoonen. Zoo is Nederl. en Graafs. *licht* (van den dag) ontstaan uit *liecht*, en dit uit *liechet*; *gehuucht* uit *gehoeft*, met klankwijziging: *gehuuft*; *gerucht* uit *geruupt*, welke de klankwijziging is van *geroepte*; zoo *genucht* uit *genoegte*; *zocht* uit *zökte*; *liktreen* uit *lijktreen*, waar de *ij* eertijds, zooals bekend, als lange *i* werd uitgesproken. Hierbij behoort nog het volgende in het oog te worden gehouden. In onzen taalstam staat een lange klinker gelijk met den overeenkomstigen korten, zoo deze laatste vergezeld is van den neus-

¹⁾ Strikt genomen duurt *ö* + *pt* zelfs iets langer dan *eu* alleen. Geen wonder dus, dat ook de *t* eindelijk wegviel, behalve daar waar de *t* bij de volgende lettergreep kan getrokken worden.

²⁾ Men bedenke, dat de oorspronkelijke klinker in *lêgen* de *iu*, Graafs. *uu* is, dezelfde als in *bugen*, buigen.

klank. Derhalve is *an* = *aa*, *in* = *ii* (of naar onze schrijf- en spreekwijze: *ij*), *un* (later in *on* overgegaan) = *uu* (of naar onze spelling en uitspraak: *ui*). Bijv. ons *gans* luidt in het Oud-Noordsch *gás* (spreek uit: *gaas*); *ling-s* = *lijk-s* in bijwoordelijke uitgangen; *mond* (*mund*) = *muid*, bij ons alleen over in plaatsnamen; Engelsch *mouth*. Nu, gelijk de uit zijn aard lange klinker voor twee of meer medeklinkers verkort wordt, zoo wordt ook zijn equivalent, zijnde de overeenkomstige korte + neusklank, verkort; d. i. *an*, *en*, *in*, *un* verliezen den neusklank. Bijv. *ik denke*, vormt in den 3^{den} pers. enk. niet *dencht* (voor *denkt*), maar *dech(t)*; dus komt van *ik bringe* de 3^{de} pers. enk. *breg(t)*. Ook hierin komt het Nederlandsch in sommige woorden overeen met het Graafschapsch, en, inderdaad, met alle Germaansche talen; bijv. *brengen* maakt *bracht*, niet *brangt*; *denken* heeft *dacht*; en zoo vinden wij het reeds in het Gothisch.

Men zal wellicht vragen: «hoe komt het, dat de 3^{de} pers. enk. Tegenw. Tijd, Aant. Wijs, van *loopen* is *löp*, terwijl de 3^{de} pers. meervoud is *loopt*? En waarom is de 3^{de} pers. enk. van *zeuken* «zoeken» *zeukt*, en niet *zök*?" Voor beide bestaat er een deugdelijke reden. De vorm *löp(t)* staat voor een Oud-Saksisch *loopid*, maar *loopt* voor een Oud-Saksisch *loopad*. Daar de *i* een zwakker klank is dan *a*, viel ze reeds weg toen de *a* nog stand hield. De *a* moest, alvorens te verdwijnen, eerst een stomme *e* worden; dat was de *i* ook geworden, maar veel vroeger reeds. Hetzelfde lot wat de *i* getroffen had, moest ook de *a* eenmaal treffen, doch later. Terwijl de *i* verdween in den tijd, toen het fijne gevoel, dat de klinkerverkorting eischte, nog levendig was, verdween de *a*, na eerst eene stomme *e* te zijn geworden, in een later tijdperk, toen hetzelfde gevoel verstompt was. Daarom heeft de lange klinker in *loopt*, hetwelk eerst in betrekkelijk lateren tijd van tweelettergrepig eenlettergrepig is geworden, stand gehouden.

Wat *zeukt* betreft, dit is een werkwoord der 2^{de} of zoogenaamd zwakke vervoeging. *Zeuken*, of laten we duidelijkshalve den Gothischen vorm nemen: *sôkjan*, had in den 3^{den} pers. ook niet *sôkith* (*zeukit*), maar *sôkeith*, welk laatste gelijk staat met een Graafsch. *zeukiit*. Men vergelijkte dit slechts met het Gothische *hlaupith* (*leupit*), om terstond in te zien, waarom de uitgang der zwakke werkwoorden, zooals *zeuken*, langer stand hield, dan die der sterke, zooals *loopen*. De lange *i* is eindelijk ook op hare beurt verdwenen, maar niet spoorloos. Want was de lange *i* in *zeukiit* reeds weggevallen in een tijd toen het oor nog klinkerverkorting eischte, *zeukt* zou dan even goed een korten klinker hebben als *löp*. Dat zulks niet het geval is, toont, dat de klinker in den uitgang van *zeukt*, zoowel als die in het meervoud *loopt*, eerst in betrekkelijk later tijd is weggevallen. Men ziet dus: wat men al *a priori* uit de vergelijking van *löp* met *zeukt* en *loopt* zou

opmaken, dat er oorspronkelijk verschillende uitgangen in moeten schuilen, wordt ten klaarste *a posteriori* bewezen door de vormen, zooals ze in het Gothisch aanwezig zijn.

Bij wijze van toepassing, wil ik hierbij de verklaring voegen van een paar woorden, waarvan de vorm wel vreemd moet schijnen, indien men op de klinkerverkorting geen acht slaat. Ik bedoel *lillik* (of zooals elders schijnt gezegd te worden: *lellik*) «leelijk», en *Grolle* «Grol». De oude vorm van *lillik*, zoowel als van «leelijk», is *leedelijk*, *leedlijk*. Dewijl de uit zijn aard lange klinker door twee medeklinkers gevolgd wordt, werd hij verzwakt en ging in den naastverwanten korten over. Zoo moest *lidlik*, en na gelijkmaking van de *d* aan de *l*, *lillik* ontstaan. Hetzelfde verschijnsel vindt men in het woord *Grolle*. Zooals men weet, is de andere naam van dit stadje: *Groenlo*, naar de Hollandsche uitspraak, en naar de Geldersche: *Grônlo*. De gerekte klank der *ô* moest hier verkort worden, omdat ze gevolgd wordt door twee medeklinkers, zoodat naar den regel *Gronlo* moest ontstaan. Hieruit kwam, met gelijkmaking van *n* aan *l*, wederom *Grollo*, *Grolle*, en dit laatste is verhollandscht tot *Grol*. Één ding hierbij is zeer opmerkelijk. Indien *groen* in *Groenlo* werkelijk het bijvoegelijk naamwoord «groen» is (en zulks komt mij zeer aannemelijk voor), dan zou men verwacht hebben *Grölle*, want «groen» luidt in het Graafschapsch: *greun*, voor *grôni*. Waarom is nu een vermoedelijk oud *Grônlooh* niet in *Greunlo*, en dan volgens den regel in *Grölle* overgegaan? Was het volkomen zeker, dat het bijvoegelijk naamwoord «groen» het eerste deel uitmaakt, dan zou de verklaring deze zijn, dat de klinkerverkorting reeds in zwang was vóór de klankwijziging. D. i., in een tijd toen men nog alleen *grôni* kende, en nog geen *greun*, placht men reeds een langen klinker onder de gegeven omstandigheden te verkorten, zoodat *Grônlooh* al *Grônlo*, *Gronlo*, *Grolle* geworden was. Onwaarschijnlijk is dit niet, want in het Gothisch, waar men nog niets van klankwijziging weet, duikt klinkerverkorting hier en daar op, als in *thahta*, *brahta* «dacht, bracht». Ja, het wordt nog waarschijnlijker uit het Graafschapsch zelf. Immers *zeuken* heeft in den Verleden Tijd *socht*. Had klankwijziging bestaan, toen de lange klinker van *zôkjen* regelmatig verkort werd, dan had de vorm *zôcht* moeten wezen, en niet *socht*. *Zocht* en *Grolle* zijn dus volkomen gelijksoortige voorbeelden. Voor we van dit onderwerp afstappen, willen we uit de gevonden resultaten nog een gevolg trekken. De klankwijziging heeft zich in de verschillende Germaansche talen bijkans te gelijker tijd ontwikkeld. Bij de Saksen en Angelen van Engeland was ze volledig ontwikkeld omstreeks 850, op zijn allerlaatst. Nog vroeger was klinkerverkorting doorgedrongen. Bedenken we nu, dat de vorm *Grolle* niet meer kon opkomen nadat de regel der klankwijziging zich deed gelden,

dan komen we tot de slotsom, dat in den mond der heideboeren rondom Groenlo het woord «Grolle» gedurende meer dan duizend jaar zóó, en niet anders geklonken heeft.

Met uitzondering van klankwijziging en klinkerverkorting, valt er omtrent andere veranderingen, waaraan klinkers of medeklinkers onderworpen zijn, weinig te zeggen. Het ligt niet in mijn plan, eene volledige spraakkunst van het Oost-Geldersch te geven, maar om die punten vooral te doen uitkomen, waarin het van het Nederlandsch afwijkt. Hiermeê heeft het zoo-veel gemeens, dat het noodeloos zou wezen voor Hollandsche lezers er meer bij te voegen. Misschien is het evenwel niet overbodig te doen opmerken, dat evenals in onze spreektaal, de *d* tusschen twee klinkers meestal als *j* wordt uitgesproken, en dat eene stomme *e* in den uitgang van naam- en werkwoorden niet wordt afgekapt gelijk in het Hollandsch; bijv. men zegt *hope* «hoop», *ik hope*; *een hoope*; *een mensche*; *een mutse*; enz.

§ 5.

Verbuiging.

De verbuiging, vergeleken met wat zij was in het Oud-Saksisch, is, gelijk in het Ndl., zeer vereenvoudigd. De omschrijving der naamvallen met behulp van voorzetsels, als *van*, *voor*, *aan*, is ook in dezelfde mate gebruikelijk.

Om het overzicht over de verbuigingsvormen gemakkelijk te maken, zullen we naar het voorbeeld van onze gewone spraakkunsten twee klassen van verbuiging aannemen. De eerste, ook sterke genoemd, onderscheidt zich door in den 2^{den} naamval enkelvoud tot uitgang te hebben *s*, terwijl de tweede of zwakke verbuiging in gezegden naamval *en* heeft. Daarenboven maken de woorden tot de eerste klasse behorende hun meervoud op *e* of *s*, en *er*, doch de andere vormen het op *en*. — Alle vrouwelijke woorden mogen onregelmatig genoemd worden, daar zij in den 2^{den} naamval enkelvoud geen bijzonderen uitgang aannemen, en tevens het meervoud op *en* hebben. Let men op de geschiedenis der taal, dan kan men zich ook zóó uitdrukken, dat de vrouwelijke in het enkelvoud de sterke, in het meervoud de zwakke verbuiging volgen.

Van de 1^{ste} klasse nemen sommige woorden in het meervoud klankwijziging der stamlettergreep aan, en wel in die gevallen, waar in de slotlettergreep oorspronkelijk een *i* gestaan heeft, de letter die, zooals men weet, klankwijziging veroorzaakt. De onzijdige woorden kunnen in het meervoud geen klankwijziging vertoonen, tenzij die reeds in het enkelvoud voorkomt;

want in onzijdige woorden kan geen *i* een bestanddeel van den verbuigings-uitgang wezen, wel van den stam zelven. Om de verbuiging der mannelijke woorden te doen kennen, kunnen wij met twee voorbeelden volstaan : één zonder, een ander met, klankwijziging in het meervoud.

Mannelijk.

Enkelvoud.

| | |
|-------------|---------|
| 1. hond | vôt |
| 2. honds | vôts |
| 3. hond (e) | vôt (e) |
| 4. hond | vôt |

Meervoud.

| | |
|--------------|-----------|
| 1. honde | veute |
| 2. honde | veute |
| 3. honde (n) | veute (n) |
| 4. honde | veute. |

Aanmerkingen. Het woord *dag* heeft in den 2^{den} naamval, wanneer die bijwoordelijk gebezigd wordt, den vorm *dages*, hetgeen opmerking verdient, omdat daaruit blijkt dat die ontstaan moet zijn uit een Oud-Saksisch *dagas*. De Gothische vorm is *dagis*; deze heeft nooit in het Graafschapsch bestaan, anders zou de 2^{de} naamval niet *dages*, maar *dēges* wezen. — De 3^{de} naamval enkelvoud op *e* komt, behalve in zegswijzen, als : *van dage, bi monde*, enz., niet meer voor, volkomen overeenkomstig ons algemeen spraakgebruik. — Ook de 3^{de} naamval meervoud op *en* wordt zelden gehoord, tenzij in bepaalde uitdrukkingen, als : *te veuten oet*. — De woorden, die klankwijziging in het meervoud vertoonen, zijn de zoodanige, welke in het Gothisch in het meervoud *eis* hadden, en verder de zoodanige, welke in diezelfde taal in het enkelvoud op *us*, in het meervoud op *jus* uitgingen; in het Oud-Saksisch hadden sommige woorden, die in 't Gothisch nog steeds op *us* uitgingen, den uitgang *u* of *o*, andere hadden dien reeds verloren, volgens eenen bepaalden regel, dien ik zoo straks zal meêdeelen. GRIMM in zijn Deutsche Grammatik, I, bl. 634, brengt ten onrechte het Oud-Saksische *fôt* (Graafsch. *vôt*) tot die onderafdeeling der sterke mannelijke woorden, welke hij de 4^{de} plaatst, dat is: tot de mannelijke stammen op *i*, met het Gothische meervoud *eis*. Het woord *vôt*, en eene menigte andere door GRIMM t. a. p. opgesomd, behoort echter niet onder de *i*-stammen, maar tot de *u*-stammen, gelijk reeds uit den Gothischen vorm *fôtus* blijken kan. Het Oud-Saksische *fôt* behoort evenzeer tot de *u*-klasse, als bijv. het Oud-Saksische *sunu*. Doch het ligt voor de hand, waardoor GRIMM zich

heeft laten verleiden : in *sunu* was er eene *u*, in *fôt* was er geen. Maar, of er die *u* in *is*, of niet, doet aan de verbuiging niets af ; hier komt het er slechts op aan, of er een *u* geweest is of niet. Nu, dat *fôt* zijne *u* verloren, en *sunu* die behouden heeft, is een gevolg van de schier algemeene klankwetten der Duitsche talen na het Gothisch. Zoo is het een vaste regel, dat de onzijdige woorden hun meervoud op *u* vormen, als de stamlettergreep kort is, maar die *u* afwerpen, als de stamlettergreep lang is ¹⁾; dus in het Oud-Saksisch is het meervoud van *fat* *fatu*, doch van *word* is het *word*; in 't Angels. is het *fät* *fatu*, doch *vord* blijft *vord*; in het Noordsch is het *fat* *faut* ²⁾, d. i. klankwijziging van *fat*, daarentegen *ordh* blijft *ordh*; in 't Middelnederlandsch is het *vat* *vate*, maar *woort* *woort*. Men ziet, na lange lettergrepen viel de *u* weg, na korte hield ze stand. Evenzoo moest het gaan, en is het gegaan, met de woorden, die *u* in het laatste gedeelte van den stam hadden ; daar de eerste lettergreep van *fôtus* lang, en van *sunis* kort was, moest naar den vasten regel in het Oud-Saksisch het eerste woord *fôt*, het tweede echter *sunu* of *suno* worden. Beide woorden derhalve, en huns gelijke, hooren gelijkelijk tot de 3^{de} klasse van GRIMMS indeeling. Zijn vermoeden, dat het meervoud van *sunu* zou wezen *sunī*, en niet *sunjōs*, is geen vermoeden, het is eene zekerheid. Een vorm *sunjōs* is een onding ; een *sunjos* met korte *o* zou tot het rijk der mogelijkheden behooren, doch naar de klankwetten van 't Oud-Saksisch is er geen *s* te verwachten ; het Gothische *sunjus* moest in het Oud-Saksisch eerst den vorm hebben van *sunio*, verder van *sunie*, eindelijk *sunī*, gelijk het inderdaad ook *fōti* is. Eindelijk, nog een stap verder, in het Graafschapsch, is ook de *i* een doffe *e* geworden, maar na sporen van zijn bestaan achtergelaten te hebben in de klankwijziging, bijv. *veute* van het enkelvoud *vōt*. — Onregelmatig is de verbuiging van het woord *zōne* «zoon», hetwelk het geheele enkelvoud door, de klankwijziging heeft, ofschoon men die alleen in 't meervoud verwachten zou, op de manier van *vōt*, meervoud *veute*.

Het begin dezer onregelmatigheid vindt men al in het Oud-Saksisch terug ; dáár namelijk luidt de 2^{de} naamval van *sunu* *sunies* (of *sunjes*), hetwelk in 't Graafschapsch regelmatig moet worden *zōns*. Deze vorm, met de 4 naamvallen des meervouds, die alle klankwijziging hebben, kregen het overwicht op de minder in getal zijnde overschietende vormen zonder klankwijziging ; geen wonder, dat *zōne* den vorm *zone* verdrong. — Gelijk

1) Wel te verstaan bij de stammen op (oorspronkelijke) *a*.

2) De door GRIMM ingevoerde, en door alle Duitsche geleerden gevolgde spelling *ō*, in plaats van *au*, waar deze klankwijziging van *a*, veroorzaakt door volgende *u*, is, kan ik niet beamen.

in het Nederlandsch bezigt men achter *l, m, n* en *r* gaarne, in stede van den uitgang *e*, de *s*; als: *wortels, bessems, mölders*, zelfs *zöns*. Ook *kok* heeft *koks*.

De onzijdige woorden der 1^{ste} verbuiging worden aldus verbogen:

| Enkelvoud. | Meervoud. |
|----------------|-----------|
| 1. wiif | wive |
| 2. wiifs | wive |
| 3. wiif (wive) | wive (n) |
| 4. wiif | wive |

Hierop maken ten opzichte van het meervoud eene uitzondering enkele woorden, die in het Nederlandsch den uitgang *eren* of *ers* aannemen; in 't Graafschapsch hebben ze *er*, als: *kind*, meerv. *kinder*; *ei*, meerv. *eier*, e. a. — Verder hebben ook onzijdige woorden, gevormd door afleidingslettergrepen op *l, n* en *r*, een *s* in het meervoud; dus: *teeken, teekens*; *leger, legers*. Hiertoe behooren ook de verkleinwoordjes op *jen, ken* en *sken*.

Aanmerking. Van den vorm des 3^{den} naamvals op *e*, en in 't meervoud, op *en*, geldt hetgeen gezegd is aangaande die uitgangen bij mannelijke woorden: de *e* is bewaard in zegswijzen, als: *van dōne*, «van doen, noodig»; *te kinde*, «kindsch», enz. De Onbepaalde Wijs echter, zoo die voorafgegaan is van het voorzetsel *te*, neemt regelmatig den uitgang *e* aan. Dus: *ik zal loopen, eten, nemen*, maar *ik hebbe te loopene, te etene, te nemene*.

De woorden der 2^{de} of zwakke verbuiging, behalve de vrouwelijke, onderscheiden zich door den uitgang *en* in den 2^{den} naamval van 't enkelvoud, en, de vrouwelijke daaronder begrepen, door *en* in 't meervoud. De vrouwelijke woorden blijven onveranderd in 't enkelvoud, zoodat wij met één voorbeeld voor 't mannelijk, en één voor 't onzijdig kunnen volstaan:

Enkelvoud.

| <i>Mannelijk.</i> | <i>Onzijdig.</i> |
|-------------------|------------------|
| 1. mensche | ooge |
| 2. menschen | oogen |
| 3. mensche | ooge |
| 4. mensche | ooge |

Meervoud.

| | |
|-------------|-------|
| 1. menschen | oogen |
| 2. menschen | oogen |
| 3. menschen | oogen |
| 4. menschen | oogen |

De bijvoegelijke naamwoorden worden zoo verbogen als in het Nederlandsch. Dewijl echter ons Nederlandsch hoe langer zoo meer dreigt te ontaarden in plat Hollandsch, zoodat het laatste met het eerste verward wordt, is het wellicht niet overbodig aan te merken, dat de 3^{de} naamval enkelvoud onzijdig uitgaat op *en*, niet op *e*; dus zegt men in het Graafschapsch: *ten eersten, ten anderen, ten derden, ten kwâden, ten gôden*.

§ 6.

Voornaamwoorden.

Van de voornaamwoorden zullen we alleen die vormen opgeven, waarvan zich de andere laten afleiden.

De persoonlijke voornaamwoorden zijn: *ik, mij* ¹⁾, meerv. *wij, ons*; *doe, dij*, meerv. *ij, oew*; 3^{de} pers. mann. *hij, hum*; vrouw. *zij, heur*; onz. *het*; in 't meerv. der drie geslachten: *zij*, 2^{de} naamv. *heur*, 3^{de} en 4^{de} naamv. *heur*. — Als wederkeerig voornaamwoord komt *zich* voor.

De bezittelijke voornaamwoorden zijn: *miin, onze; diin, oewe*; mannel. bezitter *ziin*; vrouw. *heur*, ofschoon in sommige streken ook van een vrouwelijken bezitter *ziin* gezegd wordt; onzijd. bez. *ziin*; meerv. bez. *heur*.

De aanwijzende voornaamwoorden zijn: *dê*, 3^{de} en 4^{de} naamval *den*, uitgesproken met klemtoon, zooals in «dennen»; onzijd. *dat*, en met bijzondere nadruk *datte*; meervoud: *dê*. Voorts *dizze; dit*, met grooten nadruk *ditte*.

Alle voornaamwoorden kunnen toonloos worden, en hebben dan in stede van hun eigenlijken klinker eene doffe, zoogenaamd stomme, *e*. Daarenboven werpen die, welke met eene *h* beginnen, alsdan deze letter af, zoodat *hum*, bijv., 'em wordt. — Het voornaamwoord *doe* smelt achter den uitgang *st* van den 2^{den} pers. enkelvoud der werkwoorden, indien het toonloos is, samen tot *te*; als: *løps-te*, «loopt ge», in plaats van *løpst doe*.

Het lidwoord is de toonlooze vorm van het Aanwijzend voornaamwoord. Het is dus *de, de, (dat)* 't voor 't enkelvoud en *de* voor het meervoud. De vorm *dat* wordt zelden of nooit gebruikt dan in den 2^{den} naamval *des*. Wel vervangt het 't persoonlijk voornaamwoord bij onpersoonlijke werkwoorden, bijv. *dat règent hard*, doch *règent 't*? Anders is het persoonlijk voornaamwoord van den 3^{den} persoon onzijdig: *het*, met klemtoon uitgesproken, of ook 't, indien het toonloos is. Daar 't soms uit *dat*, soms uit *het*,

¹⁾ Men zal zich herinneren dat in 't Graafsch. naar onze schrijfwijze geen *ÿ*, als één en ondeelbare klank, voorkomt. Waar dus *ÿ* geschreven staat, zijn het twee letters, eene *i* en eene *j*. Men spreke dus de *i* in *mij, dij*, en dergelijke, uit als in *mis, dik*, en late daarop volgen den vollen klank van *j*.

is ontstaan, is het moeilijk in alle gevallen te weten, voor welke van beide 't staat; te meer, daar de beteekenissen der Aanwijzende en der Persoonlijke voornaamwoorden des 3^{den} persoons zoo nauw aan elkaar verwant zijn.

Als betrekkelijk voornaamwoord, dient het Aanwijzende *dê, dat*. Vragende voornaamwoorden zijn: *wê* of *wel* (voor *welk*), *wat*, met grooten nadruk *watte*. Alleen bijvoegelijk gebezigd in den zin van «hoedanig» is *huk*, voor *hulk*; gemeenlijk zegt men *wat veur*, uitgesproken *waffer*.

§ 7.

Vervoeging.

Men kan de vervoeging in twee hoofdafdeelingen splitsen, gelijk zulks in de spraakkunst aller Duitsche talen gevoegelijkst geschiedt. De 1^{ste} hoofdafdeeling of zoogenaamd sterke vervoeging omvat wederom verschillende klassen, tien in getal, juist als in de Nederlandsche spraakkunst pleegt te geschieden. Het is onnoodig de klinkers in de vier kenmerkende vormen des werkwoords op te geven, daar men niets anders te doen heeft, dan de klinkers die deze vormen in het Nederlandsch hebben, te vervangen door de daarmee overeenkomstige in 't Graafschapsch taaleigen, zooals die vroeger zijn opgegeven. Bijv.

Nederlandsch: drink, dronk, dronken, gedronken.

Graafsch.: drinke, dronk, dronken, 'edronken.

Nederlandsch: vaar, voer, voeren, gevaren.

Graafsch.: vare, vôr, vôren, 'evaren.

Op dezelfde wijze kan men alle klassen doorgaan.

De 2^{de} hoofdafdeeling of zoogenaamd zwakke vervoeging omvat in het Graafschapsch taaleigen twee klassen, afwijkend van het Nederlandsch, hetwelk maar ééne klasse telt. De eerste klasse bevat die werkwoorden, welke in den stam klankwijziging vertoonen; ze komen overeen met de Gothische zwakke werkwoorden op *jan*, zooals *sôkjan*, Verleden tijd *sôkida*; Graafschapsch *heuren*, Verl. Tijd *heurde*. De tweede klasse onderscheidt zich door de afwezigheid der klankwijziging; dus *salven*, Verl. Tijd *salvde*; *leven*, Verl. Tijd *lêvde*. Vergelijkt men hiermee het Gothisch, dan zal men merken, dat de tweede klasse van het Geldersch samengesmolten is uit twee klassen, die in 't Gothisch, en ook in het Oud-Hoogduitsch nog uit elkander gehouden worden. Anders loopen de tweede en derde klasse dooreen, zoodat zelfs het Oud-Saksisch en Noordsch eigenlijk maar twee klassen overhouden, namelijk 1^{ste} klasse eensdeels, en 2^{de} en 3^{de} klasse te zamen anderdeels. Evenzoo is het in het Graafschapsch, terwijl in het

Nederlandsch alle drie klassen van het Gothisch tot één zijn samengesmolten. Het oorspronkelijk onderscheid tusschen de 2^{de} en 3^{de} klasse, bijv. tusschen de reeds gekozen voorbeelden *salven* en *lèven* is klaar in het Gothisch, waar *salbôn* in den Verleden Tijd *salbôda*, maar *liban* in dien Tijd *libaida* heeft. De eerste klasse der zwakke werkwoorden is in 't Geldersch, als zoodanig bewaard gebleven, dewijl de *i* van de uitgangen *jan*, *ida* haar invloed nog doet gelden in *heuren*, *'eleuwen*, *vleuken*, *zeuken*, *zetten* e. a., maar waar de klankwijziging ontbreekt, kunnen we uit den vorm des woords in 't Geldersch niet meer opmaken, of het werkwoord tot de tweede Gothische klasse (voorbeeld: *salbôn*, *salbôda*), dan wel tot de derde klasse (voorbeeld: *haban*, *habaida*) behoort. Met andere woorden, de 2^{de} en 3^{de} klasse onderscheiden zich in 't Geldersch uiterlijk door niets meer, ze vloeien ineen ¹⁾. In het Nederlandsch vloeien niet slechts de 2^{de} en 3^{de} klasse ineen, maar de 1^{ste}, 2^{de} en 3^{de} gezamenlijk. Wel is waar zijn er in onze taal werkwoorden, die de klankwijziging vertoonen, zooals *zetten*, *leggen* en andere, doch niet weinige behooren even goed tot de 1^{ste} klasse zw., zonder dat ze een zweem van klankwijziging hebben, zooals *hooren*, *voeren*, *gelooven*. Kortom, in onze taal lijken alle zwakke werkwoorden van dezelfde soort te wezen, dus kan men niet meer dan ééne klasse aannemen; het Geldersch heeft er twee. Voorbeelden van de 1^{ste} klasse zijn: *zetten*, *leggen*, *mèjen*, *bleujen*, *vleuken*, *zeuken*, *dreumen*, *preuven*, *heuren*, *'eleuwen*, *deupen*, *heujen* («hooien»), *heun* («hoeden»), *veulen*, e. a. Tot de 2^{de} klasse moeten gerekend worden *maken*, *pakken*, *sakken*, *bokken* («bukken»), *salven*, *lèven*, *waken*, *moorden*, *slachten*, *wachten*, *halen*, *danken*, *zorgen*, *rooken*, e. a.

Verreweg het eigenaardigste van de vervoeging in het Graafschapsch zijn de persoonsuitgangen, die aanmerkelijk afwijken van de Nederlandsche, Hoogduitsche, Noordsche en Gothische. De vormen der persoonsuitgangen drukken op het hier behandelde taaleigen een duidelijk Saksisch karakter, en komen nauwkeurig overeen met de vormen in het Oud-Saksisch, Angelsaksisch en het oudere Friesch.

Alvorens een overzicht te geven van de vormen des werkwoords, stellen wij als algemeenen regel voorop, dat de werkwoorden der 1^{ste} of sterke vervoeging in den 2^{den} en 3^{den} persoon Enkelvoud van den Tegenwoordigen Tijd klankwijziging aannemen, veroorzaakt door een thans weggefallen *i* in den persoonsuitgang. — Over de veranderingen welke, in 't algemeen,

¹⁾ Naar de gebruikelijke indeeling der conjugaties in het Latijn, kan men zeggen dat de klasse van *salbôn* overeenkomt met de 1^{ste} conjugatie in het Latijn, voorbeeld *amare*; de klasse *liban*, *libaida* is de 2^{de} conjugatie op *êre*, *monere*; de klasse van *sôkjan* en *nasjan* is de 4^{de} op *ire*, *audire*. — De 3^{de} conjugatie van 't Latijn is onze sterke conjugatie.

door klankwijziging en klinkerverkorting in den stam des werkwoords ontstaan, vergelijkte men § 3 en § 4.

Wij zullen als voorbeeld het werkwoord *slâpen* nemen:

Tegenwoordige Tijd.

Aantoonende wijs.

1. ik slâpe
2. doe slôps (t) ¹⁾
3. hij slöp (t) ¹⁾
1. wij slâpt
2. ij slâpt
3. zij slâpt

Aanvoegende wijs.

- slâpe
- slâpes
- slâpe
- slâpen
- slâpen
- slâpen

Verleden Tijd.

1. ik slêp
2. doe slêps (t)
3. hij slêp
1. wij slêpen
2. ij slêpen
3. zij slêpen.

Gebiedende Wijs: *slâp, slâpt*. — Onbepaalde Wijs: *slâpen (te slâpene)*. — Tegenwoordig Deelwoord: *slâpend*. — Verleden Deelwoord: *'eslâpen*.

Het karakteristieke der persoonsuitgangen in 't O.-Geldersch is, dat de drie personen van 't meervoud in den Tegenw. Tijd Aant. Wijs uitgaan op *t* (eigenlijk *d*, welke verscherpt is als aan 't slot staande); en dat dezelfde personen in den Verleden Tijd uitgaan op *en*. Wij hebben reeds vroeger gelegenheid gehad op te merken, dat uit de afwezigheid van klankwijziging in het meervoud blijkt, dat de thans vóór *t* uitgevallen klinker eene *a*, althans geen *i*, moet geweest zijn. Terwijl de 3^{de} persoon enkelvoud *slöp(t)* ons doet besluiten tot het bestaan van een ouderen vorm des uitgangs, namelijk *it (iä)*, maken wij uit het meervoud *slâpt* op, dat de oudere vorm hier *at (ad)* was. Vergelijken wij nu eens de Oud-Saksische persoonsuitgangen, om daaraan te toetsen, of onze gevolgtrekkingen juist waren. In dit oudere dialect is de vervoeging aldus:

Tegenwoordige Tijd.

Aantoonende Wijs.

1. slâpu
2. slâpis
3. slâpid
1. slâpad
2. slâpad
3. slâpad

Aanvoegende Wijs.

- slâpe
- slâpes
- slâpe
- slâpen
- slâpen
- slâpen

¹⁾ De *ö* is de verkorte klank van *ä*, in dit voorbeeld.

Verleden Tijd.

1. slêp
2. slêpi
3. slêp
1. slêpun
2. slêpun
3. slêpun.

Ook zonder nadere aanwijzing zal het in het oog vallen, hoe groot de overeenkomst is van het Oost-Geldersch met het Saksisch, en het verschil met onze taal. Alleen nog eene enkele opmerking over de *t* in den uitgang. Zooeven is er gezegd, dat de oudere *d* over is gegaan in eene *t*, daar ze sluitletter is. Zulks is waar, doch de regel is te algemeen gesteld. Wanneer namelijk het werkwoord gevolgd wordt door een toonloos voornaamwoord, dan smelt dit als het ware met het werkwoord samen, zoodat de *d* eigenlijk dan niet meer als sluitletter kan beschouwd worden. Een paar voorbeelden zullen dit ophelderen. Uit den 2^{den} pers. meervoud *zêd-i* of *zêd-e* «ziet-ge», waar *i* of *e* het toonloos geworden voornaamwoord *ij* is, moet ten gevolge eener neiging, die het gewestelijk Hollandsch met het Geldersch deelt, de *d* vanzelf *j* worden of uitvallen, zoodat er *zêje*, *zêj*, *zêi* ontstaan moest. En zoo zegt men inderdaad. Een ander voorbeeld: *loopid-he*, *leuped-e*, *lôpd-e*, «loopt hij» werd *lôpp-e*. — Het zal voldoende zijn, deze veranderingen in den uitgang vóór toonlooze voornaamwoorden te hebben aangestipt, zonder te trachten algemeene regels op te geven. In onze gewone spreektaal, dat is, een mengsel van Nederlandsch en Hollandsche provincialismen, zijn dergelijke samentrekkingen evenzeer gebruikelijk als in 't Geldersch, en zelfs in de manier, waarop de Hollandsche spreektaal en het Graafschapsch klanken doen uitvallen, vertoonen ze eene treffende overeenkomst. Gelijk de Graafschapper zegt *zêj*, spreekt de Hollander *zie-je* uit, in plaats van *ziet-je*, of juister gesproken in plaats van *zied-je*, want de eigenlijke uitgang is *d*, evengoed als de sluitletter in *mond*, *hard*, eene *d* is, al gaat de *d*, indien ze sluitletter is (wat ze eigenlijk *niet* is in *zied-je*), over in de scherpe *t*. Dat men nu *mond*, *hard*, enz. met *d* pleegt te schrijven, en *hij ziet*, *gij ziet* met eene *t*, is eene van die menigte inconsequenties, waaraan de spelling van 't nieuwe Nederlandsch zoo rijk is, vergeleken met die van het Middel-Nederlandsch. Eigenlijk algemeen Nederlandsch zijn zulke vormen, als *zie-je*, *heb-je*, *kun-je* en dergelijke, niet; ze zijn gewestelijk Hollandsch, en tevens Geldersch. In het eigenlijk Nederlandsch zou men zeggen *zied-ge*, *hebd-ge*; en zoo spreekt men inderdaad in 't vaderland onzer Nederlandsche schrijftaal. — In meer dan één opzicht zou het wenschelijk zijn, ten einde schro-

melijke verwarring te voorkomen, dat onderwijzers hun leerlingen opmerkzaam maakten, hoe Nederlandsch en Hollandsch te zamen hangen en in hoe ver ze verschillen. De dwaling, ten gevolge waarvan beide met elkaar verward worden, is vrij algemeen, doch tevens betrekkelijk zeer jong en daarom nog wel uit te roeien. En uitgeroeid dient ze te worden, niet alleen in het belang der wetenschap, maar ook in dat der geschiedkundige waarheid. De ergerlijke bekrompenheid, die het doet voorkomen alsof er geen Nederlanders vóór de 16^{de} eeuw geleefd hebben, dat er geen Nederlandsche taal vóór dien tijd bestond, dat wij niets gemeen hebben met de wakkere mannen van Gent en Brugge; die bekrompenheid en kleingeestigheid moet verdwijnen, vóór dat Noord-Nederland aanspraak mag maken ook thans nog aan het hoofd te staan van den Nederlandschen stam.

Veemgericht.

De Taal- en Letterbode, I.

Haarlem, 1870.

Het is waarschijnlijk aan de aantrekkingskracht van het geheimzinnige toe te schrijven, dat de namen *veem*, *veemgericht* eenige vermaardheid hebben gekregen ook buiten den kring der beoefenaren van het middel-euwsch recht. We meenen dus op belangstelling te mogen rekenen als we de afkomst van *veem* zullen trachten op te sporen, hoezeer we overtuigd zijn, en gaarne andere die overtuiging zouden zien deelen, dat de kennis van de afleiding der woorden slechts zelden licht verspreidt over het wezen der zaak door een woord aangeduid. Alle woorden «beteekenen» iets, zooals de schilderachtige uitdrukking in onze taal luidt, maar ze «bepalen» niet, ze geven geen definitie. Bijvoorbeeld in geen taal ter wereld geeft het woord *vierkant*, *quadraat* uit zich zelf en op zich zelf te kennen dat al de vier kanten van gelijke afmeting moeten wezen; op zich zelf drukt «een vierkant» een voorwerp uit dat vier kanten heeft; maar het gebruik heeft het zóó bepaald, dat wij met een vierkant eenen gelijkzijdigen recht-hoekigen vierhoek «bedoelen».

Grimm, in zijn Deutsches Wörterbuch (zie o. *feme*), houdt ons woord «waarschijnlijk» voor «identisch» met *feme* «eikelvoeder om de varkens te mesten», eene verklaring die we kunnen laten rusten. Daarentegen is het niet overbodig op te merken dat Grimm's meening, als zoude de *e* in *feme* uit *i* ontstaan zijn, met andere woorden eene Nederlandsche zachtlange *e* wezen, in strijd is: 1) met onze uitspraak van *veem*, waarin wij zeer bepaaldelijk de scherplange *ee* laten hooren; 2) met de geenszins zeldzame, en ook aan Grimm niet onbekende spelling *veim*. Wel is waar haalt hij ten bewijze zijner stelling een Middelhoogduitsch gedicht aan, waarin *veme* op *scheme* rijmt. Gesteld al eens dat het rijm altoos zoo zuiver was, dan zou uit het vers volgen dat in *veme* de *e* de klankwijziging van *a* was, want in *scheme* «schame» is het zulk eene *e*. Nooit en op geene enkele wijze mag uit het rijmpaar opgemaakt worden dat de *e* in *feme* uit *i* ontstaan is.

Zoo zeker *veem* de scherplange *ee* heeft, zoo vast staat het ook, blijkens de vormen *vehim*, *vehma* (zie Grimm's Wdb.), dat er eene *h* is uitgevallen en *veem* voor *veehm*, en dit voor *veehma* staat. In eene oorkonde van 1251 (aangehaald door Grimm) leest men: «illud occultum iudicium, quod vulgariter (d. i. in het Nederduitsch) *vehma* seu *vridinch* appellari consuevit.» Uit de spelling van *vri* «vrij» blijkt ons dat in de oorkonde de lengte der klinkers niet bijzonder wordt aangeduid.

De wijze waarop *vehma*, nauwkeuriger gespeld *veehma*, is afgeleid, is op

den eersten blik duidelijk genoeg. Het achtervoegsel is *ma*, dat o. a. ook in ons *bloem*, Ouds. *blô-ma* voorkomt, en dezelfde kracht heeft als *m*, dat mannelijke woorden vormt, zooals *gal-m*, *hel-m*. Het werkwoord waaruit *veehma* is afgeleid, is *veehian*, in het Oudsaksisch: *fêhian*. De werkwoordelijke stam, zooals die in samenstelling en afleiding gebezigd wordt, is *fêhi*, en in lateren vorm: *feh*. De oudere vorm des woords is dus *feehima* (*vehim*), de latere *feehma*, voorts *veehm*, eindelijk *veem*. In den Hēliand komt het samengestelde werkwoord *afêhian*, «veroordeelen, verdoemen» voor in de volgende verzen (blz. 43, uitg. Schmeller) [vs. 1443]:

than is he sân afêhit endi is thes ferahas scola,
alsulikes urdēlies so the thar [l. ôthar] was,
the thurh is handmegin hōbdo bilōsde erl ôdharna.

«Dan is hij aanstonds veroordeeld en is des doods ¹⁾ schuldig. (dan verdient hij) hetzelfde oordeel als diegene [l. de ander] die met gewelddadige hand eenen anderen man het leven ²⁾ benam.» Deze woorden behelzen eene omschrijving van de woorden in de Bergrede, Matthaeus V, 22.

In onze taal behooren tot denzelfden stam *veeg* en *veete* (voor *veehte*). Ons *veeg*, Oudsaksisch *fêgi* beteekent «ten doode gedoemd, ten doode opgeschreven»; het Angelsaksische *fæge* heeft geheel en al denzelfden zin, en daarenboven nog dien van «verdoemd», eene beteekenis die zich ontwikkeld heeft uit die van doemenswaardig, te veroordeelen, want volgens de afleiding is *fæge*, *veeg* een Part. Fut. Pass. Het Oudnoordsche *feig* (in den 1^{sten} naamv. mannel. *feigr*) komt enkel in den zin van ons «veeg» voor. De *g* staat hier, gelijk zoo dikwijls, voor eene *h*, evenals bijv. in *wij zagen* voor *zahan*; in *ziet* voor *zihet* is de *h* wegge gevallen, evenals in *veete* en *veem*.

Ons *veete* bestaat in onderscheidene Duitsche talen, o. a. in het Angelsaksisch, waar het *fêhdho*, *fêhdhe*, *fêhdh* luidt. Het heeft denzelfden zin als ons *veete*, d. i. «doodelijke vijandschap». Er is in het Angelsaksisch nog eene andere afleiding uit denzelfden stam, namelijk *fâh*, het Engelsche *foe*, hetwelk eigenlijk «met wraak vervolgend» beteekent. Meer dan eens wordt dit *fâh* verward met *fæge*, *fâg*, of beter gezegd: uit eenen ouden vorm *fâgi* (*faigia*) heeft zich een vorm met klankwijziging: *fæge*, en een andere zonder klankwijziging: *fâg* ontwikkeld ³⁾.

¹⁾ De uitdrukking van het oorspronkelijke is: „des levens schuldig”, d. i. „het met zijn leven moettende betalen”.

²⁾ In het oorspronkelijke is de zegswijze: „van hoofd beroofde”; vgl. de Latijnsche uitdrukking „capite damnari”.

³⁾ In het Angels. Glossar van Grein is daarenboven de beteekenis „sons, reus” niet van toepassing op de door dien geleerde onder 1) aangehaalde plaatsen. Daar beteekent het overal of „bevlekt” of „arglistig”; over deze beteekenis zoo straks.

De aangehaalde voorbeelden, die men met andere zou kunnen aanvullen, geven ons voldoende middelen aan de hand om het grondwoord te herkennen. De eenvoudigste vorm waartoe wij de verschillende woorden kunnen terugbrengen, de zoogenaamde wortel, luidt naar Indische uitspraak: *piç* «snijden, grieven». Daarvan komt *piçitam*, gewoonlijk in 't meervoud *piçitâni*, «stukjes vleesch»; voorts *piçuna*, hetwelk, als bijvoegelijk naamw. van woorden gezegd, beteekent «grievend, scherp, bits». Van personen gezegd, heet het doorgaans, «verraderlijk, lasterlijk», en als zelfstandig naamw. «verrader, aanbrenger, kwaadstoker». In het Grieksch is eene afleiding *πικρός* «bitter, snerpend», enz. Ook ons *bitter* komt van *bijten*, in de oorspronkelijke beteekenis echter van «stuk snijden», of «klieven», Skr. *bhid*, Lat. *findo*; zeer duidelijk komt deze oudere beteekenis van ons «bijten» nog uit in: *een bijt*, in het ijs.

Uit het begrip van «snijden» moet zich dat van «met het zwaard straffen» ontwikkeld hebben. Het Skr. *piç* zou in de Duitsche talen *fhan* luiden; het causatief daarvan is *feehian*, d. i. eigenlijk: «met het zwaard *doen* straffen», anders gezegd: «ten zwaarde, ten doode doemen». Als zoodanig, hebben we gezien, komt het in den Heliand voor; want tusschen *feehian*, *afeehian* is geen ander onderscheid dan tusschen ons «doemen» en «verdoemen», welk laatste in het Oudsaksisch dan ook, met hetzelfde voorvoegsel *a*, luidt: *adôman*. Het van *feehian* afgeleide zelfst. naamw. *feehima*, *veehma*, *veem* is derhalve «ter dood veroordeeling», anderszins «strafericht». Descherprechter, de voltrekker van de veem, heette de *vēmer*.

Hoe het gekomen is dat *veem* de beteekenis van een «geheim» gericht aangenomen heeft, is ons onbekend. Mogelijk dat men met *feehian* hier en daar de bijbeteekenis van «in het geheim» verbond, doch het is volstrekt niet noodig zulks aan te nemen. Want in het met *veem* volkomen synonyme *vrîding*, «vrijgeding», is geen spoor van geheimzinnigheid te ontdekken, en toch hechte men hieraan het begrip van een geheim gericht. Hoogstwaarschijnlijk heeft het woord *veem* die bijbeteekenis eerst gekregen, toen de zaak die er door aangeduid werd het karakter van iets heimelijks had aangenomen. Desniettemin verdient het opmerking dat er verscheidene woorden uit dezelfde bron als *veem* gevloeid zijn, waarin de zin van iets listigs, arglistigs gelegen is, en deze omstandigheid kan tot het gebruik of misbruik van *veem*, als geheim strafgericht, aanleiding hebben gegeven.

Op het eerste gezicht lijken de bedoelde woorden al zeer weinig met *veem* te maken te hebben, en toch zullen we zien, hoe geheel uiteenlopende begrippen uit één grondbegrip kunnen voortspuiten. In het Sanskrit heet *piç*, gelijk boven gezegd, «snijden». Men zegt het, onder anderen, ook van houten voorwerpen, zooals nappen, schalen, bekens; zeer gewoon is de be-

teekenis «snijwerk maken, fatsoeneeren, figuren maken». Daarom duidt het Skr. *peças* «beeldwerk, beeld, kunstige figuur» aan; *peçasvant* is «met beeldwerk versierd». Denzelfden begripsovergang vertoont het Grieksche *ποιῖλος*, dat van denzelfden oorsprong is. Eene andere afleiding van gelijke beteekenis vindt men terug in het Gothische *filufdihs*, hetwelk het Grieksche *πολυποῖλος* vertaalt en letterlijk hetzelfde is, met uitzondering dat het suffix in het Grieksch *ιλο*, in het Gothisch *a* is. Ook in het Oudsaksisch komt *fēh* «veelkleurig» voor, en zeer dikwijls in het Angelsaksisch *fāh* of *fāg*; in laatstgenoemde taal heeft het woord verder den zin aangenomen van «bevekt», bijv. met bloed, met zonden. Nagenoeg op dezelfde wijze gevormd als het Grieksche *ποιῖλος* is het Skr. *peçala*; het beteekent «kunstig, sierlijk, lief, mooi, knap», en niet alleen «knap» in den zin van «netjes», maar ook in dien van «bekwaam» ¹⁾. De zin van «listig, slim», dien het Grieksche *ποιῖλος* zoo dikwijls heeft, en die eenerzijds zoo dicht bij dien van ons «knap» staat, grenst van den anderen kant aan dien van het Oudsaksische *fēgn*, *fēcn* «list, bedriegelijkheid». Ook in het Angels. is *fācen* (in stede van *fācn*) «list, arglist»; het bijvoeg. naamw. *fācne* is «arglistig»; bijv. de satan heet *se fācna*. Het Oudnoordsche *feikn* «gruweldaad, wreedaardigheid», vertoont wederom de andere opvatting van het groundbegrip. Ten slotte willen we de aandacht er op vestigen dat de *k* in *feikn*, *fācn* niet in eene *h* is overgegaan, omdat de *k* onmiddellijk voor eene *l*, *n* of *r*, den regel der zoogenoemde klankverschuiving niet altoos volgt; men vindt zoowel *kram* als *hram*, *klemmen* en *hlemmen*, *knijpen* en *hnijpen*. Volkomen overeenkomstig met *feikn* in stede van *feihn* is *teikn*, *teeken* (*teekn*) uit *tijhen* «aantoonen».

¹⁾ Met *peçala*, en ons *knap* kan men, wat den overgang der begrippen betreft, gevoelig het Engelsche *smart* vergelijken.

Feodum.



De Taal- en Letterbode, I.

Haarlem, 1870.

De uitkomst van 't volgende onderzoek naar de afkomst van bovenstaand woord maakt geene andere aanspraak dan die van eene gewettigde gissing te zijn. Onafscheidelijk van ons onderzoek is de taak, aan te toonen dat de in zwang zijnde afleidingen niet wel overeen te brengen zijn met de bestaande feiten. Het is altoos iets gewonnen, als het aantal der mogelijke verklaringen beperkt wordt, want het is duidelijk dat de mogelijkheden in een geval als dit niet oneindig veel in getal zijn.

Er bestaan, zoo we ons niet bedriegen, twee verklaringen welke aanhangers gevonden hebben; de eerste wordt in Ducange (Henschel) III, bl. 260 aan Eichhorn ¹⁾ toegeschreven, de andere is men aan Diez verschuldigd. Eene derde, die van W. Wackernagel (in Haupts Zeitschrift II), schijnt weinig bijval gevonden te hebben, hetgeen op zichzelf nog weinig er tegen bewijst, doch als men weet dat Wackernagel in *feodum* het Gothische *thiuth* meende te ontdekken, dan zal men den geringen bijval verklaarbaar vinden. Het Gothische *thiuth* toch beteekent «wat goed is, wel», doch zelfs in die taal, voor zooverre wij die uit de overgeblevene teksten kennen, niet «goed» in den zin van bezitting. Veel gewaagder nog is het den oorsprong van *feodum* te zoeken in een woord, dat, zoo niet eigenaardig Gothisch, dan toch, zooveel men weet, niet meer in zwang was bij de Franken of Duitsche volken van wie de Romanen zulk een woord hebben kunnen overnemen. Daarenboven is de overgang van *th* in *f* wel niet ongehoord, doch men mag eerst dan voor een twijfelachtig geval dien overgang als een feit aanmerken, indien uit andere gegevens blijkt dat er in eenige andere Duitsche taal, op die enkele letter na, een woord volmaakt met het Gothische *thiuth* en in vorming en in beteekenis overeenkomt. Zulk een woord *fiuth* nu = *thiuth* bestaat er niet, en zelfs een stam *fin*, waarvan dit *fiuth* zou kunnen afgeleid worden, is niet op te sporen.

De eerste verklaring waarvan gewaagd werd, komt hierop neêr, dat *feodum*, *feudum* samengesteld is uit *fe* (= *feu*, *fehu*), zoowel «bezitting», als «vee», en *ood*, hetzelfde woord dat ook in *alodium* voorkomt, en insgelijks den zin heeft van «bezitting». Nu is het duidelijk dat het geheele woord dan zou beteekenen «bezittingbezitting» of «bezittinggoed», en zulks is onaannemelijk. Ook is de *o* in *feodum* kwalijk dezelfde als in *alodium*, blij-

¹⁾ Vruchteloos heb ik in Eichhorn's D. St. und Rgesch. hiernaar gezocht; in de 5^{te} uitgave (van 1843) vind ik § 245, a, Noot, iets gansch anders. Eichhorn vindt de etymologie van *feudum* uit Lat. *fides* heel natuurlijk!

kens den bijvorm *alaudis* (Graff, Spr. I, 237), en blijkens den Franschen vorm *fief*, die afwijkt van *alleu*. Desniettemin zijn er bijvormen, die zoo straks zullen aangevoerd worden, welke voor eene samenstelling pleiten, in zooverre namelijk als 't laatste deel uit *ood* schijnt te bestaan, doch de verklaring der samenstelling in haar geheel als eene tautologie is daarom nog niet goed te keuren. Of eene wijziging in de verklaring het gebrek zou verhelpen, zal later onderzocht worden.

Uitvoeriger moeten we stilstaan bij de afleiding welke steunt op het gezag van den schrijver der Grammatik der Romanischen Sprachen, Fr. Diez. De Heer Littré, de bekende vervaardiger van een Fransch woordenboek van groot gezag, heeft met zijne instemming de verklaring van Diez bekrachtigd. Er is dus alle reden om uitvoerig en nauwlettend de gronden waarop het gevoelen van Diez en Littré steunt te onderzoeken. In eene kleinigheid verschilt de laatste van eerstgenoemde, en de geleidelijkste gang schijnt ons toe eerst Littré's amendement te overwegen. In zijn Dict., onder 't woord *fief*, zegt de schrijver:

«Provenç. *feu*, *fieu*; espagn. et portug. *feudo*; ital. *fio feudo*; bas-lat. *feudum*, *feodum*; du germanique: lombard, *fader-fium*, bien paternel; anglo-sax. *feoh*, bétail», enz. — «*Feudum*, *feodum* est formé de l'allemand avec l'épenthèse d'un *d* servant à la prononciation, et venant probablement de la transformation de l'*h*. — Le sens primitif de *fief* est donc biens, avoir; sens déterminé ensuite par l'usage à signifier une espèce particulière de possession.»

Over 't geheel is Diez hier trouw gevolgd; *feudum* zou dus het algemeen Duitsche *feu*, *fehu*, enz. (ons Nederlandsch *vee*, in vorm) wezen, met inlassching eener *d* ter bevordering der uitspraak. Zulks beweert Diez ook, doch aan Littré eigen is de bijvoeging dat die *d* «waarschijnlijk komt van de vervorming der *h*.» Nu luidde 't woord in 't Hoogduitsch (allemand), al naar gelang van 't verschil in tongval en tijd, inderdaad zoowel *feu*, *feo*, als *fehu*, *feho*, *fihu*. Eerst werd beweerd dat in *feu-d-um* de *d* ingelascht is, derhalve tusschen de slotletter van *feu*, *fehu* en den Latijnschen uitgang *um*. Straks daarop echter vernemen we dat die *d* schijnt te komen van de vervorming der *h*, die *niet* aan 't slot staat. We krijgen dus deze slotsom: dat er in de plaats van *h* eene *d* staat, die tegelijkertijd niet in de plaats eener *h* staat. Dat is kwalijk te rijmen. We meenen thans het amendement te mogen verwerpen en ons te moeten wenden tot de oorspronkelijke toelichting van het vraagstuk door Diez.

Hetgeen deze geleerde omtrent het woord zegt, is te vinden in zijn Etymologisches Wörterbuch der Romanischen Sprachen, onder *fio* (Deel I, bl. 180; 3^{de} uitgave). Reeds hij had als ouderen vorm aangenomen *feu*, en dit

onmiddellijk in verband gebracht met het Langobardische *faderfin*-m, wat volgens hem beteekent «väterliches gut»; volgens de Langobardische oorkonden duidt het wel is waar iets anders aan, nl. «eenige andere gift zoo veel als de vader of broeder haar (der bruid) geeft wanneer ze gaat trouwen» ¹⁾, doch dat maakt weinig uit, want Diez vergeleek beide woorden om wille van den vorm, niet zoozeer uithoofde der overeenkomst in be- teekenis.

«Uit *feu*», zoo gaat hij voort, «is een hoogst belangrijk woord van 't Middeleeuwsch Latijn, het omtrent de 9^{de} eeuw opdagende *feudum*, *feodum* ontstaan: ten einde namelijk niet *feu-um* te moeten uitspreken (want men trok, zooals vooral de Provenç. en Fransche vorm bewijst, *u* bij den stam), laschte men eene euphonische *d* in, een middel ter vermijding van gaping, 't welk ook in andere woorden, bijv. in 't Ital. *ladiço* voor *laico* of in 't geheel overeenkomstige *chiodo* voor *chio-o* (Lat. *clav-us*, *clau-us*) voorkomt.»

Mijns bedunkens, bewijst de in 't Italiaansch voorkomende invoeging eener *d* nog niets voor 't Middeleeuwsch Latijn, en nog minder, zoo moge- lijk, voor 't Fransch. In ons hedendaagsch Nederlandsch komt de inlas- sching eener *d* ettelijke malen voor, bijv. in *bevrijden*, *vlieden*, *geschieden*, enz., doch daaruit volgt geenszins dat hetzelfde gebeurt in het zoo nauw met onze taal vermaagschapte Hoogduitsch of zelfs in onze eigene oudere taal. Hoe 't Fransche *fief* rechtstreeks uit *feudum*, en niet uit *feu-um* zich ontwikkeld heeft, evenals bijv. *juif* uit *judaeus*, *pouvoir* uit het barbaarsche *podere*, *potere*, enz. is door Diez zelven in 't behandelde artikel juist aange- toond. Was het niet veel eenvoudiger voor de Romanen van 't Deutsche *feu* kortweg *feum* te maken? Juist in Italië, in Lombardije, is immers *faderfin* tot *faderfum* geworden. Maar toegegeven ook al eens dat de *d* in *feudum* ingelascht is geworden, waar blijven we dan met de menigte bij- vormen? Het zij ons vergund hier eenige bewijspplaatsen te laten volgen, afgeschreven uit Graffs Sprachschatz en Ducange.

Graff, Spr. III, 451: «*Feoda*: quasdam possessiones censuales, quae *feoda* vocantur.» — Behalve dit *feodum*, meerv. *feoda*, reeds uit Diez en Littré bekend, haalt Graff t. a. p. aan: *feda*, meerv. Dit laatste zoude te verklaren wezen als bijvorm van *feoda*, want, o. a. in onze taal, luidt het woord: *vee*.

In Ducange treffen we onder *feudum* aan de vormen *fedium*, *fedum* en *feidum*. Nu, dit laatste is volstrekt niet met *feo* te rijmen, bijaldien *feo* het Ohd. *fihu*, *feu* was, tenzij men eene verbastering veronderstelt, en daartoe bestaat geen grond. Buitendien komen er vormen voor die bepaaldelijk

¹⁾ De Latijnsche woorden zijn: „de *faderfio* autem, i. e. de alio dono quantum pater aut frater dederit ei, quando ad maritum ambulaverit”. Zie Graff, Spr. III, 480.

veel meer voor de verklaring in Ducange, dan voor die van Diez pleiten, te weten: *fevodium*, ofschoon dit verklaard wordt met «quidquid *feudi* titulo possidetur», zoodat het altoos iets anders zou kunnen bedoelen dan 't eenvoudige *feu*, namelijk eene samenstelling uit *feu* (d. i. *feudum*) en *odium* «bezitting» zou kunnen zijn. Ook wordt opgegeven *feaudus*, doch als slechts eenmaal voorkomende. Men ziet hieruit dat het in Ducange vermelde gevoelen iets beters verdiend had dan het stilzwijgen van Diez en Littré. Dan, hoe men *fevodium* en *feaudus* ook te verklaren hebbe — we komen later daarop terug —, noch de eerste verklaring, noch die van Diez is overeen te brengen met den vorm *feidum*, en wat daarenboven *fedum* aangaat, zulk eene verminking der veronderstelde samenstelling is voor het tijdperk waarin het voorkomt zonder wedergade.

Wat den zin des woords, als rechtsterm, betreft, ben ik huiverig een beslissend oordeel uit te spreken, doch, onder verbetering van rechtsgeleerden, schijnt het me toe alsof *feodum* in den regel zooveel als «gebruik» is, een ruimer begrip dan «huur», en tevens «wat men in gebruik heeft», onder zoodanige voorwaarden als bij wet of gewoonte of onderling goedvinden zijn vastgesteld. Eene «bezitting» in algemeen Germaanschen zin, dierechtskundig niets te maken heeft met dien van 't Romeinsche *possessio*, is *feodum*, geloof ik, niet. Zie hier eene plaats uit Ducange, waar *feodum* met «gebruik» zou kunnen weêrgegeven worden:

«Qui domum *in feodo* habuerit, eam ab Ecclesia Femeriarum tenebit ad census 5 solid.»

Voorts duidt het aan ook datgene wat iemand ten gebruike, *in feodum*, heeft; bijv.

«*Feodum burgense*, seu ignobile est, quod a minimis valvasoribus, vel etiam a plebe, paganis, id est, privatis, *in feodum* conceditur.» Mij dunkt, dat is: «ten gebruike wordt afgestaan», natuurlijk onder bepaalde voorwaarden.

Ten derde verstaat men er onder, «dat wat voor 't gebruik opgebracht moet worden», bijv. «reditus annuus, qui ex officio ... a datore percipitur».

Hoewel de begrippen *feodum* en «huur» niet van gelijken omvang zijn, meenen we toch te mogen opmerken dat in het gebruik beider woorden groote overeenstemming heerscht; wij zeggen bijv., evenzeer «een huis, een stuk land in huur hebben», als «de huur van 't huis is hoog, laag».

Na onderlinge vergelijking der verschillende zinsneden waarin *feodum* optreedt en der omschrijvingen of bepalingen (in Ducange te vinden), komt men tot het besluit dat het begrip mag beschouwd worden als staande tot dat van *leenen* in 't Middelnederlandsch als het passief tot het actief. Aan Dr. de Vries namelijk ben ik de opmerking verschuldigd dat *leenen* in 't

Dietsch meer dan eens is «ten gebruike afstaan, tijdelijk ten gebruike geven». Aldus in Ferguut, vs. 2176:

Ferguut verstont sinen wert wale,
die hem sal goede herberge lenen.

Iets vroeger, vs. 2171:

Ic leene u die herberge mijn.

Nu zou zich in onze hedendaagsche taal «huisvesting verleenen» heel wel laten hooren, maar zeker zouden we niet zeggen, gelijk in Ferguut, vs. 741:

Joncvrouwe, hadde mi yeman geleent
sijn huus.

Daaruit ziet men dat in 't Dietsch *lenen* toch een zuiverder begrensde begrip was dan ons ietwat deftige *verleenen*, en ruimer dan ons *leenen*. Alleen in 't naamwoord *leen*, waar dit de Middeleeuwsche instelling bedoelt, komt de Dietsche opvatting voor den dag. Welnu, aangezien in een zelfstandig naamwoord het vormelijk onderscheid tusschen bedrijvend en lijdend niet duidelijk afgebakend is, gewoonlijk zelfs vervalt, aangezien dus *leen* zoowel is «wat ten gebruike afgestaan wordt» of «het ten gebruike afgestaan worden», als «het ten gebruike afstaan, afgestaan hebben», laat het zich gereedelijk verklaren, hoe *leen* in de Middeleeuwen synoniem kon wezen met *feodum*, indien dit laatste «gebruik» beteekende.

Reeds hieruit moet men tot het vermoeden komen dat *feodum* oorspronkelijk wel is waar geen streng begrensde rechtsbegrip zal uitgedrukt hebben, maar toch een zoodanig dat niet in tweestrijd is met de rechtsopvatting, wat *fihu*, d. i. bezitting in Nederlandschen, in algemeen Germaanschen zin, mij wèl toeschijnt te wezen. Dat vermoedelijke grondbegrip «gebruiken» vindt men terstond terug in een woord dat zeker eenmaal algemeen Duitsch moet geweest zijn, maar — opmerkelijk genoeg — behalve in 't Gothisch, alleen tot nog toe gevonden is in de tongvallen van die Hoogduitsche en Nederduitsche bevolkingen, welke tot het Frankisch gebied behoorden of onmiddellijk daaraan grensden; wel te verstaan in de opgegeven beteekenis. Ik bedoel het Nederduitsche en tevens Opperfrankische (Hoogduitsche) *fehôn* «gebruiken». Het is noodig de betrekkelijk weinige plaatsen, waar het voorkomt, na te gaan, te meer dewijl men 't woord niet zijnen vollen eisch heeft gegeven.

In een Oudnederduitsch biechtformulier, dat den tongval der streek oostelijk van den Rijn nabij Dusseldorf moet vertegenwoordigen, komt

o. a. 't volgende voor ¹⁾): *endi ðk wîtîdion mðs fehðda endi drank*, d. i. «en ook op wijgetijden heb ik spijs (moes) gebruikt en drank». De vertaling met «nemen», in de bijgevoegde woordenlijst, is voor deze plaats niet onjuist, want men kan even goed zeggen «spijs en drank nemen» als «spijs en drank gebruiken», doch de ware vertolking van *fehðn* is niet «nemen», maar «gebruiken», hetgeen helder uitkomt in eene andere zinsnede uit hetzelfde formulier ²⁾): «Ik stal, ik farstolan fehðda, âna orlof gaf, âna orlof antfêng», d. i. «Ik heb gestolen, ik heb ontstolen goed gebruikt, zonder verlof gegeven, zonder verlof ontvangen». Het is klaar dat «nemen» hier den ganschen zin zou bederven: de dief zelf «neemt», een ander kan, zoo goed als hij, van 't gestolene nut trekken.

Geheel en al in dezelfde opvatting van «gebruiken», komt het in 't Opperfrankisch van Ottfrid voor (Krist, IV, 20, 5), in samenstelling met *gi* «samen»:

thaz sie in then gizîtn
biwollane ni wurtîn;
mit reinidu gisemôtn,
thie ðstoron gifehôtn.

«Dat zij op hoogtijd (op 't Paaschfeest) niet verontreinigd mochten worden, met reinheid mochten [?], het pascha samen gebruiken». — Het niet samengestelde werkwoord wordt ook aangehaald door Graff (Spr. III, 427):

«daz ih daz heilega wizzod uehoda mit unreinemo lichamen», «dat ik de heilige wet gebruikt (of ontvangen) heb met een onrein lichaam».

Natuurlijk zoude men desverkiezende in de vertaling dezer plaatsen mogen bezigen «nuttigen, orberen», en in 't Hoogduitsch «geniessen», want synoniem zijn ten onzent: «een maal gebruiken, nuttigen, orberen».

Er zijn ook voorbeelden van *fehðn* samengesteld met *ver*; vermits *fehðn* «gebruiken» is, laat zich bij voorbaat reeds uit den aard onzer taal afleiden dat *farfehðn* «verbruiken» is; nu heet «verbruiken» in 't Fransch *consumer*, Lat. *consumere*, en in Graff t. a. p. wordt aangehaald *wir sîn faruehôt*, wat als vertaling moet strekken van 't Latijnsche «consum(m)amur», en *faruehôtêm* van «consumptis». Het is mogelijk dat hier bedoeld is, niet wat wij «verbruiken» zouden heeten, maar «verteren», doch «verteren» is immers ook *consumer*, en 't Hoogd. *wegzehrung* «reiskost, hetgeen men op reis gebruikt», strekt, o. a., ten voorbeeld hoe de begrippen «verteren» en «ver-

¹⁾ Kleinere Altnd. Denkm.; uitg. Moritz Heyne (1867); blz. 82. [Lees echter *untîdion*.]

²⁾ T. a. p. bl. 83. — Ik schrijf *orlof*, en niet, zooals de uitgave heeft, *orlôf*, omdat aan den Nederlandschen vorm *oorlof*, *verlof* in een Nederduitsch stuk meer gezag toekomt dan aan den Hoogduitschen.

bruiken» elkander raken. — Keeren we thans naar Nederduitsch, bepaaldelijk Saksisch, gebied terug om eene andere toepassing van *fehôn* in 't licht te stellen. Zooals reeds met een enkel woord gezegd, zijn ten onzent «gebruiken, nuttigen, orberen» synoniemen. *Orberen* is slechts andere uitspraak van *oorbaren*; *oorbaar* is «nuttig»; *orberen* derhalve «nuttigen». Bekend is de uitdrukking «den grond oorbaar maken», en het laat zich heel wel denken dat men in stede daarvan zeide «den grond orberen», hoezeer dit om licht te verklaren redenen niet in zwang is. Aangezien orberen = oorbaar maken is, en ook = gebruiken, nuttigen, laat zich veronderstellen: oorbaar maken = *fehôn*. Dit komt inderdaad voor. In den Heliand, in de gelijkenis des zaaiers, legt de dichter den Heiland deze woorden in den mond ¹⁾:

Sum it eft an land biuêl,
an erthun adalcunnies, bigan imu aftar thiû
wahsan wânlico endi wurteo fâhan;
lōd an lustun; was that land so gōd,
frōniscō gifehōd. Sum it eft biuallen ward
an ēna starca strâtun, —

«Wat er van nu viel op akkergrond, op aarde van edele soort; het begon daarna naar wensch te wassen en wortels te krijgen; het groeide dat het een lust was; zoo goed was dat land, heerlijk oorbaar gemaakt. Wat er van, echter, kwam te recht op eenen harden straatweg, enz.»

Schmeller geeft in zijn Glossarium eigenlijk geene vertaling, zegt enkel: «van goed land waarin 'tzaad spoedig uitsproot; vgl. Tat. *gifeho*, «vreugde». — De hoogstverdienstelijke uitgever der Altniederdeutschen Denkmäler uit zich in zijn Glossar aldus: «*gifehôn* (cf. ahd. *gifeho*, gaudium) mit Freude versehen, mit Fruchtbarkeit ausstatten», waarvan 't laatste hetzelfde bedoelt als «oorbaar maken» en 't eerste «mit Freude versehen» niet toepasselijk kan geacht worden waar van grond sprake is. Er bestaat gewis een verband tusschen *gifeho* en *fehôn*, maar ik geloof niet dat het laatste eene afleiding is van 't eerste, vooreerst omdat de beteekenis dan niet uitkomt, ten andere omdat *gi* in *gifehōd* heel wel het *ge* van 't verleden deelwoord kan wezen, waarvoor Schmeller het ook aanzag. Het Ohd. *gifeho* zal wel rechtstreeks afkomen van een werkwoord = Ags. *gefeohan*. Wat de door Heyne aangehaalde, maar niet goedgekeurde overzetting van Vilmar betreft: «mit Wachstum und Fruchtbarkeit nach des Gottes Frō Weise versehen», die berust, daargelaten dat ze onverstaanbaar is, op de door niets gewettigde veronderstelling dat de dichter, geenszins een weetniet, heel

1) Heliand (Schmeller), bl. 73, 10, vgg. [vs. 2398].

gemoedelijk Jezus Duitsche goden te pas laat brengen, d. i. te onpas. Zulks ware al te naïef.

We hebben dan gezien dat *fehôn* is «gebruiken, nuttigen, orberen, oorbbaar maken». Niet onbelangrijk is het, thans na te gaan welke beteekenissen het Mhd. *urbar* heeft. *Urbar* of *urbor*, verlatijnscht in *urbarium*, is (zie Beneckes Mhd. Wtb. I, bl. 151) «sowohl das grundstück, das eine rente *erbert*, als die rente, die davon *erborn* wird»; hier eene enkele plaats slechts: «ze tûsent marken der *geniez* was (Nhd. war), der dem klôster galt (sus was sîn urbor gezalt) . . . daz klôster mit den urborn». Verder is het: «land von dem man eine rente hebt». Zoover ik zien kan, is *urbar* of *urbor* niets anders dan *feodum*. Is dit waar, dan levert de afleiding van *feodum* uit *fehôn*, van den kant der beteekenis, geen bezwaar op. Alvorens den grammatischen vorm van *feodum* te willen bepalen, zullen we trachten het hoofdbegrip van *fehôn* in de Gothische bijbelvertaling vast te stellen. Het komt alleen voor in de samenstellingen *bi-faihôn* en *ga-faihôn*, alsmede in de naamwoorden *bi-faihôns* en *bi-faiih*. Ze geven alle één en 't zelfde Grieksche woord, *πλεονεκτεῖν* en *πλεονεξία*, weêr. De plaatsen waar *bifaihôn* voorkomt, zijn uit de brieven van Paulus, Cor. II, 7, 2. 12, 17 en 18, Thessal. I, 4, 6; *gafaihôn* Cor. II, 2, 11; *bi-faihôns* Cor. II, 9, 5; *bifaiih* 12, 20. De woorden plegen vertolkt te worden, o. a. door Gabelentz en Loebe, met «bevorthailen, täuschen». Hiervan schijnt het laatste, «täuschen», eene ietwat te sterke uitdrukking; liever zou ik het vervangen door «ausbeuten». Het eerste «bevorthailen» is het tegendeel van ons «bevoordeelen». In onze taal laten de Gothische woorden noode eene andere vertaling toe dan «gebruiken». Paulus wilde zeggen: «ik heb ulieden niet gebruikt, ik heb geen partij van u getrokken ter bereiking van mijne persoonlijke doeleinden.» Het verdient opgemerkt te worden dat behalve «bevorthailen» in 't Hoogduitsch ook voorkomt «vorthailen» (Grimm's Wtb. *bevorthailen*), hetwelk vrijwel overeenkomt met het Gothische *gafaihôn*, terwijl «bevorthailen» 't zelfde voorvoegsel vertoont als *bifaihôn*. Daar *bifaiih*, eene afleiding van den eersten trap, reeds zooveel als «bevorthailung» is, mag men aannemen dat het niet ook «voordeel» was, maar eenvoudig ons «gebruik»; *bifaihôn* dus «gebruiken», of «benuttigen».

Omtrent den samenhang tusschen de Gothische woorden, 't Ohd. en Ond. *fehôn* aan den eenen kant en Goth. *faginôn* «zich verheugen, genieten», Ohd. *gifeho*, Ags. *feohan*, enz. aan den anderen kant, is het voldoende aan te stippen dat de begrippen «genot» en «genoegen», alsook «gebruiken» en «genieten» in elkander overgaan.

Om tot *feodum* zelve terug te keeren, de bijvormen *feudum*, *fedum* en *feidum*, in hun onderling verband beschouwd, toonen dat we een geval

voor ons hebben waar *o* (*u*) mag afwisselen met *i*. In *fiu*, *feo*, vee, heeft dit geen plaats; wel is zoo'n overgang verklaarbaar en niet ongewoon bij werkwoorden op *ôn*. In 't Gothisch luidt het nog steeds altijd *faihôn*, *faihôds*, enz. In 't Oudsaksisch is dit ook gewoonlijk nog *ôn*, *ôd*, hoewel dit hier en daar ook met korte *o* uitgesproken kan geworden zijn, en althans met *ad* afwisselt. Daar in 't Ouds. naast *ôn* zeer menigvuldig *ôian* optreedt, was er voor de toenemende verwarring van *od* en *id* de weg gebaad. Inzonderheid in 't Nederlandsche en Nederrijnsche Nederduitsch ging bereids in de 9^{de} eeuw de *o*-vervoeging in de *i*-klasse over; zoo in de Karelingsche Psalmen (61, 9) *getrûit an imo* «betrouwt op hem», in stede van *getrûot*. Evenzoo zijn *gilovôn* en *gilovian* «gelooven» in 't Ouds. beide in zwang; met het eerste komt het Nhd. *glauben* overeen, met het laatste het Geldersche *eleuven*. Dat wijders uit *feodum* een *feudum* werd, verklaart zich èn uit het Romaansch èn uit het Germaansch; het Ohd. heeft bijv. *wizzud* en *wizzod*, waar 't Gothisch nog enkel *vitôth* kent. Het verdwijnen der *h* vereischt geen toelichting. Diezelfde *h* gaat echter vaak in *g* over, bijv. in *zagen*, terwijl ze verdwenen is in *zien* (*zihen*); ook in 't Goth. o. a. staat *faheds* «vreugde» tot *faginôn*, als *faihôn*. Het is niet onmogelijk dat deze *g* stand heeft gehouden in 't Siciliaansche *fego*, door Diez aangehaald. Wegens mijne onbekendheid met het Siciliaansch taaleigen kan ik niet zeggen in hoeverre de inlassching eener *g*, ter vermijding van gaping, zooals het heet, een gewoon verschijnsel is.

Het lastigste deel van 't vraagstuk is, op te maken uit welken vorm 't Latijnsche *feodum* opgevangen is. Schier overal is het in 't Latijn onzijdig, en het eenvoudigste is, te veronderstellen dat ook het Duitsche woord onzijdig was, waartegen niet het minste bezwaar bestaat. Bestond er niets anders dan *feodum*, *feudum*, *feidum*, *fedum*, dan zouden we recht hebben aan 't Duitsche woord slechts den vorm toe te kennen van 't onzijdige Gothische *vitôth*, dus *fehod*, *feod*. Daar echter ook *fedium* (om van *fevodium* niet te spreken) voorkomt, moet men opmaken dat er in 't Duitsch daarenboven een *feodi* bestond; geheel overeenkomstig met de wisselvormen Ohd. *herôti* en Oudn. *heradh*, of Ouds. *hunderôd*, en zelfs Ohd. *ophrôd*. Dat naast *feodum* nooit *feothum* aangetroffen wordt, verklaart zich geredelijk uit het feit dat het woord eerst voorkomt in oorkonden der 9^{de} eeuw. In de jongere stukken der Salische wet wordt bijv. *widerêdus* geschreven voor *-êthus*, en zoo zouden, indien noodig, eene menigte andere voorbeelden tot staving van 't beweerde kunnen bijgebracht worden.

Het werkelijk bestaan van een Duitsch, Neder- en Opperfrankisch, *fehôd* en *fehôdi* is vooralsnog eene gissing, en slechts een gelukkig toeval zal een vermoeden tot zekerheid kunnen verheffen. Het is nogtans een gewettigd

vermoeden, geloof ik, als men uit het bestaan van een werkwoord «gebruiken» besluit tot het niet afwezig zijn van het daarbij behoorende naamwoord. In 't Oudfriesch is zelfs een naamwoord ons overgeleverd, dat zoo niet van *fehôn* zelf, dan toch van denzelfden stam gevormd is, namelijk *fech*, *fecht* en *facht* «opbrengst, vrucht» (zie Richthofens Glossar); men vergelijkte het boven aangevoerde aangaande *urbar*. Het Friesche klankstelsel is niet van dien aard dat men *fecht* met zekerheid in den Gothischen vorm kan overbrengen, maar het kan een bijvorm van *fehod* (d. i. *fehoth*, waaruit *feheth*, en dan *fecht*, gelijk bijv. *licht* voor *lieheth*) zijn. *Facht* vertoont den klinker van Goth. *fahêds*, *faginôn*, terwijl omgekeerd het Ohd. *gifeho*, in beteekenis = *fahêds*, den klinker van *fehôn* heeft.

Nog een enkel woord aangaande de boven meêgedeelde vormen *fevodium* en *feaudus*, want het zou eene struisvogeltaktiek wezen, zoo we daarvoor de oogen sloten. Die vormen komen nu eenmaal voor, hoezeer ook uiterst zeldzaam; hoe die te verklaren? Mij dunkt, als gewaande verbeteringen berustende op valsche etymologie. Daar *fevodium* den zin heeft van «quidquid *feudi* titulo *possidetur*», waande een of ander etymologiseerende rechtsgeleerde der 10^{de} eeuw of iets later, dat heteene samenstelling was uit *feu* (= *feudum*) en *ood* «bezitting». Maar het enkele *feudum* sluit die beteekenis reeds in zich; het is niet alleen «gebruik», maar ook «wat men in gebruik heeft». Evenzoo is *feaudus* als samenstelling opgevat. Tot deze etymologie kon men des te lichter verleid worden in een tijd, toen men *aloode* en *feodum* als zuiver logische en rechtskundige tegenhangers beschouwde. Doch gesteld al eens dat de begrippen als twee polen tegenover elkaar stonden, dan volgt nog niet dat dit ook door de wijze van samenstelling uitgedrukt werd. Integendeel, indien aan beide woorden *ood* gemeenschappelijk was, dan moest *al* vlak het tegendeel wezen van *feu*. Dit nu is glad onmogelijk, hoe men *feu* ook gelieve uit te leggen. Invloed op een gewaand juist *fevodium* kan tevens gehad hebben het bestaan van een *fehôdi*, waarvan de *o* nauwelijks te onderscheiden was van *oo* (in *ood*), ten minste voor Romanen. — Vooralsnog betwijfel ik het of een *feodum*, van welken aard ook, eene «bezitting», een *ood*, was, zooals de Germanen, en wij nog tot dezen dag toe «bezitting» opvatten. Dit punt zij aan de kenners van 't Germaansche recht ter beslissing ten zeerste aanbevolen.

Nehalennia.



De Taal- en Letterbode, II.

Haarlem, 1871.

In het voortreffelijke Handbuch der Deutschen Mythologie van den welbekenden Germanist en dichterlijken vertaler Karl Simrock, wordt veel uitvoeriger dan in Grimm's Deutsche Mythologie over de godin gehandeld, wier naam aan het hoofd van dit opstel geplaatst is. Op bl. 354 van gezegd Handboek (3^{de} druk) geeft de schrijver, ofschoon blijkbaar aarzelend, toe, dat Nehalennia wel een Keltisch woord zal wezen, gelijk door den Heer H. Schreiber, met instemming van Grimm, beweerd was in tegenstelling tot Wolf, die de godin en haren naam voor Duitsch hield. Die Keltische naam zoude dan zekere afleiding, hoe dan ook, wezen van *nere*, spinnen; eene zeer elliptische manier van spreken om te kennen te geven dat het werkwoord *nere*, hetwelk in 't Latijn voorkomt, ook niet ontbreekt aan het zoo nauw met het Latijn verwante Keltisch, inzonderheid Gallisch. Doch aangezien èn Latijn èn Keltisch èn Germaansch alle tot denzelfden taalstam, Indogermaansch of Arisch genoemd, behooren, bewijst het voorkomen van eenen gemeenschappelijken woordstam op zich zelf nog niets. Niet het algemeene is hier aan te wijzen, maar het bijzondere. Als het voorhanden zijn van eenen stam *ne* (waarvan men niet eens weet dat het de stam van Nehalennia is) in de eene of andere Indogermaansche taal voldoende geacht wordt als bewijsgrond, waarom is dan de naam der godin niet eenvoudig Latijn? Natuurlijk omdat deze taal te goed en te algemeen bekend is dan dat iemand het zou wagen zich bloot te stellen door Nehalennia voor Latijn te verklaren. Van het Gallisch, d. i. eene geheel uitgestorvene en door Latijn volkomen verdrongene Keltische taal, is onvergelykelyk minder bekend, en het is in zooverre niet meer dan billijk bij Keltische verklaringsproeven minder strenge eischen te stellen, doch de toegevendheid moet niet zóóver uitgestrekt worden, dat we eenen uitleg zouden toelaten, welke op den drempel reeds met de feiten in botsing komt. Immers, er is noch in de afbeelding der godin zelve, noch in hare zinnebeelden, iets van spinnen te ontdekken.

Wanneer we in het Handboek verder lezen, bespeuren we, dat Prof. Simrock zelf niet recht vrede heeft met de door Grimm gepatroniseerde verklaring, want op bl. 357 vg. laat hij zich in dezer voege uit: «Wat nu echter den naam van Nehalennia betreft, schijnt tot nog toe over 't hoofd gezien te zijn, dat bij den afleidingsuitgang *ennia*, die met dien in Idun, Hlodyn, Hludana, Hludena, of (*sic*) Arduenna, Cebenna, Baduhenna te vergelijken is, de *l* niet behooren kan, hetgeen zoowel tegen Schreiber's

verklaring uit *nerve*, spinnen, pleit, als tegen de betrekking tot de Nieuwe-maan, waartoe ik vroeger overhelde». — Wist iemand die deze aangehaalde woorden voor 't eerst leest, het niet beter, dan zou hij onvermijdelijk, dunkt me, er uit opmaken dat Prof. Simrock de Noordsche Idun en Hlodyn voor echt Keltisch aanzag, zoo goed als de bijgevoegde Arduenna en Cebenna, of wel dat hij Keltisch en Germaansch voor identisch hield, gelijk wijlen Prof. A. Holtzmann. Toch weet ieder, die Simrock's werken geheel of gedeeltelijk kent, dat noch het een noch het ander in zijne bedoeling ligt.

Die geheele Keltische verklaring, waarbij alles onverklaard blijft, tot die dwarsdrijvende *l* ingesloten, is niets anders dan eene poging om uit het onbekende het onbekende op te lossen, en van hetzelfde gehalte als de vrij nieuwe verklaring van Amsterdam, Jeruzalem, Nijl, enz., als volbloed Keltisch. Ze zoude geene ernstige wederlegging verdienen, ware het niet als merkwaardig staaltje van redeneering, afgescheiden nog van alle taalkunde. Het merkwaardige is nu dit: er is geen zweem of schaduw van Nehalennia te ontdekken onder de Kelten; alleen in een paar door Germaansche stammen bewoonde landstreken vindt men gedenkstukken aan haar gewijd; derhalve is de naam Keltisch. Volgens dezelfde redeneerkunde kan Moloch eene Romeinsche godheid wezen, want men vindt in Rome geen spoor van zijne vereering. — Als men eenvoudig gezegd had: «we begrijpen den naam Nehalennia niet, evenmin als dien van Tamfana, Hlodyn, Baldr, Loki, ja evenmin als de helft der Noordsche (Germaansche) godennamen, Wodan niet uitgezonderd», dan zou geen wetenschappelijk man daarover de schouders ophalen.

Zoo onze poging om den naam der Zeeuwsche godin te ontleden, geen aanspraak maakt op den titel van «onwederlegbaar betoog», zullen we toch trachten te doen uitkomen hoeveel strengere eischen men zich stellen moet, wil men tot eene niet geheel mislukte oplossing van 't vraagstuk geraken. In de allereerste plaats dienen wij ons rekenschap te geven van elk bestanddeel, en op te sporen welke klanken we voor ons hebben, en wat deze vertegenwoordigen; we mogen vooral geene gegevens verwaarloozen, juist omdat we over zoo weinige beschikken kunnen.

De naam Nehalennia is tot nog toe nergens anders aangetroffen dan op eene menigte Zeeuwsche gedenkstukken en, buiten Zeeland, op twee steenen uit de nabijheid van Duits tegenover Keulen. In het werk van J. ab Utrecht Dresselhuis, getiteld: «de Godsdienstleer der aloude Zeelanders», vindt men eene uitvoerige, en, voor zooverre mij bekend is, volledige opgave van al de overblijfselen waarop de naam der godin voorkomt. Daaruit valt ten minste te leeren, welke afwijkingen de schrijfwijze des woords op de verschillende gedenkteekenen vertoont. De meest gewone spelling is

Nehalenniae, in den Latijnschen datief; een enkel maal *nehalenie* (bl. 82 bij Dresselhuis); *nehaleniae* (bl. 77; 82; 88); [] *alenni* (bl. 79); *neihali-* of *neehali-* (bl. 80); *nehalaenniae* (bl. 86); *nehalaen-* (bl. 88); ongewis *nehalee* of *nehaee* op den eenen bij Duits gevonden steen (bl. 158).

Dewijl we weten den naam of titel eener godin voor ons te hebben, moeten we onwillekeurig gissen dat het laatste gedeelte, *ennia* enz., wel eens overeen kon komen met ons *in*, in *koningin* en dergel. Er is een suffix hetwelk in de oude taal der Arische (Indogermaansche) volken *ania*, en in zwakken vorm: *nia* luidde. Het diende om vrouwelijke personen te benoemen naar den mannelijken; het stond gelijk, in waarde althans, met ons *inne*, *in*. In het Sanskrit, waar *ia* onder bepaalde omstandigheden in *î*, in andere in *ya* overgaat, klinkt *ania* als *anî*, en *nia* als *nî*. Bijv. *Bhavânî* «de vrouw van Bhava (Çiva)»; *Indrânî* «Indra's gemalin»; *patnî* «meesteres; Hoogd. Herrin». Het Grieksch kent hetzelfde suffix in *ἑλυνα* (voor *ἑλυνία*) «godin»; *πόρνα* «Vrouwe, Hoogd. Herrin». Bijzonder talrijk zijn de voorbeelden in de Slavische en Germaansche talen; in de laatste moet men als stamvorm van 't achtervoegsel beschouwen *nia*, hetzij men dit opvatte als rechtstreeks het Oudarische *nia*, of als verkorting van *ania*; voor de zwakke verbuiging geldt als stamvorm *niân*. Naast dit *nia* echter treedt een *inia* (in stamvorm) op, en dit is of een oude bijvorm van *ania*, of eene wijziging er van in de uitspraak. Het laatste is verreweg het waarschijnlijkste, als we letten op het ontstaan van ons *in* en *ên* in «ên Maandag» bijv., het Engelsch *in* en *on*, enz. uit *anî*, Grieksch *ên* en *êv*; niet minder op het feit dat in onze taal, in 't Hoogduitsch, in 't Engelsch de uitgang *ig* verdrongen heeft *ag* (*êg*) en *ug* (*og*). Uitvoeriger is dit punt behandeld in de «Glossen in der Lex Salica», bl. 39; hier behoeven we niet in nadere bijzonderheden te treden, daar de beteekenis van het achtervoegsel er niet door verandert. In de taal der Salische Franken (Oudnederlandsch) vindt men *nia* regelmatig achter den stam gevoegd; dus van *litu* «lijfeigene» *litunia*, «vrouwelijke lijfeigene»; van *liudi* «volk, persoon», *liudinia* «vrouw»; van stam *ambahta* (*ambahtia*), *ambita* «dienstman», *ambahtania*, *ambitania*, ook *ambaktonia*, waar de slot-*a* des stams reeds in *o* is overgegaan; van *kōrag*, *kōrog* «een hoorige» komt *kōrogania* «hoorige vrouw, dienstmeid». In het Oudnoordsch levert *áss*, hemelgeest, het vrouwelijke *ásynja* op; *vargr*, *vargynja*. Het Angelsaksisch heeft den vorm *en*, voor *enn*; dus *gyden*, godin, verbogen *gydenne*, van *god*; ook nog korter *n*, in *vyln*, *viln* «dienstmeid», eigenlijk Walin, van *Veal*, *Vealh* «Waal, Brit»; uit de klankwijziging mag men opmaken dat *enn* uit *inn* ontstaan is en derhalve afwijkt van het Franckische en Noordsche suffix, terwijl het samenvalt met het Oudhoogduitsche. Want ook in dit laatste ontmoeten we *inna*, *in*. Dus *vriuntinna* «vriendin»,

vrindilinna «liefje, bijzit»; *gutinna* «godin», e. a. Geheel in onbruik was in 't Ohd. *nia* niet, want Ottfried bezigt nog *wirtun* (stamvorm *wirtunia*); zie Grimm's D. Gr. II, 319. In dit *wirtun* is de slot-*u* des stams *wirtu*, Goth. *vairdu* in *vairdus*, onveranderd gebleven. [¹]

Slaan we nu eenen blik op de verschillende schrijfwijzen van ons woord, dan vinden we als gelijk in beteekenis: *ennia*, *enia*, *aennia*, en een overschot *i*, dat men niet met zekerheid kan aanvullen; er kan oorspronkelijk bestaan hebben *innia*, *inia*, *inni*, *inn*; wat nogtans is staan gebleven, is juist het voornaamste. Deze afwijkingen zijn de beste waarborg dat we hier met den boven behandelenden vrouwelijken uitgang te doen hebben. Stel eens dat *nehal* een *a*-stam is, dan zou dit met suffix *nia* opleveren: *nehalania*. Door invloed der *i* in de slotlettergreep gaat *ania* over in *aenia*, *aennia*; waarschijnlijk is ook de *e* in *enia*, *ennia* klankwijziging van *a*, ofschoon eene *e* zich ook onmiddellijk uit *a* kon ontwikkeld hebben, namelijk die soort van *e*, welke aan de Gothische *i*, onze zachte *e* in *eten*, beantwoordt. Hoe het zij, de bijvorm met *i* beginnende komt zelf voor, zoodat we genoeg gegevens hebben om te besluiten, dat zoowel de Oudnoordsche en Frankische, als de gewone Hoogduitsche en Nederlandsche vorm door-elkander gebezigd werden. Wat de verdubbeling der *n* in *ennia* betreft, die is zeer gewoon ook in de meeste oude Germaansche dialecten, als een korte klinker den hoofd- of bij-klemtoon heeft; bijv. Oudsaksisch *cunni*, kunne, Goth. *kuni*; Ags. *binnan*, Oudn. *innan*, zelfs Goth. *inna*.

Het eigenaardig verschil van schrijfwijze veroorlooft ons niet alleen in *ennia*, enz. een afleidings-bestanddeel te zien, maar verbiedt ons zelfs ten stelligste, er iets anders in te zoeken. Want veronderstel eens dat het gansche woord samengesteld is — hetgeen denkbaar was —, dan zoude *ae* of *e* de zoogenaamde wortelklinker van 't tweede lid der samenstelling wezen. Doch in dit geval kan *ae* niet afwisselen met *i*. Onverschillig of de vervaardigers der opschriften aan 't Latijn dan wel aan eenig Germaansch dialect gewoon waren, in geen van beide gevallen zouden ze *ae* met *i* verwarren. Deze verwisseling van *ae* en *i* is echter zeer licht verklaarbaar bij het bekende aanhechtsel *in*, *inne*.

Na den afleidingsuitgang gevonden te hebben, kunnen we overgaan tot de ontleding van het overblijvende *nehal*. Aangezien de uitgang *inne* gevoegd wordt achter naamwoorden (in stamvorm), die eenen mannelijken, en wel gewoonlijk, handelenden persoon aanduiden, is het te verwachten dat *nehal* zulk een mannelijk woord is, op zijne beurt afgeleid van eenen werkwoordelijken stam. Terstond herkent men het suffix *al*, waarmee sub-

[¹] Deze zin is gewijzigd naar de vertaling van 't artikel in *Revue celtique*, II, 13 (1872).]

stantieven en adjectieven in menigte worden afgeleid. Van de eerste vindt men in 't Gothisch *slahals* «iemand die altijd slaat», of zooals het ouderwetsche woord onzer Statenoverzetting luidt: «smijter», van *slahan* «slaan»; het Grieksch heeft *πληγης*. Vooral in 't Ohd. zijn er ettelijke van zulke substantieven, die eenen mannelijken persoon benoemen naar zijn gewone bezigheid; zoo kan men bij Grimm, D. Gr. II, bl. 98, vinden *huotal*, hoeder, van *huotan*, hoeden; *wahatal*, wachter, van *wahtan*; *koumal*, oppasser, van *gouman*. In het Mhd. is *al* tot *el* geworden; bijv. *goumel*, *triegel*, bedrieger, enz. Het aantal adjectieven op *al* in 't Ohd., *ol* in 't Ags., *el* in 't Mhd. en in onze taal is nog veel grooter; om slechts eenige weinige te noemen: Ohd. *ezzal*, vraatzuchtig; *petal*, bedelziek; Ags. *sagol*, praatzuchtig; *thoncol*, bedachtzaam; Mnl. *vergetel*, enz. Zoowel bij de zelfstandige, als bij de bijvoegelijke naamwoorden, ligt in *al* het begrip van eene herhaling; vandaar dat *huotal* bijv. iemand is bij wien de handeling van hoeden tot eene gewoonte, tot eene gewone bezigheid geworden is; *slahals* is iemand die de gewoonte, de hebbelijkheid heeft van te slaan, en niet iemand die op een gegeven oogenblik eenmaal de handeling verricht.

Er blijft ons nu nog over, den werkwoordelijken stam op te sporen, waarvan *nehal*- afgeleid is. Ook hier stelt een verschil in spelling ons in staat om uit te maken wat soort van *e* bedoeld is. Naast het gewone *nehal* vinden we namelijk *neihal* of *neehal*. Welke van de twee letterteekens door den steenhouwer gebruikt is, doet niets ter zake, want *en ee* en *ei* komen overeen met onze scherpe *ee*, Goth. *ái*, Ags. *â* (*aa*), Oudnoordsch *ei*, Ohd. *ei*, Ouds. *e* (d. i. *ē*). Dat de spelling met eene enkele *e* op verreweg de meeste gedenkteekenen aangetroffen wordt, heeft niets bevreemdends, vooral niet als we in 't oog houden dat de naam der godin verlatijnscht is. Het is merkwaardig hoe in de meeste Germaansche talen van vroegeren en lateren tijd het gebruik van den dubbelen klinker om den langen klinker of eenen gerekten klank in 't algemeen aan te duiden geworsteld heeft, om zoo te zeggen, tegen de zucht der afschrijvers om zoo weinig letters als mogelijk te schrijven. Terwijl de handschriften van den Hēliand en andere Oudsaksische stukken zich steeds met eene enkele *e*, *a*, *o* behielpen, eischte de oudste Angelsaksische spelling *aa*, *ee*, *oo*. Ook de oudste schrijfwijze der Salische Franken, uit de 6^{de} eeuw ongeveer, had *ee* en *ǣ* ten minste; de jongste handschriften echter kennen slechts *e*; de Frankische oorkonden van de 8^e eeuw hebben *aa*, *oo*. [1]) Ook in het Oudhoogduitsch en het Noordsch der runensteen is klinkerverdubbeling niet onbekend; in 't Gothisch kon ze niet te pas komen behalve bij lange *u*, en misschien had de regelaar of hervormer

[1] Wijziging naar *Revue celtique*, t. a. p. 15.]

der Gothische spelling *ii* (*ij*) kunnen bezigen voor *ei*. Het Nieuwhoogduitsch is het over de klinkerverdubbeling nog niet met zich zelve eens; het heeft *staat*, *schnee*, doch *lehren*, *lehn*. Bij ons alleen heeft de dubbele letter een volkomen zegepraal behaald. Indien *neehal*, en niet *neihal*, van de hand des steenhouwers is, zoude men daarin het eerste ons bekende voorbeeld zien van een verschijnsel dat schier in alle Germaansche dialecten terug te vinden is.

Bij de vraag welk begrip er in *neeh* of *neih* schuilt, worden we door het toeval niet zoo begunstigd als bij het opsporen der afleidingsbestanddeelen; iets zeer natuurlijks, want uitgangen, die aan meer dan één stam gehecht worden, hebben in den regel een taaier leven dan één enkele stam. Het eerste wat met *neeh*, *neih* te vergelijken is, en in klank ten minste daaraan beantwoordt, is het zeer zeldzame Oudhoogduitsche *neihen*, waarvan Graff (Spr. II, 1015) aanhaalt *neihunga* «libatio», *neihhender* «libans». Het is niet volkomen duidelijk in welke opvatting de Latijnsche woorden te nemen zijn; waarschijnlijk is bedoeld «plenging», en «plengende», of nog algemeener «offer» en «offerende». Dit is zoo goed als zeker, dewijl de 3^{de} pers. enk. tegenw. t., *neihhit*, ook door Graff t. a. p. vermeld, in 't Latijn met «immolat» wordt weêrgegeven. *Neihen* is dan «offeren», en in aanmerking genomen dat ons «offeren» aan het Latijn ontleend is, en eigenlijk geheel algemeen «aanbrengen, aanbieden» enz. heet, is het niet onwaarschijnlijk te achten dat ook *neihen* het algemeenere begrip in zich sluit. Uit de overige Duitsche talen laat zich, zoover mij bekend is, niets vergelijken behalve een Angelsaksisch woord, 't welk ook nog maar op ééne plaats gevonden is, en wel in 't gedicht Daniel (naar Grein's uitgave, vs. 455); maar daar de waarde van de lezing betwist wordt, is het beter er geen gebruik van te maken. [1]]

Beperken we ons tot Ohd. *neih*, dan is het niet te gewaagd aan het werkwoord het algemeene begrip toe te kennen van «schenken, verleenen, goedgunstig toedeelen», ongeveer het Lat. «offerre», Skr. *bhaja*. *Neehal*, *neihal* ware bijgevolg «schenker, uitdeeler»; *neehalennia* «schenkster, uitdeelerster». Soortgelijke woorden, waarin het begrip van uitdeeler, begiftiger ligt, werden dikwerf gebezigd om het denkbeeld «heer, meester» aan te duiden. In het Sanskrit, o. a., is *bhaga* «uitdeeler», van 't boven aangevoerde *bhaja*, ook «heer»; begrijpelijkerwijze wordt zoo ook de goedgunstige zonnegod en schepper genoemd. In de Iraansche talen, alsook in 't Slavisch is *baga*, *bogŭ* het gewone woord voor «een god, God» geworden. Welnu, *Neehalennia* zal ook zoowel schenkster, milde Geefster, als Meesteres, Vrouwe beteekend hebben. In de laatste opvatting was zij de meest geëerde plaat-

[1] Wijziging en uitslating naar *Revue celtique*, t. a. p. 16.]

selijke of gewestelijke godin; in de eerste, de goedgunstige geefster van rijkdom, lijfsbehoud, zegen. Zij wordt afgebeeld als eene Vrouwe, omringd van overvloed, dien zij met kwistige hand kan uitdeelen; het hondje aan hare voeten zal wel geen toespeling op den Hellehond zijn; maar eene eenvoudige zinnebeeldige voorstelling om te kennen te geven dat de godin is, gelijk wij hier te lande tot dezen dag toe spreken: «de Vrouw». Wij plegen het woord vrouw niet meer in den zin van «domina» te bezigen, behalve in Mevrouw, doch tegen het hondje zegt de dame des huizes, terwijl ze hem een stuk brood toe houdt: «kom hier bij de Vrouw!» Nog ondubbelzinniger en merkwaardiger is een ander zinnebeeld der godin, namelijk de steven van een schip. Dit toch herinnert ons aan een der namen, welke der Noordsche godin Freya toekomen, en wel Mardöll «Zeenimf». Nemen we in aanmerking dat Freya ons Vrouwe, Meesteres, is, hetzelfde dus beteekent als Neehalenia; verder, dat van Freya gewaagd wordt als zijnde de schenker (Hoogd. Mundschenkin) der goden (zie Simrock, Myth. bl. 327), dan komen we tot het besluit dat Neehalenia en Freya slechts twee namen zijn, en wel synonieme, voor eene en dezelfde godin.

Er zijn nog twee feiten welke ons versterken moeten in de meening dat *neehan*, *neihan* moet beteekend hebben *schenken* in de beide nog ten onzent en in Duitschland gangbare beteekenissen, en dat men zich Neehalenia dacht eensdeels als Freya in 't algemeen, anderdeels als de «Mundschenkin». De bedoelde feiten zijn: Ten eerste, bij het beeld onzer godin komt ettelijke malen ook de afbeelding voor van Hercules, dat is, van eene inheemsche godheid die de meeste trekken van overeenkomst met den Grieksch-Romeinschen Hercules vertoonde. Ten tweede: een steen ergens in Gelderland opgedolven, thans verdwenen, had volgens Keysler (zie Dresselhuys in zijne Verhand. bl. 170) het volgende opschrift: HERCULI MACUSANO ET HAEVAE ULLUPIO ET ULPPIA AMMAVA PRO NATIS. — Zonder onze verbeelding al te vrijen teugel te vieren, mogen we gerust het er voor houden, dat de aardsche echtelingen hier hun dank betalen aan een hemelsch echtpaar, met andere woorden, gelijk Ulpia uit Hamouwe (Hameland, de Graafschap Zutphen) de gade is van Ullupio, is Haeve of Haeva de gemalin van Hercules, derhalve Hebe, waarvan Haeve eene verduitschte uitspraak moet wezen. Hoe is het nu te verklaren dat eene zoo ondergeschikte godin als Hebe hier te lande zóó zeer in aanzien zou gekomen zijn, ware het niet dat de Nederlandsche Hebe, de «Mundschenkin», van ouds her hoog vereerd werd? Ligt het niet voor de hand, dat Haeve, de wederhelft van Hercules, alleen de aan 't Latijn ontleende naam was voor de Germaansche godin, bij wier beeld eene afbeelding van Hercules pleegt te prijken, en wier gewone Nederlandsche en Nederrijnsche naam was Neehalenia?

De grammatische vorm van 't woord laat zich niet dan bij benadering vaststellen. De eerste naamval luidde ten tijde waartoe de gedenkstukken behooren, waarschijnlijk *neehaleni*, — *enni*, — *inne*; de vierde naamv. *neehalenia*, — *ennia*, — *innea*; de datief kon kwalijk anders luiden dan *neehaleniae*, — *ennie*, — *innië*, geheel of nagenoeg gelijk aan 't Latijn; de Gothische vormen zouden wezen: nom. *naihalani*; gen. *naihalanjos*; dat. *naihalanjai*; acc. *naihalanja*.

De slotsom van ons onderzoek kunnen we aldus samenvatten: Neehalenia, hetwelk zoowel Schenkster, Mundschenkin, als schenkster, goedgunstige Geefster, Meesteres, Vrouwe beteekent, is een der menigvuldige namen of meer in 't bijzonder de geliefkoosde gewestelijke naam der godin, die in de Noordsche mythologie gemeenlijk met Freya betiteld wordt en ook als schenkster der goden en als zeegodin optreedt. In onze nieuwere taal is Neehalenia te vertolken met «Onze lieve Vrouwe».

Kleinoed.

De Taal- en Letterbode, I.

Haarlem, 1870.

Naar aanleiding van 't geen Dr. Cosijn in de eerste aflevering van dit tijdschrift ¹⁾ over den schijnbaren meervoudsvorm *iën* op overtuigende wijze gezegd heeft, wenschte ik opzettelijk met den lezer te onderzoeken in hoeverre de door C. beaamde afleiding van bovenstaand woord geacht kan worden houdbaar te zijn. Voor zooverre mij bekend is, was Grimm, de in spijt zijner dwalingen onvergelykelijke, de eerste die 't woord voor eene afleiding hield, terwijl andere, waaronder onze betreurde Te Winkel, in *kleinood* eene samenstelling zien. Naar 't laatste gevoelen, 't welk door Cosijn verworpen wordt, is *ood* het Noordsche *audhr* «bezitting, goed», Oudsaksisch *ōd*, Angelsaksisch *edd* (Gothisch *audags* «zalig»). Ten einde ons te vergewissen welke van beide verklaringen aannemelijk is, behooren wij vooreerst de gronden te wikken, waarop Grimms gevoelen steunt; ze zijn door Cosijn zorgvuldig aangevoerd op bl. 72. Gemakshalve laat ik zijne woorden hier volgen.

«De Middelhoogduitsche vormen *kleinôt*, *kleinoede*, *kleinoete*, *kleinat*, *kleinet* gelijken te sterk op andere afleidsels op *ōd*, *ôt*, bij welke deels de dubbelvorm op *ôt*, *ôti*, als in 't Oudhoogduitsche *heimôt*, *heimôti*, deels de klankovergang tot *ât*, als nog in *Heimât*, *Monât*, voorkomt, dan dat wij aan een samenstelling zouden mogen denken, waarbij men van de verscheidenheid der opgegeven vormen geen voldoende verklaring zou kunnen geven.»

Ofschoon onze aanhaling nog niet ten einde is, kunnen we gevoegelijk hier eene poos stilstaan. Alvorens in bijzonderheden af te dalen, moeten we terwille van minder ingewijden de opmerking maken dat men, strikt genomen, niet van *het* Oudhoogduitsch mag spreken, want er waren een tal van tongvallen die in klinkers, en zelfs in medeklinkers, aanmerkelijk van elkaar afweken, doch wegens bepaalde punten van overeenkomst met den naam Oudhoogduitsch worden aangeduid. Om vast te stellen welke soort van *o* gemeend is, moet dus het Oudhoogduitsch met groote omzichtigheid gebruikt worden, te meer omdat de spelling onnauwkeurig was. Wanneer iemand in eenig Oudhoogduitsch geschrift *heimoti* ziet, dan kan daarmee eene Nieuwnederlandsche *oo*, Engelsche *ea* bedoeld zijn, maar even goed onze zachte *o*, en ook even goed eene Nederl. *oe*, Engelsche *oo*. Niets is hachelijker dan, gelijk Grimm en zijne school plegen te doen, de onzekerheid daardoor weg te cijferen, dat men ten believe eener a prio-

¹⁾ Taal- en Letterbode, I, 70 e. v. (*Noot van 1923*.)

ristische, vaak hersenschimmige, theorie een accent op den onbepaalden klinker zet, hetgeen men nogtans, ter wille der duidelijkheid, wel doen mag in gevallen die geen twijfel toelaten. Dat de *o* in Ohd. *heimot* lang was, willen we aannemen, doch dan blijft er toch nog onzekerheid over omtrent den aard dezer lange *ô*; is die de Nederl. *oe*, de Gothische *ô*, of de Nederl. *oo*, de Goth. *au*? Zeer bepaaldelijk valsch is de lange *a* in *heimat*. Wel is waar spreken de Noordduitschers thans de *a* hierin uit als *aa*, maar diezelfde Noordduitschers zeggen ook *taag* in plaats van *tag*, schrijven zelfs *zahn* in stede van *zam*, en zoo verder regelmatig verkeerd; de ware uitspraak, wat betreft het verschil van lang en kort, is alleen onder de echte Hoogduitschers, d. i. Zwitsers, Alemannen, Zwaben, Beieren, bewaard gebleven; die zeggen *heimât*, met korte *a*, zooals het behoort, even als ze ook zeggen *tac*, Nederl. *dag*, Goth. *dags*, enz. — Slechts om den gang der redeneering niet te storen, hebben we hierboven voor een oogenblik verondersteld dat de klinker in 't Ohd. *heimoti*, in zijnen aard, onzeker was; toevalligerwijs weten we echter dat met *o* in dit geval bedoeld is de Gothische *ô*, onze *oe*, want andere Oudhoogduitse spellingen zijn *heimuoti*, *heimuodi* (Graff, Spr. IV, 951). Hieruit volgt dat de uitgang *ôt*, *oede* in het Middelh. *kleinôt* (beter aan te duiden door *kleinôt*), *kleinoede*¹⁾, niets hoegenaamd met die soort van *o* te maken heeft, welke wij in 't Ohd. *heimoti* = *heimuoti* aantreffen, want in 't Mhd. luidt de Gothische *ô* onveranderlijk *uo* (*u*), en met klankwijziging *üe* (*ü*). Daarentegen komt het Mhd. *ôt*, *oede* overeen met Nederl. *ood*, terwijl Ohd. *ô*, waar dit = *uo* is, beantwoordt aan onze *oe*. Reeds het enkele feit dat het Nederlandsch *kleinood* heeft en niet *kleinoed*, zou voldoende wezen om Grimms afleiding naar het rijk der verbeelding te verbannen. — Laten we nu verder hooren wat Cosijn aanvoert:

«Denzelfden uitgang *ood* heeft ook eens ons Nederlandsch gekend; uit de vergelijking van ons *wet* met 't Oudnederlandsche *uitat* en 't Gotische *vitôih*, van ons *maand* met 't Gotische *menôih*s blijkt dit ten duidelijkste.»

Ook hier moeten we een oogenblik ophouden, om op te merken dat noch ons Nederlandsch, noch een andere Duitsche taal ooit eenen uitgang *ood* gekend heeft. Het Gothische *ô* beantwoordt aan den klank die naar onze hedendaagsche uitspraak en spelling *oe* is, maar is niet gelijk aan onze *oo*. Dat is nu eenmaal eene wet van Meden en Perzen. Wat het Gothische *vitôih* bewijst, is dit, dat eenmaal onze voorouders ook *ô* in 't woord hadden, en verder bevestigt de vergelijking van 't Goth. woord met het onze de waarheid van den algemeen bekenden regel, dat afleidingsuitgangen, hoe langer

¹⁾ De vorm *kleinôt* komt volgens Benecke's Mhd. Wdb. éénmaal voor, die op *ôd*, *oede* herhaalde malen; *kleinet* kan natuurlijk evenzeer verkorting zijn van *kleinôt*, als van *kleinât*.

zoo meer hun zelfstandigheid verliezende, verkort worden, dermate dat *mênôths*, of beter gezegd een ouder *mânôths*, geslonken is tot *maand*. Zoo is ook *vitôth* van lieverlede al meer en meer ingekort; in 't Oudnederlandsch was het reeds *witat*; daarop moet gevolgd zijn *witët*, eindelijk ons *wett* (*wet*). — Met nog eene korte aanhaling zullen we kunnen volstaan :

«Ja zelfs een *einode* (*solitudo*, eenzaamheid) met den vollen vorm wordt in de Psalmen aangetroffen en een Middelnederlandsch *jeghenode* = de omstreken is — bekend.»

Dit is volmaakt waar, maar neemt niet weg dat *einodi*, het Nhd. *einöde*, eene samenstelling is uit *öde*, wel bekend nog in de taal onzer oostelijke stambroeders. Het Goth. *authida* «*ēpnula*», IJsl. *aleydhá*, spreekt duidelijk. Grimm, die in het tweede Deel zijner Grammatik (bl. 257), uitgekomen in den jare 1826, zegt: «Unbedenklich (nl. als afleiding) sind das ahd. *ein-ōti* (*solitudo*),» enz., zegt in zijn Woordenboek, onder *einöde*, in eene aflevering gedrukt in den jare 1859, dat *einöde* samengesteld is uit *ein* en *öde*, en haalt behoorlijk het Gothische *authida* aan. — Wat het Mnl. *jeghenode* betreft, daaruit, op zich zelf, is niet met gewisheid op te maken welke der drie *o*'s bedoeld is; er is evenwel niet de minste reden om te veronderstellen dat het onze *oo* zou wezen. Als het waarschijnlijkste komt mij voor dat het de verkorte vorm van Goth. *ō* is, nagenoeg op dezelfde wijze ontstaan als de *o* in onzen (tegenwoordigen) afleidingsuitgang *dom* (voor *dōm*, naar heden-daagsche uitspraak *doem*), en in een paar als plat beschouwde woorden, bijv. *blom*. Het woord *jeghenode* is dus slechts een graadje ouder dan het Nhd. *gend*. — Vóórdat ik overga om aan te toonen dat het geheele aanhechtsel *ood* nooit bestaan heeft en niet bestaan kon, moet ik er op wijzen dat het Goth. *vitôth*, Onl. *witat* ook o. a. in 't Oudhoogduitsch voorkomt, zoowel in den vorm *wizzod* als *wizzud* (Graff, Spr. I, 1113). Het feit dat deze vormen naast elkaar bestaan is voldoende om te bewijzen dat Grimm onrecht had met in zijn D. G. II, 254 *wizzōd* te schrijven; de *o* was in 't Oudhoogduitsche tijdperk kort, dewijl ze anders niet met *u* kon afwisselen. Ware ze lang geweest, dan was ze *ōf* = Goth. *ō*, *ōf* = Goth. *au*. In het eerste geval kan ze slechts afwisselen met *ua*, *uo*; in 't laatste met *ao*; nooit ofte nimmer met *u*. Evenzeer is het een misgreep, als Grimm in zijne D. G. II, 257 beweert, dat het *witat* der Karelingsche Psalmen eene schrijffout is voor *witath*. Immers, het is in onze taal sinds op zijn minst tien eeuwen een regel: dat op 't einde eens woords eene *th*, *d* overgaat in *t*. Wij zeggen *ziet*, en niet *zied* (*sihit*); *heeft*, en niet *heefd*. Het is waar, Grimm zag de Psalmen voor Saksisch aan, maar ook in 't Oudsaksisch van den Heliand, is het *sihit*, *slahit*, enz.; evenzoo *ant*, vaak *met* naast *mid*. Kortom, het Oudsaksisch volgt ten opzichte van eene oorspronkelijke *d*, *th* aan het slot, vrij

wel den regel onzer hedendaagsche spelling, volgens welke men *leed, daad, gekend* schrijft, maar *met, ont, heeft*. Derhalve, *witat*, zóóals het er staat, is goed, en Grimms *witath* een anachronisme.

Thans zullen we trachten de bewering, dat er nooit een aanhechtsel *ood* bestaan heeft en nooit bestaan kan hebben, kortelijk te staven. Volgens Grimm (D. G. II, 252) is er een suffix *ooth*, maar met deze bekentenis: «der ahd. vocal schwankt zwischen *ô* und *uo*.» Zulks, hoe laconiek ook uitgedrukt, komt, wel bezien, hierop neer: «ging men alleen af op het verschil van schrijfwijze of uitspraak in de onderscheidene Ohd. bronnen, dan zou men kunnen weifelen of men met eene Goth. *ô* dan of men met eene Goth. *du* te doen had, maar aangezien 't Gothisch zeer duidelijk spreekt en zeer bepaald *mênôths*, enz. zegt, kan er van *ooth* geen sprake zijn.» Desniettemin blijft dat *ooth*, men weet niet waarom, staan! Eene bladzijde van te voren (251) vinden we in de Grammatik een suffix *aith*, hetwelk, als klank, inderdaad wel bestaat, doch dit onder eene afzonderlijke categorie te brengen staat daarmee gelijk, alsof men in 't Latijn sprak van de afzonderlijke suffixen *atio*, *itio*, *utio*, *tio*. Het spreekt toch tamelijk van zelf dat de Latijnsche woorden *actio*, *habitatío*, *petitío*, *constitutio* niet vier verschillende suffixen vertoonen, maar één enkel, namelijk *tio*. De klinker die voorafgaat behoort bij het (betrekkelijke) stamwoord, bij *habita*, *constitu*, *peti*, terwijl *actio* van den stam *ag* gevormd is. Als men de methode van Grimm overbrengt op de Latijnsche woordvorming, dan moet men tot deze slotsom komen: *actus* en *actio* zijn met één en hetzelfde suffix gevormd, doch *actio* en *habitatío* zijn met verschillende suffixen gevormd. In stede van de suffixen te rangschikken naar hun verschil, worden verschillende suffixen als één beschouwd; *mênôths* en *gabaurjôthus* worden door Grimm beschouwd als hebbende hetzelfde suffix, wat baarblijkelijk niet zoo is. Omgekeerd worden van één suffix een half dozijn gemaakt, als de stamwoorden, waarachter één en hetzelfde suffix gevoegd is, verschillen. Zoo heet b.v. op bl. 233 het Goth. *dauthus*, de *dood*, gevormd te wezen met een ander suffix dan op bl. 252 *gabaurjôthus*, ofschoon uit de verbuiging reeds blijkt dat het suffix hetzelfde is. Het is waar, en we bekennen het gaarne, dat het onmogelijk is uit de Duitsche talen alléén den vorm der verschillende aanhechtsels vast te stellen, dewijl het bij naverwante achtervoegsels op den klinker aankomt, en die klinker in de Duitsche talen in veel gevallen onherkenbaar geworden is. Was er meer van 't Gothisch over, dan zou het een ander geval wezen. Alleen uit het Gothisch zou men kunnen opmaken of een met *th* beginnend aanhechtsel beantwoordt aan een Latijnsch *tus* of *ts* of *tas* of *ta* of *tio*. Zoo beantwoordt *gabaurjôthus* aan een woord in de 4^{de} declinatie van 't Latijn. Het Latijnsche suffix *t* (uit ouder *ti*) om vrouwelijke

woorden te vormen, bijv. in *mens*, *dos*, komt overeen met Goth. *th* (in den 1^{sten} naamval *ths*), bijv. *dêds* (*dêths*), daad. In de gegeven omstandigheden moeten we ons meestal vergenoegen met de achtervoegsels die overeenkomen met de Lat. *tas*, *tus*, *ta* samen te vatten en te noemen *th*. De hoofdbeteekenis dier achtervoegsels is trouwens dezelfde, zoodat in 't Latijn *juventas*, *juventus* en *juventa* nauwelijks onderscheiden zijn. Het stamwoord dat het suffix voorafgaat staat, oorspronkelijk, in zijnen betrekkelijken stamvorm. Dus komt het Ohd. *chepisôd* (pellicatus) van *chepisôn*. Is het stamwoord een werkwoordelijke stam, dan heeft men voor 't Gothisch vier duidelijk onderscheiden uitgangen, even als in 't Latijn, nl. $\delta = \text{Lat. } \bar{a}$; $\text{ai} = \text{Lat. } \bar{e}$; $i = \text{Lat. } \bar{i}$; geen klinker = geen klinker. Ons woord *arbeid*, Ohd. *arabeit* (Goth. *arbaidjan*) heeft tot stam een verloren *arban*, Verl. Tijd: *arbaida* (vgl. Littausch *rabatà* «arbeid», en het volmaakt, ook in vervoe-ging, identische Slavische *rabêti* «arbeiden»). Ons *armoede*, Oudnoordsch *armœdha*, 't welk dus Gothisch *armôthjô*, gen. *armôthjôns* moet geluid hebben, is van eenen werkwoordelijken stam op Goth. *ôn*. — Het is niet altoos duidelijk of het stamwoord werkwoordelijk of naamwoordelijk geweest is. Het Goth. *mênôths*, dat, indien het niet verkort geworden was, bij ons *manœd* luiden zoude, schijnt rechtstreeks van *mêna* (in ouderen vorm *mânâ*) afgeleid. Nu gaat een oorspronkelijke *â* in 't Goth. zeer dikwijls in *ô* over, bijv. in *brôthar*, Lat. *frâter*, Skr. *bhrâtar*; zoo ook in *mênôths*, oudste vorm *mânâts mânâtis*. Opmerkelijk is het dat er in het Fransch een *lunaison* (zou Lat. *lunatio* wezen) bestaat, gevormd met het naverwante aanhechtsel *atio* en met de beteekenis van «synodische maand», d. i. de eigenlijke beteekenis van *mênôths*, *maand*. Te recht heeft Cosijn reeds gewezen op het Fransche *contrée*, hetwelk tot een ouder *contrata* terug te brengen is en ook onmiddellijk uit *contra* gevormd schijnt, gelijk *jeghenode* uit *jeghen*. Evenwel, *jeghenode* kàn ook ontstaan zijn uit een vermoedelijk *jaginôn*, «bejegenen, ontmoeten». — Als wij naast *ô-th* vaak *a-th* aantreffen, dan is zulks te verklaren uit de zucht om die bestanddeelen eens woords, welke noch den stam bevatten, noch den hoofdklemtoon tot zich trekken, te verkorten. De verhouding van *mênôths* tot *mânad* is dezelfde als die van den ouderen stam *mânâ* tot *mêna*, reeds in 't Gothisch zelf. Dewijl de Gothische werkw. uitgang *ô* in 't Noordsch verkort is tot *a*, zoodat bijv. Goth. (*ga*)*leikôda* in 't Oudn. *lîkadha* luidt, is het natuurlijk dat het Oudnoordsch gemeenlijk den korteren uitgang *a-dh* voor *ô-dh* heeft. Aldus, om één uit veel voorbeelden te kiezen, *mânadhr* = Goth. *mênôths*. Vermits nu bewuste Goth. *ô* bij ons geheel verdwenen is, zoodat *spillôda* bij ons *spelde* geworden is, kan het ons niet verbazen dat *mênôths* tot *maand* geslonken is. Ook in 't Angels. komt dikwerf *adh* in stede van een ouder *ôdh* (beter gezegd: *âth*)

voor, bijv. in *fiscadh* «piscatio», waar 't Goth. nog *ô* zou hebben. Grimm (D. G. II, 255) voorziet dat Ags. *adh* met een accent, en schrijft dus *fiscádh*, maar de Ags. *á* beantwoordt onveranderlijk aan onze *ee* (soms *aai*), en het werkwoord *fiskôn* volgt noch in de Germaansche talen noch in 't Latijn de *ē*-conjugatie. Eenmaal, in een tijd toen er nog geen Angelsaksisch als zoodanig bestond, zeide men inderdaad *fiskáth*, en daaruit heeft zich eensdeels *fiskôth*, anderdeels *fiskadh* ontwikkeld; doch dat de Gothische *ô* onmiddellijk uit eene *á* ontstaan is, erkende Grimm niet. In 't Ags., d. i. in de taal der Angelen van 700—1100 na Chr., *fiscádh* te schrijven, is wederom een anachronisme. — Een andere verkorte vorm, en wel rechtstreeks uit *ô-th*, is *o-d*, *u-d*. Zulk een vorm is Ohd. *wizzod*, *wizzud*, terwijl 't Oudnederl. *witat* had. Voorbeelden van de sterkste verkorting zijn ons *maand*, Nhd. *mond*, *gend*. Op overeenkomstige wijze is de Goth. *ai*, d. i. onze *ee*, met klankwijziging *ei*, verkort in 't Noordsch in *erfidhi*, waar wij nog den vollen vorm *arbeid* over hebben.

Het zal, hopen we, gebleken zijn dat er geen suffix of schijnbaar suffix *ood* bestaan heeft, en wel omdat er geen stammen op *oo* zijn. Maar, zou men kunnen zeggen, is *kleinooden* wellicht niet eene verkeerde spelling voor *kleinoden*? Men konde dit des te eerder vragen, omdat het woord inderdaad, zoo als ik het althans steeds heb hooren uitspreken, eene zachte *o* heeft. Doch, in een geval als dit kan de uitspraak niet als richtsnoer strekken. Gelijk de uitgang *heeden* zonder uitzondering als *heden* wordt uitgesproken en zelfs geschreven, omdat het oude woord *heed* zijne zelfstandigheid heeft verloren, zoo is het, in de uitspraak, ook met *kleinooden* gegaan. Ware de goede spelling werkelijk *kleinoden*, dan zou men voorzeker werkelijk de *o* als de verkorting eener oudere *oe* mogen beschouwen, doch men zoude er niets meê gewonnen hebben, want de beteekenis van het suffix *th* is van dien aard, dat het in *kleinoden* geen goeden zin zou opleveren. Wilde men eens veronderstellen dat *klein* het overschot is van eenen werkwoordelijken stam *kleinen*, die — om alle speelruimte te laten — beteekenen kon «klein en sierlijk zijn», of «klein en sierlijk worden» ¹⁾, dan moet eene afleiding daaruit aanduiden: «het klein en sierlijk zijn», of «den toestand van klein en sierlijk te wezen.» Denkelijk zal niemand den naam zeer gelukkig gekozen vinden. Van het naamwoord *klein* kan niets anders komen dan *kleinide*, of in overouden vorm *kleeniāde*, wat niets met *kleinode* of *kleinoode* gemeen heeft.

De verklaring van Te Winkel, alsook van Gabelentz en Loebe in hun

¹⁾ Aan „klein en sierlijk maken” is niet te denken; dat zou enkel *kleinide*, niet *kleinode* kunnen geven.

Goth. Gloss. [1843] heeft niet de verdienste, naar mijne meening, die Cosijn er aan toekent, namelijk die van «scherpzinnig» te wezen, want ze ligt voor de hand, daar het woord *ood* algemeen Germaansch is en *lippis et tonso-ribus notum*. Maar ze heeft een veel grootere verdienste — die van eenvoudig en niet in strijd met de spraakkunst te wezen. Ze behoeft echter eene geringe wijziging. In 't Noordsch is *audhr* mannelijk; in 't Oudsaksisch *ōd* insgelijks; alleen in 't Angels. is *edd* onzijdig. Oppervlakkig lijkt dus ons *kleinood* eene samenstelling met dit onzijdige *edd*, bij ons *ood*. Doch zulks is aan bedenking onderhevig, vooreerst omdat het Mhd. *kleinoede* althans niet aan een Angels. *edd*, Goth. *auda* (in stamvorm) beantwoordt. Voorts omdat het verlatijnschte woord *clenodium* is. Wegens de *ē* in het Latijnsche woord, kan het niet uit het Hoogduitsch ontleend zijn, want daar heeft nooit een *kleen* bestaan. Het moet òf van onze voorouders, alias: de Franken, ontleend zijn, òf van de Saksische bewoners van Noord-Duitschland. De eerste veronderstelling is wegens de aanraking tusschen de Franken en Walen de waarschijnlijkste. Ons woord *kleinood* moet dus, om en bij het jaar 600, geluid hebben *kleenoodi*, wat ook in 't Goth. in den 1^{sten} naamval op *-audi* zou uitgaan; in den 3^{den} naamv. enk. en 1^{sten} naamv. meerv. *-audja*; in onze oudere taal in diezelfde twee naamvalen ook eenmaal *kleenodia*, ofschoon men niet het tijdstip kan bepalen tot hoelang deze vormen zoo werden uitgesproken. Alleen dit kan men vaststellen dat onze voorouders nog zoo spraken toen de Walen het woord verwaalschten.

Ten slotte kan ik niet nalaten de opmerking te maken, — ofschoon het slechts van verre met de afleiding van 't woord in verband staat — datzoo wel de Hoogduitschers als wij te recht uitspreken *kleinódiën*, en niet *kletnodien*. Dr. Cosijn heeft juist te recht betoogd dat, hoezeer *kletnood* echt Nederlandsch is, de vorm *kleinoodiën* een basterdvorm is. Bij den basterdvorm hoort het basterdaccent. De Romaansche klemtoon in *kleinóodiën*, de Germaansche in *kletnooden*, is een bewijs te meer voor de waarheid van hetgeen Dr. Cosijn in zijn opstel in de eerste en voornaamste plaats bewijzen wilde en bewezen heeft.

Eigennamen en verkleinwoordjes.

De Taal- en Letterbode, II.

Haarlem, 1871.

Men vindt op de altaren en andere overblijfselen des Heidendoms in Zeeland ettelijke persoonsnamen die een afzonderlijk onderzoek ten volle verdienen. Ondanks den Latijnschen vorm waarin die namen ons overgeleverd zijn, kunnen ze ons toch nuttig wezen, want we kunnen er enkele gevolgtrekkingen uit afleiden, welke ons het een en ander, hoe weinig dan ook, omtrent de moedertaal van de oprichters der gedenkteeken leeren. Dat al die personen in Zeeland of op ons Nederlandsch grondgebied tehuis behoorden, is geene uitgemaakte zaak; toch mag men uit de later aan te toonen overeenkomst der meeste namen met andere, buiten kijn Nederlandsche, het besluit trekken dat we inheemsche, zoo niet uitsluitend Zeeuwsche, namen voor ons zien. — Enkele verstrooide opmerkingen aangaande die oude namen mogen hier eene plaats vinden; de bron waaruit we geput hebben, is de Verhandeling van Ab Utrecht Dresselhuis over de Godsdienstleer der Aloude Zeelanders [Middelburg, 1845], waarvan ik ook in het opstel over Nehalennia ¹⁾ dankbaar gebruik gemaakt heb.

Op bl. 77 van dat werk treffen we aan: L. JUSTIUS SATTO ET L. SECUNDINIUS MODERATUS FRATRES. Dat Justius en Secundinius Latijnsch zijn en afgeleid van den naam der patronen of gewezen heeren, behoeft nauwelijks vermelding. Ook L(ucius) en Moderatus zijn duidelijk Latijn, terwijl Satto even kennelijk Germaansch is. Satto is de regelmatige 1^{ste} nmv. van een bijvoegelijk naamwoord, oorspronkelijk deelwoord, naar de zwakke verbuiging. Het beantwoordt in vorm volmaakt aan 't Oudnoordsche *setti*, sterk: *settr*, Deensch *sat*, en, het voorvoegsel *ge* daargelaten, aan ons *gezet*, Geldersch *esat*. Het Noordsche *settr*, Deensche *sat* beteekent nu rechtstreeks «modestus, compositus, moderatus»! Bedenkt men dat Satto en Moderatus broeders zijn, dan zal men overtuigd wezen dat de Latijnsche naam niets anders is dan de vertolking van den Germaanschen. Dat Satto, hetwelk als bijnaam te beschouwen is, in den zwakken vorm optreedt, strookt ook geheel met het thans nog heerschende Ijslandsche gebruik; om uit te drukken bijv. Harald de Schoonharige zegt men in 't Oudnoordsch en Ijslandsch: Haraldr Hårfagri, behalve: H. hinn Hårfagri.

Indien ik een oudheidkenner was, zoude ik trachten aan te toonen dat Satto, verlatijnscht in Moderatus, die soort van bijnaam is, die wij een «van» noemen; verder zou ik uit andere in Zeeland opgedolven monumenten het bewijs trachten te leveren, dat sommigen de «van», d.i. den familietoenaam niet gebruikten of hadden, maar als zoodanig aanwendden den

¹⁾ Zie boven blz. 185 e. v. (Noot van 1923.)

voornaam des vaders met een bijgevoegd «zoon», of misschien een van den voornaam des vaders afgeleid patronymicum. Met andere woorden, vóór 1600 jaren heerschte, schijnt het, in Zeeland ten opzichte der namen dezelfde gewoonte welke nog vóór 200 jaar gold, en wat het gebruiken van een «van» betreft, nog tegenwoordig geldt. Hier moet ik me vergenoegen met de aandacht van oudheidkenners op dit punt te vestigen, en keer ik terug op zuiver taalkundig gebied.

Uit den vorm Satto blijkt dat men hier te lande in den eersten naamval der zw. verbuiging mann. *o* had, waar het Gothisch, en in veel later tijd nog het Friesch en Angelsaksisch *a* vertoonen. Opmerkelijk is het, dat in den Bataafschen naam, of eerder titel, Chariowalda «Hertog», de *a* aan 't slot voorkomt. Doch hieruit mag men niet opmaken dat de Zeeuwen eenen anderen tongval spraken dan de Batavieren. Vooreerst toch dagteekenen de Zeeuwsche overblijfselen uit de derde eeuw (zie Dresselhuis, verh. bl. 111), terwijl Chariowalda twee eeuwen vroeger leefde, zoodat in dat tijdsverloop de *a* tot *o* kan geworden zijn. Eenmaal hadden *alle* Germaansche talen in 't bewuste geval eene *a*. Ten andere wisselen *o* en *a*, juist in de zwakke verbuiging met elkander af nog in 't Oudsaksisch der 9^{de} eeuw; zie o. a. Grimm's Gesch. d. deutschen spr. [Leipzig, 1853] bl. 451 (eerste uitg. [1848] bl. 648). Het verschil was eerder plaatselijk dan gewestelijk, schijnt het. Zooveel blijkt echter uit de ons bij Romeinsche schrijvers bewaarde eigennamen, dat reeds in de eerste eeuwen onzer jaartelling in het grootste deel van deze landen en Duitschland de *o* het meest verbreid was. Men denke slechts aan de Saxones der Romeinen, en nog vroeger aan de Istaevones, Ingaevones van Plinius en Tacitus.

Overspringende tot bl. 83 (t. a. p.) vinden we den naam JANUARINIUS AMBACTHIUS. Dit laatste is zeer zeker geen eigennaam; het mag een toenaam wezen, doch dan is het, gelijk zoo veel toenamen, eigenlijk toch een gemeen zelfstandig naamwoord, op de wijze van ons Prins, de Koning, Slotemaker, Smit, enz. enz. *Ambacthius* is eene onbeholpene spelling voor *ambachtius*, hetgeen trouwens in 't Latijn eene nog vreemdsoortiger vertooning zou maken dan het eerste; het beteekent «dienaar» of «beambte» en luidt in 't Gothisch *andbahts*, meerv. *andbahteis*; de stam is *ambachtī*. In de verbuiging van de stammen op *i* is het Gothisch verder van 't oude afgeweken dan menig ander dialect. Het Oudsaksisch vormt van den stam *liudi* bijv. den genitief meerv. *liudio*, datief *liudiun*; het Oudhoogduitsch van *gasti* (*kasti*, *kesti*) insgelijks *gestio*; het Oudnoordsch heeft niet slechts *belgja*, *belgjum* in 't meervoud, maar behoudt de *i* zelfs in 't enkelvoud; genitief: *belgjar*. Hoe onzeker nu ook de vorm der naamvallen dezer *i*-stammen is voor de oude taal der Zeeuwen of Nederlanders, stellig moet

men toen in enkele naamvallen des stams *ambacti* nog de *i* gehoord hebben met eenen daarop volgenden klinker; de getrouwste overbrenging van 't geheele woord in 't Latijn was dus *ambactius*. Dit komt vooral uit in den datief en instrumentaal, die *ambactio*, of *ambactia* of *ambactië* moet geluid hebben.

Van twee andere verlatijnschte namen of woorden op *ius*, namelijk *Texquisius* op bl. 73, en *Flettius* op bl. 75 (t. a. p.) vermoed ik insgelijks, dat het woorden zijn die een beroep aanduiden, althans oorspronkelijk. Aan een poging tot opheldering van *Texquisius* waag ik me niet; ook *flettius* is al te onzeker, ofschoon het voor de hand ligt aan het zoo algemeene *flet* «huis, hof» enz. of ons «vlet» te denken. Van *fletti* zou regelmatig afgeleid zijn een sterke stam *flettia*, hetwelk zeer wel «huisman, hofman» zou kunnen beteekend hebben. Hoe dit zij, het feit waarop we vooral de aandacht willen vestigen, is dit, dat de man zich voluit noemt: *Flettius Gennalonis*; het woord voor «zoon» (*filius*) staat er niet bij. De naam des vaders is *Gennalo*, en het zij de genitief in 't Latijn letterlijke overzetting is van denzelfden naamval in de landstaal of een middel is om een patronymicum, bijv. *Gennaling*, uit te drukken, in geen van beide gevallen behoeft *Flettius* een vóórnaam te wezen. Een ander gedenkteeken vertoont eenvoudig als naam des oprichters *Theronis filius*, dus enkel onze «van» van de soort Janssen, zonder vermelding des voornaams. Evenzoo houd ik *Gennalonis* voor den patronymischen toenaam, *flettius* voor eenen titel of stand.

Een ander voorbeeld van weglating van «*filius*» levert een opschrift op bl. 83 (t. a. p.): *AMMACIUS HUCDIONIS*; daarentegen lezen we bl. 86: *DACINUS LIFFIONIS FILIUS*. De namen der vaders, *Hucdio* en *Liffio* (zóó in den nominatief, onverschillig of het mannelijke of onzijdige woorden zijn) doen zich kennen als verkleinwoorden, en komen in vorm geheel overeen met den naam van den Kaninefaat *Brinio*.¹⁾ Dergelijke verkleinde eigennamen zijn zóó afgeknot, dat men slechts zelden den vollen vorm kan raden; wie niet toevallig weet dat *Frits* uit *Friderich*, *Benno* uit *Bernhard* afgekort is, zal er wel vruchteloos naar zoeken. *Hucdio* hangt waarschijnlijk samen met den Angelsaksischen vrouwennaam *Hygdhe* [lees: *Hygd*], en *Liffio*, naar het schijnt, met den Noordschen naam *Leifr*, doch dat ze geheel en al hetzelfde zouden wezen, behoeft men niet te veronderstellen. De Arische (Indogermaansche) persoonsnamen bestaan meestal uit twee bestanddeelen.²⁾ Elk der twee bestanddeelen, leden der samenstelling, kan natuurlijk een of meer lettergrepen bevatten, doch in den verkleinden, of nauwkeuri-

¹⁾ Vroegere lezing voor *Brinno* bij Tacitus, *Histor. IV*, 15.16. (*Toevoeging van 1923.*)

²⁾ De Romeinen, anders zoo conservatief, zijn in de vorming hunner voornamen geheel afgeweken van de gewoonte van al hunne stamverwanten.

ger gezegd, verkorten gemeenzamen vorm blijft er van 't geheel, in den regel, slechts ééne lettergreep, op zijn hoogst twee, over, met uitsluiting van het verkleinende achtervoegsel. Met gemeenzame vormen zijn bedoeld zulke als Frits, Heintje, Wimpje, *Μικυλλος*, *Θρασύλλος* en dergelijke, niet Frederikje, Hendrikje, *Σωκρατίδιον*, welke half liefkoozend, half spottend klinken. — Wat het verkleinende *io*, stam *ion*, in Hucdio, Liffio, Brinio aangaat, reeds vóór geruimen tijd is de opmerking gemaakt dat men in Brinio den Kennemer het Hollandsche *ie*, Nederlandsche *je* terugvindt. Het is wel der moeite waard eenigszins langer bij dezen verkleiningsuitgang stil te staan, te meer dewijl Grimm's behandeling er van deels aanvulling, deels wijziging behoeft.

In D. Gramm. III[1831], 683 spreekt de groote meester over verkleinwoorden, op enkele *i*. Vooreerst brengt hij daartoe Oudhoogduitsche voorbeelden gelijk *magati* «meisje», *fugili*, «vogeltje», e. a. Desniettemin voegt hij er bij, dat de genitief luidt *fugilines* enz.; met andere woorden, de aange-togen voorbeelden zijn geen verkleinwoorden op *i*, maar op *î* in den nominatief, *în* in den stam.

Ofschoon men in onze taal als plaatsvervanger van *în* eerder een *ijn* dan een *ie(n)*, *je(n)* zou verwachten, heeft Grimm ons *duifje* (*duifie*), *schaapje* (*schaapie*), te recht gelijk gesteld met deze Oudhoogduitsche verkleinwoordjes, als ook met het Zwitserische *i*, of naar gewestelijke uitspraak, merkwaardig genoeg, even als bij ons, ook *ji*. Als voorbeelden strekken *äugi*, in Wallis en Grauwbunderland *äugji*, = oogje; *häsi*, = haasje. Het Zwitserisch kijkt in zooverre van ons taaleigen af, dat het dit *i*, *ji* ook dáár bezigt, waar wij *tje* alleen welluidend vinden; dus kan de Zwitser zeggen *öhri* = oortje; maar even gewoon is toch ook in 't Zwitserisch *ti*, bijv. *teilti* = deeltje, *müülti* = muiltje, *vögelti* = vogeltje; ook het Zwitserische *meitji* = meisje (voor meidje) zou ik eerder hierbij voegen dan bij de afleidingen op enkele *i*, *ji*. In onze taal bestond ten tijde van Brinio nog niet de welluidendheidsregel of gril, die thans er in heerscht, gelijk de naam des Kennemers zelven bewijst. Behalve ten onzent en in Zwitserland leeft hetzelfde suffix in Engeland, en vooral in Schotland, voort; bijv. *mousie* = muisje, muisie; *doggie* = hondje; *wifie* = wijfje; inzonderheid in eigennamen, mannelijke en vrouwelijke, voor een deel door de Engelschen met *y* geschreven, ter sierlijke afwisseling, schijnt het; als: Willie, Polly, Annie, Fanny. — Onder de overige Duitsche talen kennen 't Hoogduitsch en 't Friesch hetzelfde achtervoegsel als in eigennamen, als Benno, Kuno, Otto, enz.; Friesch: Menno, Taco, Tammo, e. a. Alleen is van den uitgang *io* de *i* verdwenen, hetgeen regelmatig in alle andere gevallen gebeurd is. Het is of de geschiedenis der verkleinwoordjes in 't Germaansch in schier elk op-

zicht afwijkt van die der overige woorden ; niet alleen vinden we de ouderwetsche *i* bewaard in ons *ie*, (*je*), terwijl uit het woord *grafio*, graaf, onder honderd andere in alle dialecten de *i* verdwenen is, maar men ziet in de Friesche eigennamen eene *o*, waarvoor anders in dat dialect *a* staat. Bij andere verkleinwoorden, die op *ken*, Hoogd. *chen*, is tegen den regel der klankverschuiving de Oudarische *k* gebleven, die anders in onze taal *h* (tusschen twee klinkers ook wel *g*) is geworden. Het is of de verkleinwoorden in vorm en verbuiging bij alle andere woorden achteraan komen hinken. Hun verbuiging wijkt af van den doorgaanden regel. Immers waartoe zal men een Oudhoogd. *fugili*, gen. *fugilînes*, Nhd. *vögelein*, gen. *vögeleins*, brengen ? Is het sterk, dan moet de stam *îna* zijn en niet *în* ; de nominatief *fugili*, Zwitserisch *hâsi* enz. stond dan voor *în* (Gothisch *eins*) gelijk Zwitsersch *wî*, wijn, voor *wîn*. Vergelijken we het Grieksch, dan ontmoeten we verkleinvormen op *iov*, doch ook, in eigennamen, op *iov* en *ivos*, bijv. *Ἀθριών*, *Ἐκυλόν*, *Συκκῖνος*, *Λουκῖνος*. Als er geen andere vormen bestonden dan de mannelijke Benno, Kuno e. dgl., dan zoude men deze eenvoudig gelijkstellen met *Ἀθριών*; dat wil zeggen, het zouden regelmatige mannelijke naamwoorden der zwakke verbuiging zijn, gelijk Goth. *vilja*. Ook Brinio, Liffio, Hucdio zouden hierbij behooren, ingeval hun grammatisch geslacht mannelijk was, hetgeen we juist niet weten. De wijze waarop in onze taal de deminutieven op *je*, *ie* verbogen worden, is ook zonderling. Want niettegenstaande ze onzijdig zijn, nemen ze in 't meervoud *s* aan ; eenen tegenhanger leveren op *kinders*, *eijers* en derg., welke echter min of meer plat klinken. Daarentegen bestaat er van *je* geen ander meervoud dan *jes*. Was de uitgang mannelijk, dan zou de aangevoegde *s* niets bevreemdends hebben, dewijl de stam *jen*, *ien* is, en na vloeiende letters de *s* zoo gewoon is. De tegenstrijdigheden laten zich oplossen zoo men veronderstelt dat van ouds her twee stammen, een sterke en een zwakke, d. i. een op eenen klinker en een ander op eenen medeklinker *n*, naast elkander bestaan hebben. Naast een Grieksch *iov* gen. *iov* dus, een *iov*, *iovos* (= *iovos*), hetgeen in 't onzijdig opleveren zou *iov*, *iovos* naar 't voorbeeld der onzijdige vormen van de comparatieven op *iov*. De twee veronderstelde vormen zijn zóó dooreen geloopt dat eene scheiding er van in ieder bijzonder geval ondoenlijk is geworden.

De geopperde stelling wordt bevestigd door het bestaan van zulke wisselvormen als Mnl. *mannekijn*, manneken, Geldersch *menniken*, en Ouds. *Menniko*, wel is waar enkel als eigennaam voorkomende, doch dit doet niets ter zake. Ook vertoont ons het Friesch in zijne patronymica, woorden in den grond identisch met de verkleinwoorden, zwakke vormen als *Juwinga*, *Nanninga*, *Gockinga*, enz., waar de overige dialecten het sterke *ing* (*ink*)

hebben. Vraagt men nu wat is de Oudarische vorm waartoe wij een Nederl. *ijn* kunnen terugbrengen, dan is het antwoord: *iana*, nomin. onz. *ianam*; doch *io* zou Arisch wezen: *ian*, nomin. mann. *iân* (voor *ians*), onzijdig: *ian* en daarnaast hoogstwaarschijnlijk ook *ia*. Zien we in hoeverre de verkleiningsuitgangen in 't Sanskrit hiermeê overeen komen.

Als Grimm D. Gr. III [1831], 699 zegt: «In 't Sanskrit is *k* de verkleinletter» en voorts naar Bopp verwijst, «die slechts enkele voorbeelden aanhaalt», dan is hem zulks niet euvel te duiden, doch de bewering zelve geheel onjuist. Behalve *ka* zijn er andere deminutiefsuffixen, die uitvoerig behandeld werden in de Oudindische spraakkunst van Pāṇini; het een en ander daaruit deelen we hier mede. Er heerschte bij de Indiërs in het verminken van eigennamen in verkleiningsvorm evenmin een vaste regel als bij anderen. De meest algemeene naam, Devadatta «door god of de goden gegeven», Lat. Deodatus, Gr. Theodotos, in 't gebruik even algemeen als ons Jan, kan, verkleind, luiden: Devadattaka; maar dit is alsof wij zeggen Johannesje. Om ons Jantje uit te drukken, bezigde men of Devika of Devila of Deviya. Uit Varuṇadatta vormde men Varuṇika, Varuṇila, Varuṇiya¹⁾. Deze laatste uitgang *iya* is het mannelijke van 't Grieksche *ιωv*, gen. *ιωv*. Ten nauwste met de verkleinwoorden verwant, of liever eigenlijk één daarmede zijn de patroniemen en metroniemen, zoo goed als de begrippen «kind» en «kleintje» in betrekking tot ouders op hetzelfde neêrkomen. Nu luidt een zeer gewoon patronymicum in 't Sanskrit *âyana*, hetgeen niets anders is dan eene versterking van *iana* of *îana*. Vooral dienen de woorden op *âyana* om de jongere leden der familie aan te duiden; bijv. een jonger lid uit de familie Gârgya wordt aangesproken als Gârgyâyana. Vergelijkt men dit met zulke Grieksche woorden als *Κρονίων* «Kronos' zoon», *Ὀυρανίων* «hemeltelg», dan komt men tot het besluit, dat *âyana*, eene versterking van *iana* of *îana* zijnde, hetzelfde uitdrukt als *ιωv*, *ἰωv*, stam *ian*, *îan*. Dit *iana* gebezigd als verkleiningsuitgang, keert terug in Mnl. (*ek*)*ijn* en tevens in ons *ie*, *je(n)*, Ohd. *în*, nomin. *î*, Zwitserisch *i*. Wellicht is de naam Dacinus, de zoon van Liffio, een voorbeeld van eenen vorm gelijk Mnl. *mannekijn*.

Gelijk *ekijn* een samengesteld achtervoegsel is, zoo ook *etje*, *tje*, Zwitserisch *ti*, zonderling genoeg voor *zi*. Van ons *tje* meent Grimm (t. a. p. 685): «Niemand zal willen beweren, dat dit welluidende nnl. *-pje*, *-tje* een afzonderlijke van *-je* in den grond verschillende verkleiningsvorm is.» De kracht van *je* en *etje* is zeker dezelfde, doch terwijl het eerste samenhangt met Gr. *ιωv* en *ἰωv*, kan het laatste niet gescheiden worden van *ἰδιωv*; *pje* is in 't geheel geen suffix. Omdat in 't Geldersch de 3^{de} pers. enk. Teg. T. van

¹⁾ Pāṇini 5, 3, 78—83.

«komen» luidt: *hi kömp*, moet men niet zeggen dat in dit taaleigen het suffix van den 3^{den} pers. wel eens *p* is. Het spreekt toch van zelf dat de *p* in *kömp* haar ontstaan juist daaraan te danken heeft, dat er onmiddellijk op de *m* eene *t* te staan kwam; eerst uit *kömp* kon na afwerping der *t* een *kömp* voortkomen. Evenzoo is *bloemetje* geworden tot *bloemtje*; dit geeft in de uitspraak *bloemptje*, en hiervan komt *bloempje*. Op dezelfde wijze als ons *je*, of het mannelijke er van, in Hgd. eigennamen als Kuno schuilt, doet *tje* het in zulke als Kuonzo (Kunz), voor Kuonzio, Lanzo, Ozo, waarnaast ook *Ozi* (z. Graff, Spr. I, 541) voorkomt. Verschil tusschen Kuno en Kuonzo is niet te bespeuren. Dat Götz, waarin de klankwijziging klaar aantoonst dat er eene *i* in de volgende lettergreep gestaan heeft, Fritz, enz. slechts de hedendaagsche uitspraak vertegenwoordigen van een ouder Fritzo, Fritzl zal wel geene tegenspraak ontmoeten.

De Zeeuwsche overblijfselen leveren van (*etje*, *itio*) geen voorbeeld op. Wel schijnt een ander deminutief in GENNALO (Dresselhuis, bl. 75) voorhanden. In het Gothisch was de verkleiningsuitgang *ila* zeer gewoon, bijv. Vulfila, Totila; zoo ook het daaraan beantwoordende *ilo* in 't Ohd., bijv. Liupilo, Svápilo, Hûnilo. Een zwak *alo* komt wel is waar, zoover ik weet, niet voor, doch wel in Tirol en de Beiersche Alpen een sterk *al*, bijv. *weibal* wijfje, enz. (D. G. III, 673). Ook in 't Sanskrit komt behalve *ila* (zie hier boven) een gewestelijk *da* voor, waarvan de *d* weinig of niet verschilt van onze Hollandsche palatale *l* in tegenstelling tot de zuiver dentale *l* van 't Sanskrit. Ook *la* was niet ongewoon na *i* en *u*; bijv. *Bhânula* van Bhânudatta (z. Pāṇini t. a. p. 79). Het is mogelijk dat in Gennalo de verkleinende kracht enkel in *lo* steekt, zooals in 't Gothische *magula* «knaapje», van den stam *magu*. Zoolang men de samenstelling waaruit *genna* verkort is, niet weet, blijft het twijfelachtig wat men als het eigenlijke suffix moet aanzien, maar dat het een deminutief is, zeer na verwant met het zoo gewone *ilo*, mogen we zeer waarschijnlijk achten. ¹⁾

¹⁾ Een deel van dit artikel is in 1874, vertaald en vrij sterk gewijzigd, opnieuw verschenen in de *Revue archéologique*, nouv. série, XV^e année, XXVII^e vol., p. 101—110. (Noot van 1923.)

Germaansche woorden in Latijnsche opschriften aan den Beneden-Rijn.

Verslagen en mededeelingen der Kon. Akademie van Wetenschappen,
afd. Letterkunde, 2e reeks, dl. II.

Amsterdam, 1872.

In 't *Corpus Inscriptionum Rhenanarum*, uitgegeven door Brambach [1867], vinden we een opschrift (Nº. 149) gewijd aan MATRIBVS TREVERIS «aan de Triersche Moedergodinnen», d.i. «aan de goddelijke moeders welke te Trier vereerd worden». Behalve dit opschrift zijn er andere, hetzij aan den Rijn of in andere gewesten waar Romeinsche legers vertoefd hebben, waaruit blijkt dat het iets zeer gewoons was, aan 't woord *matres* «goddelijke moeders» of *matronae* «Lieve Vrouwen» een attribuut toe te voegen, bestaande uit een bijv. nmw. afgeleid van den naam van zeker gewest of oord. Hieraan twijfelt trouwens niemand als 't attribuut een Latijnsch woord is of een elders bij Romeinsche schrijvers voorkomende volks- of plaatsnaam, gelijk in 'taangehaalde voorbeeld. In elk ander geval is het moeielijk op den eersten blik te ontdekken of 't toevoegsel afgeleid is van eenen plaatsnaam of niet. Zelfs omtrent de taal van eenig verlatijnscht, maar kennelijk niet eigenlijk Latijnsch woord, mogen we *a priori* niets beslissen; want terwijl zich 't geval wel eens voordeed dat een vreemdeling aan de godenvormen zijner tijdelijke woonplaats hulde bewees, gebeurde het niet minder zelden dat deze of gene, verre van 't vaderland, zijne inheemsche beschermgoden herdacht en hun in den vreemde een gedenkteeken oprichtte. Naardien de namen der oprichters zeer dikwijls Romeinsch of althans niet buiten kijf Germaansch zijn, valt ook daaruit zelden iets af te leiden. Slechts bij eenen gelukkigen samenloop van omstandigheden mogen we verwachten met zekere mate van waarschijnlijkheid iets te kunnen opmaken aangaande de beteekenis van een of ander baarblijkelijk onlatijnsch woord. Beginnen we met sommige opschriften waarin 't woord ter nadere aanduiding der vereerde godinnen aan eenen plaatsnaam herinnert.

Inscr. 621, ontdekt niet ver van Gulik, bevat: MATRONIS HAMAVEHIS. Hiermede te vergelijken zijn 529 en 530, beide gevonden te Wakelendorp: MATRONIS VACALLINEHIS (en VACALINEHIS). Het kan kwalijk betwijfeld worden dat in de twee laatste de oudere vorm van Wakelen (verhoogduitscht tot Wachelen) steekt. Voorts is het bekend dat eene menigte dorpsnamen hun oorsprong aan een boomsoort te danken hebben. 't Laatste lid der samenstelling bestaat dan uit «dorp, heim», en dgl., terwijl 't eerste een stoffelijk bijv. nmw. of, zeldzamer, den boomnaam in den genitief bevat. Zoo zijn uit 't Ohd. bekend, o. a. Elsindorf, Eichin-, Erlin-, Dornakin-dorf; Piriboumesdorf, enz 't Bijv. nmw. *wakelen* nu, alsmede

't substantief *wakelder*, zijn in de Graafschap Zutphen ook tegenwoordig nog in zwang. De wakelder, in 't Hoogd. wacholder geheeten, is de Juniperus, welke een sieraad is der Geldersche heidevelden. We mogen veronderstellen dat de kortere, ja zelfs de gewone uitdrukking voor Wakelendorp geweest is: *Wakalîn*, *Wakalin*, op dezelfde wijze als in 't Grieksch de adjectieven *Ἀργυροῦσαι*, *Πικροῦσαι*, enz., enz. zelfstandig gebruikt werden met verzwijging van 't aan iederen hoorder bekende substantief. Doch, gesteld ook al eens dat *vacal(l)in* niet 't Geldersche *wakelen* ware, dan blijft toch de overeenkomst van den plaatsnaam met 't attriboot onmiskenbaar, zoodat we gerechtigd zijn te besluiten dat *Matronae Vacalinehae* beteekenen moet: «de Wakelensche Lieve Vrouwen». 't Woord is dus een afgeleide vorm, maar welke? Vergelijken we den uitgang met dien in Hamavehis, in Matronis andrustehiabus (406), in M. Mahlinehis (407), in M. textumehis (634, vgl. 579), e. a., dan bespeuren we dat zich herhaalde malen eene *h* in den uitgang vertoont. De vraag is, welke waarde aan die letter in de bewuste gevallen toegekend moet worden. Was het een middel om te doen uitkomen dat de *e* niet met eene volgende *i* tot eenen tweeklank samensmolt, zoodat *ehi* beantwoordt aan onze spelling *ei*? Of was het een middel om op min of meer onbeholpene wijze onze *j* uit te drukken, gelijk men in 't Hoogd. in *blühen*, *kühe*, enz. doet, en reeds vóór duizend jaar in 't Ohd. soms deed, bijv. in *sahen* voor *sajen* (*sajan*)? Enkele andere opschriften schijnen 't bewijs te leveren dat men in één en hetzelfde woord nu eens *h*, dan weer *i* schreef. Men vergelijke o. a. 616 en 617; in 't eene staat *Etraienis*, in 't andere *Ettrahenis*; insgelijks *Gesaienis* (Br. echter schrijft: CESAIENIS) en *Gesahenis*. Voorts wisselt de spelling *Veteraneis* (575) af met *Veteranehis* (571. 572. 576. 585. 586) en *Veteranehabus* (573, 574). Het is mogelijk — ik zeg niet: waarschijnlijk — dat de uitgevers eene H hebben meenen te zien, waar eigenlijk eene dubbele I staat, maar bij deze veronderstelling zouden we nog veel eerder de gevolgtrekking moeten maken dat de vervaardigers der opschriften den j-klank hebben pogen uit te drukken. En toch, al hetgeen aangevoerd is, geeft ons nog geen recht om uitsluitend òf de *j* òf de *h* als de nauwkeurige spelling te beschouwen. Want, vooreerst, wisselt in de Germaansche talen de *h* tusschen twee klinkers of halfklinkers af met *g*, of valt uit. In onze taal doet zich dit verschijnsel bijzonder dikwijls voor; vgl. *geslagen* met (*slahen*), *slaan*; *zagen* met *zi(h)e*; enz. Ten andere is het iets zeer gewoons dat *j*, inzonderheid *ji*, *je*, vervangen wordt door *g*, vooral *gi*, *ge*, en ook dat *j* overgaat in *gi*. Dus vindt men soms in één en hetzelfde stuk, bijv. in de Oudsaksische Frekkenhorster oorkonde, zoowel *kôii*, ons koeien, als *kôgii* geschreven. Deze Germaansche eigenaardigheid is zonder twijfel eene der

oorzaken, wellicht de hoofdoorzaak, geweest dat de uitgang *ige* (mut. mut.) zoo vaak hetzelfde uitdrukt als *ije*, niet enkel in werkwoorden als *kruisigen*, *reinigen*, maar ook in adjectieven en in uitgangen ter aanduiding van 't vrouwelijk. Zoo is ons *dievegge* (oudtijds *thiuvagia*, *thiuwegia*) niets anders dan een gemoveerd *dief*, en in 't Mnl., alsook thans nog in 't Westvlaamsch, is 't aantal gemoveerde woorden op *igge* (*ige*, *ege*), bijv. *makerigge*, *schep-perigge*, enz. betrekkelijk groot. Een tegenhanger van *dievegge* is *klappei*, waar de *ji* niet met *gi* afwisselt. In een woord als *merrie* is het moeielijk al de ontwikkelingstrappen te vervolgen, doch zooveel weten we, dat het eene *h* verloren heeft; waarschijnlijk is *merrie* onmiddellijk gevolgd op *mariha* of *marihia*. Van eenen (Indogerm.) *a*-stam kan in 't Germaansch een vrouwelijk woord op *agia* ¹⁾ komen; van eenen *i*-stam, *igia*; van eenen *u*-stam, *ugia*. Deze kunnen ten gevolge van flauwere onderscheiding der klinkers en anderszins worden tot *egia*, *egi*, enz., en naast zich hebben vormen met *j*; dus: *aja*, *ija*, *uja*, enz. Eindelijk, deels wegens de verwisseling van *h* en *g*, deels wegens 't menigvuldig, om zoo te zeggen, pleonastisch gebruik van (Indogerm.) suffix *ka*, vrouw. *hā* en *kia*, Germaansch dus: *ha*, vrouw. *hā* en *hia*, benevens verdere ontwikkelingen, kunnen *ahia*, *agia* en *aja* geheel en al in beteekenis samenvallen.

Tot hier toe hebben we *eha*, *ehia* (op te maken uit de datieven *ehis*, *ehiabus*) eenen vrouwelijken uitgang genoemd zonder dezen verder te ontleden. Zulk eene nadere ontleding is meestal zeer lastig, en als we den stam van 't mannelijk of de volledige verbuiging niet kennen, zelfs ondoenlijk. Hadden we een enkel voorbeeld des mannelijken vorms van *hamavehis*, e. dgl., dan zouden we kunnen bepalen wat met die *h* in de vrouwelijke woorden bedoeld is. Bij gebreke van gewenschte voorbeelden mogen wij voorloopig het slechts als mogelijk stellen dat reeds in 't mann. *hamaveh-*, *vacalineh-*, *mahlineh-* voorkwam. In 't mann. kan *eh* niets anders wezen dan 't Indog. suffix *aka* of *ika*, Lat. *icus*, Gr. *ιος*, enz. Uit eenen stam *wakalin* «Wakelen (dorp)» is regelmatig gevormd *wakalineh*, d. i. Wakelensch, ²⁾ uit *mahlin* «Mechelen», *mahlineh* «Mechelensch». Dat Mechelen eertijds Mahlin luidde, blijkt o. a. uit de in 't Fransch bewaarde uitspraak Malines. ³⁾ Hamaweh (Hamawih) zou regelmatig afgeleid zijn van Hamaw(a)

¹⁾ Scheiding tusschen vrouwel. *ia*, Skr. *ī*, bijv. in Skr. *dhāranti*, Gr. *φῆρονσα*; *viduṣhī*, Gr. *εἰδυῖα*, en vrouwel. *aia*, overgegaan in *ā*, bijv. in *αἶνᾶ* (d. i. *αἶνα* + *ia*), *ἰανή*, is voor 't Germaansch in veel gevallen niet meer doenlijk.

²⁾ De *e* drukte reeds ten tijde der opschriften wel eens de Germaansche *i*, de lange de Germ. *ī* uit, gelijk in 't vervolg aangetoond zal worden.

³⁾ Dat 't Mahlin der inscriptie eene andere plaats zal wezen dan Mechelen in Brabant, doet niets ter zake. In Limburg zijn 8 Mechelens.

en beteekenen Hamawisch (Chamavisch) ¹⁾. De Germaansche *h*, welke de Romeinsche schrijvers nu eens met *ch* (Grieks *χ*), dan eens met *h* weergeven, soms ook geheel weglaten ²⁾, blijktens de spellingen Chamavi, Hamavi, Amavi, e. dgl., treffen we ook aan in 't welbekende Hludana, Hludena (zie Brambach's *Index*). Wanneer Gregorius van Tours, een Galloromaan uit de laatste helft der 6^{de} eeuw, de Frankische *h*, als beginletter des woords, met *ch* uitdrukt, dan is het niet omdat de Franken toenmaals onze, bij alle Germanen identische, *h* als *ch* uitspraken, gelijk Grimm meende, maar omdat de Galloromanen dier dagen de *h*, zelfs in 't Latijn, niet meer uitspraken. Daarom schrijft dezelfde Gregorius ook Chuni, ofschoon dit volk sinds de oudste tijden, van Tatarije en Indië af tot in 't hart van Europa, nooit anders geheeten heeft dan Hunen of Hunnen, Skr. *Hūṇa*, enz., of zelfs *Οὔννοι*. Eerst de jongere Hss. der Lex Salica plegen onze *h* (niet onze *ch*) met *ch* weer te geven, terwijl 't oudste vaak *h* heeft of weglaat. — Deze uitweiding over de Franken zou geheel overbodig geweest zijn, ware het niet dat juist de Hamawen zulk een belangrijk bestanddeel der Nederlandsche Franken uitmaakten. Om op de suffixen *ah*, *eh*, *ih* terug te komen, voor zooverre deze aan Indog. *aka*, *ika* beantwoorden, zijn ze in de Germaansche talen meestal door de minder regelmatige *ag*, *eg*, *ig* vervangen, hoewel *ah* in 't Gotisch niet geheel verdwenen is; bijv. in *ainahs*, Lat. *unicus*, Ohd. daarentegen *einac*; ook 't Got. *bairgahci* is, evenals 't Grieksche *ὀρεινῆ*, waarvan het de vertolking is, 't zelfst. gebruikt vr. van een bijv. nmw. *bairgaha* (in stamvorm). Naast *ainahs* staat in 't Got. reeds *manags*, ons *menig*; enz. Indien we *eh* in Hamavehis, Mahlinehis, Vacalinehis opvatten als ons *ig*, dan laat zich vooreerst de *h* ongedwongen verklaren, en ten andere strookt de toevoeging van zulk een suffix *ig*, in den zin van ons *sch*, met hetgeen in alle Germaansche talen in dergelijke gevallen een vereischte is. Dat de beteekenis van *ig* = *eh* juist past, blijkt o.a. uit de Angelsaksische vertaling van «spiritus procellae» in Psalm 106, 24 met *ȝstige gāstas*. Even als *ȝstige gāstas* uitdrukt «de geesten van den storm», beteekent *matronae Vacalinehae* de «Lieve Vrouwen van Wakelen»; *m. Mahlinehae* die van Mechelen; *m. Hamavehae* die van Hamouw, Hameland. Merkwaardig is het dat het suffix *ig*, zóó geschreven, voorkomt op den bekenden bij Zundert opgedolven gedenksteen: Deae Sandraudi-

¹⁾ Of met deze Hamouw de Graafschap Zutphen bedoeld werd, blijkt niet, doch er bestaat niet de minste reden om aan te nemen dat de *Matronae Hamavehae* moeten te huis behooren in 't oord waar de inscriptie gevonden is.

²⁾ Ook *c* komt dikwerf genoeg voor; intusschen is het de vraag of die *c* niet aan de Romaansche afschrijvers der 6^e eeuw, en later, te wijten is. Het is ten minste bevreemdend dat Strabo *Χαττοι* schrijft, en na hem Tacitus zelf *Catti* zou gespeld hebben.

gae, d.i. «de godin van Sandraud», 't dorp dat in de middeleeuwen, gelijk ons medelid van den Bergh (*Middelnederl. Geographie* [s Gravenhage, 1872], 222) aangetoond heeft, Sunderd heette.

Een ander suffix dat in de oudere taal zeer veelvuldig voorkomt, nl. Indogerm. en Vedisch *ia*, Gr. *io-s*, Lat. *iu-s*, klassiek Skr. *ya*, is te herkennen in *m. afliabus* (338); *m. alagabiabus* (296); *m. gabiabus* (557—560). Inscripties aan de *matronae gabiae* gewijd zijn op meer dan ééne plaats aan 't licht gebracht; men kent er vier, waarbij nog gevoegd moet worden eene aan de *Funones gabiae*. 't Woord *gabia* is, naar het mij voorkomt, eene afleiding met *ia* van ons *gave*, Ohd. *gāba*, of wel van *gāba*, waarvan Got. *gabigs*, On. *göfugr* «aanzienlijk», en Got. *gabei* «rijkdom». De beteekenissen van «rijk» en «gaven uitdeelende, mild» zijn ten innigste verwant ¹⁾. *Matronae gabiae* is dus in 't algemeen te vertalen met «de vrouwen geefsters van goede gaven». In engeren zin is geven, On. *gifta*, enz. ten huwelijk geven, zoodat men zich de *matronae gabiae* zeker ook voorgesteld heeft als over huwelijken gebiedende. Indien de elders gegeven verklaring van Nehalennia als «schenkster» ²⁾ juist is, dan verklaart het zich van zelf hoe 't synonieme *gabia* betrekkelijk zoo dikwijls aangetroffen wordt als attribueert bij de *Matronae*, wier verwantschap of liever wier eenheid in wezen met Nehalennia erkend is. ³⁾ De omstandigheid dat behalve *matronis gabiabus* ook voorkomt *Funonibus gabiabus*, d. i. *Junonibus pronubis*, bevestigt, dunkt mij, de gegevene, trouwens zeer voor de hand liggende, verklaring, welke eenen nog krachtiger steun vindt in opschr. 296, waar we lezen: MATRONIS ALAGABIABUS; *alagabiae* is duidelijk «alschenkende, heel rijk». ⁴⁾

Hetzelfde *ala*, als eerste lid eener samenstelling, is te herkennen in 't woord *alatervis*. De steen die dit woord bevat is ontdekt in Schotland en luidt: ⁵⁾

MATRIB. ALA
TERVIS ET
MATRIB. CAM
PESTRIB. COH I
TVNGR.

¹⁾ Ags. *giftu* beteekent ook nog „gunst, genade”; evenzoo bij ons in *te geef*, Ags. *tō gife*, d. i. gratis.

²⁾ Zie boven blz. 185 e. vv. (Noot van 1923.)

³⁾ Zoo door ons medelid de Wal, die in zijn werk over de Moedergodinnen [Leyden, 1846] (bl. XCV, vg.) ook aan de Frû Gaue herinnert.

⁴⁾ De volle stam *ala* als eerste lid der samenstelling komt voor in 't Got. *alatharba*, *Alamôd*, *alamans*; Os. *ala-hwît*, *alajung*, *alamahrig*, *alawaldo*; Nederfrankisch *Alarâd* (mansnaam uit de Veluwe, van 855); voor de talrijke voorbeelden in 't Ohd. zie Graff, *Spr.* I, 220 vgg.

⁵⁾ Volgens de Wal, *Moederg.* N°. CXXII.

Hoewel de steen in Schotland ontdekt is, weten we toch tevens dat de oprichters Nederlanders, Tongeren in Romeinschen krijgsdienst, waren. Die duidelijke opgave stelt ons eenigermate schadeloos voor 't verlies van eenen Nederrijnschen gedenksteen ¹⁾, waarop, volgens eene door Brambach overgenomen conjectuur hetzelfde woord zou gestaan hebben, doch waarvan 't facsimile, hetzij nauwkeurig of gebrekkig, ons geen recht geeft zóó te lezen. In *alatervis* is *teru* = Mnl. *tere*, «boom», 'twelk tot Got. *triu* staat als Gr. *γόνυ*, Lat. *genu* tot Got. *kniu*; eene soortgelijke verhouding vertoont Skr. *dāru* tot *dru*, *jānu* tot *jñu*, *sānu* tot *snu*, *snāva* en *snāyu* tot ons *zenuw*. ²⁾ Vermits de begrippen van boom, hout, woud, zooals bekend is, in elkaar overgaan, en een te verwachten suffix *ia* achter *alateru* bij de verlatijnsching licht kon te loor gaan of samensmelten met den uitgang *is*, mogen we *matribus alatervis* verklaren als «aan de moeder-godinnen van al 't houtgewas», of in echt Latijn weêrgeven met *matribus silvestribus* of *silvanis*. Daar onmiddellijk er op de *matres campestres* gehuldigd worden, zal men aan de gegeven verklaring eene groote mate van waarschijnlijkheid mogen toekennen, vooral ook als men vergelijkt de inscriptie LXXXVIII bij de Wal, *Moederg.*: SULEVIS ET CAMPESTRIBUS SACRUM.

Een derde maal vertoont zich *ala* in een opschrift van Xanten (197), gewijd aan Alateivia. Dat dit de naam eener godin is, spreekt wel van zelve. Al is ons die elders niet overgeleverd, zou het toch wel mogelijk wezen de beteekenis van 't woord op te sporen, want een godennaam is altoos een gewoon zelfst. nmw. of adjectief, oorspronkelijk ten minste. In *alateivia* herkent men 't vrouwelijk van, of liever 't vr. substantief behoorende bij, Ags. *ælteve*, ook *ealteav* geschreven, «geheel in orde, gansch wel, gezond». Gelukkigerwijze weten we uit de inscriptie zelve dat een geneesheer de godin huldigde. Daarom mogen we de ongezochte verklaring van Alateivia als Gezondheid, Hygieia, voor tamelijk zeker houden.

Niet minder duidelijk Germaansch is een ander woord dat op vier inscriptiën, van verschillende plaatsen afkomstig ³⁾, te lezen staat, nl. *gavadia*. Dit herinnert terstond aan 't Got. *vadi* (stam *vadja*) «pand», ons *wedde*, Got. *gavadjon* «verloven, spondere», On. *ved* «pignus, sponsio», enz. De meest gewone toepassingen van 't hoofdbegrip vindt men terug in ons

¹⁾ N^o. 628 bij Brambach.

²⁾ Afgeleid van *teru* in 't Ags. *teorve*, *tyrve*, ons *teer*, enz., welk woord derhalve eigenlijk beteekent „van den boom afkomstig”, zelfst.: „voortbrengsel van den boom”. In sommige streken moet *teru* eene bijzondere pijnboomsoort aangeduid hebben, volmaakt gelijk in 't Skr. *dāru* ook eene benaming is van den *pitudāru*, *πῑτυς*, of *devadāru*. 't IJslandsche *tjara*, Zweedsche *tjära*, vergeleken met Ags. *tyrve* leidt tot eenen ouderen vorm *tir(a)via*.

³⁾ N^o. 260, 608, 609, 618.

wedde, jaarwedde, en 't Engelsch wedlock, wedding. Hoe nauwkeurig dus de beteekenissen aan die van 't Lat. *spondere*, *sponsio* beantwoorden, behoeft geene verdere aanwijzing ¹⁾). Aangezien *gavadia* zich als eene afleiding van (*ga*)*vadi* voordoet, zullen we wel niet ver mistasten als we *matronae gavadiae* in 't Latijn weêrgeven met «*matronae sponsales*», zonder te bepalen of we aan *sponsio* in ruimeren of in engeren zin te denken hebben.

Een ander Germaansch woord moet *Saxanus* of *Saxsanus* wezen. Aan *Hercules Saxanus* zijn een twintigtal gedenkteeken gewijd ²⁾); aan *Saxanus*, met weglating van 't woord *Hercules*, een drietal (657, 658, 685). De oprichters waren allen krijgslieden. Een der gewone namen van den Germaanschen krijgsgod is *Saxnōt*, Ags. *Seaxe-neát*. Een andere naam is *Heru*, Skr. *caru* «een snijdend wapen», inzonderheid de donderbeitel des Dondergods; o. a. *Rgveda* 2, 12, 10:

yáḥ śáśvato máhy éno dádhanân
ámanyamânâñ chárva jaghána.

«Hij die met zijn snijdend wapen zeer velen trof die groot kwaad hadden bedreven, de oneerbiedigen.» ³⁾

Een derde naam, *Tius*, enz. is een synoniem der twee vorige, want het is klaar dat niet bedoeld werd *Indog. diu*, Skr. *dyu* in de opvatting van hemel of dag, maar van gloeiende straal, of, wat op hetzelfde neêrkomt, van den gereduplicateerden vorm *didyu*, d. i. bliksemstraal. Ook in *saxanus* zal men wel den zin van «snijdend» gelegd en het in verband gebracht hebben met *saks* «mes», enz. Of dit de oorspronkelijke zin van *saksan* geweest is, laten we daar. In allen gevalle is 't woord veel lichter te verklaren dan *Saxnōt*, waarvan ik vermoed, dat *sax* een der menigvuldige namen of functiën van den Dondergod (*Indra*, *Jupiter*) aanduidt en *nōt* «gezel», zoodat 't geheel te vergelijken is met Skr. *indrasenā*. In den *Veda* wordt de donderhamer, *Kutsa*, gedurig voorgesteld als *Indra's* genoot. ⁴⁾ Doch, het is onnoodig dit onderwerp hier verder uit te werken; het is voldoende dat *saxan* èn als

¹⁾ Etymologisch is *vadi* natuurlijk = Lat. *vadimonium*, enz., Skr. *vadhā* „bruid, vrouw”, *vadhātra* „verweerder, borg”, *vadhitra* „de echtverbintenismaker, de Min”. De gewone bet. van *vadh* is „slaan” en dat schijnt ook de oorspronkelijke; vgl. Lat. *foedus*, etymologisch = Skr. *bheda*, en *icere foedus*. Een verbond, een koop, wordt ook nu nog bezegeld met handslag.

²⁾ Zie *Brambach's Index*.

³⁾ De vertaling bijgevoegd naar *Revue celtique*, II, 159. (*Noot van 1923*.)

⁴⁾ Vgl. *Nighaṇṭu*, 2, 20 en *Nirukti*, 3, 11, waaruit tevens blijkt, dat er reeds in of vóór de dagen van *Yāska* Indische geleerden waren, die in hun euhemerisme evenmin in staat waren onderscheid te zien tusschen de personificaties der mythologie en wezenlijke, historische personen, als een tal van Europeesche geleerden in onzen tijd.

Germaansch woord en als naam des oorlogsgods licht te verklaren is, en er blijft slechts over te bewijzen dat 't woord als eigennaam nog in de 9^{de} eeuw voortleefde. In eene lijst van eigennamen, getrokken uit Geldersche charters ¹⁾, komen voor de mansnamen Saxani en Saxini, behoorende aan personen uit de omstreken van Aalten, Varseveld en Hummelo in de Graafschap Zutphen, in den jare 828 ²⁾.

Eenigszins minder duidelijk, maar toch niet zonder eene bevredigende verklaring toe te laten, is een attribuut der Lieve Vrouwen dat we leeren kennen uit vier opschriften van Gelduba, thans Gelb, en omstreken, nl. 249, 250, 251, 252. 't Toevoegsel luidt nu eens *octocanabus*, dan weêr *octocannabus* en *octocannis*. Volgens de juistere spelling is *ōcana* 't vr. van 't deelw. of bijv. nmw. *ōcan* = Os. *ōcan*, Ags. *edcen* «toegenomen, welig, rijk, machtig». Eene toespeling op de beteekenis van 't woord is, meen ik, te ontdekken in de afbeeldingen op 250, bestaande in eenen hoorn des overvloeds aan de ééne zijde en in eenen beker aan de andere. *Oct* d. i. *ocht*, houden we voor eene andere uitspraak van *ah̥t* (stam *ah̥ti*) «bezit», Ags. *eaht*, *æht*, enz. Om dit uitéén te zetten, dienen we de afleiding van 't woord hooger op te halen, te meer wijl de uitgevers van teksten twee zeer nauw verwante woorden met elkander schijnen verward te hebben. De taalvergelijking leert ons twee, zeer nauw verwante, woordstammen kennen, die in 't Skr. luiden *aç* en *iç* of *îç*. Beide beteekenen «erlangen, machtig worden». Van *aç*, Indog. *ak*, is o. a. afgeleid *ashtî* «bezit» *aṃça* «aandeel, deel», 't werkw. *açnoti*, enz. Van *iç*, *îç* luidt 't perf. med. *îçe*, eigenl. «ik ben machtig geworden, heb erlangd», geheel als praesens gebezigd, evenals *veda*, e. a., in den zin van «ik bezit, ben machtig, kan». 't Actief van *îçe* is in 't Skr. niet in zwang, om dezelfde reden als waarom in het Grieksch *ἐξέρημαι* mediaal is. Hoewel 't perf. act. niet gebruikelijk is, laat het zich toch gemakkelijk vormen: 1 en 3 ps. enk. *iyeça*, 3 mv. *îçukh*, enz. Een Skr. *iyeça* in ouder Indogerm. overgebracht, wordt *i-aika*. Daar in 't Germaansch de reduplicatie in de meeste gevallen verwaarloosd en 't onderscheid tusschen de sterke en zwakke vormen niet altoos in acht genomen wordt, is *i-aika* ge-

¹⁾ Die lijst heb ik te danken aan ons medelid Sloet (zie *Oorkondenboek van Gelre en Zutphen*, n^o. 29).

²⁾ Een ander stellig bewijs dat Saxanus een der namen van den Germaanschen Mars was, is de omstandigheid dat hetzelfde woord nog bestaat in het dialect van den Boven-Palts, een gebied, niet ver verwijderd van de streek waar de opschriften zijn gevonden welke aan Hercules Saxanus zijn gewijd. In 't *Bayerische Wörterbuch* van J. A. Schmeller, I (4^e druk), 10 vinden we, in 't Nederlandsch vertaald, het volgende: „*Ui*, geliefd tusschenwerpsel in den Boven-Palts, om bevestiging of verbazing uit te drukken; *ui Dunner* (donder)! *ui Straul* (bliksem)! *ui Weder* (storm)! *ui Saksen* (Saxan)!” (*Toevoeging van 1923 volgens de vertaling in Revue celtique*, II, 159.)

worden tot Got. *aiht*, *aihum* of *aiġum*, enz. ¹⁾). Hiervan komt *aiġin*, voorts ons *eigen* (uit *eegin*, *eegijn*), enz., Ohd. *eiht*, verbasterd: *heiht*. Van Got. *aihts* (stam *aihti*) is het niet uit te maken of het met *di* of *ai* werd uitgesproken, d. i. of het met 't Ohd. *eiht* of met het Bactrische *ishti* «bezit, goed» ²⁾ overeenkomt. Behalve *eiht* bezit 't Ohd. *eht* (stam *ehiti*), dat men thans *êht* pleegt te schrijven. Zulk een *êht* is in 't Ohd., mijns bedunkens, onbestaanbaar. Want één van beide: er heeft klinkerverkorting vóór de dubbele consonant plaats gehad, gelijk in ons *elf*, *hitte*, *zoht*, *gerucht*, enz., in Nhd. *Hitze*, *Licht*, enz., of ze heeft niet plaats gehad. *Tertium non datur*. In 't eerste geval ligt de kortheid des klinkers in de onderstelling opgesloten; in 't andere is eene *ê* naast de *ei* in *eigan* onverklaarbaar. Verder, in *ehiti* is *e* niet *ë*, want ten gevolge der *i* in den stamuitgang zou 't woord dan in 't Hoogd. luiden *ihit*, evenals *Wicht*, *nimmt*, *sieht*, e. dgl. Blijft over *e* als klankwijziging van *a*; Ohd. *eht* is derhalve ontstaan uit *ahit*; wordt trouwens vaak *aehit* gespeld. In 't Ags. vindt men soms *eaht*, soms *æht* geschreven. Nademaal de *ea* in Ags. *eaht* bij geen mogelijkheid aan een Got. *ai*, Ohd. *ei* beantwoordt, en zoowel *ea* als *æ* = Got. *a* zijn kan, zoo volgt, dat Ags. *eaht* of *æht* zich ontwikkeld heeft uit *ahiti*. De Oudnederlandsche (Nederfrankische) vorm des woords moet ook *acht(i)* geweest zijn, blijkens *achtig* in *deeldachtig*, *woondachtig*, e. a. In meer dan één opzicht opmerkelijk is het, dat in 't Zwitserisch Hoogduitsch *teilochtig*, *warochtig* gezegd wordt (zie Grimm D. G. II [1826], 383). Dit in zooveel Germaansche talen gebruikelijke *acht* «bezit, have», gewestelijk *ocht*, is Skr. *ashti* «bezit», en dewijl *aç* zilverwant is met *iç*, spreekt het vanzelf dat Bactr. *ishti*, *ishti*, Ohd. *eiht* zich in beteekenis niet onderscheiden van Skr. *ashti*, Germ. *ahiti*, Ohd. *eht*, en wat hiermeê samenhangt ³⁾. Nu is het welbekend dat vóór *ht* de afwisseling van *a* en *o* iets zeer gewoons is; zoo, om slechts enkele voorbeelden uit de groote menigte in herinnering te brengen, Nederl. en Nhd. *mocht(e)*, gewestelijk Ohd. *mohita* = Got. *mahta*; Mnl. *ambacht*, *ambocht*; Ags. *brohte*, Mnl. *brochte* = Got. *brahta*; Zwitserisch *ochtig* = Nederl. *achtig*. Ook *i*

¹⁾ Prof. M. Heyne in de 5^e uitg. van Stamm's *Ufla* schrijft *aihum*, *aiġan*, hetgeen voorzeker regelmatig zou wezen, doch in strijd is met Ohd. *eigun*, *eigan*, Ags. *âh*, *âgon*, *âgan*, enz., waar aan geen *i* te denken valt. Vgl. wat verwisseling van st. en zw. vormen betreft, Gr. *ἐοῖνασι* naast *εἰῖνασι*, d. i. *ἑῖῖνασι*; *γεγόνυασι* naast *γεγῖασι*; Skr. *babhramus* naast *bhremus*, en a.

²⁾ De HSS. der Zendavesta hebben meermalen *ishti*; ze zijn echter zoozeer bedorven en slordig in 't onderscheiden van lange en korte klinkers, dat daaruit niets af te leiden valt.

³⁾ In de opvatting van „geslacht” en „echt” was hetzelfde *achti* in alle Germ. talen in zwang. Vgl. wat den begripsovergang betreft Skr. *parigraha*. 't Adjectief *echt* (uit *achtja*) Lat. *genuinus*, is natuurlijk uit *achti* „geslacht” gesproten, evenals Lat. *genuinus* uit *genus*, Skr. *jâtya* uit *jâti*, Gr. *γενῖσιος* uit *gnâti*, Skr. *jñâti*.

wisselt vóór *h*, *ch*, *f* met *o* af, inzonderheid in 't Ohd. en weinig minder in 't Mnl. Daardoor is de stelling dat *oct* in *octōcan* slechts eene andere uitspraak vertoont van *acht* gerechtvaardigd; het komt er maar op aan te be- toogen dat de verbinding der in *acht* en *ōcan* liggende begrippen niet on- gewoon was. Ook dat bewijs is te leveren, en wel uit 't Ags. In Aelfric, de Veteri Testamento 10, 43 (uitg. Grein [Cassel & Göttingen, 1872]) lezen we:

Iob væs gehâten sum heáh godes thegen on tham lande Chus, svidhe geleáfull ver, velig on æhtum.

«Job was een zeker aanzienlijk dienaar Gods geheeten in den lande Chus, een zeer geloovig man, rijk aan goederen».

Niet alleen dat de begrippen verbonden worden, maar zelfs samenstel- lingen, in vorm en beteekenis gelijk aan *octōcan* komen niet zelden voor. Aldus *æhtvelig* in 't gedicht Juliana, vs. 18:

Sum væs æhtvelig ædheles cynnes,
rîce gerêfa, rondburgum veöld.

«Er was iemand van edel geslacht, rijk in have, een machtige landvoogd, die over grensburchten 't bewind voerde».

In 't zelfde gedicht, vs. 101 ontmoeten we 't synonieme *æhtspêdig*:

vidhsæcest thû tō svidhe sylfre rādes
thînum brýdguman, se is betra thonne thû,
ædhelra for eordhan, æhtspêdigra
feohgestreóna: hê is tō freónde gōd.

«Gij verzet u al te eigenninnig jegens uwen bruidegom ¹⁾, die beter is dan gij, voornamer door landbezit, rijker in verworven goederen: hij is tot echtvriend goed».

Of in de nog niet toegankelijke Ags. letterkunde *æhtedcen* voorkomt, is mij onbekend; zoo dit niet aangetroffen wordt, mag het toeval heeten, want tusschen *edcen* en *spêdig* of *velig* is geen verschil in zin te bespeuren.

In *octōcana* staat *oct* in plaats van den ouden stamvorm *octi*. 't Verschijn- sel dat een woord als eerste lid der samenstelling niet den vollen, maar eenen verminkten stam vertoont, keert in alle Germaansche talen terug, behalve, tot op zekere hoogte, in 't Gotisch. Uit onderscheidene Nederrijnsche op- schriftten leeren we drie nader te behandelen woorden kennen, waarin *au*, vormelijk ons *ouw*, 't eerste lid uitmaakt. In 't Gotisch zou in zulk een geval alleen *ava*, of, zoo 't een *i*-stam ware, *avi* te dulden wezen, en 't verminkte *au* in allen gevalle als iets zeer zeldzaams te beschouwen zijn. De inkrim-

¹⁾ D. i. vrijer, die aanzoek doet.

ping berust m. i. op eenen logischen grondslag, of, wil men, op 't bewust-zijn dat een woord, door als eerste lid gebezigd te worden, een deel zijner zelfstandigheid verliest, evenals ook 't laatste lid, zoodra dit 't karakter van eenen afleidingsuitgang heeft aangenomen, zijn vollen klank pleegt te verliezen; bijv. in ons *hertogdom*, in 't Engelsch *kingdom*, en dgl., waar *dom* verkort is uit *dôm*, naar tegenwoordige uitspraak *doem*, Eng. *doom*. Aan dit logisch beginsel is het toe te schrijven dat wij wel is waar steeds *aarde* zeggen, maar *aardrijke*, bereids in 't Mnl. *aertrike*; 't Ohd. heeft *erda*, maar in de samenstellingen als *erdlich*, en dgl. treedt regelmatig 't verminkte *erd* op. Wat van Hgd. en Ndl. geldt, is in nog hogere mate toepasselijk op 't Angelsaksisch. ¹⁾ In talen, waar 't gevoel voor welluidendheid 't meest ontwikkeld is, zal de logische neiging in toom worden gehouden; aldus in 't Gotisch. Zelfs in ééne en dezelfde taal — die in haar geheel altijd 't gewrocht is van vele eeuwen — ziet men beide richtingen vertegenwoordigd; in geene Duitsche taal komt zulks helderder uit dan in ons Nederlandsch. Eenige voorbeelden moge dit staven. In overoude woorden als *dageraad*, *dagelijks*, *wreedelijk*, *mannelijk*, *wegebree*, enz. is de stamvorm, hoewel met verdoffing der korte *a* tot *ë*, bewaard gebleven. Ofschoon ons *dageraad* oorspronkelijk hetzelfde woord is als 't Ags. *dagrêd*, heeft het eenen veel ouderen vorm bewaard, zoodat *dageraad*, ten opzichte des vorms, nu nog veel ouder er uitziet dan 't Ags. woord vóór duizend jaar deed. Wie dit in aanmerking neemt, zal zich niet verwonderen wanneer de dialecten aan den Benedenrijn heerschende gedurende de eerste eeuwen onzer jaartelling, in sommige opzichten zich minder ouderwetsch voordoen dan 't Gotisch van 370. — Zooveel ter rechtvaardiging van het beweren dat *au* in samenstellingen voor *awa* of *awi* staan kan en ons *ouw* is. 't Woord moet, evenals 't Skr. *avani*, hetwelk behoudens 't suffix er mee identisch is, beteekend hebben «stroom» en «stroomgebied, land». Deze twee schijnbaar zoover uiteenlopende opvattingen vindt men ook in 't Hoogd. *revier*, vergeleken met ons *rivier*, beide aan 't Fransche *rivière* ontleend. ²⁾

Van de drie woorden die *au* tot eerste lid hebben, komt ten eerste in aanmerking *Aufania*. Aan de MATRONIS AUFANIABUS zijn de drie gedenksteen 73, 295 en 526 gewijd, waaronder de eerste ontdekt is bij Nijmegen, de tweede niet ver van Keulen, de derde bij Euskirchen. Eene

¹⁾ In *Revue celtique*, II, 168 worden o. a. Ags. *eorðeyning*, *eorðlic*, naast *eorðe*, en Salisch-Frankisch *theu-rōfana* „raptus puellae”, naast Got. *piwi*, vergeleken. (Noot van 1923.)

²⁾ Andere vormen zijn *awia* en *awi*, dat zoowel „land” uitdrukt bijv. in Scandinavia, als „eiland” in On. *ey*; in Gelderland verstaat men onder *ooi* den lagen grond, vooral weidegrond, aan eene rivier. Weer een andere vorm is *augia*, thans *oog* „eiland”, bijv. in Wangeroog, Schiermonnikoog, Calantsoog; Ags. *ëg*- of *ig*- in *igland*, Engelsch *island*.

andere spelling vertoont 405: MATRONIS AUFANIBUS, terwijl 546, opgedolven te Zülpich, enkel AUFANIS te lezen geeft. Door de vergelijking van *aufania-bus* met *aufani-bus* en *aufanis* wordt ten volle bevestigd hetgeen vroeger beweerd is, dat namelijk *ia* of *i* met den uitgang van den Latijnschen datief pl. versmolten is, gelijk in *alatervis* voor *terviis*. Fania (nomin. *fani*) herinnert onmiddellijk aan On. Fenja, 't reuzenmeisje of de Witte Vrouw (*framvís*), die met hare gezellin Menja bij koning Fródhi, den heerscher der Gouden eeuw, als dienstmaagd in den handmolen ¹⁾ goud en vrede (d. i. hemelsch Amṛta; in proza: licht) malen moet. Dus lezen we in den Grottasöng (str. 1, in Lünings Edda [Zürich, 1859] bl. 495):

Nû eru komnar til konungshûsa
Framvísar tvær, Fenja ok Menja;
Thær 'ro at Fródha, Fridhleifs sonar,
Máttkar meyar at mani hafðhar.

«Nu zijn gekomen in 't koningshuis twee in de toekomst schouwende vrouwen, Fenja en Menja. Zij, de machtige maagden, worden bij Fródhi, Fridhleifs zoon, als dienstbaren gehouden.» — In str. 13 vertoonen zich Fenja en Menja in 't karakter van Walkyren:

En vit síðhan á Svíthiódhu,
Framvísar tvær, í folk stigum,
Beiddum biörnu[m] en brutum skiöldu.

«En later daalden wij twee in de toekomst schouwende vrouwen neder in 't strijdgewoel, beidden de (helden ²⁾) en braken schilden.»

¹⁾ De molen, *kvern*, Got. *qairnus*, is niet alleen etymologisch ons *kern*, *karn*, maar beantwoordt ook mythologisch aan de uit de Indische mythologie zoo bekende *manthan*, d. i. *karn*.

²⁾ Zoo gis ik dat de bedoeling is en dat men *biörnum*, dat pl. van *biarn*, Ags. *beorn* „held” lezen moet in stede van *biörnu*, acc. pl. van *biörn*. [In *Revue celtique*, II, 164¹, wordt gegist dat er de acc. plur. **biarna* = Ags. *beornas* moet staan.] Wel is waar is *biarn* = Ags. *beorn* den IJslanders onbekend, doch het is ondenkbaar dat dit woord in de oudere taal niet bestaan zou hebben. *Beorn* is een agens van Skr. *bhar* (later *har*), waarvan *bhara* „slag, veldslag”, *praharāṇa* „slag, toegebrachte slag” en „wapen”, *praharati* „hij slaat toe”, Lat. *ferire*, enz. In 't Skr. komt misschien van hetzelfde *bhar* met suffix *ta* in den zin van Bactr. *ta*, Gr. *της, τα, bharata* waar het „strijder, krijgsman”, en „tooneelspeler”, Gr. *ἀγωνιστής* beteekent, ofschoon dit moeielijk uit te maken is, wijl *bharata* ook „heer (eig. onderhouder), iemand van den heerenstand, ridder”, beduidt, en als zoodanig synoniem is met *ārya* „heer, heerschappij, meester, Eng. lord en gentleman”. Vandaar is Bhāratavarsha een andere naam van Āryāvarta. Aan een Indog. *bharana* „strijder” beantwoordt Ags. *beorn*, On. *biarn*; terwijl ons *beer*, On. *biörn*, overeenkomt met Skr. *bhalla, bhalluka*; de vermoedelijke Indog. vorm van *biörn* is *bharnu, bhērnū* of *bhalnu* „glimmend”; vgl. *ἀσπρος*, Skr. *rksha* „beer” en „ster”. Vedisch *bhr̥ṇīhate* (verwant *ghr̥ṇi* en *dharmasi*, vgl. *ghar-ma, θερμοός*, *bernen*) is „gloeien” (van toorn) = *hr̥ṇiyate*; *bharnas* is „glans, licht”.

Te vergelijken is Simrock, *D. Mythol.* bl. 317 (3^{de} uitg.) waar de inhoud van den mythe juist verklaard is; voorts Grimm, *D. Mythol.* (2^{de} uitg.), bl. 498, waar buiten kijf te recht Fanigold en Manigold met Fenja en Menja, die 't goud malen, d. i. 't hemelsch Amrta karnen, geïdentificeerd worden. Al is Fenja, als zwak subst., de naam eener bijzondere Walkyre, 't woord *fani*, *feni* moet eenen ruimeren zin gehad hebben, en wel eenen zoodanigen dat hij met Fee ten naasten bij overeenkomt. In 't Mhd. was *fania* in *feine* overgegaan, met eene, in onze taal vooral, niet ongewone wisseling van *e* en *ei* vóór vloeiende letters; bij ons in *einde* (*end*), *deinzen*, *heir*, *meir*, *veil*, *veilig*, Nhd. *feilschen*. Het is licht verklaarbaar dat *feine* verward is geworden met het uit 't Fransch ontleende *fée* (uit *fata*), een gansch ander woord derhalve. Doch die verwarring geeft ons geen recht, *feine* uit fee af te leiden, zooals Grimm gedaan heeft in zijn Wdb., vgl. diens *Mythol.*, 1^{ste} uitg., 245; op geene dier aangehaalde plaatsen wordt verklaard hoe de *n* in *feine* kon komen, en toch kwam het daar juist op aan. Hetzelfde *fani* leefde nog lang voort in 't woord Fenesberg, d. i. «Vrouwsberg». waaruit een of ander pedant Venusberg, bekend uit de geschiedenis des Tannhäusers, gemaakt heeft. Daarmee staan zeker ook wel de Fenesleute genaamde dwergen of elven in verband; zie Simrock, *D. Mythol.* 412. Nog meer: 't paleis van Frigg heet Fensalir (jongere Edda, c. 35). Volgens Simrock, *Mythol.* 96, zou dit beteekenen «zeezalen»; maar noch in 't Noordsch, noch in eenige andere Indogermaansche taal, duidt *fen* «zee» of iets wat daarop lijkt, aan ¹⁾. Het is waarschijnlijk dat Fensalir eenvoudig is «Frigge's paleis». Uit al deze gegevens in hun onderling verband beschouwd volgt als slotsom: *fani* is een van de vele woorden om 't begrip Vrouw of vrouw aan te duiden. Als zoodanig is het synoniem met *Frigge*, Os. *frǽ*, enz., Skr. *priyā*, d. i. «geliefde, vrouw»; is het synoniem met *menja*, ons *minne*, d. i. «beminnelijke, meisje, vrouw»; alle woorden voor lief e. dgl. drukken 't begrip «vrouw» uit, zooals Skr. *priyā*, *vanitā*, *kāntā*, Os. *frǽ*, enz. Hoe de begrippen Vrouw en vrouw, domina en dame, in elkander overgaan, behoeft geene uiteenzetting; van daar dat Freya, d. i. eig. domina, afwisselt met Frǽ, d. i. eig. liefste, verder vrouw in 't algemeen, zoodat de Skandinaven Freyadag, wij Vrijdag zeggen. *Fani*, On. *fen* (in *Fensalir*), als eigennaam zw. *Fenja*; Mhd. *feine*; Oud-Nederrijnsch *fani*, moet ook beteekend hebben Vrouw en vrouw. De Aufani's zijn de Lieve Vrouwen der landstreek of der rivier; Mhd. ðf *merfeine*, *wasserfeine* ðf een denkbaar *ouwfleine*. Met de

¹⁾ Simrock haalt 't Ital. *fango*, Fransche *fange*, modder, alsook een gewestelijk „hohe Venn” aan, alles om te bewijzen dat *fani* „zee” beteekent! Het is zonderling dat van 't Gotisch *fani* „modder” on ons *veen* geen woord gerept wordt; dat 't Skr. *pañka*, ook al „modder”, niet vermeld is, laat zich verklaren.

etymologische ontleding van 't woord zullen we ons hier niet inlaten; het zij voldoende op te merken dat 't woord *pania*, bijvorm *paniā*, bereids vóór de splitsing der Indogermaansche hoofdstammen den zin van «Vrouw, meesteres», had aangenomen. In 't Grieksch bestaat *pania* in *πάρις* (uit *πάρια*), Czechisch als *paní*, Nederrijnsch Germ. *fani* in *aufanibus*, On. *fen* in *Fensalir*. De bijvorm *paniā* is Russisch *panija*¹⁾, Germ. *fania* in *aufanibus*, Litausch *ponė* (uit *pániā*), in welk laatste dus de stamklinker lang is gelijk in 't mannel. *ponas* «heer» en Czechisch *pán*. Een derde, zeker jongere vorm, is On. *Fenja*.

Behalve in *aufani(a)* komt *au* voor in MATRONIS AUMENAIEN. (343), ontdekt bij Keulen. Als we denken hoe Fenja en Menja, Fanigold en Manigold, Feinen en Minnen, als het ware aan elkaar gekoppeld zijn, kost het ons eenige moeite 't samentreffen van Aufania en Aumenaïen aan louter toeval toe te schrijven, vooral ook omdat beide 't eerste lid *au* gemeen hebben. Intusschen levert de verklaring van *menaïen* zwarigheden op, welke ik niet vermag te overwinnen. Ohd. (*meri*) *menni-meni* heeft eenen zwakken bijvorm *meriminn(i)un* (Graff, Spr. 2, 775), hetgeen op eenen ouderen stam *miniōn*, *maniōn*, *meniōn* wijst. Maar *menaïen* heeft eene *a*, die op die wijze onverklaard blijft. De eenige gissing die ik opperen wil is, dat *menaïen* nader afgeleid is met *ēn* = Got. *ein*, van *menah*, zoodat het te vergelijken ware met Ohd. *minnaglich*, Mhd. *minneclīch*. Naar 't facsimile bij Brambach te oordeelen is de *i* alles behalve zeker. Over *ēn* = Got. *ein*, Mnl. *ijn*, zullen we gelegenheid hebben later uitvoeriger te spreken.

Een derde maal treffen we *au* aan, in 297: MATRONIS RUMANEHIS ITEM AVLAITINEHIS (bij Keulen). Deze lezing wordt wel is waar door Brambach verworpen, doch is, zoo niet de ware, toch niet gedrochtelijk, wat AVIAITINEHIS wèl schijnt. *Rumaneh* is afgeleid met *eh* = *ih*, *ig* van *Ruman* «Romein», beteekent dus «Romeinsch»; vgl. Got. *Rumoneis*, Os. *Ruma* en *Rumuburg* in den Hēliand, waarin ook eenmaal gespeld wordt *Romano liudeon*. Inscr. 601 heeft ook *m. Rumanehabus*, maar 565 *Romanehis*; dus afwisseling van *o* en *u* gelijk in den Hēliand. Het woord *item*, in verband met *au*, brengt ons van zelven op de gedachte dat in *aulaitineh* 't begrip «inheemsch», of iets derg. moet schuilen. Heeft *aulait* «landschap» aangeduid, dan zou *aulaitin* «landschapper» wezen; veronderstellen we daarentegen dat *aulaitin* op zich zelf al «landgebied, landschap» beteekent, dan ware *aulaitineh* z. v. a. «regionalis»; volgens de eerste veronderstelling «popularis», hetgeen op hetzelfde neêrkomt. *Lait*- behoort bij een wkw.

¹⁾ In 't Oudsloveensch geldt als regel dat zulke woorden als *bogyni* in den nomin. *i* (d. i. *i*, Indog. *ia*, Gr. *ui*, Skr. *i*) hebben, maar in de overige naamvallen verbogen worden naar den stam *iā*.

dat bij ons *lijten* zou luiden, doch niet meer over is. Dit *lijten* moet in allen deele synoniem geweest zijn met *lijken*, d. i. in neutrale opvatting «blikken», in passieve «blijken». Deze overeenkomst in beteekenis zal wel aanleiding gegeven hebben tot 't meer en meer verdwijnen van *lijten*. Overblijfselen daarvan zijn er evenwel nog genoeg. Oorspronkelijk één met *lijten* is Got. *vleitan*, Ags. *vlite*, enz. In 't Got. heeft nochtans ook *leitan* zonder *v* bestaan, want Got. *lita* «veinzerij», *litjan* «huichelen», gaan op *leitan* = *leikan* terug. Dat dit zoo is, leeren we uit de vergelijking der Got. woorden met Ohd. *lihha* «huichelarij», *lihisinga* «geveins», *lihizan* «veinzen», enz., Ags. *liccetan*, *gelicetan* «veinzen», e. a. Wijders is *lait* = *leik* (in zin; in vorm = *laik*) in Got. *aglait* «schandelijk»; *aglaiti*; en *aglaiti* «schaamtelooze ontucht»; 't Os. bijwoord *aga-lêto* beteekent «dringend, druk»; Ohd. en Mhd. (mut. m.) insgelijks. Hoe *aga* zoowel «schande, schandelijke daad», als «drang, druk» kon uitdrukken, hebben we hier niet te onderzoeken ¹⁾, alleen aan te toonen dat de Ags. vorm van Os. *agalêt*, alsook van Got. *aglaiti*, met vervanging van *lijten* door *lijken*, is: *aglêc* «nood, drang»; *aglêcea* «ellendeling, snoodaard, monster». Eenmaal dit wetende behoeven we niet meer te veronderstellen dat eene *v* aan 't begin uitgevallen is in On. *lîta* «blikken», *litr* «kleur», *litun* «verving»; *leita*, Zw. *leta*, Deensch *leda* «onderzoeken»; *leit* «nasporing» en ook «gezicht» in *koma i leitirnar*, «in 't gezicht komen»; den uitgang *leitr* = ons *lijk* in *fölleitr* «bleekelijk, vaalachtig», waarnaast 't subst. *fölleiki* «bleekelijkheid», e. a. Voorts blijkt uit vergelijking van Got. *sôkn* «onderzoek» met On. *sôkn* «gerechtelijk onderzoek» en «district, kerspel», dat een vermoedelijk Got. *laitns* moet of kan aangeduid hebben «inspectie, onderzoek», en verder «de kring waarover zich 't onderzoek, 't gezag, uitstrekt». Want ook in *gebied* zien we denzelfden begripsovergang, alsmede in On. *sôkn*. Ook moeten we niet voorbij zien dat On. *sêkja* en *leita*, Deensch *söge* en *leda* geheel synoniem zijn, zoodat een On. *leitn* hetzelfde zou uitdrukken als *sôkn*. Ags. *lâteov*, zwak *lätuuu* «gezaghebber», ook wel eens vertolking van Tribunus, schijnt, evenals *læreov*, *lärnuu* «leeraar» van leeren, afgeleid van een aan 't On. *leita* beantwoordend wkw. Dat wkw. was zeker reeds ten tijde der ons bekende Ags. letterkunde verouderd, zoodat door volksetymologie of door geleerdenpedanterie 't woord *lâteov* soms veranderd werd in *lättheov* en *lättov*, twee vormen die malkander en daardoor zich zelve vernietigen. Want vooreerst kan *theov* nooit met *tov* of *teov* samengaan, en ten tweede bevat 't woord klaarblijkelijk hetzelfde suffix als *læreov*, *lärnuu* en *rêsva*. Na al 't aangevoerde zijn we gerechtigd te gissen dat *laitin* = *sôkn* «gebied»

¹⁾ Vgl. Skr. *amhas*, *amhu*, *agha*, en wat daarmee samenhangt.

was ¹⁾); *aulaitin* «landgebied, landschap»; *aulaitineh* «regionalis, inheemsch». Jammer dat de lezing zoo onzeker is.

Terwijl in *aulaitin* de Got. *ái* met *ai* ware weêrgegeven volgens Hoogd. uitspraak — want veel Hoogduitschers spreken de *ei* als *ai* uit —, hebben inscripties uit westelijker streken *e* = Os. *ē*, onze *ee*. Aldus 't woord *veteraneh*, *veteraneh*; nl. 570: MATRONIS VETARANEHABUS; 571 en 576: M. VETERANEHIS; 573: M. VETER...EHABUS; 575: M. VETERANEIS; alle uit de kreits Düren; 585 en 586: M. VETERANEHIS, uit de kreits Aken. Uit 't verschil van schrijfwijze in de tweede lettergreep blijkt dat reeds toen ter tijd in volstrekt toonlooze lettergrepen de korte *a* en doffe *e* afwisselden, hetgeen we trouwens reeds wisten uit Hludena = Hludana. *Vetan* (of -ân, of -ôn, of hoe de infinitief toen ook geluid hebbe) is gelijk te stellen met On. *veita* «bieden, verschaffen», Skr. (*ni*)*vedayati* ²⁾); On. *veitsla* is «vrije gift, geschenk» en «gastmaal». Met frequentatief-suffix *ul* is van *veita* afgeleid On. *veitull* «gastvrij». 't Suffix *al* (*il*, *ul*) is eigenlijk één met *ar* (*ir*, *ur*). 't Frequentatief wkw. dat aan 't adj. *veitull* beantwoordt, is *wētalân* of *wētarân*, 't welk diensvolgens «gastvrij zijn, onthalen» moet beteekend hebben. Vgl. onze frequentatiefvormen *fladderen*, *flikkeren*, *blakeren*, *blikkeren*, *leuteren*, *glibberen*; Ohd. *flagarôn*, *vlogarôn* «fladderen»; *scaparôn* «conquirere»; *uoberôn* «oefenen» e. a. ³⁾ 't Nomen actionis van *wētarân* (*wētarôn*) is *wētarania*, *wetarana*, *weterani*, «'t gul zijn, gastvrijheid»; vgl. On. *veitingasamr* «gul». Met suffix *ih*: *wētaraneh* (of -*nēh* = -*nēh*), te vertalen met: van 't gul onthaal, der gastvrijheid, anders gezegd: mild, gul, gastvrij. — Eene bevestiging der gegevene verklaring wordt door de afbeeldingen geleverd; op 571 namelijk zijn afgebeeld een hoorn des overvloeds en bloemen; op 572 ook een hoorn des overvloeds, een korfje en een voorwerp dat op eene ploegschaar gelijkt; op 575 eene vrouw die eene schenkschaal, simpulum, in de hand houdt, en een jongen een vet varken vasthoudende; op 585 een hoorn des overvloeds en bloemen. De schenkschaal schijnt een symbool van *schenken* en herinnert wederom aan Nehalenni «de schenkster».

¹⁾ In *Revue celtique*, II, 167 e. vv. wordt van de voorafgaande bespiegelingen alleen deze laatste gissing gehandhaafd. (*Noot van 1923*).

²⁾ De zilververwantschap tusschen Skr. *vid* en *budh* verloochent zich in de verwante talen niet. Wij zeggen „bieden”, On. *veita*; 't Skr. (*ni*)*vedayati* is „melden” en „aanbieden”; Skr. *vedi*, *vedi* is „plaats waarop men iets aanbiedt”, o. a. „een hoogte van zand waarop men de offerhanden aanbiedt, eene offerhoogte”, ook „bank, tafel” in 't algemeen; in 't Germaansch is *biuds* tamelijk wel hetzelfde. De grondbeteekenis van *vid* en *budh* moet zijn vatten, vinden, of iets dgl.

³⁾ Vgl. Grimm, D. G. 2 [1826], 137, waar evenwel ettelijke voorbeelden, o. a. *opfarôn*, offeren, te schrappen zijn, als hebbende niets met frequentatief-suffix *ar* te maken.

Hetzelfde denkbeeld ligt in *Burorina*. Aan DEAE BURORINE gewijd is 46, aanwezig op Zeeuwschen bodem. *Burorin(a)* is een synoniem van Nehalenni, en waarschijnlijk slechts een andere naam voor dezelfde godin. 't Woord is, met gewone verwisseling van *r* en *l*, o. i. 't vrouw. van *burori* = Ags. *byrele* «(in)schenkster». Daar *nēhala* een *a*-stam is, doch *burori*, *byrele*, wkw. *byrli-an*, On. *byrla* op *i* uitgaat, komt van 't eerste, met Indogerm. suffix (a)*nia*, Skr. (a)*nî*, Gr. *vu*, *nēhaleni* en *nēhalaeni*, van *burori* echter *burorin*, *burorinia*. Ons *borrel* d. i. «'t ingeschonkene, dronk» bevat natuurlijk hetzelfde *burol* = *buror*. Wat *ar* = *al*, enz. betreft, vgl. Grimm, D. G. 2, 119; Os. *dunkar*, ons *donker* met Ohd. *tunchal*, Nhd. *dunkel*; Ags. *swancor* = Mhd. *swankel*; Ohd. *gangar*-, *gangarari* = On. *göngull*, *gangleri*; Ohd. *martolôn*, ons *martelen* = Nhd. *martern*; Nhd. *wandern* en *wandeln* beide = ons *wandelen*; enz.

Nagenoeg hetzelfde denkbeeld als in *vetaraneh* ligt in *vesuniahên*. Aan de MATRONAE VESUNIAHENAE behooren 580, 582, 583, 584 en 542, de laatste van Zülpich, de overige van tusschen Zülpich en Düren. *Vesunian* moet beteekend hebben «onderhouden, onthalen», want Got. *andavizns* is «onderhoud» en vertolkt tevens *ὀψώνιον*; *vizon in azetjam* «in zwelgerijen gastreeren», *σπαταλῶν*; *gavizneigs* «samen vroolijk» (sc. *visan*, *wezen*), *συνήδεσθαι*; Ohd. *gastwissi* «gastonthaal, gastvrijheid». 't Suffix *aha*, *aga*, 'twelk o. a. in 't Oudfriesch meermalen voorkomt, als in *tichtega*, *aftega*, in 't Salisch-Frankisch *texaga*, *teskega* (uit *taskiagu*), *tesceia* «diefstal» enz., en later door den volleren vorm *ing(a)*, *ung(a)* verdrongen is, komt met ons *ing* in beteekenis overeen; *vesuniahâ* is «'t onthalen, mild onderhouden», met *ên* = Got. *ein*: *vesuniahên* «van 't mild onthaal», d. i. gul, gastvrij. Ook hier staan ons de afbeeldingen als bevestigende getuigen ter zijde. Want op 580 is afgebeeld een vaatwerk op tafel; op 583 een ham, een hoorn des overvloeds, ooft in een mand, en, naar 't schijnt, een pauw (een haan?); op 542, links en rechts een hoorn des overvloeds. — Over *ên* = Got. *ein* eene enkele opmerking. In hoeverre in 't Latijn der 2^{de} en 3^{de} eeuw na Chr. de *e* en *o* in bepaalde gevallen, hetzij in de heerschende of in plattere uitspraak, als de Lat. *i* en *u* klonk, kan zonder te groote wijdloopigheid hier niet onderzocht worden. Zooveel alleen zij in herinnering gebracht dat in de Romaansche talen menige (lange en korte) *e* en *o* der klassieke spelling den klank van *i* en *u*, of *ie* en *uo*, *ue* heeft aangenomen ¹⁾ en dat de rivier

¹⁾ Reeds in de zesde eeuw schreef Gregorius van Tours telkens *e* en *o* om de Germaansche *i* en *u* weer te geven. Bijv. in *Chlodove(h)us*, waar zoowel de oudste, als de jongste uitspraak (in 't Fransche Louis) eene *u* heeft; aan eene tusschenregering der *o* valt in de taalgeschiedenis niet te denken. De Frankische verkleinwoorden op *lîn*, Nederl. *lîjn*, Ohd. en Mhd. *lîn* worden bij Greg. steeds *lenus* geschreven.

Rhenus in verschillende Germaansche talen vóór meer dan 1000 jaren als *Rîn* klonk, welke *î* zich later in 't Hoogd., Engelsch en Nederl. tot *ei*, *ij* ontwikkeld heeft. Hieruit volgt toch wel met groote waarschijnlijkheid dat reeds in de eerste eeuwen onzer jaartelling de landzaten of de Romeinen of beide *rînus* uitspraken. Kortom, 't *ên* der opschriften is te houden voor eene onvolmaakte spelling in stede van *în*; *eh* in stede van *ih* of *ih*. ¹⁾

. ²⁾
 't Woord *mark* heeft den storm der tijden getart. We treffen het aan in een opschrift uit Remagen (646) luidende: I. O. M. ET GENIO LOCI MARTI HERCULI MERCURIO AMBIOMARCIS. AMBIOMARKI, ouder *ambiomarkia*, beduidt, als ons niet alles bedriegt: «van de omliggende mark, gewestelijk». *Ambio*, of althans 't minder volle *ambi*, is bewaard gebleven in 't Ags. als *embe*. Een bijvorm van *embe* is Ags. *ymb(c)*, Ohd. *umbi*; 't Oudnoordsch, dat in 't algemeen eene opmerkelijke mengeling vertoont van zeer ouderwetsche en van zeer afgesletene vormen, heeft *um*, 'twelk reeds op denzelfden trap staat als ons *om*, Nhd. *um*. De *o* in *ambio* is te verklaren als bijwoordelijk toevoegsel, hoe ook ontstaan; op gelijke wijze is Got. *ût* «uit», maar *ûta* «buiten»; *in* «in», maar *inna* «binnen»; Ohd. *ab* en *aba*, *abo*. Naardien *ambiomarka* niet afgeleid is van een met *ambi* samengesteld werkwoord, maar eene samenstelling is van *marka*, is *ambio* te vergelijken met «buiten» in de samenstellingen buitenhuis, buitenhof, buitenland, terwijl van 't reeds samengestelde werkwoord *uitgaan* komt *uitgang*. — Het samengestelde subst. *ommemark* is als zoodanig overoud: Ohd. *umbimarchon*, On. *ummerki*.

Behalve 't voorzetsel *ambi* = Ags. *embe*, bijwoord *ambio*, leeren we uit een ander opschrift den bijvorm *abi*, bijwoord *abia* kennen. N^o. 635 namelijk, uit de kreits Aken, heeft MATRONIS ABIAMARC. Dit *abiamarc* bedoelt hetzelfde als *ambiomarc*. Om te bewijzen dat *ambi* en *abi* dooréén gebruikt werden, zullen we ons niet beroepen op 't Skr., dat alleen *abhi* (en *abhî*) kent, terwijl 't Grieksch uitsluitend *ἀμφί* heeft; ook 't feit dat 't zoo eng met 't Germaansch verwante Slavisch *ob* ³⁾ bezit, behoeven we niet als bewijs te doen gelden; 't On. is voldoende. In 't On. zijn *ofen* en *um*,

¹⁾ Vgl. ook voor *eh* = *ih* de spelling Chlodove(h)us, d. i. Hlūdowī(h)s, bij Gregorius van Tours; *vî(h)* heeft nooit als *veh* geluid en doet het nog niet, blijkens 't Fransche Louis, eenerzijds en 't Hoogd. Ludwig anderzijds. In Geldersche eigennamen, Frankische en Saksische uit de 9^e eeuw, klonk *wîh* als *wî*, dus gelijk in 't barbaarsch gespelde Chlovis, Chlodoveus.

²⁾ In navolging van de vertaling in de *Revue celtique*, II, 171 zijn hier twee bladzijden van het oorspronkelijke weggelaten. (Noot van 1925).

³⁾ Gespeld *obû*, omdat 't aantal op eenen medeklinker uitgaande woorden, die aan de Slavische klankwetten ontsnapt zijn, zoo uiterst gering is.

d. i. in oudere gedaante *abi* en *ambi*, zoo volledig één in kracht, dat we soms in denzelfden regel, bijv. in 't lied van Helgi Hundingsbani I, 21, naast elkander lezen:

Sendi âru allvaldr thadhan
of lopt ok *um* lög, leidhar at bidhja.

In 't Deensch en Zweedsch heeft *om* zijnen mededinger en tweelingbroeder verdrongen. — Wat 't verschil van slotklinker in *abia* en *ambio* aangaat, zij gewezen op de gedurige afwisseling van *a* en *o* in Os., oud Nederfrankisch, Ohd. in overeenkomstige gevallen. — 't Verschil tusschen *abia* en *ambio* berust niet op verschil van tongval; men vindt het terug ook in 't Latijnsche *amb* en *ob*, ontstaan uit *ambi* en *obi*, blijkens *obi-ter*, vergeleken met *prae-ter*; zoo ook *ut*, uit en naast *uti*; *aut* uit (nog Oskisch) *auti*, enz.

Een allermerkwaardigste superlatiefvorm op *tuma* is te herkennen in *textumehis*, 634, en *textunneh*, 579; de eerste van Floisdorf, de laatste van Soller. — Ettelijke richtingaanduidende woorden hebben in 't Gotisch eenen superlatief op *thuma* (resp. *tuma* en *duma*, d. i. *dhuma*) bewaard; aldus *aftuma*, achterste, ἄχατος; *iftuma*, naastvolgende; *hlei-duma*, linker, ofschoon dit laatste mogelijkerwijze in *hleidu-ma* te ontleden ware, en tot suffix hadde *ma*, gelijk *auhuma*. Trouwens Indog. *tama* en *ma* drukken hetzelfde uit. Eenigszins ruimer gebruik maakt 't Latijn van *tumus*, *timus* in *extumus*, *intimus*, *ultimus*, *optimus*. 't Got. *hleiduma* bevat in allen geval een superlatiefsuffix, doch ter aanduiding van een comparatief-begrip, even als in onze taal zoo vaak de superlatiefgebezigd wordt bij vergelijking van twee onderwerpen. *Ma* is op zich zelf voldoende om als superlatiefsuffix op te treden; als zoodanig zien wij het in Lat. *primus*, Got. *fruma*; *decumus* of *decimus*, Skr. *daçama* (Gr. δέκατος); *septumus* of *septimus*, Skr. *saptama*, Gr. ἑβδομος; enz. Terwijl in *decimus*, *septimus* de *ma* voorkomt, wordt de tweelingvorm *vā* als superlatiefsuffix gebruikt in ὀγδο-φος, *octavus* ¹⁾, acht-ste; ditzelfde *va* = *ma* vertoont zich nu ook in 't Got. *taihsva*, rechter, d. i. een superlatief in den zin van eenen comparatief, gelijk *hleiduma*. Naast Got. *taihsva* (uit *taihsava*), Ohd. *zesawa* (onregelmatig voor *zeshawa*) zou een *taihsma* volkomen regelmatig wezen. Inderdaad bezit 't Ohd. *rehtuma*, rechter, 't welk of uit den stam *rehta* + *ma*, of uit *reht* + *thuma*, Indog. *tama* ontstaan is; 't Mhd. verzekert 't werkelijk bestaan van 't op theoretischen weg gevonden *taihsma*, in den vorm van *zeseme*. Een

¹⁾ Niet alleen als superlatiefsuffix, ook anders is *va* = *ma*; bijv. in Skr. *vant* = *mant*; *gyā-va* = *gyā-ma*, e. a.

Got. *taihs* is natuurlijk Skr. *daksha*. Van Indog. *daksa*, vermoedelijk Got. *taihs* komt door toevoeging van 't samengestelde suffix *tama* 't Lat. *dextumus*, *dextimus* voor *dehitumus*. Dit Lat. *dextimus* nu is = Nederrijnsch *textum*-, terwijl de echte comparatief op *tara*, Lat. *dexter*, uit *dexiter*, Gr. *δεξιτερός*, in andere Germaansche streken in zwang was, en wel in ons land. Want met den Lat. en Gr. comparatief komt overeen *teister* in *Teisterbant*, waarin *teis* ontstaan is uit *tessi*, *tehsi* (vgl. *einde*, *veil*, *deinzen*, e. a.). In plaats- of volksnamen duiden de woorden voor «rechts» de zuidelijke richting aan; gelijk Skr. *dakshina* «rechts» en «zuid», en ons *zuid*, Ohd. *sund*, enz. eerst «sterk», dan «rechterhand», en eindelijk de windstreek aanduidt; zoo ook beteekent *Teisterbant* «de zuidelijke bant». In onze oudere taal moet *tehs* 't gewone woord voor «zuid» geweest zijn, want *Teisterbant* is niet 't eenige voorbeeld. Als we bedenken dat 't Skr. *madhya-ma* met ander suffix bij ons *middel* luidt, dan begrijpen we dat het eiland *Tessel* (voor *Tehsel*), *Texel* beteekent «'t zuidelijke» land; zoo genoemd omdat het ten zuiden van 't Vlie lag, of, wat mij waarschijnlijker voorkomt, omdat het van de reeks eilanden langs de Friesche kust 't zuidelijkste is, terwijl Norderney als 't noordelijkste beschouwd werd. Behalve *Teisterbant* en *Tessel* levert *Toxandria*, *Texandria* of *Tassandria* een derde voorbeeld. De dubbele vorm *tex* en *tox* vertoont de in onze taal zoo gewone afwisseling van *e* en *o*, inzonderheid vóór *h*, *g*, *f*; bijv. in Mnl. *woch* = *wech*; *ochte* = Os. *eftho*; enz. Uit Plinius leeren we naast *tehs*, *tohs* nog kennen *tehsua* = Goth. *taihsua*, in *Texuandri*, zooals hij schrijft. Streng genomen is *toxa*, *texa* = Skr. *daksha*; *texwa* eig. de superlatief er van. *Tehswan*, *tehsan*, *tohsan*, moet beteekend hebben: *Zuiderling*. Namen van landen of volken nemen, gelijk bijwoorden van plaats of zoogenaamde aanwijzende pronominale stammen, 't locatiëfsuffix *tra*, *trâ* aan. Dus Skr. *Kurupañcâlatrá* «onder de Kurupañcâlas»; *manushyatrá* «onder de menschen»; *devatrá* «onder de goden, in 't godenrijk»; vgl. Pāṇini, 5, 4, 56. De Gotische vorm van *tra* is *thar*; van *trâ*, *thra*, behalve achter scherpe letters, als wanneer ze *tar*, *tra* luiden, b.v. *hindar*, *aftra*, enz. Hiervan worden weer andere woorden, adjectieven, gevormd; vgl. Lat. *extra*, *exterus*, *exterior*, *extremus*, *externus* e. dgl.

Met suffix *thra* (*dhra*) komt van 't plur. tantum *Vlamen* (enkelv. *Vlaming*), *Vlaander*, *Vlaanderen* (*Flāmadhra*, overgegaan in *Flāndra*, waaruit een vr. adj. — *flandria* in Lat. vorm). *Vlaander* is dus eigenlijk «in 't land der *Vlamen*»; daarmee versmolten door afslijting is *Vlāndri*, d. i. «in 't *Vlamenland* zijnde», z. v. a. *Vlaamsch*, en dit wordt weder samengesteld tot *Vlaanderland*. — Uit *Boruct*, *Borocht*, *Brucht*, den naam van een gewest of volk, Ags. *Boructvare*, «*Boruct-bewoners*», komt *Boructtra*

«in Boruchtland»; *boructtara* of *boruct-tari(a)* z. v. a. Boructlander; vgl. Lat. *extra* en *cexterus*. Op gelijke wijze komt van Texuan, enz., Texuandra, «in 't zuiderland»; *Texuander*, of hoe de nominatief ook geklonken hebbe (vgl. Got. nom. *vair*) «Zuiderlander». In onze dagen is de grens die Noord- en Zuid-Nederland scheidt dezelfde als de politieke grens, volgens de geleerden; maar 't volk bekommert zich daarom niet en beschouwt, zoowel in Noord als in Zuid als grens den Moerdijk. Zóó deed het volk zeker bereids voor ongeveer 2000 jaren. Toxandren d. i. Zuiderlingen is de gemeenschappelijke naam geweest aller of der meeste Nederlandsche (Germaansche) stammen ten zuiden des Moerdijks. Zóó wordt het klaar, hoe Plinius H. N. 4, 17 (ed. Detlefsen) zeggen kon: *Texuandri pluribus nominibus*; immers het was geen volksnaam, maar de gemeenschappelijke benaming dergenen die door Batavieren en anderen als zuidelijke stamgenooten werden beschouwd. Of Plinius de geheele strekking van 't door hem medegedeelde begrepen heeft is niet waarschijnlijk, want hij somt nog eenige andere Germaansche Zuid-Nederlandsche volken bij name op, o. a. Tungri en Frisiavones! Doch we mogen hier de berichten van Plinius niet aan eene kritiek onderwerpen en willen terugkeeren tot *textumeh*. ¹⁾

Na al 't aangevoerde mogen wij het voor niet onwaarschijnlijk houden dat *textumeh*, afgeleid met *eh* = *ig*, beteekend heeft «textumsch»; anders gezegd «van Zuider», doch in welke toepassing «zuid» hier voorkomt, is moeielijk uit te maken. Wellicht beantwoordt *textum* aan den bekenden dorpsnaam «Zuiderwijk» of dgl.

. ²⁾

Ten slotte wenschte ik de aandacht te vestigen op eenen merkwaardigen, naar mij voorkomt, onbetwistbaar Germaanschen naamvalsform. Op drie gedenksteen (607. 610. 611) lezen we: *MATRONIS VATVIABUS*; op eenen vierden: *MATRONIS VATVIABUS NERSIHENIS* (626). Vermits de laatste niet ver van 't riviertje de Niers, misschien te Neersen, ontdekt is, kunnen we in Nersihenis wel niets anders zien dan een plaatsaanduidend attribuut, van Niers of Neersen afgeleid. Hieruit, in verband met 't feit dat de drie overige gedenkteeken in een ander oord gevonden zijn volgt dat *vatvia* noode een plaatsaanduidend woord wezen kan. Het moet dus iets anders beteekenen, wat? vermag ik niet te gissen. Behalve de vier vermelde opschriften is er nog een (612), 'twelk, evenals 611 te Gusten opgedolven,

¹⁾ In *Revue celtique*, t. a. p. 174 wordt nog gewag gemaakt van een oorkonde uit den Codex Laureshamensis, I, p. 163, bij Sloet, *Oorkondenboek*, I, blz. 80, waarin men leest: *Anno vero eiusdem regis Ludovici tradidit Alfger in pago Texandria sive Testarbanto, in villa Empele ecclesiam et mansum unum et prata*, etc., ten bewijze dat *tester*, *teister* en *tehsa*, *tohsa*, *tehsa* één zijn. (Noot van 1923).

²⁾ Op voorbeeld van *Revue celtique* t. a. p. twee bladzijden niet herdrukt. (Noot van 1923).

te lezen geeft: MATRONIS VATVIMS. Dit *vatevi*ms ware natuurlijk een monster, als het voor eenen Latijnschen dat. pl. moest doorgaan, maar als Germaansche dat. pl. is het juist wat men verwachten moest. Sints lang toch is het eene uitgemaakte zaak dat gezegde naamval in 't Germaansch eenmaal op *ms* uitging, hoewel 't Gotisch van ongeveer 370 na Chr. de slot-*s* niet meer vertoont. In 't On. zijn nog de datieven *thrimr* en *tveimr* gespaard gebleven. Aan de *i* vóór *ms* is niet te zien, of ze lang dan wel kort werd uitgesproken. In 't eerste geval zou *ims* voor *iams* staan; in 't laatste is *ims* te vergelijken met 't Got. *im* in zulke woorden als *naiteins*, *laiseins*, *hazeins* e. a., wier nom. pl. luidt *naiteinos*, *laiseinos*, *hazeinos*; gen. pl. *naiteino*, *laiseino*, *hazeino*. De gewone verklaring van dit verschijnsel komt hierop neêr, dat in sommige naamvallen een *i*-stam, in andere een *â*-stam tot grondslag strekt. Of deze opvatting geheel juist moet heeten, is aan twijfel onderhevig, aangezien uitgangen die met dit Got. *eins* in begrip en toepassing identisch zijn, nl. Ohd. (*i*)*ani*, Oudfriesch *ene*, Ags. *en*, Salisch-Frankisch *inia*, *yna*, *ina*, *ena*, On. *ian* kwalijk als eenvoudige *â*-stammen te verklaren zijn. Eerder moet men denken dat er eene verwisseling plaats gevonden heeft tusschen 't vrouw. suffix *ia*, Skr. *î*, Gr. *ια* (bijv. in *vidushî*, *nadî*, *bharantî*, *eidvîa*, *ἡρώουσα*) en suffix *i*. Zoo leeren we in 't Skr. *aranyânis* kennen als één in beteekenis met *aranyânvî*; *oshadhîs* en *oshadhî*; e. a., waarbij nog op te merken valt dat Skr. *î* met of zonder *s* des nominatiefs voorkomt; bijv. *tantrî* en *tantrîs*; *kalyâñî* en (Ved.) *kalyâñîs*, e. a. ¹⁾. Onder de adjectieven vindt men woorden als *andanems*, *brûks*, e. dgl., bepaalde part. fut. pass. gevormd met *ia*, Skr. *ya* (Vedisch ook nog *ia*), Lat. *iūs* (in *eximius*), verbogen op eene wijze dat ze niet meer te onderkennen zijn van echte *i*-stammen. Er is dus gegronde reden om te veronderstellen dat een Germ. vr. *ia* of *î* (*ei*), hetwelk m. i. niet overal in 't Germ. door *iâ* vervangen is, in den dat. pl. *ims* kon opleveren. Hoe dit ook zij, de hoofdzak, de uitgang *ms* staat vast en is eene onverwachte bevestiging van hetgeen door de theorie bekend was. In zooverre is er niets verrassends in; hetgeen niet wegneemt dat 't opschrift voor den beoefenaar der historische taalstudie zijne waarde behoudt. ²⁾

¹⁾ In *naiteinos*, *naiteino* is een *i* (of *j*) vóór *o* uitgevallen, gelijk in zulke comparatieven als *fródosa*, voor *fródioza*; in den gen. pl. *gaste*, *anste* enz. voor *gastje*, *anstje*.

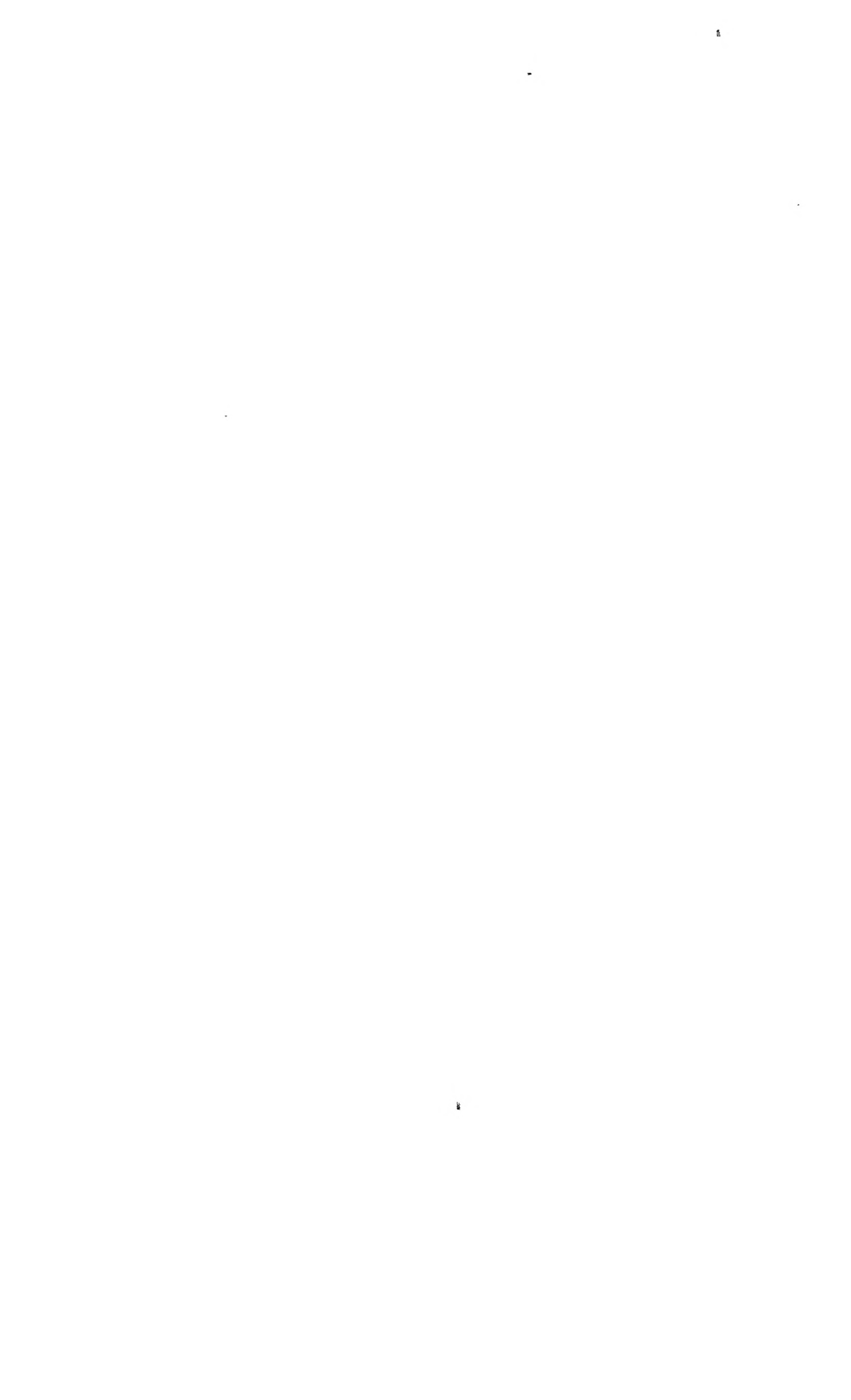
²⁾ In overeenstemming met de vertaling van de verhandeling door H. Gaidoz, verschenen in de *Revue celtique*, II, 153—177 (Parijs 1873—'75), is in bovenstaanden herdruk een en ander gewijzigd, aangevuld en weggelaten. De voornaamste veranderingen zijn uitdrukkelijk als zoodanig aangewezen. (Noot van 1923).

BOEKBESPREKING.

LAND, J. P. N.: Over uitspraak en spelling, voornamelijk in
de nederlandsche taal. Amsterdam, 1870.

De Nederlandsche Spectator, jaargang 1871.

Arnhem, 's-Gravenhage.



LAND, J. P. N. Over uitspraak en spelling, voornamelijk in de nederlandsche taal. Amsterdam, P. N. van Kampen. 1870.

«Het onderwijs, de kansel, de balie, het tooneel hebben dringende behoefte aan een grondige kennis van hetgeen als beschaafde uitspraak moet geëischt en bij het uitdrukken van hoogere gedachten in praktijk gebragt worden.» Zoo luiden de woorden van dr. J. P. N. Land in de voorrede van het geschrift waarvan de titel hierboven geplaatst is. Het einddoel van de studiën des schrijvers was een ander, namelijk een onderzoek in te stellen ten behoeve zijner Semitische taalstudie, doch uit de aangehaalde zinsneden, zoowel als uit de gansche brochure, kan blijken hoe hij door-drongen was van de overtuiging dat zijne nasporingen telkens punten van aanraking gemeen hadden met onderzoekingen en uitkomsten op een ander gebied. Toen de vermaarde physioloog prof. Donders een werk uitgaf over hetzelfde onderwerp ¹⁾, besloot Land van zijnen kant mede te deelen wat hij gevonden had, doch alleen in hoofdpunten, dewijl andere werkzaamheden zijnen tijd voor de eerstvolgende jaren vereischten. Hij mocht redelijkerwijze wel hopen dat zijn «opstel door anderen bevestigd, weerlegd, aangevuld zou worden». We hopen het met hem, en om een bewijs van de oprechtheid onzer wenschen te geven en tevens om te voldoen aan de uitnoodiging van de redactie des Spectators, deelen we hier 't een en ander mede van hetgeen ons onder 't lezen in de gedachte kwam.

De lezer verwachtte geene ontleding van de brochure. Dit scheen ons geheel doelloos toe, want het werkje is van zoo'n geringen omvang (42 bladzijden) en is zoo vrij van breedsprakigheid, dat het moeielijk zou wezen het boek te bekorten zonder het te verminken. Ik voor mij ten minste zou geen kans zien om beknopter en nauwkeuriger uit te drukken, bijv., welke rol vooralsnog de physiologie bij 't onderzoek der klanken te vervullen heeft dan in volgende woorden geschiedt:

«Dan zelfs de scherpste waarneming door het gevoel en gehoor is niet in staat, alles te ontdekken wat er bij 't spreken in keel en mond, en bij 't hooren in het oor omgaat. De physioloog komt hier te hulp met kunst-

¹⁾ F. G. Donders, De physiologie der spraakklanken, in het bijzonder van die der Nederlandsche taal; Utrecht, 1870. (*Noot van 1923*).

middelen, waarbij vooral de gezigtzin in 't werk wordt gesteld. Hij kent den bouw en het spel der ligchaamsdeelen door ontleding en proefneming. Met die kennis gewapend, leert hij ook uit het gevoel bij de klankvorming veel meer dan voorheen. Aan den anderen kant onderzoekt hij de eens bestaande geluiden als trillingen der lucht met al de middelen der akustiek, en weet ze te bewegen om zich zelve op een strook papier in golflijnen van verschillende vorm te registreren.»

We verwijzen dan den lezer naar het boekje zelf, wanneer hij zich bekend wil maken met den hoofdzakelijken inhoud en met een tal van treffend juiste opmerkingen, terwijl wij ons bepalen tot de behandeling van eenige weinige bijzondere punten.

Voor het lezend publiek in 't algemeen is zeker wel dat gedeelte het belangrijkste, waar gesproken wordt over dien vorm der algemeene landstaal, dien men «de beschaafde taal» pleegt te noemen. «Waar aan herkennen wij de beschaafde taal?», vraagt de schrijver, en 't antwoord dat hij daarop meent te moeten geven van bl. 10—13 komt hierop neêr: gelijk beschaafheid in manieren en houding zich openbaart in gemakkelijke van beweging en ten gevolge heeft dat een aangename indruk op anderen gemaakt wordt, zoo herkent men ook de beschaafde uitspraak aan hare ongedwongenheid en gemakkelijke. «De beschaafde mensch is de techniek van het spreken meester; daardoor beïnvloedt hetgeen hij zegt den schoonheidszin, en wordt tevens gemakkelijk verstaan.»

Met deze oplossing van 't gestelde vraagstuk zouden we ons heel wel kunnen vereenigen, indien men bij 't vaststellen van eenen standaard der uitspraak enkel met éénen tongval te doen had. Immers door oefening wordt men meester, en dus zullen de geoefendste sprekers, en vooral spreeksters, ook de beschaafde, sierlijkste uitspraak hebben, als men hen vergelijkt met hun gewestgenooten. Het vraagstuk in zijn geheel omvang echter is bij lange na niet zoo eenvoudig. Het is waar, een onbeschaafde, platte en ruwe uitspraak is het gevolg van «verwaarloosde tucht in het spraakorgaan» en zal door alle geoefenden in hun eigen tongval als leelijk erkend worden. Maar wat baat het of men al uitmaakt wat fijn en wat plomp Amsterdamsch, wat beschaafd of wat ruw Zutfensch is, waar het erop aankomt te beslissen wat de beschaafde uitspraak der algemeene Nederlandsche taal is? Nu zegt Land wel: «Het gemeenschappelijk bezit van alle ontwikkelde Nederlanders zal moeten worden aangevuld met het keurigste deel van wat enkele landstrecken opleveren»; doch aanstonds rijst het bezwaar op: «hoe zullen zij het eens worden, wat het keurigste is?» Wat menigen Hollander (in engeren zin) niet onaangenaam in de ooren klinkt, o. a. de blattende uitspraak der *a* in *la a t, sta a t, la t e n*, enz., is voor den Brabander, Gel-

derschman, Vlaming een voorwerp van onverholen spot. Delaatsten verbeelden zich dat al die naar δ trekkende α 's louter uitvloeisels van «gemaaktheid» zijn. Geheel ten onrechte, want er is geen enkele reden denkbaar, waarom de δ gemaakt zou wezen dan δ of eenige andere afwijking van den zuiveren *aa*-klank, en buitendien weet de taalkenner dat niets gewoner is in alle soorten van taalstammen, dan neiging der α om over te gaan in δ en in δ . Derhalve, wat menigeen aan affectatie toeschrijft is eenvoudig het gevolg van afwijking des tongvals. Men mag natuurlijk die blatende uitspraak voor ons algemeen Nederlandsch afkeuren, maar niet op grond van hare gewaande gemaaktheid. Er bestaan voorzeker schijnredenen, waarom Brabanders e. a. die *ae* niet alleen leelijk, maar ook geaffecteerd vinden, doch de grond hunner redeneering is vals.

Evenzoo is het een gevolg van dialectverschil, wanneer de Hollander en Limburger de *n* na de doffe *e* laten glippen, waar de Gelderschman die krachtig laat hooren. Terwijl voor de eersten het weglaten dier *n* iets zoetvloeiends heeft, meent de laatste in de niet door hem zelve gedeelde neiging iets zwaks, iets onmannelijks te ontdekken.

Om kort te gaan, in zake van uitspraak zullen de meesten, behalve hetgeen alle welopgevoede lieden verwerpelijk keuren, ook datgene leelijk vinden wat afwijkt van de uitspraak die in hun eigene omgeving de heerschende is en waaraan hun oor zich van jongs af gewend heeft. Wie zullen bij verschil van smaak — iets geheel anders dan verschil van meening — ondergelijkelijk beschaafde personen beslissen? De taalkenners van beroep, voor wie de schrijver de taak zou willen weleggen na te gaan, wat door den invloed van ouder taaleigen (Landfriesch, Nedersaksisch), wat daarentegen door verwaarloosde opvoeding is ontstaan, kunnen alleen zeggen hoe dit of dat is en geweest is, maar mogen niet voorschrijven hoe iets zijn moet. — Wij voor ons gelooven dat men in dezen de eischen niet te streng mag stellen. Men drage zorg dat op ons tooneel en in onze scholen een zekere eenheid van uitspraak besta, doch niet een zoodanige waarbij alle tinten en schaduwen wegvallen. Verder late men alles over aan den invloed van 't verkeer en aan de aantrekkingskracht van schoone voorbeelden. Meer zorg van den kant der ouders dat hun kinderen niet de hebbelikheden overnemen van slecht opgevoede dienstboden, zou ook aanbeveling verdienen.

Misschien maakt deze of gene lezer bij zichzelve de opmerking: «wanneer de smaken van twee of meer personen met elkaar in strijd zijn, zou dan niet de beslissing afhankelijk wezen van den aard en de geschiedenis onzer taal?» Inderdaad zou het theoretisch ware, of met andere woorden het onverbasterde, niet zoo moeielijk te vinden zijn als menigeen wellicht

vermoeden zou, doch verbastering is ook eene macht in de taal, die zich niet laat wegcijferen. Om een voorbeeld te nemen: in Noordnederland wordt de *oe*, behalve vóór eene *r*, kort uitgesproken, zooals Land ook opgeeft (bl. 18). In Zuidnederland is ze vóór alle letters lang gebleven, gelijk ook in 't Hoogduitsch, een paar woorden uitgezonderd. In 't Engelsch is de korte uitspraak der *oo*, die etymologisch met onze *oe* gelijkstaat, op verre na niet zoo algemeen geworden als bij ons, maar ze is toch in ettelijke woorden in zwang gekomen, bijv. in *book*, *took*, *good*, enz., doch niet in *food*, *fool*, *moon*, e. a. Nu is het aan geen twijfel onderhevig, dat de *oe* eigenlijk, dat is oorspronkelijk, een lange klank geweest is ook ten onzent; ze is het nog bij Vlamingen en Brabanders. Wat nu? moeten wij de onverbasterde uitspraak onzer zuidelijke taalgenooten overnemen, of zij onze verbasterde? Beiden houd ik voor ondoenlijk. Bijaldien in vervolg van tijd een van beide wijzen van uitspraak moet wijken en de andere oppermachtig heerschen, zal het stellig niet het gevolg wezen van wettelijke voorschriften.

We behoeven niet eens naar 't vaderland van Maerlandt, Kiliaan, Marnix te gaan om verschil van uitspraak bij beschaafde landgenooten te ontdekken. Twee Noordnederlanders, beiden geoefend in 't waarnemen van taalklanken, namelijk prof. Donders en prof. Land, zijn het oneens over een niet onbelangrijk punt. Op bl. 14 beweert deze, dat gene ten onrechte in de zoogenaamde scherpe *ee* en *oo* bijv. *beenen* en *boonen* eenen tweeklank hoort. Wel is waar ontkent Land niet het bestaan van eene als tweeklank te beschouwen *ee* en *oo*, maar hij houdt zulk eene uitspraak voor pathologisch, d. i. in strijd met de beschaafde. Wanneer hij nu verder ten betooge zijner stelling een beroep doet op de analogie der taal, beslist hij het pleit, zonder het te willen, ten gunste van zijn tegenstander.

«Dat de *e*, *o*, *eu* die wij bedoelen als enkele vocalen behooren te luiden, wordt bevestigd door de analogie der taal; er is reden voor ik bleef [d. i. met zachte *e*, gelijk in *leef* volgens den schr.], ik bood, een keus . . . , maar niet voor ik bleif, ik boud, een kō ü s.» Nu, die analogie bestaat er niet, of zoo men dezen gevaarlijken term behouden wil, ze bewijst vlak het tegenovergestelde. Het enkelvoud van den Verleden Tijd heeft bij verscheidene klassen van werkwoorden eenen anderen klinker dan het meervoud en de geheele Aanvoegende Wijs van dien tijd en heeft dien gehad zoolang er van een afzonderlijken Arischen (Indogermaanschen) taalstam sprake kan wezen. Om zeer verklaarbare redenen is dat verschil van lieverlede al meer en meer uitgewischt, doch niet overal. Bijv. nog vóór vier eeuwen zeide men: ik drank, maar wij dronken. Dat wij thans zeggen ik dronk is een feit dat men erkennen moet, en dat stellig ten deele een gevolg is van een soort analogie, maar van een gewaande analogie; anders

gezeid: misverstand. Ik mag tot staving van de hier aangevoerde en aan de beoefenaars der Germaansche taalstudie bekende feiten, geene voorbeelden uit Gothisch of Grieksch of Sanskrit aanhalen; daarvoor is het hier niet de plaats. Een iegelijk die lust heeft kan zich overtuigen dat de *ee* in bleef, de *oo* in bood, altoos tweeklanken geweest zijn, in bleven, boden nooit, zoodat alleen de vraag overblijft, of in bleef, bood thans nog een tweeklank voorkomt, of ten minste een van zachte *e*, *o* onderscheiden klank. De physioloog Donders zegt ja. Volgens denzelfden is ook *eu* een tweeklank; ook hierin geeft de historische taalstudie hem gelijk, voor zooverre het een onbetwist en onbetwistbaar feit is, dat *ke u z e* ontstaan is uit *k u s i a* of *k o s i*, zoodat *eu* in allen gevalle, tweeklank of niet, ontstaan is door vermenging der *u* of *o* met de bij voorbaat uitgebrachte *i* der volgende lettergreep. Aan den term «tweeklank», die dubbelzinnig is, zou ik niet hechten; wil men, om misverstand te vermijden, zeggen «gemengde klank», dan zou dit wellicht navolging verdienen.

Om nu op de scherpe *ee* en *oo* terug te komen, wie zal nu uitmaken, welke van beide uitspraken, die van Donders of die van Land, de pathologische is? Beslissing door meerderheid van stemmen is onuitvoerbaar, en gesteld al eens dat zulk eene stemming doenlijk ware, zoo zoude men het niet licht eens worden aan wie het stemrecht in dezen moet toegekend worden; want A. beweert dat de taal van B. gewestelijk gekleurd is, en B. betreurt datzelfde gebrek in A.; enzovoorts. De Rotterdammers, die de *ee* en *oo* bij uitstek sterk als tweeklanken uitbrengen, zal men toch bezwaarlijk met eenigen zweem van recht mogen insluiten. De Gelderschen behoeven en behooren niet mede te stemmen; ze kennen trouwens de tweeklanken *ee* en *oo* niet, en spreken die uit op de wijze der Hoogduitsche *eh* en *oh* in *lehn*, *lohn*, overeenkomstig de door schr. voorgetrokken uitspraak. De Zuidnederlanders hebben de tweeklanken *ee* en *oo*, als zoodanig, geheel opgegeven. Uit deze gegevens volgt genoegzaam, dat de door schr. gewraakte uitspraak niet aan gewestelijken invloed is toe te schrijven. Dan, al is ze niet gewestelijk, ze kan daarom toch wel plat, onbeschaafd wezen. Is ze dit werkelijk? Trachten we eens door redeneering tot een beslissing van 't vraagstuk te geraken, hoezeer ook erkennende dat in zake van smaak redeneering geen pleit voldingend beslecht. Wij zouden meenen: de verwaarloozing van een bestaand en erkend onderscheid tusschen twee op elkaar gelijkende klanken is geen kenmerk van fijnheid, maar van nalatigheid. Het fijne is ook het beschaafde; derhalve het fijne onderscheid tusschen zachte en scherpe *ee* en *oo* is een kenmerk van beschaafde uitspraak.

Uit het voorgaande volgt dat de *ee* in *peer*, *peren* en die in *meer*, *meerder*, *vermeeren* van elkaar verschillen, of liever dat het hier

en daar waargenomen verschil niet pathologisch is. Evenzoo klinkt beer, beren, Engelsch bear, anders dan beer, beeren, Engelsch boar (in eenigszins gewijzigde beteekenis). Een soortgelijk onderscheid als tusschen peren en beren is er te bespeuren tusschen boren en hooren.

In 't Fransch is er niets wat met onze scherpe *ee* en *oo* overeenkomt, ofschoon de Fransche *ai* en *au* oorspronkelijk ook tweeklanken zijn. Ook in 't Hoogduitsch wordt *lehnen*, *lehren*, niet uitgesproken als ons *leen*en, *leeren*; een bewijs dat tweeklanken zeer wel in enkelvoudige klanken kunnen overgaan. De vraag is echter niet, wat gebeuren kan, maar wat in onze taal als de beste van twee bestaande wijzen van articuleeren te beschouwen is. Of nu prof. Donders de scherpe *ee* juist heeft weêrgegeven met *ei*, is eene andere vraag, die we laten rusten.

Onder de afdeeling Tweeklanken (bl. 22) vinden we eenige regels gewijd aan de *ui* in huis, gebruik. Ter aanvulling zij opgemerkt dat de *i* in *ui* eigenlijk niets anders geweest is dan een middel om den *u*-klank te verlengen. In 't Dietsch, gelijk bekend is, bezigde men als verlengmiddel soms *e*, als in *ae*, *oe* (naast *oo*), soms verdubbeling, als in *uu*, *oo*, *ee*, *ij*. In de Rijnstreken van Keulen tot Kleef, en daaromtrent, was het geliefkoosd teeken ter aanwijzing eens langen klinkers de *i*; dus *hair*, *hairen*; *hoiren*; *schuir* (ons *schuur*). Wanneer en door wiens invloed die Kleefsche of Keulsche spelling van *hairen*, *Oirschot*, *oirsprong*, en dergelijke, in onze taal binnengedrongen is, zou ik niet weten te zeggen; vermoedelijk dagteekent die invloed uit denzelfden tijd toen ook het woord zich en de vorm *hun* zijn opgenomen. Thans is de schrijfwijze *hair*, *hairen*, *oirsprong*, weder uit onze spelling verbannen, doch *ui* in stede van *uu* heeft zich staande gehouden. Dereden is licht te bevroeden. Daar namelijk de uitspraak der *uu* (behalve gemeenlijk vóór eene *r*) allengskens zich gewijzigd had, moest men wel de behoefte gevoelen om den klank in huis, buik ook voor 't oog te onderscheiden van dien in *huur*, *buur*. Men nam de toevlucht tot eene reeds bestaande schrijfwijze; aan elk der beide concurrenten, *uu* en *ui*, wees men eene bijzondere rol toe. Toevalligerwijze is er in de *ui* een bestanddeel dat naar *i* zweemt, maar dit is geheel onafhankelijk van de spelling, is alleen een gevolg daarvan, dat onze *u* (*ü*) een gemengde klinker is met *i*-tint. Gelijk de eigenaardige uitspraak welke de lange *ij* heeft aangenomen, in harmonie is met onze uitspraak der korte *i* in *dik*, zoo heeft ook de *uu* eene wijziging ondergaan in overeenstemming met den overgang der Duitsche *u*, in *druck*, tot onze *u* in *druk*. De platte uitspraak van *huis*, waarvan de schr. gewag maakt, vormt den overgangstrap tusschen een eenvoudige rekking des *u*-klanks in *buk* en de heerschende uitspraak van *bui*k.

Het is van belang, niet uit het oog te verliezen dat de uitspraak, niet-tegenstaande alle wijzigingen in den loop der tijden, op onmiddellijke overlevering steunt. Hetgeen nu van geslacht tot geslacht is overgeleverd, is niet de denkbeeldige grondvorm der woorden, maar elk onderdeel of vorm van een woord afzonderlijk. Bijv. steden is het meervoud van stad; wij hebben dien vorm niet gemaakt, en niemand onzer, tenzij hij taalgeleerde is, begrijpt zelfs waarom er in steden en stede eene *e* moest komen. Desniettemin zeggen allen: *steden*, op grond der overlevering; al wie *staden* zou verkiezen te zeggen, tracht niet verstaan te worden of lijdt aan zinsverbijstering. Kortom, ons is overgeleverd, niet de ware of gewaande grondvorm van een woord, maar het min of meer volledige stel van vormen tot een woord behoorende. Als de schr. op bl. 30 aan 't meervoud *eeuwen* de uitspraak *e³uwen* toekent, dan berust deze opgave, onzes inziens, op een grammatische theorie, niet op zuivere waarneming. We betwijfelen of aan eenig Nederlander iets anders is overgeleverd dan *eeuwen*. Trouwens, *eeuwen* (spreek uit: *eeuen*) is niet ontstaan uit *eeuw* (spreek uit: *eeu*), maar omgekeerd *eeu* (*eeuw*) uit *eewe*. Uit *eewa* kwam voort *eewe*; zoodra men de doffe *e* van het laatste laat wegvallen, moet de *w* van zelf zich vocaliseeren, d. i. tot Italiaansche, Hoogduitsche *u* worden: aldus *eeu*, met Italiaansche *u*. Dan de *u* in dit geval heeft in hetzelfde lot gedeeld als de *u* in andere gevallen: ze is geheel of nagenoeg geheel eene Duitsche *ü* geworden. Wat echter met onze *u* geschied is, heeft niet den minsten invloed uitgeoefend op de *w* in *eeuwen*, *eewig*; want onze *w* heeft in verloop van tijd geene verandering ondergaan. Op de vraag des schr. (bl. 35), waarom men niet gelijktijds *vrou*, *leeu*, schrijft, moet het antwoord, m. i., luiden: «omdat het verband tusschen de Italiaansche, Duitsche *u* en onze *w* verwrongen is geraakt ten gevolge der wijziging in de uitspraak des klinkers, die als *ü* bij ons was gaan klinken. Men begreep niet meer hoe *u* en *w* tot elkaar staan. Evenmin meende men, reeds in 't Dietsch, te mogen dulden *vrouen* (sic) als meervoud van *vrou*, want naar de analogie (d. i. naar de grootste som van bijzondere waargenomen gevallen) zoude *vrouen* uitgesproken dienen te worden *vroowen*. Dus redde men zich door te schrijven *vrouwen*. Naar analogie weêr daarvan ook *eeuwen* in stede van *eeuen*, gelijk ook *bloeijen* voor *bloejen*, e. dgl. Met dit al is er in *eeuwen*, men moge spellen zooals men verkiest, geene *u* te hooren, behalve in zooverre ze in haren halfklinker *w* is overgegaan; maar *w* is nog niet *u*. Elke andere uitspraak is een gevolg der spelling, en berust niet op overlevering.

De bedenkingen die schr. tegen de spelling *bloeien*, enz. inbrengt, zijn verre van ongegrond; toch neemt de ondergeteekende de vrijheid over dit

punt niet uit te weiden. Geruimen tijd vóór de nieuwe regeling der spelling heb ik in den *Taalgids* gepoogd aan te toonen dat van een theoretisch standpunt de spelling bloejen de voorkeur verdiende, met erkenning overigens dat de toenmaals heerschende (namel. bloeijen) wel is waar pleonastisch was, maar niet meer dan eeuwen of nieuwe.¹⁾ Dezelfde bewijsgronden te herhalen is geheel overbodig, en vooral wil ik niet den schijn op mij laden, alsof ik wilde napleiten.

Spelling is een zaak van conventie, van mode. Zoo denkt de schr. er ook over, en daarom bevreemde het ons, toen we op bl. 39 het volgende lazen:

«Een werkelijke verbetering zou het zijn, indien men een kloek besluit kon nemen en de spelling hervormen tot hetgeen zij steeds had behooren te zijn: de afbeelding van het levende woord.»

Nu, hoe wijs en vrijzinnig het denkbeeld ook zij, dat men bij 't onderwijs zooveel mogelijk trachte, ieders zelfstandigheid te ontwikkelen, ieder te oefenen om zelf te hooren, waar te nemen, de waarnemingen onderling te vergelijken, men moet zich wachten het doel voorbij te streven. Te wenschen dat het phonetisch stelsel ingevoerd worde is te eischen dat iedereen die wel eens de pen ter hand neemt een degelijk klankonderzoeker worde, liefst ook linguist en physioloog daarenboven. Het is toch waarlijk gemakkelijker met behulp van 24 letters ten naastenbij de klanken eener taal af te beelden dan met behulp van op zijn minst 240 teekens zoo nauwkeurig mogelijk (d. i. nog altoos onnauwkeurig) de klanken uit te drukken, welke men bedoelt. Men spelt niet om te spellen, maar om verstaan te worden en zoo gemakkelijk en snel mogelijk verstaan te worden. Dat onze tegenwoordige spelling sommigen moeielijk valt, is niet te ontkennen, evenmin als het te ontkennen valt dat voor menig een het schrijven van zijne of hare handteekening gepaard gaat met groote inspanning. Maar gelooft iemand dat zij die thans klagen zich de honderdvoudige moeite zullen getroosten, welke de zelfstandige ontwikkeling van 't gehoor met al den aanleve van dien vereischt? Toch wel niet. De phonetische spelling is volgens Land de uitdrukking van 't geen bestaat, de etymologische die van 't geen bestaan heeft. Daaruit vloeit onvermijdelijk voort, dat de jonge man van 20 en de grijsaard van 70 jaar, ieder de uitspraak en spelling van zijn tijd volgende, kans loopen elkanders geschriften moeielijk te verstaan. Of zal iemand beweren dat van het tijdstip der invoering eener phonetische spelling de wijzigingen der klanken plotseling zullen ophouden? De etymologische, beter gezegd historische, schrijfwijze is niet de gril van geleerden, maar een noodzakelijk gevolg van den band die 't

¹⁾ Zie *Taalgids*, II (1860), 304 e. vv., hier niet herdrukt. (*Noot van 1923*).

voorgeslacht aan 't latere verbindt. Natuurlijk geldt van spelstelsels wat van alle wetten geldt: dat ze nu en dan moeten herzien worden.

Het is ons niet recht duidelijk hoe voormelde wensch van schr. strookt met de behartigenswaarde en o.i. juiste woorden, waarmee hij zijn werk besluit: «dat alle schrift een uitgevonden kunstmiddel is, een ding van ondergeschikten rang; en dat het levende voertuig van 's menschen gedachte, het ware voorwerp van alle taalstudie en taalonderwijs gegeven is in het gesproken woord.»

Uit onze instemming hiermede make de lezer niet op, dat we de rechten der schrijftaal zouden willen verkort zien. De schrijftaal, in haar geheel, is een kunstgewrocht, doch daarom niet te verachten, evenmin als eene symfonie van Beethoven, een beeld van Phidias, eene schilderij van Rembrandt minachting verdienen omdat het kunstgewrochten zijn. Er is niets onnatuurlijkers, niets gedrochtelijkers dan de meening, dat behoefte aan kunst niet eene menschelijke behoefte is.

De partikel ar in 't Oudhoogduitsch.



De Taal- en Letterbode, III.

Haarlem, 1872.

Gelijk met een enkel woord in een voorgaand opstel ¹⁾ vermeld is, wisselen in 't Ohd. de voorvoegsels *ar* en *ir* met elkander af, of, om het nauwkeuriger uit te drukken, sommige Ohd. geschriften hebben *ar* in al zulke gevallen, waar andere Ohd. bronnen *ir* vertoonen. Wat de beteekenis aangaat, zijn dus *ar* en *ir* samengevallen, één geworden. Daarenboven komen beide in de hoofdbeteekenis van «uit, van», en vaak ook in toepassing, overeen met Goth. *us*, Ohd. *ur*, ons *oor*, enz. Als men 't gebruik van 't laatste, *us* enz., in samenstelling met naam- en werkwoorden, vergelijkt met de toepassing van 't Skr. *nish* (*nis*), bijv. Goth. *usfairina* met Skr. *nirdosha* «onschuldig, vrij van blaam», en Goth. *usdreiban*, met Skr. *nirajati*, *nirgamayati* «uitdrijven», dan ziet men dat schier overal een Goth. *us* met een Skr. *nish* te vertalen is. Daar nu *nish* niets anders blijkt te wezen dan een bijvorm van 't vroeger behandelde *ish*, en dit *ish* = Ohd. *ir*, ons *er* is, laat zich de verwisseling van een Oudarisch *nis* met *us* zonder eenige moeite verklaren.

Er is ook reeds in 't bedoelde opstel gezegd dat het Goth. *us*, Ohd. *ur*, enz. waarschijnlijk volledig hetzelfde is als het Bactrische *uc* (vóór zachte letters *uz*), en dat het in allen gevalle aan een ouder Arisch *us* beantwoordt. Er blijft ons alleen overig, de verwanten van *ar* op te sporen.

In ouderwetsch Latijn komt een *ar* voor, doch dit is enkel eene in 't Latijn zoo geliefkoosde, linguale uitspraak van *ad* «bij, aan», gelijk o. a. *meridies* voor *medidies* staat. Met het Ohd. *ar* is het Latijnsche *ar* niet identisch, hoezeer in zeker opzicht daarmee verwant. Het Lat. *ar* = *ad* vindt men terug in 't Goth. *at*, Angels. *æt*, Engelsch *at*, Ohd. *az*, enz., terwijl Ohd. *ar* in ouderen vorm *as* luidt. In 't Skr., de Iraansche dialecten, 't Grieksch en Latijn — de overige zustertalen laten we kortheidshalve rusten — komt dit *as* noch als afzonderlijk voorzetsel, noch als voorvoegsel voor. Des te meer doet het dienst als achtervoegsel, want als suffix van den genitief enk. (in de meeste gevallen ook van den ablatief enk.) is het aan alle Arische talen gemeen. De wijzigingen die *as* in klank ondergaan heeft, kan men licht overzien in zulke voorbeelden als: Skr. *pad-as*, Gr. *ποδ-ός*, Lat. *ped-is* (maar ook *ei-us* = Oudarisch *ai-as* ²⁾); *ali-us* van stam *ali* + *as*); Gr. *περιούργς*.

¹⁾ *Taal- en Letterbode*, II, 294 e. vv.; hier niet herdrukt. (*Noot van 1923*).

²⁾ *Ai* is de sterke vorm van *i*, waarmee het afwisselt; sterk is Skr. *ayam* (uit *ai* + *am*), zwak *iyam* (uit *i* + *am*); de zwakke vorm, voorzien van 't nominatief-teeken, levert in 't

Alwie in de allereerste beginselen der vergelijkende taalstudie geen vreemdeling is, weet ook bij welke woorden de uitgang van den genitief enk. (niet tevens ook ablatief) is *asia*, Skr. *asya*, Gr. *ου, ον*, Goth. *is*. Dit suffix is iets geheel anders in oorsprong dan *as*, want *as* beteekent «uit, van», maar (*a*)*sya* «zijn». Het is dus even natuurlijk dat *asya* uitsluitend voor den genitief bewaard werd en *as* voor genitief en ablatief dienst deed, als dat in onze taal, bijv. in «Jan zijn boek» de verbinding «Jan zijn» uitsluitend een genitief-betrekking aanduidt, terwijl *van* den genitief en ablatief beide kan uitdrukken.

Behalve *as* werd in 't oudere Arisch ook het synonieme *us* gebezigd als aanduiders van genitief en ablatief beide; sporen daarvan zijn nog over in 't Skr., o. a. in *patyus* «van den heer» en *sakhynus* «van den vriend», zijnde genitief en ablatief enk. van *pati* en *sakhi*. Mogelijk ware het dat ook in 't Latijn *ei-us* uit een Arisch *ai-us*, en niet juist uit *ai-as* ontsproten is, doch wegens 't Goth. *is* = Lat. *ei-us* acht ik zulks niet waarschijnlijk.

Ofschoon *us* maar in eenige weinige woorden als genitiefvormer bewaard is gebleven, heeft *os* (Arisch *aus*), de sterke vorm van *us*, eene plaats gehouden in den genitief en locatief dualis aller naamwoorden in 't Skr. Dus van *acvay*, een meervoud en tweevoud van *acva*, is de gen. locat. *acvay-os*; van *pad* is het *pad-os*. Zoodra *os* in algemeen gebruik kwam bepaaldelijk voor den dualis, zal men, naar we gissen mogen, *us*, welks eenheid met *os* men nog gevoelde, minder gepast gevonden hebben voor het enkelvoud, en zoo kan *us* bijna geheel in onbruik geraakt zijn. Hiervoor was tenminste geen grond aanwezig in het door *us* uitgedrukte begrip zelve. In 't Bactrisch heeft de gen. dual. ook een versterkt *us*, en wel den vorm met *ṽrddhi*, nl. *ḍoṣ* (*ḍo*). De verhouding waarin *os* tot *us* staat is dezelfde als die van Goth. *ūt*, Ndl. *uit*, Ags. *ūt*, Eng. *out*, Nhd. *aus* (d. i. *auz*) tot Skr. *ud*, want de Goth. *ū* is menigmaal, zoo goed als de Lat. *ū* in *dūco* bijv., een regelmatig equivalent van Arisch *au*, Skr. *o*. En natuurlijk; want daar de Arische *a* in 't Goth. in *i* en *u* kan overgaan, spreekt het van zelf, dat *au*, d. i. *a* + *u*, kan worden tot *i* + *u* of tot *u* + *u*. Het eerste nu vinden we o. a. in Goth. *giutan*, het laatste in *lūkan*. Zoo is o. a. ook het Goth. *hūs*, ons *huis* het Skr. *kosha* (zeer dikwijls, zelfs in Vedische Hdss. *koṣa* ¹) geschreven) »het binnenste van iets, de ledige ruimte, ingesloten ruimte, scheede, schaal, beker.»

Na de plaats welke *as*, in 't Ohd. nog als voorvoegsel *ar* voorkomende,

Latijn en Gothisch *is* op; de regelmatige genitief van *i* is *i-as* of *ai-as*; zoo ook in subst. adj. *kav-i*, gen. *kaves* (voor *kavai-as*); *ἰδρι-ς*, *ἰδρι-ος*; *πόλις*, *πόλεος* (ook met *ṽrddhi* *πόλιος*, *πόλειος*).

¹) In de Vedische Hdss. komen ettelijke onoorspronkelijke *g*'s voor, bijv. *svaṣura* „schoonvader” voor *svaṣura*, soeer; *śushka* „droog” voor *sushka*, Bactr. *hushka*.

in de oudste Arische talen inneemt, te hebben aangetoond, zullen we na-gaan in welk verband *as* tot 't Lat. en Arische *ad* staat. Vooreerst vinden we *ad* terug als middel ter vorming van bepaalde ablatieven. Zoo is in 't Skr. van *açva* de genitief enk. *açvasya*, de ablatief enk. echter *açvād*, d. i. *açva* + *ad*. Gemeenlijk is de genitief met den ablatief saamgesmolten, wanneer namelijk het achtervoegsel *as* is. Hoogst zeldzaam en verouderd is een ablatief als *didyot* uit *didyo-at* van *didyu*, daar *didyos* (uit *didyo-as*) als ablatief en genitief te gelijk dient ¹⁾. In 't Bactrisch is de ablatief *ad* (*d*) on-vergelijkelijk meer in gebruik dan in 't Skr.; dus *tanaot* en dgl. evengoed als *açpât*. Behalve *ad* wordt in 't Bactrisch nu en dan *adha* gebezigd; dus *açpādha* d. i. *açpa* + *ad* + *a*. Ook uit 't oudere Latijn is de onverminkte ablatief op *d* bekend; bijv. *populōd*, *carthagined*, enz. Het suffix is *ad*, en niet *at*, zooals de spraakkunsten opgeven. Niet dat *at* niet bestaat; maar het bestaat alleen onder bepaalde omstandigheden; elke *d* gaat in 't Skr., volgens de heerschende uitspraak, aan 't slot des woords vóór eene rust in *t* over. Zoo wordt *tad* tot *tat*, doch dat *tad* het oorspronkelijke is, blijkt uit de afleiding *tadiya*, uit het Lat. *istud* en 't Goth. *thata*, Hgd. *das*. Even-zoo is het ablatief-suffix eigenlijk *ad*, hetgeen bewezen wordt door zulke woorden als *madīya*, *asmadīya*, afgeleid van de ablatieven *mad*, *asmad*; verder door den Bactrischen bijvorm *adha*; eindelijk door het Latijn-sche *d*.

Dewijl *ad* en *as* gelijkelijk in zwang zijn als middelen om den ablatief uit te drukken, en den klinker gemeen hebben, moet men aannemen dat ze met elkaar in verband staan; identisch zijn ze echter niet. Een dergelijk verband bestaat er tusschen Skr. *ud* «uit, van onder naar boven» en abla-tief-genitief-suffix *us*, en daargelaten het onderscheid van zwakke en sterke uitspraak, tusschen Goth. *ūt* en *us*.


Eindelijk hebben we aan te toonen, hoe het ablatief-achtervoegsel *ad* identisch kan wezen met het Lat. voorzetsel *ad*, Goth., Eng. *at*, enz. Dat een woordje 't welk eene betrekking als «bij, aan» aanwijst, tevens strekken kan om «van, uit» te kennen te geven, mag dezen en genen misschien vreemd klinken; toch is het een feit dat boven alle verdenking verheven is. Na eenige onwedersprekelijke feiten te hebben aangehaald, zullen we de verklaring geven. Het is geheel overbodig sprekende bewijzen aan te halen uit andere taalfamiliën dan de Arische, hoe de betrekkingen «tot» en «van,» «in» en «uit» door één en hetzelfde middel worden aangewezen: bepalen we ons tot de Arische talen, die ons bewijzen in overvloed aan de hand

¹⁾ Opzettelijk vermeld ik dezen Ablatief, voorkomende in 't Taittiriya-Brāhmaṇa I, 7, 8, 2, dewijl geen enkele spraakkunst er melding van maakt, en ook het Petersb. Wdb. dien verkeerd verklaart.

doen. Beginnen we met Vedisch *sacâ* «bij, met». De Oudperzische vorm hiervan is *hacâ*, de Bactrische *haca*, de Nieuwperzische *az*; in al deze Iraansche talen is de beteekenis: uit, van. In 't Nieuwperzisch is *az*, geheel in overeenstemming met ons *van*, het Latijnsche *de* in de Romaansche talen, niet enkel voorzetsel des ablatiefs, maar ook des genitiefs. Het Latijnsche *secus*, dat tot Skr. *sacâ* staat als een vormelijke ablatief tot eenen vormelijken instrumentaal, laat ik rusten, dewijl men meenen mocht dat het verschil tusschen *sacâ* en *secus* voortspruiten kon juist uit het onderscheid der achtervoegsels. Trouwens *sacâ* en *hacâ* bewijzen op zich zelve genoeg. Een tweede voorbeeld levert ons het Ags. *æt*; terwijl *ætberan* etymologisch aan 't Lat. *adferre* beantwoordt, is het in beteekenis = Lat. *auferre* «wegnemen»; *ætgifan* is «geven aan»; *ætnuman* is «nemen van»; *ætgaðre* is «te gader». Uit 't Engelsch is *at* «te; aan» ieder bekend, en tevens de uitdrukking *at one's hands* «van iemands kant.» Een derde bewijs is het overbekende, en daarom wellicht over 't hoofd geziene feit, dat in 't Sanskrit, Latijn, enz. de datief meerv. en de ablatief meerv. (behalve bij de pers. voorn.) één zijn; *pad-bhyas*, *pedi-bus* is «aan de voeten, ten voeten» en «van, uit de voeten»; zoo ook dient Fransch *à* (uit *ad*) om weêr te geven ons «aan», den datief, en tevens dient *ad* als achtervoegsel des ablatiefs. Bij de persoonlijke voornaamwoorden is *ad* in 't Skr. een middel ter aanduiding des ablatiefs, behalve in samenstelling. Dus *mad* «uit, van mij»; *asmad* «uit, van ons». Als eerste lid eener samenstelling hebben deze vormen genitiefbeteekenis. In 't oudere Latijn zijn *med*, *ted*, die in vorm identisch zijn met Skr. *mad*, *tvad*, accusatieven, d. i. met andere woorden, in 't Lat. wordt in dit bijzonder geval 't toevoegsel in den zin genomen van «tot, naar», overeenkomstig den zin van 't voorzetsel *ad*. Een vierde feit — en daarbij zullen we 't vooreerst laten — is dit, dat de zoogenaamde bijwoorden met ablatief-beteekenis op *tas* in 't Skr., als *itas*, *tatas*, niet slechts beteekenen «van hier, van daar», maar ook «hierheen, daarheen», in welke laatste opvatting ze verwisseld mogen worden met de locatieve bijwoorden *iha*, *tatra*, «hier, daar», even als ons *te* zoowel eene beweging ergens heen aankondigt, gelijk het etymologisch identische Grieksche achtervoegsel *δε*, als ook eene rust op eene plaats, gelijk trouwens ook 't Gr. *δε* in *ἐνδε*.

Als men weet dat het ablatief-teeken *ad* op zich zelf even goed «bij, aan» kan vertegenwoordigen als «uit, van», zal men zich niet verwonderen dat in 't Latijn zeer dikwijls de ablatief eenen locatieven zin heeft, en dat zulks ook in 't Skr. geenszins tot de zeldzaamheden behoort. Bijv. *balâd*, volgens het onvermijdelijk levenlooze stelsel onzer spraakkunsten een ablatief, beteekent «met geweld»; *kramâd* «in volgorde, achtereenvolgens»; *madhyâd*

«in 't midden, te midden»; *paçcâd* «in 't westen, achter» en «van 't westen, van achteren», enz.

Na kennismaking met de feiten, moeten we redelijkerwijze eene verklaring zoeken. Zelfs indien we niet in staat zijn eene voldoende verklaring te vinden, hetgeen wegens de menschelijke kortzichtigheid zulk een gewoon verschijnsel is, dan nog moeten we het hoofd buigen voor de feiten. Het komt mij voor dat we hier naar de verklaring niet lang behoeven te zoeken, mits we bij elke poging om de voorstellingen en denkbeelden van anderen, bepaaldelijk van oudere geslachten te begrijpen, niet onze wijsheid of gewaande wijsheid als richtsnoer nemen. Bij elke woordafleiding, bij elke verklaring van taalvormen, d.i. van geschiedkundige voortbrengselen van den menschelijken geest, hebben we te vragen, niet hoe wij in onze onovertreffelijke wijsheid en nog onovertreffelijker kunstgevoel, een woord, eenen taalvorm zouden voortbrengen, maar hoe zij, aan wie wij de taal te danken hebben, gedacht, gezien, gevoeld hebben. Soms gelukt het ons uit verschillende aanduidingen die gewaarwordingen en denkbeelden in ons zelven te doen herleven, soms, ja meestal, niet. Doch ter zake. De ablatief duidt eene scheiding aan. Het begin eener scheiding heeft plaats op het punt waar de twee te scheiden voorwerpen elkaar raken, zoodat de scheiding noodzakelijk verbinding veronderstelt, en het raakpunt, d.i. *ad*, *sacâ*, aan beide voorwerpen of de daaromheen gedachte kringen gemeenschappelijk toebehoort. Gelijk het raakpunt niet zonder twee rakende voorwerpen in de verbeelding aanwezig is, zoo ook niet *ad*, enz. zonder bijgevoegde woorden. Zeg ik «de trein vertrekt van het station», dan is *van* aanwijzer des ablatiefs, maar in mijne voorstelling vertegenwoordigt *van* juist het raakpunt, waar de stationsgrens, die achterblijft, en de trein, eene lijn die in zekere richting zich voortbeweegt, elkaar 't laatst ontmoeten. Nog duidelijker is hoe «aan, vlak bij» en «van, uit» samenvallen in onze voorstelling, als de twee voorwerpen, hoewel uiteenlopende, of de twee lijnen, hoewel in verschillende richting loopende, toch met elkander in verbinding blijven. Bijv. «de tak schiet uit den stam», waar «uit» voorstelt het punt A in deze figuur: ; het is klaar dat A het aanrakingspunt is tusschen stam en tak. Het is dus zeer natuurlijk, d.i. overeenkomstig de natuur, dat de Latijnen verkiezen te zeggen *pendere ex* of *ab aliqua re*, en wij *hangen aan iets*. Het eene is zoo goed en zoo juist als het andere.



Tvisco en Mannus.

De Nederlandsche Spectator, jaargang 1872.

Arnhem, 's-Gravenhage.

Uit de eerste uitgave van J. Grimm's *Duitsche Mythologie* [1835] is ons bekend dat Karl Lachmann in Tvisco 't oudhoogduitsche woord *zwisk* (ook *zuisk*, *zwisc* gespeld) «dubbel, tweeling» herkende.¹⁾ Daar de zoogenaamde tweede klankopschuiving, waardoor de hoogduitsche dialecten zich van de nederduitsche, met inbegrip der scandinavische en friesche talen, onderscheiden, eerst eenige eeuwen na den tijd van Tacitus zich heeft ontwikkeld, was de oudere vorm van *zwisk*, zelfs in de hoogduitsche gouwen: *twisk*. In de tongvallen onzer gewesten en van Noordduitschland, in 't algemeen dus op Saksisch en Nederfrankisch taalgebied, kan 't woord niet anders geluid hebben, hoewel later *twisk* over is gegaan in *tusk*, *tusch*, *tusschen*, gelijk *swister* in *zuster*; 't Hoogd. heeft, gelijk men weet, nog *zwischen*, 't Engelsch *betwixt*. Tvisco is de zwakke nomin. mann. van *tvisc*, en is dus 't zelfstandig gebruikte bijv. naamw., volgens den algemeen-germaanschen regel, die ook nog bij ons heerscht, als wij 't bijvoeg. naamw. *arm* zelfstandig nemende zeggen: de *arme*, een *arme* (Oudsaksisch *armo*). — Lachmann's verklaring was, uit een zuiver taalkundig oogpunt beschouwd, alleszins gewettigd, om niet te zeggen de eenigste die geoorloofd was.

In gemelde eerste uitgave der *D. Myth.* (bl. 204) maakt Grimm deze opmerking: «Over Tvisco, den uit de aarde gesproten god, is reeds gesproken. Aan Ziu, Tius, Mars mag hij ons niet doen denken. Tacitus zou in dat geval *eu*, niet *vi* schrijven, en *sc* zou ook een ongebruikelijke afleidingsuitgang bij Ziu wezeh.»

Dit gevoelen van Grimm vinden we in de tweede uitgave [1844] geheel veranderd, want op blz. 176 lezen we: «Is echter *Tuisco*, de uit de aarde gesproten stamgod van ons volk (gelijk Zeuss scherpzinnig gesteld heeft) voor Tivisco, Tiusco te nemen, dan zou er enkel de beteekenis van een goddelijk, hemelsch wezen in liggen, waarbij we daarlaten of men den naam op Wodan wil laten slaan dan wel op eenen anderen god (mits niet op Tius zelf, van wien hij afgeleid is).»

Tusschen de verklaringen van Lachmann en Zeuss is er dit onderscheid, dat de eerste steunt op een werkelijk bestaand en wijdverbreid woord met bekende beteekenis, de laatste op een denkbaar woord zonder te bepalen zin. Nogtans zou men 't recht hebben tot het bestaan van een elders ons

¹⁾ Tegenwoordig geldt *Tuisto* als de juiste lezing. (*Noot van 1923.*)

niet overgeleverd woord te besluiten, als de mythologische verklaring er door gebaat werd. Juist het tegendeel is 't geval, gelijk uit het vervolg zal blijken. Een ander hoogstverdienstelijk schrijver, de ook hier te lande welbekende prof. K. Simrock, geeft de voorkeur aan de verklaring van Lachmann of althans aan eene die daarvan weinig verschilt. Intusschen schijnt hij de andere niet voor onmogelijk te houden. Na op bl. 14 van zijn Handboek der D. Myth., 3^{de} uitg. [1869], gezegd te hebben dat in Tuisco of Tuisto — onverschillig welke lezing men verkieze — 't begrip van 't dubbele, tweeslachtige ligt, vermits zoowel twist als tusschen van twee zijn afgeleid, redeneert hij op bl. 272 aldus:

«Grimm (Myth. 176) en W. Müller 225 nemen met Zeuss Tuisko voor Tivisko, derhalve voor Tius' zoon. Om dat toe te stemmen zouden wij 't begrip van 't dubbele, hetwelk wij § 7 in den naam gevonden hebben, nog niet behoeven te laten varen, daar bovengemeld zwaard te Valenciennes [waarvan eenige regels vroeger sprake is] een tweesnijdend zwaard was. Indien echter Tius een uit de aarde gesproten god is, mag het niet tevens zijn zoon wezen, en welken zin konde het hebben dat 't zwaard de vader van Mannus was? 't zwaard kan wel menschen dooden, maar niet voortbrengen. Wij komen hier nog niet tot eene zekere slotsom; de volgende § zal echter een nieuw bewijs leveren dat de moeder des zwaardgods — de Aarde was.»

Het is onmiskenbaar dat Simrock weifelt; minder duidelijk is het of hij de beide verklaringen met elkaar vereenigbaar acht. Waarschijnlijk niet, want het was hem natuurlijk overbekend, blijkens bl. 264, dat Tius verwant is met 't grieksche Zeus, 't Sanskrit *div*, enz., en evenzeer dat twee tot een geheel anderen stam behoort, zoodat beide verklaringen onmogelijk overeen te brengen zijn.

Na de slotsom van Grimm's en Simrock's beschouwingen over Tvisco te hebben aangehaald, zullen we met behulp der gegevens die de mythologie der verwante volken ons aan de hand doet, trachten op te sporen welke tegenhangers Tvisco en Mannus elders hebben. Het zal uit dat onderzoek, naar ik meen, blijken dat Lachmann's zuiver taalkundige verklaring door de mythologie op verrassende wijze wordt bevestigd.

Het moet al dadelijk de aandacht trekken dat ook in de indische mythologie een Tweeling, Skr. Yama voorkomt. In de Veda's heet Yama de eerste der vaderen, of om 't Latijnsche woord te bezigen, der Manes; ook wel de eerste der stervelingen. In zooverre zou men hem den eersten mensch kunnen noemen, gelijk prof. R. Roth, de beroemde kenner der Veda's, doet. Doch als dezelfde geleerde Yama en diens zuster Yamî 't eerste menschenpaar heet, dan is de uitdrukking niet zeer geschikt om juiste

voorstellingen op te wekken. Onder eerste menschenpaar toch verstaan wij 't paar uit welks huwelijk de latere geslachten afstammen. Vlak 't tegendeel is bij geval waar van Yama en Yamî, want in 't merkwaardige lied van den Rigveda 10,10 (= Atharvaveda 18,1) wordt juist beschreven hoe broeder en zuster zich niet verbinden; d. i. in plat proza: Yama en Yamî zijn verpersoonlijkingen van twee zaken, twee natuurverschijnselen die elkaar raken, zonder ooit met elkaar samen te vallen. Er is in de mythen voorzeker logica, meer dan algemeen wellicht verondersteld wordt, doch er is ook een dichterlijk element, er is beeldspraak in. Om mythen te begripen, moet men zich evenzeer oefenen in 't vertalen der beeldspraak in gewoon proza als in 't maken van streng logische gevolgtrekkingen.

In de Veda's is Yama, de eerste der vaderen, ook de heer der afgestorvenen in den hemel, en naar latere indische opvatting de heer van 't doodenrijk en tevens de god der gerechtigheid. Dat deze laatste voorstelling eigenlijk niet van de Vedische verschilt, blijkt daaruit dat Yama reeds in den Veda naast den god des doods en in onmiddellijk verband daarmee aangeroepen wordt. Kortom, hij is de indische Pluto en tevens 't karakter der doodenrechtters Minos, Aeacus en Rhadamanthus in zich verenigende.

In de Zendavesta is Yima of Yima khshaeta, d. i. koning Yima (bij de Perzen: Dsjemshîd) de eerste — Zarathushtra uitgezonderd — aan wien Ahuramazda de aarde te hoeden, te beheerschen gaf; hij is de koning der Gouden eeuw.

De broeder van Yama is Manu. Gelijk de eene de rechter en heerscher der afgestorvenen is en de god der gerechtigheid in 't algemeen, zoo is Manu de eerste koning wiens wetten naar indische begrippen tot heden toe, ja eeuwig over 't aardrijk van kracht zijn. Ook van Manu geldt de spreekwijze dat hij de eerste der stervelingen, der mannen is, en ettelijke woorden in 't Sanskrit, als *manuḥ* «mensch», eigenlijk «uit Manu gesproten», *mānuṣha* «mensch», e. a. hangen met die spreekwijze samen. Voorts heet Manu een *prajāpati* «heer der schepselen», een woord dat Europeanen met aartsvader plegen te vertolken, waartegen geen bezwaar zou bestaan indien het niet tot misverstand aanleiding gaf. Onder aartsvader verstaan wij een stamvader van volken, doch een *prajāpati* is zeer bepaaldelijk een schepper — in figuurlijken zin of niet, dat doet niets ter zake — een schepper niet alleen van menschen, maar ook van goden, diëren, planten, enz. enz. Met ronde woorden verklaart Manu in 't naar hem genoemde wetboek (1, 33, vgg.):

«Weet, Brahmanen, dat ik de schepper ben van dit heelal. Toen ik de schepselen wenschte voort te brengen, schiep ik eerst de *Prajāpati*'s, de tien groote Wijzen.» Daarop volgen tien eigennamen, namelijk die van de

zeven sterren in den Grooten Beer, die van de planeet Venus, ¹⁾ eindelijk van Pracetas en Nārada. Van hetgeen verder volgt is de hoofdzakelijke inhoud aldus: «Deze brachten 7 andere zeer glansrijke Manu's voort, alsook goden, dwergen, reuzen, duivels, gandharva's, nymfen, demonen, slangen, vogels en de scharen der Vaderen, enz., enz.»

Uit deze en dergelijke plaatsen kunnen we zien dat mythologische zegswijzen als «eerste der stervelingen» of «der mannen» en wat dies meer zij bijzonder geschikt zijn om tot misverstand aanleiding te geven. Men mag als algemeenen regel stellen dat in de mythologische beeldspraak woorden als sterfelijk, sterveling, afgewisseld met mensch, man, te kennen geven: 't tijdelijke karakter van een wezen. Nu kan men een wezen in de voorstelling in deelen splitsen. Dan zullen de deelen eindig, tijdelijk, sterfelijk heeten, al is 't wezen in zijn geheel genomen eeuwig. Bijv. men kan zich de zon, zonder nog de eenheid uit 't oog te verliezen, verdeeld denken in twaalf verschijningsvormen, in twaalf zonnen (ā d i t y ā s) welke ieder slechts eene maand van 't jaar lichten, al is de zon, de ā d i t y a, blijvend. Aan elk dier twaalf zonnevormen, zonnedeelen kon men namen toekennen, en dat heeft de mythologie dan ook gedaan. Op gelijksoortige wijze wordt de zon in zijn dagelijkschen loop in deelen gesplitst; aan ieder der functies des zonnegods op bepaalde uren van den dag kent men evenzoo namen toe. Manu is de naam van eene dier functies. Daarom, als deel des zonnegods, heet hij «de zoon des Daggods» (V a i v a s v a t a), doch aangezien hij één is daarmee, want in werkelijkheid is het een en dezelfde zon, die 's morgens, 's middags, 's avonds schijnt, heet Manu de Daggod (V i v a s v a n t) zelf. Hetzelfde geldt van Yama.

De trekken die de Indische Manu met den griekschen Minos gemeen heeft, zijn reeds lang geleden door Adalbert Kuhn, den grondvester der vergelijkende mythologie, in 't licht gesteld. Hier zij slechts aangestipt dat koning Minos een wetgever was gelijk koning Manu. Voor zooverre Minos ook rechter in de onderwereld, in 't «schimmenrijk» is, kunnen we zeggen dat hij de trekken der indische broeders Yama en Manu in zich vereenigt. Dit heeft niets bevreemdends, want Yama en Manu zijn twee vormen van, twee namen voor, hetzelfde verschijnsel. Max Müller (Lectures, II [Londen, 1864], p. 514, sq.) heeft omtrent Yama o. a. de volgende opmerking: «Laten wij ons verbeelden dat Y a m a, tweeling, gebruikelijk was als naam van den avond of de ondergaande zon, en wij zullen weldra in staat wezen te

¹⁾ Gelijk de Indiërs, enz. een afgodsbeeld, van Indra bijv. eenvoudig Indra noemen, zonder dat ze de volstrekte identiteit van 't beeld en 't wezen in 't beeld afgeschaduwd aannemen, zoo bedoelen ze met den naam eener ster zoowel 't zichtbare der ster, 't beeld, als 't wezen er van.

begrijpen hoe ten slotte Yama tot koning der afgestorvenen werd.» ¹⁾ We kunnen dit ook zóó uitdrukken: Yama duidt gewoonlijk de avondschemering, 't tweedonker, Engelsch twilight aan, doch kon evengoed op schemering in 't algemeen, dus ook op de morgenschemering toegepast zijn. Op gelijke wijze zijn 't Engelsche twilight en ons tweedonker strikt genomen toepasselijk op beide schemeringen, doch 't heerschende spraakgebruik beperkt den zin er van, zoodat er gewoonlijk alleen de avondschemering mee bedoeld wordt. Erkennen we 't min of meer willekeurige van dit spraakgebruik, dan begrijpen we hoe de duitsche tweeling, Tvisco, opgevat als morgenschemering, toch in oorsprong één kan wezen met den indischen tweeling Yama, die in 't schimmenrijk troont. De naamgenoot van Yama bij de Perzen en Bactriërs, koning Yima, vertoont in de hoofdtrekken meer 't karakter van koning Manu dan van Yama. De overeenkomst tusschen 't algemeene begrip van Yama en Tvisco komt treffend uit in 't gebruik van 't duitsche woord in eene zinsnede aangehaald bij Graff (Spr. 5, 728): «so iz under zwisken liechten ist», d. i. «zoo het onder schemering is».

Gelijk gezegd is, zijn Yama en Manu broeders, die wel eens de rollen wisselen, getuige de plaats die Minos in de onderwereld inneemt en 't karakter van koning Yima als eerste Koning der Gouden eeuw. Manu is bij voorkeur de morgenschemering, of, wil men, de verpersoonlijkte zon gedurende dat deel van den dag. Doch Manu duidt ook wel schemering in 't algemeen aan, want aan 't begin en 't einde van elken Kalpa, d. i. «schepping, wereldperiode» valt het «tusschentijdperk der Manu's» (manvantara). Nu is een kalpa, eene schepping, in 't groot wat de dag in 't klein is, zoodat dan ook hetzelfde woord (savana) zonsopgang en schepping beteekent, en 't van denzelfden stam gevormde Savitar schepper en zon tegelijk is. Hieruit volgt dat Manu weleens de rol van Yama tevens vervult, al zal eigenlijk slechts de ochtend zijn gebied geweest zijn, want manu kan wezen o. a. «aankondiger, voorlichter» ²⁾; vgl. 't lat. monitor, en ons manen. Een ander lat. woord, mane, vroege morgen, bevestigt de gegeven verklaring. Naar alle waarschijnlijkheid is 't lat. Manes, de vaderen, wier heer volgens den indischen mythe Yama is, met Manu verwant, misschien niets anders dan een wisselvorm er van. Wat ook de allereerste beteekenis — die altoos buiten ons bereik ligt — wezen mag,

¹⁾ In anderen geest is de mythe behandeld door R. Roth in Zeitschr. D. Morg. Ges. 4, 425, vgg. en J. Muir in Journ. Roy. As. Soc., new series, I, 287, vgg.

²⁾ Vgl. 't skr. mantu, gr. *μῆνυ*, en de zinverwante woorden ketu, citta, als ook de beteekenissen van 't lat. animadverto. In 't skr. heet „de straf” manurjyeshtha, i. e. „de beste tuchtmeester”; zoo ook „het zwaard” manujyeshtha.

Manes heeft in een bepaald tijdperk der taal vermoedelijk beteekend de Manu's en wel in den zin opgevat van «schimmen», in den grond hetzelfde natuurlijk als schemer, schemering, enz.

Zoo de overeenkomst van den germaanschen tweeling met den indischen, voor zoover mij bekend is, onopgemerkt bleef, de eenheid van Manu en Mannus lag al te zeer voor de hand dan dat men die over 't hoofd kon zien. Uit den vorm Mannus, gelijk Tacitus schrijft, laat zich niet met zekerheid opmaken hoe de naam, zegge in 't Gotisch, geluid heeft. Dat het letterlijk 't got. manna, ons man, zou wezen gelijk vrij algemeen verondersteld wordt, is alles behalve zeker. In een door Grimm aangehaald middel-hoogduitsch vers vinden we Mennor:

Mennor der erste was genant,
dem diutische rede Got tot bekannt.

Dan, al is de juiste vorm van 't germaansche woord — zoo het niet meer dan één vorm had — onbekend, de verwantschap tusschen Mannus en Manu is onmiskenbaar.

De germaansche voorstelling dat Tvisco, Yama, de vader van Mannus, Manu was, zou zich desnoods zóó laten verklaren dat de avondschemering als ouder opgevat werd dan de volgende morgenschemering. Zulk eene opvatting is zeker niet de natuurlijkste, want al heet de nacht den dag vooraf te gaan, of, mythologisch uitgedrukt, al ontstaat 't licht uit de duisternis, de kosmos uit den chaos, daaruit volgt nog niet dat men zich de avondschemering, d. i. 't laatste deel van eenen dag als 't begin eener schepping voorstelde. Veel waarschijnlijker is het dat Tvisco, tweelicht of tweedonker in 't algemeen, in den bij Tacitus geboekten mythevorm voorstelt: 't allereerste begin des verdwijns van 't nachtelijk donker, terwijl Mannus een ietwat later gedeelte van den dag beheerscht, met andere woorden: Tvisco was 't morgengrauw, Mannus 't morgenlicht.

Oudnederlandsche woorden.



De Taal- en Letterbode, IV.

Haarlem, 1873.



Het ware zeer wenschelijk dat men de schaarsche overblijfselen onzer taal uit het Frankische tijdvak eens volledig verzamelde en zocht te verklaren, voor zooverre als noodig. Even bekrompen als het is de geschiedenis van ons volk te laten beginnen met 't einde der 16^{de} eeuw, zoo kortzichtig mag het heeten, de wanbegrippen van enkele buitenlandsche geleerden te huldigen en te wanen dat de geschiedenis onzer moedertaal eerst met de 13^e eeuw een aanvang neemt.

In 't Oorkondenboek van Gelre en Zutfen, uitgegeven door Mr. L. A. J. W. Baron Sloet ['s-Gravenhage, 1872], bevat N^o 3 eenen giftbrief van zekeren Noordbrabander, Ansbald, die monnik was in 't klooster te Suestra, thans Susteren, in Neêrlandsch Limburg. De goederen welke Ansbald, zoon van wijlen Wigibald, aan Bisschop Willebrord vermaakte, lagen in Noordbrabant (Texandrië) te Haeslaos (?) aan de Dommel (Dudmala). Dit Haeslao(s) wordt in Willebrords testament Busloth, l. — lōch, geschreven (zie v. d. Bergh, Midd. Geogr. ['s-Gravenhage, 1872], 214), en bestaat niet meer onder dien naam. Zooveel blijkt uit beide lezingen dat de naam op *lao*, *lō*, *lōch* uitging; alle drie wijzen van uitspraak, of misschien beter gezegd, van spelling, vindt men terzelfder tijd en in dezelfde streek. Ja, reeds in 828 luidde Hummelo in den mond des volks als Hummele, gelijk thans (zie N^o 29 bij Sloet). Tegenwoordig is in de Saksische Graafschap Zutfen, zoowel als in 't Frankische Noordbrabant, 't gansche woord *looh* ingekrompen tot *le*, *l*, bijv. in Grolle of Grol, Hummel, Hengel, Rummel, Eersel, Huysel, enz. Dat de uitspraak Grolle meer dan duizend jaar oud was, dagteekenen moest van eenen tijd toen er nog geen klankwijziging van *ô* in *eu* bestond, heeft schrijver dezes vroeger aangetoond, zonder toenmaals te weten dat de uitspraak Hummele werkelijk door oorkonden gestaafd werd ¹⁾). Uit dit enkele voorbeeld, waarbij eene menigte andere kunnen gevoegd worden, blijkt, hoe voorzichtig men zijn moet met uit de spelling tot de uitspraak te besluiten. Sedert onheugelijke tijden hebben er eene zorgvuldiger en eene slordiger uitspraak naast elkander bestaan.

't Stuk van Ansbald is van den jare 711, toen Dagobert koning van ons land, voor zoover het Frankisch is, en van Frankrijk was. De goederen die Ansbald aan Willebrord schenkt, worden in dezer voege opgesomd:

*hoc est casis, curticlis, campis, pratis, pascuis, aquis aquarumque de-

¹⁾ Zie boven blz. 154 e. v. (*Noot van 1923*.)

cursibus, cum *watriscapo* et aratoria terra, mobili cum immobili, cum manentibus ibidem aspicientibus ¹⁾, X servientes, *gafergarias*, *hochofinnas*, cum ingressu et egressu, cum omnibus adjacentiis.»

De drie door mij onderstreepte Nederfrankische, d. i. Nederlandsche, woorden zijn opgenomen in Ducange, uitg. Henschel, en wel uit dezelfde oorkonde, die reeds vroeger was uitgegeven. 't Eerste woord, *watriscap*, waterschap, behoeft geene verklaring, daar het nog in dagelijksch gebruik is in dezelfde beteekenis en zonder noemenswaardig verschil in vorm. Dat de bewerker van Ducange's woordenboek een term aan jan en alleman hier te lande bekend niet recht begrepen heeft, was te verwachten, want de eenigste taal waarin waterschap leeft was hem volkomen onbekend, en of de ligging van Noordbrabant hem helderder was dan die van Nephelokkygia, is zeer te betwijfelen. Het zou onbillijk wezen te vergen dat een verzamelaar van woorden die voor middeleeuwsch Latijn doorgaan zonder het te zijn, uit allerlei talen, deze laatste zoude behooren te kennen, maar het is niet onredelijk te eischen dat iemand niet babbele over dingen die hem te weinig belang inboezemen dan dat hij zich ooit de moeite getroost heeft ze te leeren kennen.

Zonderling genoeg komt in eene ietwat vroegere oorkonde, van 709, uit Tilburg, N° 2 bij Sloet, hetzelfde woord voor, doch geschreven *watrischaf*. Aan Hoogduitschen invloed is niet te denken, al was het maar omdat *watri* geen Hoogduitsch is. Het zal dus wel eene schrijffout wezen voor *watrischap*, hoezeer er voorbeelden zijn aan te halen uit Nederduitsche dialecten, waar *p* en *f* wisselen. Bijv. 't Engelsch heeft *scoff*, 't Mnl. echter *scoppen*, spotten; Nnl. *logenstraffen*, Mnl. *logenstrepen*; Nnl. *stiefzoon*, Engelsch *stepson*. Vgl. voorts *schoppen* en *schuiven*; *dik* en *dijken*, *dijgen*; *tuk*, *tukker* en *tiuhan*, *tiegen*; *bukken* en *buigen*; e. a. Daarom is *schaf* naast *scap* niet onmogelijk, vooral ook omdat *skapjan* kwalijk iets anders zijn kan dan Skr. *skambh*, zwak: *skabh*, waaraan regelmatig *skaven*, *skaf* zou beantwoorden. Met dit al is *skaf* voor *scap* elders, in 't Hoogd. natuurlijk uitgezonderd, nog nooit aangetroffen, zoodat het voorshands veiliger is *watrischaf* voor eene fout te houden.

Zoo gemakkelijk *watriscap* te herkennen is, zoo moeilijk valt de verklaring van *gafergaria* en *hochofinna*. Trachten we allereerst hun beteekenis op te sporen, hetgeen niet anders geschieden kan dan door andere bijna gelijkkluidende oorkonden te vergelijken. In N° 6, van 720, lezen we:

«servum nostrum Folcharium ibidem servientem cum uxore et infanti-bus, Eodfrid cum uxore et infantibus et terris; et in loco Meginum Wala-

¹⁾ *Aspicere* beduidt in 't Latijn der oorkonden: er op betrekking hebben, bijbehooren.

munt cum uxore et infantibus, cum terris, duas *hobinnas*. Haec omnia cum integritate, id est, tam casis quam curticlis, campis, pratis, pascuis, silvis, aquis aquarumque decursibus, re mobili et immobili, *re exquisita et inexquisita* ¹⁾ *vel reliqua opportunitate ibidem aspiciente.*»

Vergelijken we dit uittreksel met de aanhaling uit Ansbalds giftbrief, dan zien we dat in eenigszins gewijzigde volgorde dezelfde zaken door den gever worden afgestaan. In 't eene stuk ontbreekt *gafergarias*, in 't andere *re exquisita* enz. 't Vermoeden ligt voor de hand dat het eene als vertaling of omschrijving van 't andere gegolden heeft. Wat verstond men nu onder *res exquisita* enz.? Zonder twijfel zekere requisities, hetzij verplichte leveringen, of verplichte werken, of beide. De laatste soort van requisities plegen wij vroom- of heerendiensten te noemen, een naam slechts ten halve juist. Immers tot verplichte werken waren niet alleen onvrijen, maar ook burgers, en wel ten behoeve der gemeente, gehouden. Het is korte jaren geleden dat in Gelderland elke vrije burger of adellijke één dag op zijn minst, ten behoeve der gemeente, aan de verbetering der gemeentewegen moest werken. Wel is waar namen de burgers niet zelven de spade ter hand en zonden ze hun «arbeiders» om 't werk te doen, maar dat verandert aan 't wezen der zaak niet. Dergelijke verplichtingen op vrije burgers en adellijken rustende, ten behoeve der gemeente, kan men niet gevoegelijk heerendiensten noemen. Ze zijn evenmin vroondienst als 't betalen van belasting door de gegoede ingezetenen aan stad en rijk. Wat verplichte leveringen betreft, ook die bestaan nog heden ten dage in Gelderland; ze bestaan meestal in de opbrengst, tegen Paschen en andere groote feesten, van eieren, ooft, hammen, enz. Dus is het iets zeer gewoons, in de Graafschap althans, dat een pachtboer aan zijn landheer met Paschen opbrengt bijv. tien hoendereieren, één ganzenei ²⁾, en dgl. Ook deze leveringen zijn niet beperkt tot de *serviles mansi* of wie daarvoor in plaats zijn gekomen, maar strekken zich uit over de eigen hoeven, en zelfs over de burgerhuizen in de steden. In Zutfen hadden, een 25 jaar geleden, eene menigte huizen, daaronder eenige behoorende aan hoogadellijke heeren, jaarlijks aan den ontvanger een kapoen en twee kippen te betalen. Degenen die met deze gebruiken minder bekend zijn, kunnen een denkbeeld krijgen van de *res exquisita vel reliqua opportunitas*, zooals men die verstond in 't begin der 9^{de} eeuw, uit eene oorkonde van 807 (N^o 26 bij Sloet). Welke lasten op hofsteden, zoowel de door vrijen als door lijfeigenen bebouwde rustten, blijkt voldoende uit de volgende aanhalingen uit dat stuk van Stevensweerd:

«Respiciunt ad eandem curtem mansi ingenuiles vestiti XXIII. Ex his

¹⁾ Dit *inexquisita* is vreemd, te meer wijl in N^o 85 de formule *questitis et inquirendis* luidt.

²⁾ Daar te lande zegt men behoorlijk een gansei, maar twee ganze-eier.

sunt VI, quorum reddit unusquisque annis singulis de annona modios XIII, frishcinguas (l. frischingas) III, de lino ad pisam seigam I, pullos II, ova X, de semente lini sextarium I, de lenticulis sextarium I. Operatur annis singulis hebdomanas V, arat iurnales III, secatur de foeno in prato dominico carradas I et introducit, scaram facit.»

Omtrent de onvrije boeren gelden ongeveer dezelfde bepalingen :

«Serviles vero mansi vestiti XIX; quorum reddit unusquisque annis singulis friskingam I, pullos V, ova X, nutrit porcellos dominicos IV, arat dimidiam araturam, operatur in ebdomade III dies, scaram facit, parafrandum donat. Uxor vero illius facit camisilem I et sarcilem I, conficit bracem, et cocuit panem.»

Als we de aangehaalde plaatsen onderling vergelijken, krijgen we eene duidelijke voorstelling van wat er onder «res exquisita et inexquisita (?) vel reliqua opportunitas ibidem aspiciens» verstaan werd, en komen we tevens tot het besluit dat *gafergaria* 'tinheemsche woord was ter aanduiding van verplichte leveringen en dagwerken (*jurnales*). Eenmaal zoover gekomen, herkennen wij in 't bewuste woord eene afleiding van *gafergon*, d. i. (ge-)vergen. De klasse waartoe 't wkw. *fergon* behoort is met zekerheid bekend doordat het ook in 't Ohd. voorkomt; ook daarin is *fergôn*, vergen; *gifer-gôtun*, (ge)vergden, terwijl met *ungifergôt* 't Lat. gratis vertaald werd. Aan infinitieven op *ôn* (uit ouder *ân*) beantwoorden in onze oudere taal, 't Frankisch in de Salische wet, naamwoorden op *ania* (*ani*, *ana*), als *rōfana* van *rōfon*, rooven; aan inf. op *ian* beantwoorden naamwoorden op *inia*, *ina*; als *latīnia*, *latijna*¹⁾ van *latian*, letten; bij inf. op *ên* behoort *ena* (*enia*); als *ahテナ* van *ahten*, vervolgen. Indien we veronderstellen dat in *gafergaria* de *r* eene schrijffout is voor *n*, laat zich 't meervoud voortreffelijk uit den aard onzer taal verklaren. De woorden op *ania* enz. komen namelijk in beteekenis volkomen overeen met de onzen op *ing*. Worden deze in 't meervoud gebruikt, zooals *gedragingen*, dan duiden ze niet louter eene veelheid van enkele uitingen aan, gelijk 't collectieve enkelvoud *gedrag*, maar bepaaldelijk eene veelsoortigheid. Dus zou ook *gevergingen*, bijaldien het bestond, te kennen geven: eene menigte van allerlei wat gevergd wordt.

Moesten we werkelijk de *r* voor geen schrijffout houden, dan zou de uitgang *aria* kwalijk iets anders kunnen wezen dan ons *erij*, en die strookt slecht met de opgegeven beteekenis van den term. Daarmee is niet gezegd dat ons *erij* in den vorm van *aria* of *arta* nog niet bestond. Want tegen de meening, die we zelf deelen, dat de uitgang *erij* aan 't Fransch ontleend is, zou men wel iets kunnen aanvoeren, o. a. dit, dat noch de uitgang zelf,

¹⁾ De vorm *latijna*, die ik vroeger voor eene schrijffout aanzag, zal wel Opperfrankisch wezen, evenals *zonginus*, Nederfr. *tonginus*, beter *thunginus*.

noch zijn klemtoon uit het Latijn te verklaren is. De Fransche, in 't algemeen Romaansche, klemtoon is dezelfde als de Latijnsche, daargelaten in sommige geleerde woorden als *magnifique* (in 't Italiaansch echter *magnifico*), en ettelijke Grieksche, als *philosophie*, waar de Grieksche accentuatie gevolgd is. Zoo onmiskenbaar Romaansch in karakter *victoire* uit *victória* is, zoo vreemd schijnt *pêcherie*, dat behoudens 't stamwoord veel meer op ons *visserij* lijkt. In onze taal zijn er eene groote menigte woorden die 't hoofdaccent hebben op de lettergreep waarop men een sterk bijaccent verwachten zou. Zulke zijn *koningin*, *deelachtig*, *vijándelijk*, *baldádig*, *elléndig*, *woestijn*, *moerás*, *klappet*, enz. Met een enkelen oogopslag ziet men dat deze woorden, die gansche klassen vertegenwoordigen, hun klemtoon niet aan 't Fransch kunnen te danken hebben. Van *moeras* heeft men 't wel beweerd, maar daarbij over 't hoofd gezien dat ook in 't Engelsch *moráss* uitgesproken wordt. Hadden de Engelschen hun *morass* aan 't Fransch ontleend, dan is er geen reden op te sporen waarom zij van *palais* zouden gemaakt hebben *pálace* en alleen aan *moráss* niets veranderd. Over 't algemeen stoort zich 't Engelsch volstrekt niet aan 't Fransche accent. Ook konden wij en de Engelschen moeielijk een woord overnemen, dat in 't Fransch niet bestond. In 't Zweedsch vindt men nagenoeg dezelfde regelen van accentuatie als in onze taal; men vergelijke o. a. *egéntlig*, *gudómliç* met ons *ordéntelijk*, *vijándelijk*, en tevens met Hoogd. *lebéndig*, en men zal eene overeenkomst in beginsel en toch ook verschil in toepassing ontdekken. Uit het eerste volgt met waarschijnlijkheid dat het beginsel reeds oud is, en uit 't laatste, dat geen van die drie talen die woorden mèt hun accent heeft overgenomen. Om den aard en de geschiedenis der Germaansche accentuatie te leeren kennen zijn de Hoogduitsche tongvallen van veel meer belang dan de heerschende Hoogduitsche schrijftaal, waarin de klemtoon veel kunstmatiger en aangeleerd is. In den mond des volks hoort men zoo goed bijv. *wahrschetnlich* als hier te lande *waarschijnlijk*. Zelfs als we van de veronderstelling uitgaan dat er een tijd geweest is waarin men ten onzent *kóninginne*, enz. zeide, dan moeten we toch nog uit het gelijkmatig verloop des klemtoons in 't Zweedsch en Nederlandsch tot het vermoeden komen dat die verspringing, in sommige gevallen, reeds van zeer vroegen tijd dagteekent of voorbereid was. Nu het voldoende bekend is dat de oorspronkelijke accentuatie van 't Germaansch geheel afweek van de middeleeuwsche en hedendaagsche en overeenkwam met de Grieksche, Indische, Russische, verdient de geschiedenis van onzen klemtoon aan een nieuw onderzoek onderworpen te worden. Ik voor mij beken, dat als ik zie hoe in 't Russisch *bógŭ*, god, den klemtoon op de stamlettergreep heeft, maar *boginja*, godin, op de tweede, ik aarzelen zou onze

uitspraak van *koningin* voor eene afwijking van de oude te houden. Doch de klemtoon in de gekenschetste woorden berust altoos op een anderen grond dan die in *visserij*, *koopvaardij*; want in deze valt de hoofdklemtoon niet op eene zware lettergreep — integendeel, die is geheel toonloos geworden — maar op *ij*. De gevallen staan derhalve niet gelijk, en daarenboven is 't voorkomen van *erij*, *ij*, vóór 't Mnl. en Mhd. tijdperk niet verzekerd. Daarom is het vermoeden, dat *gafergania* te lezen is, alleszins gewettigd.

't Derde woord, *hoc-hofinna*, baart, wat het laatste lid betreft, geen moeilijkheid. Uit N° 6 hebben we aangehaald: «cum terris, duas hobinnas». De *b* en *f* waren evenzeer als *v* in gebruik om onzen *v*-klank uit te drukken. Gelijk in onzen tijd lieden, die niet sterk zijn op 't stuk van spelling meermalen *v* en *f* verwarren, zoo gebeurde het ook toenmaals. In N°. 27 wordt met bevallige afwisseling Alfger, en, een paar regels verder, Albger gespeld; dat is op-ent-op 't Gotische *fragibts* naast *fragifts*. De Angelsaks Leofwin heet in N°. 8 Lêbwin (Lebuinus) naar meer Saksische, Liafwin (Liafwinus) naar meer Frankische schrijfwijze ¹⁾. *Hôfinna*, *hōbinna* zijn in beteekenis niet van *hōfa*, *hōba*, *hōva*, *huba* te onderscheiden; zie N° 13, 17, 18. Beide woorden staan tot elkaar ongeveer in dezelfde verhouding als Ags. *fæsten(n)*, stam *fæstinia*, tot ons *veste*. Een andere vorm van *hōfinna* is 't Ohd. *hōbunna*, dat tot 't Nederlandsche woord staat als Got. *fairguni*, stam *fairgunia*, On. *förgyn*, tot Ags. *firgen*, stam *feorginia*, verschil van geslacht en opvatting daargelaten. Zoowel *hōvinna* als *hōva* worden met 't Lat. mansus vertolkt, en hebben op zich zelf evenmin iets met eene maat te doen als mansus. Doch theoretisch verbond men daarmee meer dan eens 't begrip eener bepaalde uitgestrektheid gronds; zoo in N° 6: «cum terris, duas hobinnas». Vgl. ook Grimm, R. A. [Göttingen, 1828], 535. Andere vormen, nl. *hōvina* en *hevene* (d. i. heuvene) komen in latere Vlaamsche en Hollandsche stukken voor.

't Verband waarin 't samengestelde *hoc-hôfinna* staat, brengt ons van zelve op de gedachte dat met het meerv. bedoeld moeten zijn, de hoeven, welke de servientes, de hoorigen bewoonden en bebouwden. In N° 17 wordt zulk eene hoeve genoemd: «*hōva una quam proserviunt liti mei.*» *Hoc* (*hok*) is, naar we veronderstellen mogen, ons *hok*. Hoezeer de uitdrukking hokhoeve in onbruik geraakt is, weten we toch aan den anderen kant, dat er nog kothoeven, in 't Saksisch van Twente: katehoeven, bestaan. *Kot*, gelijk bekend, is volkomen synoniem met *hok*, en was het eenmaal

¹⁾ Degewone Saksische vorm zou geweest *Lêbhwini*, Frankisch *Liefwini*. De *ê* = Frankisch *ie* is nog thans Graafschapsch, gelijk het vóór meer dan duizend jaar was.

ook met *boed* ¹⁾) en *kraam*; varkens-kot of -hok of -boed zijn woorden door elkander gebruikt. Ons *hok*, dat in geen enkele andere Germaansche taal schijnt voort te leven, moet eertijds algemeen Germaansch geweest zijn, aangezien er onderscheidene afleidingen van overig zijn. Zoo is Mhd. *hokke* «kramer», Nhd. *höcker* afgeleid van hok = kraam. Insgelijks 't Engelsche *huckster*. 't Merkwaardigste is 't voorkomen van 't werkwoord *hokra* in 't IJslandsch. Biörn Haldorson ²⁾) geeft het weêr met «*tenui rusticatu se sustentare, opholde Livet ved ringe Bondenæring*». Wij kunnen dat eenvoudiger vertolken met «leven als een keuter», of in 't Hgd. «leben wie ein köther». Niet alleen dus dat ons *hok* wijdverbreid geweest is, maar de verwante talen moeten ook een uitdrukking als hokhoeve = keuterhoeve, of hokker = keuter bezeten hebben ³⁾). Met «*servientes, gaferganas, hoc-hðfinnas*» vergelijkte men ten overvloede in N°. 27: «*Baldericus dedit in villa Hosenheim (Huussen) mansos duos cum hubis et iurnalibus.*»

Het tegendeel van eene kothoeve of hoc-hðfinna schijnt *selihôva* geheeten te hebben. Os. *seli*, Ags. *sele*, enz. is hof, en in N°. 18 onderscheidt Oodhelm van Wichmund (thans Wichmond niet ver van den IJssel) in zijn giftbrief van 799 *hôva* van *selihôva*, terwijl hij van het enkele *hôva*, in Oeken gelegen, in een vroeger stuk van 797 (N°. 17 bij Sloet) zegt dat die door *liten* bebouwd werd. Hetgeen men elders leest; in N°. 43 nl. «*unam curtem dominicalem cum sua huba legitima, et alteram servilem cum sua huba legitima, et alteram servilem cum sua huba*» heeft veel van eene vertaling van *selihôva*. Vgl. Grimm, R. A. 493. Het is moeielijk te beslissen of er tusschen dit *seli* en 't van dezelfden stam komende *sala*, ons *zaal*, eenig onderscheid gemaakt werd, en of beide woorden in de Frankische gedeelten van ons land evenzeer in zwang waren; Oodhelm woonde te Wichmond, op de grens van Franken en Saksen. Als uitgang van plaatsnamen komt *zele* in 't Frankisch gebied vaak genoeg voor, als in Scherpenzeel, Dudzele, Herzele, enz., doch het is niet uitgemaakt dat het dan *curtis* of *curticle* beduidt. 't Frankische en misschien uitsluitend Frankische *sala* komt telkens voor, o. a. in N°. 2, van den jare 709: «*Casatas XI cum sala et curticle meo.*» Het spreekt van zelf dat van 't Frankisch-Nederlandsche *sala* 't Fransche *salle*, vrouwelijk even als Mnl. *sale* en ons *zaal*, ontleend is, en niet van 't onzijdige Ohd. *sal*, Ags. *sæl* (*säl*), waaruit bij geene mogelijkheid een Fransch *salle* zich ontwikkelen kon.

Een ander nog welbekend woord, *marca*, vindt men in de oorkonden

¹⁾ Minder juist *boet* gespeld, o. a. in de Camera Obscura.

²⁾ [Lexicon Islandico-Latino-Danicum, ed. Rask; Kopenhagen, 1814.]

³⁾ In 't Engelsch heeft *cottage*, natuurlijk van *kot*, de onedele bijbeteekenis geheel afgelegd.

telken male, niet alleen in den zin van onverdeelden gemeentegrond, maar ook van gemeente; bijv. in N°. 13: «in villa vel marca Apeldro», d. i. in dorp of gemeente Apeldoren.

Thans in onbruik, maar in 't Mnl., gelijk men weet, nog zeer gewoon is *bacco* (*baco*), stuk spek, Mnl. *bake*. N°. 26, waarin dit voorkomt, begint met de woorden: «Invenimus in insula quae Staphinseie nuncupatur.» Te recht namelijk las Pertz aldus, en niet Staphinsere. Ten onrechte evenwel zocht die geleerde dat eiland in Beieren. *Weerd* beteekent eiland in eene rivier; *ei* is klaarblijkelijk ons *ei-land*, zoodat Stafinseie en Stafinsweerd volmaakt hetzelfde beteekenen. Nu is Stevensweerd een eiland; 't noordelijk gedeelte er van heet nog *eiland*, verkeerdelijk op de uitmuntende Topographische kaart van 't Koninkrijk der Nederlanden *eijland* geschreven; er wordt uitdrukkelijk gezegd: in insula; hoe kon Pertz dan ondanks zijne juiste lezing, aan eene plaats in Beieren denken, waarvan de naam behalve de drie eerste letters niet aan Staphinseie beantwoorden kan? In dezelfde oorkonde, waaruit we boven reeds eenige woorden hebben aangehaald, wordt tweemaal van *frisgingas* gewag gemaakt, zonder dat de juiste zin er van zich laat bepalen. Het komt, als *frisginga*, ook voor in N° 41, van den jare 850: «ad Traiectensem ecclesiam D modia ordeï, fabe L, frisgingas XXV persolvat.» Het hangt zeker wel samen met Ohd. *frisiking*, *friscing*, enz. (Graff, Spr. III, 833), Nhd. *frischling*, doch 't geslacht verschilt. Misschien is in de Nederlandsche stukken een paaschlam bedoeld. — Van 't andere woord, *scara*, kennen we den zin door eene opteekening van Caesarius van Heisterbach ¹⁾. «Scaram facere est domino, quando ipse jusserit, servire et nuncium ejus seu literas ad locum sibi determinatum deferre.» *Scara* is derhalve in 't algemeen wat wij «taak» noemen, wat trouwens uit de beteekenis van «toedeelen,» welke Os. *scerian*, enz. heeft, voortvloeit. Dit *scara* in dezelfde opvatting was ook in 't Ohd. zeer gewoon; zie Grimm, R. A. 317. Ten onrechte verwarde Grimm deze beteekenis van *scara*, taak, met eene andere, nl. die van «perceel in een bosch,» wat in 't Latijn vertaald werd met «comprehensio» ²⁾ en «portio.» Dit blijkt uit eenen giftbrief van 855, op de Veluwe betrekking hebbende. We laten hieruit (N° 45 bij Sloet) de bewijspplaats volgen:

«In silva quę dicitur Puthem scaras XXVIII; in villa Irminlo in illa silva scaras LX; in villa Thri pastus porcorum XXXV; in saltu qui dicitur Vunnilo quicquid habuit Herrad et Baldric, et illas comprehensiones quas habeo in Vunnilo et in illis silvis quae dicuntur Burlo, Dabbonlo, Wardlo, Orclo,

¹⁾ Aangehaald in Ducange, i. v. *scara*.

²⁾ Door invloed van eene derde beteekenis, nog over in ons *schare*.

Legurlo et in Ottarloun et in Langlo sextam partem dedi. In Archi quicquid illic habeo, tam in pratis quam in comprehensionibus.»

In N^o 6, van 720, wordt zoo'n aandeel of *scara* in een bosch genoemd «portio silvae», en ook «portio de silva». Nog heden ten dage leeft het woord in den opgegeven zin als *schare* op de Veluwe voort. Eigenlijk is dit *scara* 't zelfde woord als *scara*, taak, doch de toepassing verschilt. Ingeval 't bosch een eikenbosch is, komt *scara* en «pastus porcorum» op hetzelfde neêr; anders niet.

De hier behandelde woorden maken een klein lijstje uit, maar dit kan aangevuld worden uit Hollandsche en Vlaamsche charters, en uit plaatsnamen. Tot overzicht diene 't volgende lijstje: *baco*, *eie*, *friskinga*, *gafer-gania*, *hōva*, *hōvinna*, *hokhōvinna*, *marca*, *sala*, *selihōva*, *scara*, *watriscap*. Hierbij behooren nog *elo* en *scelo*, twee namen voor een wild dier dat in de 10^{de} eeuw nog in Drente voorkwam en vermeld wordt in eenen giftbrief van 944, waarbij Koning Otto van Duitschland aan de kerk van Utrecht den wildban in Drente afstond. Om eene verklaring van *elo* en *scelo* te geven is het noodig meteen de afkomst van *olifant* op te sporen, en zulks vereischt, na al wat er over geschreven is, een afzonderlijk betoog, dat we later hopen te leveren.



BOEKBESPREKING.

W. L. VAN HELTEN, Fünfzig bemerkungen zum Grimm'schen
Wörterbuche.

De Gids, jaargang 1874, III.

Amsterdam.



Dr. W. L. VAN HELTEN, Fünfzig bemerkungen zum
Grimm'schen Wörterbuche. Rotterdam, J. H. Dunk;
Leipzig, Richter & Harrassowitz, 1874.

Een strijd tusschen Prof. Hildebrand, een der voortzetters van 't woordenboek der gebroeders Grimm, en Dr. Leo Meyer, over de rechte wijze van etymologiseeren, heeft den schrijver, zooals we uit de voorrede vernemen, aanleiding gegeven tot het mededeelen van 50 etymologische verbeteringen op gezegd woordenboek. Hij komt op tegen het stelsel van den heer Hildebrand, keurt tevens de etymologische manier van den heer Leo Meyer af, en roemt daarentegen Moritz Heyne. Op den lof aan den laatste toegebracht wil ik niets afdingen; sommige onbekookte etymologieën van Dr. Leo Meyer zal ik niet verdedigen, doch ten aanzien van Prof. Hildebrand eischt de billijkheid op te merken, dat deze geleerde de etymologie te recht als een ondergeschikt deel der lexicographie beschouwt en den billijken eisch stelt, dat men, om Deutsche woorden etymologisch op te helderen, in de eerste plaats met de naastverwante Germaansche talen te rade moet gaan. Dit laatste gedeelte van de theorie des Heeren Hildebrand is gansch niet kwaad, mits men zich ook de moeite geve om de onderlinge betrekking en geschiedenis der Germaansche talen des te nauwkeuriger na te gaan, en de beginselen van de leer der woordvorming niet verachte. Men heeft alleen maar zoo'n artikel als *gänserich* te lezen, om te bevroeden in hoeverre Prof. Hildebrand aan de door hem zelven gestelde eischen beantwoordt. In menig opzicht is de kritiek van Dr. van Helten gerechtvaardigd.

Beschouwen we de verbeteringen, die Dr. v. Helten op vijftig etymologieën in 't D. W. voordraagt, dan moet gezegd worden, dat hij meestal te recht gegispt, en hier en daar iets beters in plaats gesteld heeft. Een van de beste paragraphen is de allereerste over *asch*. Op 't spoor gebracht door eene gissing van Grimm, toont hij aan, hoe woorden voor *asch* ontstaan zijn uit zoogenaamde wortels waarin 't begrip van «branden, lichten» ligt. Wel is waar bewijzen de aangehaalde woorden niet geheel en al wat hij er mee bewijzen wil, want van *pal* komt ook ons *vaal*; van denzelfden stam als 't Latijnsche *cinis* is Skr. *citi*, zwart; met *eysi* is het eenigszins anders gesteld, doch dat beteekent dan ook bepaaldelijk gloeiende asch. Dan, in welken zin *asch* oorspronkelijk ook opgevat zij, als witte of als grauwe,

dezelfde stammen die een blinken aanduiden, beteekenen ook schemering, en zelfs een donkeren gloed, zoodat *asch* met volle recht gebracht wordt bij een of anderen wortel waarin 't begrip van blinken of iets dergelijks lag. Of nu 't in de Indische werkwoordlijsten opgegeven *as*, *ash* in de taal werkelijk bestond, is vooralsnog niet met voorbeelden uit te maken, doch ik voor mij kan uit zulk een omstandigheid geen reden putten om bezwaren te opperen ¹⁾. De schrijver brengt verder 't een en ander bij, om de verhouding van Got. *azgo* tot Ohd. *asca* in 't licht te stellen. Het door hem aangevoerde draagt wel iets ter opheldering bij, maar zoolang de Arische vorm van 't suffix in *razda*, enz. niet bepaald is, ontbreekt er iets aan de verklaring. Ten einde niet het verwijt op mij te laden, dat ik grooter lust heb in afbreken dan in opbouwen, wil ik een vermoeden omtrent de verhouding van Got. *azgo* tot *asca* hier niet achterhouden. Het Skr. *asita*, grauw, waarmede *âsa*, stof, en ons *asch* stellig stamverwant is, vertoont den opmerkelijken vrouwelijken vorm *asikñî*. Hieruit volgt met waarschijnlijkheid 't bestaan van een Arischen bijvorm *asika*; een zwak fem. *asikân* kan in 't Gotisch eerst *azigo* worden, omdat achter korte klinkers een Arische *k* in 't Gotisch en de overige Germaansche talen meestal in *g* overgaat, in spijt van de klankverschuiving. Uit *azigo* of *azëgo* verdween de accentlooze klinker, en zoo ontstond *azgo*; op dezelfde wijze is *gulth* = Skr. *harita harëta*, welk laatste tot *hûta(ka)* vervormd werd; uit *apatara* kwam Got. *aftara*; uit *apitama* op gelijke wijze *iftuma*, enz., enz. In Ohd. *asca*, enz. was de *i* of *ë* vermoedelijk vroeger uitgevallen dan in *azgo*, vóórdat de *k* in *g* was overgegaan; zoodra de *k* onmiddellijk achter de *s* kwam te staan, bleef ze van de klankverschuiving vrij. Ter zijdelingsche bevestiging der bewering dat *azgo* en *asca* uit een ouder *asikôn* of *asëkôn* gesproken zijn, verwijs ik naar een met *asita* synoniem woord, nl. *palita*, waarvan 't vrouwelijk ook *palikñî* luidt. Het beteekent grijs; grijze haren; gloed; vuil. Het is bekend dat het Grieksche *πολύς* van dezelfde stam is, evenals Oudnoordsch *föl*, ons *vaal*; On. *fölskvi*; en andere te veel om te noemen.

Minder bevredigend is § 3 over *balths*, ons *boud*. Dit wordt afgeleid van eenen wortel *bhal*, dat vermoedelijk «gaan» of «snel gaan» zou beteekend hebben. Waartoe het noodig is zulk een onbekende beteekenis aan *bhal* toe te schrijven, blijkt niet.

Geheel mislukt is de etymologie van *koen* in § 33, waarnaar we in § 3 verwezen worden. De schrijver doet te recht opmerken, dat *kôni*, *kônia*, ons

¹⁾ De ondervinding heeft mij geleerd niet zoo laag op de Indische opgaven neêr te zien als menige Indologen met meer kritisch gebaar, dan kennis, plegen te doen. Maar Dr. v. Helten maakt er op blz. 41 Heyne een verwijt van, dat deze een wortel aanhaalt welke niet „belegt” is, en daarom veroorloof ik me deze aanmerking.

koen, ook de beteekenis had van knap. Als iemand zulks weet, is het schier onverklaarbaar hoe het hem ontgaan kan, dat *koen* 't naamwoordelijke praedicat of attribueert is, terwijl (hij) *kan* of *kent* 't werkwoordelijk gezegde uitmaakt. Met andere woorden *koen* is 't adjectief beantwoordende aan 't werkwoordelijke *kunnen* en *kennen*. Wie niet door stelselzucht verblind is, begrijpt ook zonder moeite dat *koen*, behoudens een verklaarbaar verschil in 't suffix, hetzelfde is als Lat. *gnavus*, vlak het tegendeel van *ignavus* ¹⁾). Om de beteekenis van zoo'n woord als *koen* en 't Lat. *gnavus* in den geheelen omvang te voelen, moet men eene voorstelling hebben van hetgeen Skr. *jan* uitdrukt. Zij die zich verbeelden, dat Skr. *jan*, op zichzelf staande, kunnen of kennen aanduidt, vergissen zich. Alleen dan wanneer zekere bestanddeelen aan *jan* zijn toegevoegd, of wanneer het gereduplicateerd is, kan het complex het begrip kunnen of kennen uitdrukken. Bijv. in 't Skr. heeft men *jānā*, ontstaan uit *jānaya*; dit is de versterkte vorm van *jāni*, d. i. *jānia*. Zoogevormde stammen duiden een agens aan; voegt men achter bijv. *dhāraya*, versterkten vorm van *dhāri(a)* «houdende, houder», persoonsuitgangen, enz., dan wordt het wat men heet een werkwoord. Dus *jānā + ti*, hij (zij, het) *kent*; doch als adjectief neemt zulk een agens naamvalsuitgangen, geslacht enz. aan; als adjectief nu leeft 't Arische *gānia* voort in ons *koen*; als werkwoord in Skr. *jānāti*, *jānīte*. Wat beteekent dan *jan*, zoo op zich zelf? Iets wat men zoo ongeveer kan weêrgeven met «voorden dag komen, verschijnen.» Van daar dat *jāyate* bet. «vertoont zich, komt in 't aanschijn, wordt geboren;» *janayati* «doet geboren worden.» De begrippen van aan 't licht komen, verschijnen, geboren worden, zal men èn in de Arische èn in andere talen in één woord of stam vereenigd vinden. Hoe voorts de begrippen verschijnen, schijnen, lijken, en zien, inzien, dunken, denken, weten samenhangen, zullen we wel niet behoeven uit te werken. — In 't Oudnoordsch bediende men zich van *knâr* en *knâleg*, strenuus, zooals van zelf spreekt behorende bij 't werkwoord *knâ*.

Als van zelf komen we naar aanleiding van 't bovenstaande tot het in § 48 behandelde *kunder*, monster en dier. Met volle recht heeft de Heer Hildebrand het vergeleken met *monstrum* en ten onrechte wraakt de schrijver zulks, klaarblijkelijk omdat hij meent, dat *kan* skr. (*jan*) «kennen» be-

¹⁾ Ik zeg verklaarbaar, omdat ook in 't Germaansch naast *kānia* een *kānavia* = *knāvia* moet bestaan hebben, zelfs indien men Ags. *cnāvan*, *cnēv* buiten rekening zou willen laten. Als curiositeit deel ik meê, dat een uit alle Germaansche talen verdwenen woord voor „boek,” uit *knavi* afgeleid, voortleeft in 't Hongaarsche *könyv* (voor *knevia*); men heeft dit afgeleid van 't Slavische *kniga*, hetgeen mij slechts half waar schijnt; *kniga* zelf moet uit het Germaansch genomen zijn; in vorm hangt het met een derde thema samen, namelijk Oudnoordsch *knega*, *knätti* (voor *knahti*), enz. Het Hongaarsche woord is dus een bijvorm van *kniga* of *kūniga*, maar kan zich nooit daaruit ontwikkeld hebben.

teekent, en een Latijnsch *mone(re)* met den wortel *mon* verwart. *Mone*, versterkte vorm van *moni*, bet. aantoonen, enz., maar *mon* is 't intransitieve, of passieve daarvan ¹⁾. *Monstrum* is niet «quo monentur homines,» want dat ware *monetrum* of *monitrum*, maar «dat wat zich vertoont.» Schier alle woorden voor *portentum*, vooral duidelijk in 't Sanskrit, drukken op zich zelf niets anders uit dan verschijning, wat voor den dag komt; bijv. *rûpa*, *adbhuta*, *lînga*, *utpâta*, enz. Dat ook Lat. *monstrum* niets anders is dan wat men *spectaculum*, *spectrum*, *phaenomeen*, zou kunnen heeten, blijkt uit *monstrare*. Wijders is het iets zeer gewoons, dat een stuk vee, en in 't algemeen een individu, in 't Skr. *rûpa*, *vyakti*, d. i. species, heet. Het springt in 't oog dat *kunder* als «vee, stuk vee, dier», eenvoudig synoniem is van *rûpa*. In de opvatting van *portentum* komt *kunder* ook in 't Skr. voor, in den verwanten vorm van *janyam*, eig. «wat zich vertoont, phaenomeen.» Vgl. in 't Lat. *spectrum* met *species*.

Beter geslaagd dan de twee laatst vermelde etymologieën van den schrijver, zijn die, voorgedragen in § 5, over *beker*, hoewel ondergeschikte punten aan bedenking onderhevig zijn. Ter verduidelijking van de overgangen der beteekenissen «buigen, bedekken, omringen,» enz., had de schrijver m. i. beter gedaan, indien hij eenvoudig gezegd had, dat *vr* alles uitdrukt wat ons bijwoord *om*, *omheen* te kennen geeft. — Zeer lezenswaard is § 6 over *blasz*.

Over 't algemeen zal men in verschillende paragraphen 't een en ander aantreffen, wat tot nadenken uitlokt, en daardoor aanspraak heeft op de belangstelling van den lezer. Aan den anderen kant stuift men telkens op enkele lievelingstheorieën die volstrekt onaannemelijk en uit den tijd zijn. In de eerste plaats reken ik daartoe des schrijvers denkbeelden omtrent de klankverschuiving. Bijv. in § 11 wordt beweerd, dat Skr. *t* «im anlaut wenigstens, immer zu *th* wird.» Uit die toevoeging van «im anlaut wenigstens,» maak ik op, dat de schrijver zich niet recht bewust is van de heele reeksen van bijzondere regelen, die de klankverschuiving kruisen en wijzigen. Te beweren dat *t* in 't midden of aan 't einde der woorden regelmatig *th* of *dh* wordt, is niet eens nauwkeurig. In tal van gevallen beantwoordt aan Skr. *t* in de Germ. talen eene *d*, Hoogd. *t*. Bijv. *pitar* is Got. en Os. *fadar*, Ang. *fæder*, Hoogd. *vater*; zoo ook met *mâtâr*; enz. Blijkens de overeenkomst tusschen Gotisch, Ohd., Ags., Os. gaat de Arische *t* evenzeer in *d* over, als in *th* of *dh*. Dezelfde beperkingen gelden van de Arische *k* en *p*. Zelfs aan 't begin der woorden blijft de Arische tenuis in eene reeks van gevallen staan, of, voorzichtiger uitgedrukt, beantwoordt aan de Arische tenuis

¹⁾ Passief te nemen in den eigenlijken zin van lijdelijk, niet-bedrijvend; bijv. in de vruchten *rîpen* is *rîpen* lijdelijk.

eene Germaansche. Het ware ongerijmd te beweren, dat het Germ. *klank* niet identisch zou wezen met *κλαγγή*, of *kring* voor in oorsprong verschillende te houden van *hring*, Lat. *circus*, Skr. *cr̥ṅkhala*. Even oppervlakkig ware het te beweren, dat *week*, Got. *viko*, tot een anderen stam behoort dan Lat. *vices*; of dat het On. *speki*, wijsheid, geen afleiding is, evengoed als *spā*, van een Arisch *spāk*, Skr. *spac*; dat *op* en *over* niet bij elkaar behooren, enz. enz.

Waartoe de verkeerde toepassing van den regel der klankverschuiving leidt, zien we ook bij onzen Schr. op blz. 35, waar 't Nederl. *plek* met de meeste argeloosheid uit het Lat. *plaga* wordt verklaard. Bij geen mogelijkheid evenwel kan een Latijnsch *plaga* een Nederl. thema *plaki* of *plakia* opleveren. Zoo er iemand mocht wezen die zulke taalmirakelen als den overgang van een Latijnsch *plaga* in Nederl. *plek*, waarnaast NB. *vlek* staat, mogelijk acht, zij hij verwezen naar 't Geldersche *plagge*, dat in 't IJslandsch *flaga* luidt. Van overname uit het Latijn kan hier in de verste verte zelfs geen sprake zijn. Evenmin bij ons *pad*, Engelsch *path*, waarbij tevens ook daarom niet aan verschuiving kan gedacht worden, omdat er in 't Arisch geen wortels met *b* beginnende bekend zijn.

Het is niemand euvel te duiden dat hij niet de formule vinden kan die een reeks van gevallen omvat, maar men mag wel zeggen dat hij die voor feiten de oogen sluit omdat ze niet in zijn stelsel passen, nimmer de formule zal vinden. De klankverschuiving, hoewel niets nut voor de verklaring der klankovergangen, is een voortreffelijk regulatief, een huismiddeltje, dat, met mate gebruikt, onwaardeerbare diensten gedaan heeft en nog dagelijks doet, maar in te groote dosis gebruikt, heeft ze eene bedwelmende en verdoovende kracht.

Had Dr. van Helten niet alleen 't nut, maar ook de ontoereikendheid der klankverschuiving ingezien, hij zou in § 31 over *koopen* waarschijnlijk anders gesproken hebben. Dat *koopen* uit het Latijn ingedrongen is, zou ik voor mij niet stoutweg durven beweren, maar nog veel minder zou ik de driestheid hebben om de verwantschap tusschen *caupo* en *kaupōn* te loochenen. De schrijver had behooren aan te toonen hoe het komt dat de vorm van 't werkwoord zoo volmaakt beantwoordt aan dien van 't naamwoord *caupo*; want van een naamw. stam *kaupan* komt regelmatig een werkwoord *kaupon*, in den zin van «een *kaupa* zijn, als *kaupa* handelen.» Ten andere had hij moeten trachten op te sporen hoe het komt dat in alle Germaansche talen de grondvorm van *koop* en *koopen* ontbreekt. Het is klaar dat hij de moeilijkheden licht geteld of ontweken heeft. Ze blijven desniettemin halsstarrig en onverzettelijk in den weg staan.

De afleiding van 't Sanskrit *kūpa*, put, uit zekeren wortel *kup* «krommen»,

op blz. 51 is zeer aan bedenking onderhevig. Vooreerst beteekent in 't Sanskrit *kup* niets wat op krommen lijkt. Ten andere is het, mij ten minste, vooralsnog duister hoe uit *kup* een naamwoord *kūpa* zou kunnen komen; 't Skr. namelijk is in 't gebruik van lange en korte klinkers bij afleidingen zeer precies. Eindelijk zie ik niets onaannemelijks in de afleiding door Böhtlingk opgegeven: gelijk uit *anu*, langs, en *ap*, water, komt *anūpa* «land langs 't water, mars»; zoo van *ku*, waar, en *ap*, *kūpa* «plaats waar water is». Indien men met alle geweld *kūpa* van Skr. *kup*, waarin 't begrip van koken, in beroering komen, ligt, wil afleiden, ware het eenvoudiger *kūpa* te vergelijken met *born*, *bron*. In 't voorbijgaan zij gezegd dat in Skr. *guda* de *ḍ* eene Noordindische schrijfwijze is om de linguale (ook Hollandsche) *l* uit te drukken; vaak schrijft men ook *gula*. In de Zuidindische HSS. wordt nauwkeuriger *gula*, *gola*, e.dgl. geschreven. Het woord is verwant met ons *kul*.

In § 28 worden bedenkingen geopperd tegen vroeger beproefde afleidingen van *hoofd* en *caput*; deels gegrond, deels ongegrond. De bewering van den schrijver, dat de *h* in 't oudere Germaansch tusschen klinkers nooit uitvalt, schijnt een *lapsus calami* te wezen. In Oudhoogduitsch, Oudsaksisch, Oudnoordsch, Angelsaksisch, is de uitstooting van zulk eene *h* schering en inslag, zoo als ieder weet, en zoo als ieder die het niet weet, in Grimm kan vinden. Ook in 't Gotisch kan de *h* uitvallen, blijkens *faus*, hetzelfde woord als Lat. *paucus*. Volkomen analoog is *naus* voor *nahvs*. Dat in 't Oudslopeens ook *navi* voorkomt, is opmerkelijk genoeg, maar bij den vloed van Germaansche woorden in die taal niets bewijzend. De meeste andere Slavische talen kennen 't woord niet eens. Op grond van dat Oudslopeensche *navi* een wortel *nu* te veronderstellen, die in geen enkele Arijsche taal voorkomt, dan in een geheel anderen zin, is meer dan gewaagd.

Ter loops herinner ik den lezer, dat èn in 't Gotisch èn in alle overige Germaansche talen, niet alleen de *h*, maar ook de zoo nauw met *h* verwante *g* herhaaldelijk wegvalt. Bijv. Got. *mavi* staat voor *magvi*; dat weet men, niet alleen op grond dat het 't vrouwelijke is van *magus*, maar ook, omdat de nominatief niet *mavi* zou luiden, ware er niet eene letter vóór *v* uitgevallen. Er is één duidelijk woord, waarin òf *g* òf *h* is uitgevallen,¹⁾ namelijk *mais*, ons *meer*, Lat. *magis*. In oorspronkelijk geredupliceerde vormen, vooral werkwoordelijke, is de uitstooting van allerlei medeklinkers waarlijk niets zeldzaams.

Ter wille van den schrijver maak ik hem opmerkzaam, dat Skr. *nagha-mâra* niet «schurft» beteekent. Hij heeft stellig vertrouwd op Dr. Fick, en ik acht me verplicht juist bij gelegenheid van dit woord een staaltje te geven

¹⁾ Al naar gelang de letter vóór of na de klankverschuiving is weggevallen.

van de wijze waarop die autoriteit te werk is gegaan. Daaruit zal blijken dat Dr. Fick niet eens zich de moeite gegeven heeft, Duitsch te verstaan. Sla op in 't Petersb. Woordenboek *naghamāra*, dan zult ge daarachter zien staan: «(*nagha*, viell. eine best. Krankheit + *māra*) adj. oder m. Bez. der Pflanze *kushtha*». Dan volgt aangehaald de eenige plaats uit den Atharvaveda, waar 't woord voorkomt. Onmiddellijk daarop volgt het artikel *naghārisha*: «(*nagha* + *risha*) adj. als Beiwort von Pflanzen Atharvav. 8, 2, 6. 7, 6. 19, 39, 2. — Vgl. das vorhergehende Wort». Natuurlijk hebben de bewerkers noch *māra*, noch *risha* vertaald, daar iedereen voor wien 't woordenboek bestemd is, de beteekenis er van kent. Het vermoeden van Roth dat *nagha* zekere ziekte beteekent, is ten naastenbij gegrond; daar de plant *costus* allerlei ziekten verdrijft ¹⁾, heet ze *naghamāra* «euveldoodend», en *naghārisha* euvel vernietigend. *Nagha* is buiten de opgegeven samenstellingen nog niet gevonden, doch dat beteekent weinig; het is duidelijk een bijvorm van *agha*, euvel. Immers alle stammen waarin een nasaal voorkomt, bezitten afleidingen, waarin de nasaal nu eens voorop, dan weer op de tweede of derde plaats staat. Derhalve van *anakti*, *āṅkte*, komt *aktu* zoowel als *nakta*, en ook *nagna* bloot; *aṁṣa*, *aṁnoti*, *nakshati*, *ṛṣeyuṣ*, enz. behooren alle tot denzelfden stam. Zoo ook *agha* bij *aṅghu*, *aṁhas*, enz. Het ware dus reeds hierom waarschijnlijk dat *nagha* en *agha* variëteiten zijn, maar wij kunnen nog verder gaan: er bestaat in 't Skr. een *nigha* = *agha*; dit *nigha* is regelmatig ontwikkeld uit *nēgha*. Indien Dr. Fick gezegd had dat *nagha* schurft beteekende, dan zou er een schijn van grond voor bestaan, maar door de beteekenis van schurft toe te kennen aan een woord dat in geen geval iets anders dan «schurft vernietigende» zou uitdrukken, heeft hij ons een kostelijk staaltje gegeven van zijne kennis en nauwgezetheid.

In een tijdschrift als de Gids mag ik niet in meer bijzonderheden treden; het wordt dus tijd dat ik mijn oordeel over 't geschrift van Dr. van Helten samenvat. Ik herhaal wat ik reeds gezegd heb: er is veel in wat tot nadenken uitlokt en tot onderzoek aanspoort. Menige goede opmerking is er in te vinden, die getuigt van scherpzinnigheid en onbevangen oordeel. Dr. van Helten pleegt zijn gevoelen openhartig uit te spreken, ook tegenover mannen van gezag, en dat is in mijn oog beter dan te groote slaafschheid. Moge hij zich meer en meer vrijmaken van stelsels, niet alleen van anderer stelsels, maar ook, en vooral, van zijne eigene. Ik wensch hem onverflauwd den lust toe en twijfel niet of hij zal, indien hij 't *nonum prematur in annum* in-dachtig wil zijn, nog veel nieuws en bruikbaars ontdekken.

¹⁾ Niet alleen de schurft.



Verkleinwoorden op sa, sia.

De Taal- en Letterbode, V.

Haarlem, 1874.

Onder de stukken opgenomen in Sloets Oorkondenboek van Gelre en Zutfen ['s-Gravenhage, 1872] zijn er verscheidene die opgaven bevatten van goederen en opbrengsten behoorende aan kloosters, abdijen, enz., gelegen in Hoogduitsche gewesten. Dergelijke stukken zijn zonder twijfel meerendeels opgesteld door Hoogduitschers. Met zekerheid kan men dit beweren van dezulke waarin namen van welbekende plaatsen in ons land verhoogduitscht zijn. Als in eene opgave van opbrengsten aan 't klooster te Fulda (Sloet, No. 88), van den jare 945, de plaatsen Lichtenvoorde en Breedevoord in de graafschap Zutfen, in de oorkonde heeten Lihdanfurt en Breitenfurt, dan ontwaart men terstond de hand van den vreemdeling, die ook anderszins zijne onbekendheid met het land verraaft, aangezien hij Lichtenvoorde en Breedevoord naar Friesland, ja Friesland, verplaatst¹⁾).

Behalve plaatsnamen die ontwijfelbaar verhoogduitscht zijn, treft men ook wel eens persoonsnamen aan die op 't eerste gezicht een Hoogduitschen tint vertoonen. Wanneer dergelijke namen voorkomen in stukken die anderszins sporen dragen van door vreemden te zijn opgesteld, dan ligt het voor de hand dat men den ongewonen vorm aan uitheemschen invloed toeschrijft. Doch waar van zulk een invloed in andere opzichten niets blijkt, zal men van zelf eene andere verklaring zoeken.

Toen ik bij 't behandelen van eigennamen uit de Geldersche oorkonden²⁾ ter loops over vormen als Linzo, Meinzo, Sigizo, e.dgl. sprak, meende ik nog dat deze «waarschijnlijk» Hoogduitsch waren. Immers *zio*, *zo* is een zeer gewoon Hgd. verkleinings-suffix bij eigennamen, en dewijl de Nederlandsche vorm daarvan *tio*, *to* is, scheen er niets over te schieten dan die Geldersche woorden op *zo* aan eenen onverklaarbaren Hgd. invloed toe te schrijven. Verschillende omstandigheden hebben mij er toe geleid de volstrekte onhoudbaarheid in te zien van hetgeen ik toen, hoe schoorvoetend dan ook, «waarschijnlijk» noemde. Inderdaad, 't Nederlandsche *zo* heeft hoegenaamd niets met het Hoogd. *zo* gemeen in oorsprong, al komen de beteekenissen der twee suffixen toevalliger wijze overeen.

't Nederfrankische en Saksische suffix *zo* is ontstaan uit *so*, dat volgens

¹⁾ Ons land schijnt te allen tijden eene *terra incognita* geweest te zijn; in de *Annales Fuldenses* komen eene menigte aardrijkskundige dwaasheden voor, o. a. dat Teisterbanters Friezen zijn; dat Taventri (de man meent Daventri, Deventer) een Friesch woord is (Pertz, I, 594), enz.

²⁾ Taal- en Letterbode, III, 288 (hier niet herdrukt).

de nu nog bestaande wet onzer taal overgaat in *so* tusschen twee klinkers, en tusschen eene vloeiende letter en eenen klinker. In veel gevallen heeft men de spelling met *s* om den *z*-klank uit te drukken hier te lande behouden tot in de 17^{de} eeuw toe, maar de oudste oorkonden schrijven reeds meermalen *z*. Men behoeft maar te zien hoe Maerlant of de afschrijvers zijner werken in denzelfden regel *seght* en *zeevisch*¹⁾ spellen, om te weten dat de uitspraak ten opzichte van *s* en *z* sinds eeuwen dezelfde is gebleven. In nog oudere stukken, uit de 9^{de} eeuw, ontmoeten we de *z* in gevallen waar ze ontwijfelbaar klonk zooals wij haar thans nog uitspreken. Bijv. Zwentibold, bij Sloet No 68, 69; Zwentebold (zóó te lezen voor Zuencebald) in No 70. In No. 163 vindt men den naam Goozewijn éénmaal Goswinus gespeld en viermaal Gozwinus. Zulk eene *s* ter aanduiding van den klank der *z* laat zich vergelijken met de *f* waar deze de *v* voorstelt, en met de tot nu toe in 't Fransch en Engelsch gevolgde spelling, als in *maison*; Engelsch *artisan* en *artizan*; *raise*, maar *haze*, enz. Over 't Hoogduitsch zwijg ik, want de Duitschers zijn het onderling niet eens over de ware uitspraak der *s*; feitelijk, spreekt een deel van hen de *s* in gevallen waar wij *z* schrijven, als onze *z* uit, een ander deel doet zulks niet. Geen wonder dat men ook in vroeger tijd evengoed als thans zich veroorloofde *s* te schrijven en *z* te zeggen, en dat dezelfde persoon die in N° 127 bij Sloet zijnen naam als Guizo teekent, in N° 128 Guiso schrijft. Als ik me niet vergis, teekende Jan de Wit zijn naam wel op drie verschillende manieren.

Mansnamen op *so*, *sa*²⁾ komen in oorkonden met zuiver Nederlandsche vormen zóó dikwijls voor, dat wij ze volstrekt niet als Hoogduitsche mogen beschouwen. Daar ook de Friezen eigennamen op *so*, *se* bezitten, als Menso, Rinse, Meins(ma) enz., en daar nog heden ten dage bij ons verkleinwoorden op *s* (uit *ze*, *zo*, *za*) in zwang zijn, als Dieks (uit Dikezo, van Hendrik), Janes, vrouw. Jans, Koos, Mies; vaas, moes, enz., is er geen twijfel aan of de oude Nederl. woorden op *so* zijn dezelfde als de nieuwe op *s*. *Zo* is ontstaan uit een ouder *so*, welk laatste achter de zoogen. stomme medeklinkers onveranderd blijft. Bij 't mannelijk suffix *so*, stamvorm *san*, behoort 't vrouwelijke *sa* of *sâ*, stamvorm *sân*. De Ags. vorm is *sa*, de Got. *sa*, de Hoogd. *so*. Alvorens de vereischte voorbeelden aan te halen zal ik 't bewijs leveren dat in 't oudste ons bekende Arisch 't suffix *sa* deminutieven vormt, of wat nauwelijks hiervan verschilt, namen van kleine dieren.

In 't Sanskrit beteekent *vatsa* een kalf, een jong; ook: kindlief, zoonlief! Vergelijkt men *vatsa* met Lat. *vitulus* en *vitellus*, Fransch *veau*, dan weet

1) Naturen Bloeme, uitg. Verwijs, V, 102.

2) Over de afwisseling van *o* en *a* als uitgangen der zwakke verbuiging, zie Taal- en Letterbode III, 282 (hier niet herdrukt).

men, vermits *vit* uit *vat* ontstaan is, met algeheele zekerheid dat *sa* = *ulus*, *ellus* is in beteekenis. Nu zijn *ullus* en *ellus* deminutief-suffixen; bij gevolg *sa* is het insgelijks. Als 't Germaansch instede van *sa* den stam *san* pleegt te gebruiken, dan staat dit gelijk met de afwisseling van *an* en *a*, bijv. in Skr. *râjan*, koning, waarvoor in sommige naamvallen *râja* gebruikt wordt. Ook in samenstellingen bedient men zich van *râja*, bijv. *râjarshi* (d.i. *râja* + *rshi*), *râja-purusha*, *Kâçi-râja*¹). Een derde vorm, zonder suffix, is *râj*; hoezeer in 't spraakgebruik tot bepaalde gevallen beperkt, duidt *râj* toch juist hetzelfde aan als *râjan* en *râja*.

Sa treedt in 't Skr. niet uitsluitend als zuiver verkleiningssuffix op; het dient ook om namen van grootere dieren te vormen, als *rksa*, beer; Lat. *ursus* (voor *urcsus*), Gr. ἄρκτος (voor ἄρκτος, gelijk *κίω*, *κίω* voor *κω*, *κίω*, enz.); 't Germaansch heeft eenen naam voor 't zelfde dier met suffix *san*, den nasalen bijvorm van *sa*, nl. Oudnoordsch *bersi*, Nederl. *bors*. Op de schakeeringen van beteekenis in *sa*, *san* komen we later terug.

Nauwelijks te onderscheiden van *sa* is *sia*, skr. *śya* (*śhya*). Reeds Pāṇini, de Indische taalgeleerde van wien men, evenals van Erasmus, verhaalt dat hij in zijne jeugd bijzonder bot was, doch die een werk heeft nagelaten dat na tweeduizend jaar lang als leerboek in Indië gebruikt te zijn, de toenemende verbazing en bewondering van Europeesche taalgeleerden opwekt, reeds Pāṇini dan wist dat *sia* een suffix was ter aanduiding van afkomst (Pāṇini, 4, 1, 161). Hij zag in dat *manushya*, mensch, een patronymicum was, en hoe nauw patroniemen of afkomstnamen en verkleinwoorden verwant zijn, behoeft geen betoog meer. Dat *manushya*, Arische vorm: *manusia*, inderdaad datgene is waarvoor Pāṇini het hield, wordt bewezen door 't synoniem *mānava*, ook een geslachtsaanduidend woord, op andere wijze van 't zelfde grondwoord *manu* afgeleid.

Zonder twijfel is 't Skr. *matsya*, visch, ook een dergelijk woord. Ik wil niet beslissen of 't suffix hier afkomst of verkleining, een jong of een kleintje aanduidt, maar merk op dat *matsya*, ofschoon 't gewone woord voor visch, toch meer bepaaldelijk in tegenstelling tot *jhasha* «groote visch» beteekent: kleinere visch, visch om te eten²). Dolfijnen en dergelijke visschen worden hoogst zelden *matsya* genoemd. Verslindende visschen heeten eigenlijk *jhasha*, ontstaan uit *grasa*, verslinder.

¹) De kunstmatige theorie der Indische taalgeleerden, als ware *râjabhis* ontstaan uit *râjambhis*, *râjarshi* uit *râjanrshi*, is onhoudbaar, want *nñh* gaat in 't Skr. in *mñh* over, en *râjanrshi* zou *râjannrshi* kunnen worden, maar nimmer zijne *n* verliezen.

²) Duidelijk aldus in Çatapatha-Brâhmaṇa I, 8, 1, 4. *Matsya* komt van *mad*, zich voeden, eten; is dus 't zelfde nagenoeg als ὀψώνιον, deminutief van ὄψον. Zoo ook komt in 't Maleisch van Polynes. *kan*, eten, *ikan* „visch”.

De woorden op *sya* hebben in 't Skr. hun vrouwelijk op *sî*, Arisch *sia*, juist gelijk die op *sa*. De twee vormen in 't mannelijk *sa* en *sia*, zijn dus zoo onafscheidelijk verbonden, dat voor beide slechts één vrouwelijke vorm dient. De regel is zoo algemeen dat de Indische taalgeleerden geene uitzondering kennen. Toch is er ééne zekere uitzondering, nl. *likshâ*, neet, dat nooit als *likshî* voorkomt. Dat *likshâ* een deminutief of althans iets heel kleins is, behoeft niet aangetoond te worden en blijkt ten overvloede uit den bijvorm *likhâ*, want *ka* is algemeen als verkleiningsuffix bekend. In Indische bronnen wordt ook als bijvorm van *matsya* opgegeven *matsa*.

In 't Germaansch bestaan *sa*, consonantisch *san*, en *sia* zonder twijfel alle drie, mitsgaders de bijbehorende vrouwelijke uitgangen, doch wegens de overeenkomst in beteekenis, wordt het vaak moeielijk ze uit elkander te houden. Uit sommige Germaansche woorden, bepaaldelijk diernamen, dient men op te maken dat er nog een vierde verwant suffix is, nl. *si*, hetzij men dit opvatte als plaatsvervanger van *san*¹⁾ of als verzwakking van *sia*. Beschouwen we enkele diernamen hier nader.

't Hoogd. *fuchs*, meerv. *füchse*, ons *vos*, Oudnederfr. gen. pl. *vusso*, Geldersch Saksisch *vos*, meerv. *vösse*, enz. bevat klaarblijkelijk een suffix *si*, of mogelijkerwijze *sia*. Het suffix is deminutief, in dien zin namelijk dat het half vleiend, half dreigend is; het drukt de stemming uit die iemand bezielt als hij bijv. «o guitje!» zegt. Een uitvloeisel van die stemming is het dat ook in 't oudere Fransch de vos met een verkleinwoord *goupil* = Lat. *vulpecula* wordt genoemd en dat zijn naam Reinaard bij ons en in Duitschland gewoonlijk in den verkleinden vorm Reintje, Reineke gebruikt wordt. Diezelfde stemming vindt men terug onder 't Zweedsche landvolk dat den vos niet gaarne *räf* noemt, het vermijdt liever dien naam en bezigt daarvoor het min of meer vleiende *blåfot*, en *skoggångare* (zie Grimm, Reinhart Fuchs [Berlijn, 1834], bl. LV). In schoone overeenstemming hiermee staat het feit dat de Indiërs nog verder gaan en den vos, vooral 't wijfje, noemen *civâ*, d.i. de heilaanbrengende. Men vulle in gedachte aan den optatief, want de vos wordt gewoonlijk juist als onheilspellend beschouwd.

In Zuidduitschland luidt het meerv. *fuchsen*. Hoewel men verwachten zou *fochsen*, houde ik dit *fuchsen* voor eene afleiding op *san* = *si*. Bij een ander woord, nl. *dachs*, meerv. *dächse* *dachse* en *dachsen*, is het nog duidelijker dat drie suffixen in dezelfde beteekenis gebruikelijk waren. Wat nu ook de etymologie van *dachs*, *das* zijn moge, vormelijk is 't zwakke Hgd. *dachs* identisch met een Arisch *taksan*. Jammer dat dit woord wel in

¹⁾ Zie over *an* = *i* 't opstel over de verbuiging van *man* Taal- en Letterb. V, 1 vgg. (hier niet herdrukt).

't Skr. en Gr. bestaat als *takshan*, τέννων, maar uitsluitend in den zin van timmerman. *Dachs*, meerv. *dachse* is uiterlijk = Skr. *taksha*, dat o. a. een mythische slang, en ook mythologisch een «zoon van Wolf» beteekent. Met dit laatste staat de Germ. toepassing van 't woord zeker wel in verband. De *i*-stam, *taksi*, is gelijk te stellen met den *an*-stam. Deels suffix *si*, deels *sa* vertoont een andere diernaam, Ohd. *luhs*, Nhd. *luchs*, Ndl. *los* ¹⁾, Ags. *lox*, en in 't verwante Litausch duidelijk *luszis*. De etymologie van 't woord is volkomen klaar; het is «de ver ziende», van *luk*; versterkte vorm, zonder suffix Gr. λύγς; ook Zweedsch *lo* moet staan voor *loh* = Arisch *luk*, nomin. *luks*. Minder klaar is mij de grond waarom 't woord met een verkleinenden uitgang voorzien is. Dat *dachs* een deminutief is, blijkt ook uit 't Fransche *taisson*, en 't Spaansch *tasujo*, beide verkleinwoorden.

Bepaaldelijk *san* is vervat in 't Zweedsche *gumse*, ram, evenals ook in 't aan allen bekende Arische *uksan*, Skr. *ukshan*, Got. *auhsa*, Ohd. *ohso*, Ndl. *os*, enz. Zelfs in 't Engelsch heeft het meerv. *oxen* nog den ouden vorm bewaard. Dat *san* in *uksan* inderdaad als vleierend opgevat werd, blijkt o. a. uit het Fransche *taureau*, verkleinwoord van *taurus*, uit Eng. *bullock* en uit de tederheid waarmee de Hindu zijnen nuttigen en goedigen, ofschoon niet schranderen, trekos behandelt. Wat *gumse*, ram, betreft, wijs ik op den naam Belijn in den Reinaard, een naam waarin duidelijk 't deminutieve *ijn* voorhanden is. — Eenvoudig een verkleiningsvorm van *lamb* is 't Nederfrankische *lampse*, eenjarig lam, in de Salische wet Cap. IV. Vermoedelijk is het de accusatief van eenen *i*- of *ja*-stam, het suffix dus *si* of *sia*.

In Oudn. *bersi*, Ndl. *bors* (voor *borse*, gelijk *mensch* voor *mensche*) heeft *san* natuurlijk dezelfde kracht als *sa* in 't synonieme *raksha*, *ursus*, enz., maar welke? Mij dunkt, er spreekt zekere gemaakte geringschatting of ironie uit; iets wat de Burjaten beweegt den beer *bábochai* d.i. papaatje, of grootpapa, te noemen. In allen gevalle hebben Skr. *bhallūka* en *bhalluka*, zeer gewone vormen voor «beer» (waarmeê ze etymologisch ook verwant zijn) een ondubbelzinnig deminutief-suffix. Soms evenwel ligt er in 't verkleinende *sa* geringschatting, ja minachting opgesloten, aldus in Skr. *taraksha*, hyena ²⁾; in verachtelijken zin heeft *sa* tot bijvorm *su*, in *tarakshu*.

't Vrouwelijke *sia* of, consonantisch *siân*, duidt eenvoudig iets jongs aan in ons *vaars*, Nhd. *fährse*. Doch half minachting, half vrees spreekt er uit in ons *heks*, Geldersch *hekse*. Dit is 't verkleinwoord van *hag*, nog over in 't Engelsch, en bet. evenals skr. *gākinī* ³⁾ 't «(toover)krachtig wijf»; de be-

¹⁾ *Losch* is pedante wanspelling.

²⁾ Vermoedelijk van een verloren *taragh*, = Gr. τάρῃς (τάρῃς) zoodat de hyena eig. zou kunnen beteekenen, 't verachtelijke beest, dat alles omwoelt (om lijken te vinden).

³⁾ Het is onjuist wat er in 't Petersb. Wdb. staat, alsof de *gākinī*'s alleen bij de ver eerders der Çakti bekend zijn; jan en alleman in Indië spreekt van *gākinī*.

grippen kracht en list gaan in elkaar over, men denke slechts aan 't Engelsche *craft* en *crafty*. 't Menschdom heeft lang vóórdat Baco van Verulam zijn, «kennis is macht» uitsprak, geweten dat verstand, list, kennis, hoe men het noemen wil, boven lichaamskracht gaat.

De neiging om deminutief-suffixen te vermenigvuldigen, — wie denkt hier niet aan 't Italiaansch! — openbaart zich in de oudere Germaansche talen zeer sterk. Aan *sa*, *sia*, enz. voegt men toe *in*, dat reeds op zich zelf verkleint, evengoed als aan *el*, *ek*, *jī*, enz. Het samengestelde suffix wordt dan *sīn*, later *sin*, *sen*, of drievoudig *sīn*, *sjen*. Gelijk uit ons *maagd* met dubbel suffix komt *maagdelijn*; uit *oog*: *oogelijn*, zoo uit *magid*, *meid*, eerst *meids*, (*meiss*), daarna Mnl. *meissen*, en ook Nnl. *meisjen*. Uit Eng. *lad* wordt op gelijke wijze, met suffix *si*, of *sa* of *sia*: *lass*; dit laatste wordt wederom verkleind tot *lassie* en *lassock*. Een ander Angelsaks. verkleinwoord is *assa*, hetzij men dit beschouwe als een verminkt *asil* met later toegevoegd *san*, enz., of als een in de overige talen verloren grondwoord *as* met toegevoegden deminutief-uitgang. Ons *ezel*, Got. *asilus*, enz. zoo goed als in de Slawische talen *osīlŭ*, en verdubbeld *osīlę*, enz. zijn duidelijk deminutieven; vgl. ook Fransch *baudet*. Het woord bet. «grauwtje», en komt van denzelfden stam als *asita*, grauw, donker, ons *asch*, enz. Minder klaar is de bedoeling van *in* en *inan* in Lat. *asinus*, Oudn. *asni*, Zweedsch *āsne* (in samenstelling; anders 't grammatisch vrouwel. *āsna*).

In de Germaansche talen is er een diernaam die eene opmerkelijke afwisseling van verkleiningsuitgangen vertoont, nl. ons *kreeft*. In 't Mnl. luidt het woord *crevit*, *crevet*, *creeft*; het is vrouwelijk en zou in 't Gotisch in den nominatief zijn *krabiti* (spr. *kraviti*), accus. *krabitja* enz. De consonantische vorm, die in 't Got. in den nomin. *krabitjo* zou wezen, bestaat inderdaad in 't Zweedsche *kräfta*. Het Ohd. bezit zoowel een sterk *crebiz* als een zwak *chrepazo*; zoo ook Mhd. *krebez* en *krebeze*. Al de opgegeven vormen zijn eigenlijk slechts schakeeringen van één en 't zelfde suffix, nl. *tja*, conson. *tjan*, met bijbehorend vrouwelijk. Volgens de woordenboeken is de klinker der eerste lettergreep, in 't Hgd., uit *i* ontstaan. Waarop dat gevoelen steunt, is mij onbekend; uit de wijze waarop men in 't Zwabisch van Wurtemberg *krèbs* uitspreekt blijkt het niet. Daar 't Ohd. *chrepazo* Zuidduitsch is, mogen we veronderstellen dat het uit *chrapiazo* ontstaan is, zoogoed als bijv. *lego* uit *lagio*, ik leg. *Crebiz* moet zelfs uit *crabiz* ontstaan zijn; mij ten minste is het onbekend dat of in oud of in nieuw Hoogd. *legit*, *legt* bestaanbaar ware in stede van *ligit*, *liegt*, «hij ligt». Dewijl Ohd. *crebiz* = *crabiz* is, volgt van zelve ook *chrepazo* = *chrapiazo*; ook nu nog is in Zwaben de *e* van *krèbs* niet onderscheiden van de *ä* in *gäschen*, en dit alles te zamen wettigt het wantrouwen aan de deugdelijkheid van *krèbs*.

Bestaat die uitspraak werkelijk, dan is ze eene verbastering, evenals *krèbs*, dat meer Nederduitsch dan Hoogduitsch mag heeten.

Naast deminutieven op *tja*, Hoogd. *zja*, enz., vgl. Gr. *ιδιον*, en patron. *αδης*, bijv. *Σκοπαδης*, en *ιδης*, staan die op *ian*, Gr. *ων*, *των* vgl. Skr. *iya* = *ia*. Hiermeê is uit hetzelfde grondwoord als *kreeft*, afgeleid Ags. *crabba*, Engelsch *crab*, Oudn. *krabbi*; ook 't overeenkomstige vrouwel. Ndl. *krabbe*, *krab*, Nhd. *krabbe*. De verhouding van de *b* in *krabbe* tot de *v*, *f* in *krevet*, *kreeft*, is dezelfde als in *hebbe* tot *hevet*, *heeft*, en overeenkomstig eenen algemeenen regel der Nederduitsehe talen welke aldus kan uitgedrukt worden: «wanneer eene Nederl. en Engelsche *v* (gespeld met *f* in Ags. en On., met *bh* of *v* in Os.) als sluitletter beschouwd van eenen woordstam, gevolgd wordt door een met *j* beginnend suffix, dan gaat *v* in *bb* over». Bijv. Ndl. *weven*, Eng. *weave*, Ags. *wefan*, maar *webbe*, *web*, *webbian* of *webban*, *webbe* en *web* (voor *webbja*); Ags. *leofa* = leef!, *lifgean* (staat voor *lifigean*, zoodat het suffix eigenlijk met *i*, niet met *j* begint), *lifadh*, *leofode*, *lifdon*, enz., maar *libban*; Ags. *hafadh*, *hæfdh*, enz., Nederl. *hevet*, *heeft*, maar *habban*, *hebben*; Ndl. *beven*, maar *bibberen*; Mnl. *scraven*, Nnl. *een schreef*, maar *schrabben*; enz.

Een derde verkleiningsuffix, het hoofdonderwerp van dit opstel, ver- toont zich in 't gewestelijk Zweedsche *kräfs*. Nademaal er enkele Noord- sche woorden in Normandije door de Franschen zijn overgenomen, en de meeste zee kreeften juist van de Normandijsche kust binnenslands aange- voerd worden, is het wel der moeite waard te onderzoeken of 't Fransche *écrevisse*, oudtijds *escrevisse*, Nieuwprovençaalsch *escrevici*, *escrabissa* met *kräfs* zou kunnen samenhangen. In de eerste plaats spreekt het tamelijk wel van zelf dat de Franschen hun woord niet aan 't Hoogduitsch ontleend hebben, ofschoon zulk een ongerijmdheid met de grootste koelbloedigheid in allerlei Duitsche en Fransche woordenboeken den lezer wordt opge- discht. Ten tweede valt op te merken dat er naast den vorm met *skra* be- ginnende moet bestaan hebben een met *kra*, want het Waalsch van België bezit *gre vess* en *graviche*; dit pleit wel is waar niet strikt voor de beginletter *k*, maar toch daarvoor dat er een vorm was die niet met *s* begon. Doch uit Jacob van Maerlant's Naturen Bloeme V, 251, vgg. blijkt dat men in de 13^{de} eeuw als Fransch beschouwde *kervetse*, *kerviese*, *crevetse*. 't Oudengelsche *crevise*, verbasterd tot *crayfish*, bewijst niets voor 't Fransch; het is ge- vormd met deminutief-suffix *se* en beantwoordt aan 't gewestelijk Zweedsch *kräfs*, en zoo het ontleend is, dan rechtstreeks van Noren op de Norman- dische kust. In welken tongval van 't Nederfrankisch, Angelsaksisch of Noordsch er een *skravit* voor *kravit* bestaan heeft, kan ik niet opsporen, doch *scraven*, *schreef* naast *schrabben* is Nederlandsch, en *scrabble* =

krabbelen, Engelsch. Brengt men 't Fransche *escrevisse* over in den oudsten vorm, dan luidt het *scravitja*; Prov. *escrevici* en *escrabissa* leveren ook *scravitja* op; vgl. Fransch *avarice* uit *avaritia*; *justesse* en *justice* beide uit *justitia*; Provenç. *avaricia* en *justicia* naast *planissa* en *dureza*. Wat de *b* in *escrabissa* betreft, laat zich vergelijken Prov. *berbitz*, Fransch *brebis* uit grondwoord *vervex*; al is de Fransche *v* etymologisch een gansch andere klank dan onze *v*, Ags. en On. *f*, in uitspraak is ze één geworden; vandaar Fransch *neuve*, Lat. *nova*, maar *neuf*, Lat. *novus*.

Als tegenhanger van 't deminutief *krevit* diene de Nederfrankische mansnaam Hahit; van 't consonantische *kräfta* het Nederfr. Wanito, Ags. Winta, Creatta, Eatta; van *krabbe* het Nederfr. Abbjo, Abbo, Witto, Ags. Cnebba, Wybba, Bubba, Witta; van *kräfs* 't Nederfr. Linzo, Sigizo, Dikes en vrouw. Jans, Koos; Ags. Elesa; Engelsch vrouwel. Bess. Waar de regelmatige vrouwelijke vormen ontbreken, vulle een ieder ze zelf aan.

Op de wijze van *kreeft* is in 't Engelsch gevormd *rabbit*, konijn; ons *konijn*, waar vandaan de stam ook komen mag en 't Lat. *cuniculus* zijn duidelijk evenzeer deminutieven. Een ander voorbeeld is *magit*, ekster, in Lincolnshire gebruikelijk ¹⁾. Dat ons *ekster* een verkleinwoord is, zal ik in een volgend stuk aantoonen. Voorts *peewet*, *pewit*, *tirwit*, en ons *kievit*, *kiewiet*, Hgd. *kibitz*. Als in 't Nhd. *gemse* de *s* eene oudere *z* vertegenwoordigt — en men moet dit uit het Ohd. *gamz*, *kamz*, Mhd. *gamz* wel bijna opmaken — zou de Nederl. vorm er van wezen *gamit*, *gemit*, *geemt*, en conson. *geemte*. Nu bewijst ons *gems* natuurlijk niets, want het is aan 't Hoogd. ontleend, maar 't Fransche *chamois* laat zich beter uit eenen Zwitserschen bijvorm *kamesi* verklaren.

Het zou ons te ver afleiden, indien we hier in 't licht stelden hoe de deminutiëfsuffixen in 't algemeen ook bij de vorming van afgeleide werkwoorden dienst doen. 't Hoofddoel van dit opstel is: 't bewijs te leveren dat schijnbaar Hgd. eigennamen in Nederlandsche oorkonden, die op *zo*, eigenlijk *so* uitgaan, inheemsch en echt zijn. Ik zal thans eenige voorbeelden van zulke eigennamen mededeelen.

In eene Geldersche oorkonde uit de 11^{de} eeuw (bij Sloet N^o 123) ontmoet men onder meer andere Winterswijkers, dus Saksen, ook Azo en Menso; alsook de anders gevormde verkleinwoorden Meneko, Hoyko, en Ado (beter: Addo), Heyo. De als familienaam dienende patroniemen Addink, Mensink en Heijink leven nog voort in de omstreken van Winterswijk en in de Graafschap. De familie Hoyneck (d. i. Hojink) moet ook uit het Zutfensche afkomstig zijn; *Hojink* zou in westelijker streken Hojing gespeld

¹⁾ Zie Halbertsma, Lexicon Frisicium, p. 75.

worden; Hojink, Hojing is een patroniem van Hojo, op zichzelf een verkleinwoord, waarvan met verdubbeld suffix Hoyko. 't Suffix in Hojo, Heyo, Abbo enz. is Skr. *iya* = *îa*, maar in conson. vorm, gelijk Gr. *ιωv*. Onder de Winterswijkers komt ook een Ezelin voor. Dien naam zie men niet voor Hoogduitsch aan wegens 't Hgd. Ezzelîn. Ezelin bevat een samengesteld suffix, en is, in ouder vorm overgebracht, Azilin. 't Bewijs dat de *s* in dezen naam niet Hgd. behoeft te wezen, en in dit bepaald geval het niet is, leveren de namen van Azeko en Azekin in de Frekenhorster oorkonde, dus ook Saksen. Nu zijn Azeko en Azekin bij geen mogelijkheid Hgd., de *k* verzet zich onverbiddelijk daarentegen.

Eene oorkonde van 983 (bij Sloet N° 110) bevat o. a. de volgende Nederfrankische namen van bewoners van Bommel: Rikiza (= Rikizo), Meinzo, Sigizo, Linzo, Werinza. Twee andere personen er in heeten Azikin. Dit Azikin is maar eene andere spelling voor 't Azekin der Frekenhorster oorkonde.

Door een stuk uit de 11^{de} eeuw (bij Sloet N° 122) leeren we de volgende Betuwers kennen: Azo, Gerzo, nog een Gerzo uit een ander dorp; Gezo, en met samengesteld suffix: Hezelo, Ozelo. In 't boven vermelde stuk heet een Winterswijker Hezel, wat een gewone sterke bijvorm is van Hezelo.

Onder de Utrechtsche getuigen vermeld in een stuk van 996 (bij Sloet N° 115) komen voor Humezo en Lanzo.

't Vrouwelijk van *zo* luidde *sa* of misschien nog *zâ*. In N° 122, waarin de mannel. woorden der zw. verb. alle op *o* uitgaan, is er sprake van eene weduwe Menza. Eene andere spelling vertoont de naam van Evesa, de moeder van Graaf Everhard (bij Sloet N° 58). Everhard wordt een Saks genoemd, met welk recht weet ik niet; hij woonde te Nijmegen. Daar 't stuk uit eene Hoogd. bron is, is *sa* te beschouwen als de Hoogd. spelling voor *za*, want in 't Hgd. zou *za* tot eene verkeerde uitspraak leiden. Dezelfde vrouwen naam wordt in latere Nederfrankische stukken gespeld Eveza (bij Lacomblet, N° 146 en 153).

De Ags. vorm van *so*, *zo* is *sa*, bijv. Elesa, de vader van Cerdic; wellicht ook Esa, zie Grimm DM. [1835], stamtafel, bl. III, vgg. Zonder twijfel zijn er eene menigte andere voorbeelden, doch ik heb ze niet bij de hand. De Friesche vorm is *so*, *se*, *s*. — De Westgotische is *za*, bijv. in Witiza.

Er bestaan in onze hedendaagsche taal behalve eigennamen en diernamen nog verscheidene andere verkleinwoorden op *s*; uit de verbuiging is niet meer op te maken of ze sterk of zwak zijn. Dergelijke deminutieven zijn *dreumes*, Fransch marmot, Eng. dapperling; *kalis*, Fransch gredin; *loeris*, Fr. badaud, lourdaud; *leukes*. Hierop heeft mij Cósijn opmerkzaam gemaakt, alsook op 't bij onze dichters der 17^{de} eeuw nog gebruikelijk *herts*.

Of dit wel een deminutief is, betwijfel ik, doch zeker is zulks 't Slawische *srdāce*, dat het grondwoord geheel in onbruik heeft doen raken; hetzelfde geldt van 't Spaansche *corazon*; vgl. Spaansch *pedazo*, stuk, ook eigenlijk een deminutief. In 't Prākrit komt *hadakke*, enz. vaak voor; het is eigenlijk een verkleinwoord, hartje, maar van lieverlede de gewone term voor hart geworden. Ja, 't Skr. *hrdaya* is oorspronkelijk niets anders dan een deminutief, gevormd met *aya*, bijvorm van 't in eigennamen gebruikelijke verkleinsuffix *ya*, en Gr. *iov*. *Hrdaya* wordt in 't Skr. niet meer als deminutief van *hrd* gevoeld, evenmin als in 't Slawisch en Spaansch.

Nuttige werktuigen die dagelijks gebruikt worden plegen ook 't vleierende suffix *sia* of *sa*, en versterkt *sīn*, *sin*, d. i. *sia*, *sa* + deminutief *in* aan te nemen. Zoo is ons *zeissen* gevormd als Mnl. *meissen* met vrouwelijk *sia* + *in*; zonder versterking, is gevormd ons *zeis*. Terwijl *zeis* en *zeissen* verkleind zijn uit *sagi*, is 't Ohd. *segansa*, Nhd. *sense* het uit *seگان*. Ten bewijze dat *zeis* en *zeissen* verkleinwoorden zijn, strekke 't synonieme *sikkel* voor *sigjil* (?). De overgang van *g* of *h* in *kk* heeft onder soortgelijke omstandigheden plaats als die van *v* tot *bb*. Derhalve: «wanneer eene *h* of *g* als sluitletter beschouwd van eenen woordstam, gevolgd wordt door zekere secundaire suffixen, dan gaat *h* (= *g*) in *kk* over.» Bijv. Got. *laigon*, maar Ags. en Nederl. *liccian*, *likken*; *buigen*, maar *bukken*; Got. *theihan*, Ndl. *dijgen*, *dij(h)en*, maar *thikki*, *dik*; *wegen*, maar *wikken*; *houwen* (voor *hagwan*) maar *hakken*; *nijgen*, maar *nikken*; *roover*, Eng. *reaver*, maar *robber*; Eng. *neigh*, Schotsch *nicker*; Got. *teihan*, *taikns*. Een dergelijk geval is *sikkel*. Ons *zeis* in ouden vorm overgebracht is *segisia*, *sagisia*, nominatief *segisi*. Dit volgt met zekerheid uit twee soortgelijke Gotische deminutieven, nl. *agizi*, ons *aks*, en *jukuzi*. De Gotische *z* in deze woorden is volkomen in overeenstemming met het Westgotische *za* in Witiza, en men mag er bijvoegen met het Frankische en Saksische *zo* der oorkonden.

't Verkleinsuffix *tja*, conson. *tjan*, vr. *tjān*, Hoogd. *za*, *zo*, dat een deel uitmaakt van ons zoo gebruikelijk *tjen*, heeft, we hebben het reeds meer dan eens opgemerkt, etymologisch niets met *sia*, *san*, enz. gemeen. Doch in beteekenis laat het zich te nauwnood van 't laatste onderscheiden, behalve dat het niet zoo vleierend of speelsch is. Hoe beide suffixen in 't Zweedsch *kräfta* en *kräfs* afwisselen hebben we gezien. Volkomen gelijk aan 't Zw. *ta* nu is 't Ags. *te* in *racente* of *racente*, ketting. In beteekenis laat zich dit *te* (uit *tjān*, als stam) vergelijken met *el* in *sikkel*; *si* in *zeis*, *agizi*, *jukuzi*; *ing*, patroniem en deminutief in ons *ketting*. Van dit *racente* komt een nog sterker verkleinend *racenteag*, *racenteh*, 't welk tot *racente* staat als Lat. *catella* tot *catena* of *zeissen* tot *zeis*. *G* of *h* als deminutief komt in de Geldersche oorkonden meermalen voor, als in Osich, Odecha, Hei-

nigo, e. a. Deze *g* of *h* is vooral niet te verwarren met *igijn*, *gen*, ontstaan uit *ijijn*, *ijen*.

Bij *kreeft* heb ik verzuimd op te merken dat in 't Skr. het verkleinwoord *karkātaka* even gebruikelijk is als *karkāta*, of meer. Een synoniem, nl. *kulīra*, komt nooit anders dan met verkleinenden of verachtelijken uitgang *īra* of *īla* voor. Dit hatelijke *īra* of *īla* moet ook in 't Grieksch als zoodanig gevoeld zijn, want het komt voor in *κροκόδειλος*, waarvoor 't Skr. heeft *kumbhīla* of *kumbhīra*. Etymologisch, en vermoedelijk in beteekenis is *κροκόδειλος* = *kṛkadāsu* (valsch gespeld *kṛkadācu*). Welk veracht dier met dit eenmaal voorkomende woord ook bedoeld zij, het bevat 't verachtelijke *su* (of *asu*), gelijk *tarakshu*, hyena, en is in den grond één met *kṛkalāsa*, hagedis. Daar de krokodil een groote hagedissoort is, valt het in 't oog dat *κροκόδειλος* niets anders is dan een verachtelijk *kṛkalāsa*, d. i. *kṛkadāsu*.

Over eenige vormen van 't werkwoord zijn in 't Germaansch.

De Taal- en Letterbode, V.

Haarlem, 1874.

Wanneer we 't als futurum gebruikte *ero, eris*, enz. van 't Latijn overbrengen in den ouderen Arischen vorm, volgens welbekende regelen van klankovergang, dan krijgen we:

| | | |
|--------|---|--------|
| ero | = | asâ |
| eris | | asasi |
| erit | | asati |
| erimus | | asamas |
| eritis | | asatas |
| erunt | | asanti |

Men herkent hierin eigenlijke conjunctiefvormen, zooals we die uit vergelijking van Indisch, Iraansch en Grieksch kunnen opmaken. De meeste der boven verkregen vormen komen overeen met de in 't Oudindisch voorhandene, mits men in aanmerking neme dat het eigenaardig Indisch en Iraansch is in bepaalde gevallen de uitgangen *tha* en *ta* niet te verwisselen, terwijl 't Grieksch zonder onderscheid van tijd of wijze *τε*, 't Latijn *tis* of *te*, 't Germaansch *th* bezigt. Ook hebben 't Indisch en Iraansch in den 1^{sten} pers. meerv. eene lange *a* vóór de *m*, waar de overige verwante talen de korte vertoonen ¹⁾. Mut. mut. dan komen de Latijnsche vormen met de bekende Indische overeen. Ik laat hier den Indischen conjunctief, die in de Veda's meermalen 't futurum, en in 't klassieke Sanskrit de eerste personen des imperatiefs uitdrukt, volgen.

Enkelvoud.

[asâ, *opgemaakt naar analogie van*] bravâ en asam.

asasi en asas.

asati en asat.

Tweevoud.

asâva en asâvas.

[asathas *opgem. uit*] pibâthas, dadhathas.

asatas ²⁾

¹⁾ Uit gevallen als ἰομεν naast ἰομεν kan men niet met zekerheid besluiten dat ook 't Grieksch wel eens âman (= âmas) heeft, vermits 't kenmerk des conjunctiefs zoowel â, als a is.

²⁾ Het Petersb. Wdb. geeft op satas uit Çatapatha-Brâhmana 3, 8, 2, 28. Doch daar staat amuyâsatas, d.i. amuyâ + asatas, en niet zooals de uitgever bij vergissing heeft laten drukken amuyâ satas. Het zal wel een drukfout wezen.

Meervoud.

| | | |
|--------|----|---------|
| asâma | en | asâmas. |
| asatha | en | asâtha. |
| asan. | | |

't Onderscheid dat de Europeesche spraakkunsten van 't Skr. maken tusschen *asasi*, *asati* enz., als ware dit een praesens conj., en *asas*, *asat*, enz., als ware dit een imperfectum, is zuiver denkbeeldig. Er bestaat niet het allergeringste verschil in beteekenis tusschen *asat* en *asati*, enz. ¹⁾ Zoo *ma*, *va*, ²⁾ het teeken van een imperfectum conjunctief ware, hoe komt het dan dat juist *ma*, *va*, en wat daarbij behoort dienst doet als imperatief? De proef op de som levert de conjunctief van den aorist. Het is namelijk een bekend en erkend feit dat bijv. de 3^{de} pers. enk. van den aor. conjunctief van *yu* luidt *yoshati* en *yoshat*, ad libitum, en in verzen naar behoefte der versmaat. Is nu *asati* een praesens en *asat* een imperfectum, dan is ook *yoshati* een praesens aorist conjunctief, en *yoshat* een imperfectum aorist conjunctief. De gevolgtrekkingen liggen voor de hand. Ook van 't Bac-trisch geldt hetzelfde als van 't Indisch. Ik verwijs slechts naar ééne plaats, die alles afdoet, nl. Yaçna 31,5 (uitg. Spiegel), waar *anhat* (= *asat*) en *anhaiti* (= *asati*) gecoördineerd staan. Men leest er: «(om te weten) *yâ noitvâ anhat anhaitvâ*», «al wat niet wezen zal, of wel wezen zal,» gelijk Spiegel te recht vertaalt ³⁾.

Behalve den 1^{sten} pers. enk. op *â* ⁴⁾ bezit het Skr. er een op *âni* (d. i. *â* + *ν ἐφελυστικόν* + *i*), die tot *â* staat als *ti* tot *t*, *si* tot *s*. Deze vorm is in 't

¹⁾ Whitney, *Sanskrit Grammar*, maakt geen onderscheid meer. (Noot van 1923.)

²⁾ De uitgangen *s*, *t*, *va*, *ma*, gaan voor „secondaire” door, *si*, *ti*, *vas*, *mas*, voor „primaire”. Waarom? Klaarblijkelijk omdat in de spraakkunsten het praesens voorop staat, en 't imperfectum en de aorist later. Zou men meenen dat 't begrip van een praesens ouder is dan van een aorist? Dat *adâṃ*, *δῶτω*, *δούς* verkort is uit *dadâmi*, *διδωμι*, *διδούς*? Het lijkt wel zoo.

³⁾ Prof. Justi heeft: „was nicht sein kann und was sein wird”; de geheele kracht der zinsnede gaat daardoor verloren, en 't dubbele *vâ* — *vâ* wordt weggecoijferd. Waarom wisselt dan *anhat* met *anhaiti* af? Omdat het stuk een vers is, en de dichter een letter-greep meer noodig had.

⁴⁾ Bij de werkwoorden der 2^{de} conjugatie in 't Skr. en voorts bij andere in die tijden welke in de toevoeging van persoonsuitgangen dezelfde regelen volgen, ontleedt zich *â* in 't conjunctief-kenmerk *a* (zeldzamer *â*) en 't voornaamw. des 1^{sten} pers. *a-ham*, *a-smân*, *â-μμες*, *ê(γw)* enz.; als uitgang in *bubodha*, *veda*, *ôḍu*, enz. Gaat de werkwoordelijke stam reeds op *a* uit, dan bestaat 1^{ste} enk. conj. *â* uit stamuitgang *a* + conjunctief *a* + 1^{ste} pers. *a*. In dit geval vallen conj. en indic. samen, bijv. in *λέγω*. In 't Slawisch is de *a*, product van stamuitgang en 1^{sten} pers. *a*, vervangen door een nasaal *a* (*q*) evenals de instrument. fem. *ayâ* door *oĵa* (*oĵq*). De uitgang *μi* welke in 't Skr. geheel en in 't Iraansch bijkans de andere op *a* verdrongen heeft is natuurlijk Gr. *μi*, Latijn *m* bijv. in *inquam*, *sum*; Slawisch *mĭ*, Germ. *m*, *n*.

klassieke Skr. gespaard gebleven en geldt als imperatief. Ook *āva* in den dualis, en *āma* in den plur. heeten imperatieven. Daarenboven zijn bekend *āvas* en *āmas* die door Pāṇini (3, 4, 98) uitdrukkelijk als conjunctieven vermeld worden.

Of alle *a*'s oorspronkelijk denzelfden klank hadden, is moeilijk te beslissen; dat de *a* van den eersten persoon eene nasale *a* was, of althans dikwijls als zoodanig gehoord werd, is niet onwaarschijnlijk.

Uit het Oudperzisch is alleen *ahatiy* = Skr. *asati* bekend; uit het Bactrisch of Oostiraansch *aṅho* = *asas*; *aṅhat* en *aṅhaiti* = *asat* en *asati*; *aṅhēn* en *hēn* = *asan*. In beide talen wordt het futurum regelmatig door den conjunctief uitgedrukt en is 't eigenlijk fut., op enkele sporen na, verdwenen. Nagenoeg 't omgekeerde dus van hetgeen in 't klass. Skr. gebeurd is.

Alvorens de met *ero*, *eris*, enz. overeenkomstige vormen in 't Germaansch op te sporen, herinner ik aan de verwisseling der werkwoorden *asti* en *bhavati*. In 't spraakgebruik van 't Skr. is het nog duidelijk te bespeuren dat *asti* tot *bhavati* staat als 't gezegde van een voldongen feit tot een duratief. Terwijl 't eerste te vertalen is met «is nu eenmaal zoo, er is, heeft plaats, het is een feit,» laat het tweede zich uitdrukken met «wordt, er komt, gedijt, groeit, wordt geboren.» Vandaar dat de verleden tijd van *asti* een praeter. aorist ¹⁾ lijkt, terwijl *bhavati* zoowel een imperf. praet. *abhavat*, als een aorist praet. *abhūt* bezit. Het is verklaarbaar dat de begrippen der twee werkwoorden in elkaar overgaan, zoodat men meermalen zinsneden aantreft waar *asti* door *bhavati* zou kunnen vervangen worden, en omgekeerd. In verreweg de meeste gevallen worden beide uiteengehouden en blijft *bhavati* krachtens zijn aard geschikt om in alle tijden voor te komen, terwijl 't gebruik van *asti* tot slechts enkele tijden beperkt is. In 't perf. echter zijn *āsa* en *babhūva* geheel hetzelfde.

Ook in 't Grieksch vertoont *ἐῖπεν*, *πέποινα* kennelijk 't begrip van «worden, groeien», en *ποιῶ* de overeenkomstige actieve toepassing. In 't Latijn komt de zin van «worden» uit in *amabo*, e. dgl. waarmede men 't Hoogd. «ich werde lieben» vergelijke. ²⁾ Het is niet te ontkennen dat in 't Lat. de be-

¹⁾ Anders begrepen door Pāṇini; *āsam* in den 1^{ste} pers. *kon* wel is waar ook imperf. wezen, maar dat het zulks niet is, blijkt m. i. uit de volgende personen: *āsīs* voor *āsīs-s* en *ās* voor *ās-s*; *āsīt* voor *āsīt* en *ās* voor *ās-t*. Het is echter niet te ontkennen dat er meer imperfecten of zoogenaamde imperfecten zijn met toegevoegd *is*.

²⁾ In *ama-bo*, *ama-bam*, *ama-vi* is *ama*, uit een ouder *amaja*, natuurlijk een nom. agentis, evengoed als bijv. Skr. *ejaya*, *pāraya*, *dhāraya*, enz. Dat *bo* uit *bvo*, en dit uit *bua* voortgesproten is blijkt uit de lengte der voorafgaande lettergreep in *ido*, *legbam*, *faciḍbam*, e. dgl., waarvan de stam ook een nomen agentis is, gelijk Skr. *jaya*; *i* in *pārami* (= *pāraya*), enz. dus uitgaande op een korten klinker.

teekenissen van *asti* en *bhavati* zich vermengen; dit blijkt het duidelijkste uit *forem* = *essem*. Als zelfstandig werkw. om «worden» uit te drukken heeft het Latijn, zooals ieder weet, *fio*. Naar men onderstelt, is *fio* ontstaan uit *fuio*. Het laat zich wel hooren. Intusschen heeft ook 't Oudperzisch *biyâ* ¹⁾, 3 enk. fut., eigenlijk conj., in den zin van «zal wezen». Als men de zelfstandigheid ook van dit *biyâ*, verondersteld te staan voor *bviyâ*, weggecijferd heeft, blijven er in 't Slawisch over: *bi*, *biste*, *biše*, *bimŭ* (Miklosich, Vgl. Form., 169), die hardnekkig aan alle pogingen om ze met *bhû* te vereenzelvigen hebben weerstand geboden. Ik voor mij heb geen vaste meening hieromtrent, doch acht de veronderstelling dat er in 't oudere Arisch geen *bhi* naast *bhû* zou kunnen bestaan hebben, door niets gewettigd. We mogen er gerust voor uitkomen dat we van den stamvoorraad in 't Arisch der vóórhistorische periode nog heel luttel weten.

De vermenging van *asti* en *bhavati* loopt in de Germaansche talen nog meer in 't oog dan in 't Latijn. Hier behoef ik slechts aan te voeren dat het Ags. *beón* zoowel «wezen zullen» en, in bepaalde gevallen, «worden», als «wezen» uitdrukt; 't Os. bezigt *bium*, *biun*; Mnl. *bem*, *ben*; Ohd. *bim*, enz. als 1^{sten} persoon, waar ze als 3^{den} pers. *ist*, *is* hebben.

Veronderstellen we eens dat er in 't oudere Germaansch een fut. was van *asti*, hetzij een eigenlijk fut. als Gr. *ἔσσεσθαι*, *ἔσθαι*, of een als fut. dienende conj. als Lat. *erit*, Operz. *ahatiy* enz., dan zal van zelf volgen dat zulk een vorm synoniem was met *beóm*, *beó*. Twee woorden die in ééne opvatting 't zelfde aanduiden, heeft men van lieverlede voor identisch in alle opvattingen gehouden, en zodoende door elkander gebruikt, evenals wij doen met onze infinitieven *wezen* en *zijn*. Een verwisseling kan ons vooral dáár niet bevreemden, waar 't eigenlijk futurum, alsmede de Oudarische conjunctief, in onbruik geraakt waren, zooals in 't Germaansch, weinige overblijfselen daargelaten, 't geval geweest is. Werd van den eenen kant het fut. gelijk gesteld met het praes. ind., en kon aan den anderen kant het fut. vervangen worden door 't praes. conj. dan is het verklaarbaar hoe ten leste 't praes. conj. de plaats innam van 't praes. indicatief. De vraag is maar, of de feiten zooals we die in 't historisch tijdperk der Germaansche talen aantreffen, met de gemaakte veronderstellingen stroken.

In 't Oudnoordsch luidt het praes. ind. *em*, *ert*, *er*; *erum*, *erudh*, *eru*. Over den 1^{sten} en 3^{den} pers. enk. behoeft niets gezegd te worden; over *ert* later. *Erum*, *erudh*, *eru* kunnen geen oorspronkelijke indicatieven praes. geweest zijn, ten eerste wegens den stamklinker, ten andere wegens de persoonsuitgangen. Ik zal trachten 't hier beweerde te staven.

¹⁾ Tegenwoordig gelezen *biyâ*. (Noot van 1923.)

Het is een algemeene regel in 't Skr. dat de werkwoorden der 2^{de} klasse in 't enkelt. praes. act. den sterken of geguoneerden vorm hebben, doch in twee- en meervoud, en in 't medium, den zwakken. Bijv. *dveshmi*, *dveshti*, maar *dvishmas*, *dvishanti* ¹⁾. Nu is *as* de geguoneerde vorm van *s* of *ś* ²⁾. Die vorm wordt vereischt in 't enk. act.; derhalve luidt de 3^{de} pers. *asti*. Naardien de *guṇa* bestaat in de voorvoeging eener *a* ³⁾, heeft men aan *as* de *a* te ontnemen om tot den zwakken vorm te komen, evenals *dvesh* minus de *a* wordt *dvish*. Neemt men van *as* de *a* weg, dan schiet er *s* of *ś* over en dit verbonden met *anti* geeft *santi*.

Enkele uitzonderingen op den regel komen voor, 't meeste in de jongste talen. Een opmerkelijke uitzondering levert Skr. *atti*, eet. Dit heeft in 't meerv. *adānti*, terwijl de regel *danti* zou eischen. Vergelijkt men echter Gotisch *ita*, *itis* enz., dat in 't Skr. *add(mi)*, *adasi*, *adati*, *adanti* zou luiden, en houdt men in 't oog dat 't Grieksch als duratieven vorm ἐσθίω bezigt en slechts gewestelijk ἐδόντες, dan mag men vermoeden dat naast *admi*, *atti* eenmaal bestond, ook in 't Indisch, *addmi*, *adati*. Inderdaad bezit het Latijn beide vormen, al wordt daarin 't duratieve en 't aoristische niet meer onderscheiden.

We hebben zelfs iets beters dan een vermoeden. Dat *atti* eenmaal regelmatig *danti* vormde blijkt uit het woord *dant*, Lat. *dens*, ons *tand*, doch Grieksch met voorslag ὀδούς. Ik beweer niet dat de eigenlijke beteekenis van *dant* eter is; integendeel, eten wordt gewoonlijk duratief opgevat, en

¹⁾ Men veronderstelt dat *dvishanti* verbasterd is uit *dveshanti*, omdat *dveshti* den klemtoon op *e*, doch *dvishanti* op *a* heeft. Men had met evenveel recht de zaak kunnen omkeeren en beweren: 't oorspr. *dvish* blijft omdat het geen accent heeft, maar wordt *dvesh*, zoodra het dien krijgt. Noeh 't een noeh 't ander is vatbaar voor bewijs. Alleen dit is zeker dat er evenveel gevallen zijn van *sterke* vormen zonder accent, als omgekeerd; *kartár* is evengoed oxytonon als *krtá*; *hantár* als *hatá* enz.

²⁾ Volgens de heerschende theorie is *as* 't oorspronkelijke, en *s* anorganisch, d. i. in gewone taal: verbasterd. Dewijl die theorie regelrecht in strijd is met de algemeene wetten van 't Sanskrit, heb ik een proef genomen met jonge kinderen die nog gebrekkig spraken. Ik liet ze mij *as* nazeggen; het lukte niet; daarop zeide ik hun *s* en *ś* voor; ze deden het zonder moeite na. Om me verder te overtuigen raadpleegde ik den Chinoloog Dr. G. Schlegel en legde hem, zonder mijne beweegredenen op te geven, deze vragen voor: „kunnen de Chineezen den klank *as* uitspreken?” Antwoord: neen. „Kunnen ze dan *s* of *ś* uitbrengen?” Antwoord: ja. Dit pleit niet voor de oorspronkelijkheid van *as*. Maar eigenlijk doet het niets ter zake wat 't oorspronkelijkste is; de vraag is alleen: wat algemeen Arisch was, als gewrocht van gemeenschappelijke ontwikkeling, vóórdat er een splitsing kwam.

³⁾ In den zin dien de Indische spraakkunst aan den term hecht; eigenlijk verdienden *ia*, *ua*, *ra*, *la*, evenzeer *guṇa* te heeten van *i*, *u*, *r*, *l*, als *ai*, *au*, *ar*, *al*. Vandaar dat bijv. uit *ug*, waarvan *ugra*, „streng,forsch”, zoowel *vajra*, *vāja*, Germ. *wakker*, *woekeren*, enz. komt, als *ojas*, Lat. *augere*, *augustus*, ἀύγῃ, ἀύξαι, Germ. *aukan*. Vgl. voor den phonetischen samenhang tusschen *ai* en *ia* Slawisch *ě* overgaande in *ia*.

admi, atti, danti, moet juist het tegendeel beteekend hebben, namelijk «bijten», of iets dgl. Ten bewijze dat woorden voor *tand* gevormd zijn van stammen die buiten kijf «bijten» beteekenen, haal ik aan Skr. *damṣa, damshtrā*, wier stameenheid met *daṣ, ḍāṇw* niemand loochent.

In 't Grieksch komen meer uitzonderingen voor dan in 't Skr. Misschien zijn *ἐσμέν, ἐστέ, ἔών*, enz. als uitzonderingen te beschouwen. Dit zou zelfs vast staan, indien de theorie dat elke Grieksche *ε* uit eene Oudarische *a* ontstaan is, juist ware. Maar die theorie is te algemeen gesteld ¹⁾. Het is toch moeilijk aan te nemen dat de Grieksche *ε* in *ἐλαχὺς, ἐνδοθός*, en in *κεράννυμι* (maar *κέκραμυ*), in *κελεύω*, stam *κελευσ* (= Bactr. *ḡraosha* en *ḡraosha*, «bevel, maning», en «oproeper, opwekker»), e. dgl. uit iets anders ontstaan is dan uit een *ε*. Soms is ook in 't Grieksch de *ε* overgegaan in *ι*, wat in 't Skr. gewoonlijk 't geval is; bijv. *κλονημι* voor *κερνημι*; Skr. *kirīṭā*, helm, voor *kṛīṣṭa*, Lat. *crista; tīras* uit *tīras*, Lat. *trans*; enz. enz. In allerlei talen vindt men de neiging terug, om bij liquidae een voorslag van *ε* te laten hooren, en dat daaruit eene heldere *e* ontstaan kan, leert ons 't voorbeeld van 't Spaansch, bijv. in *estar*, van 't Fransch in *été*; ook een heldere *i* ontwikkelt zich daaruit, bijv. Magyaarsch *iskola* uit *schola*. Kortom, het is volstrekt onzeker of *ἐσμέν* ooit als *ἄσμεν* geklonken heeft.

Van 't Lat. *estis*, voor 't regelmatige *stis*, geldt hetzelfde. Niemand zal toch wel beweren dat de vóór eene liquida staande *e* van *Alexander, ager*, e. dgl. ooit eene *a* geweest is. Daarentegen is *sum* een onbetwistbare onregelmatigheid voor *esm*, doch het toont terzelfder tijd dat eene *u* in 't Lat. uit *ε* kan voortspruiten, hetgeen trouwens uit voorbeelden als *periculum* = *periclum* enz. duidelijk genoeg is. ²⁾

Het is niet te ontkennen dat er onbetwistbare afwijkingen van den algemeensten regel voorkomen. Zulk eene afwijking is 't Oudperz. *amahiy* wij zijn, voor *hmahi*, en omgekeerd Lat. *sum* voor *esum, esm*. Doch zulke uit-

¹⁾ Volgens dezelfde theorie is elke Skr. *ṛ* eene verbastering van *ar*. Alsof *kartar, grotar, jetar, bhara, bhava, jaya*, niet op denzelfden trap staan! Uit *bubodha* en *viveṣa* als grondvorm af te leiden *budh* en *viṣ*, maar uit *dadarṣa* een *darṣ*, is zuiver willekeur. Alwie weet dat *kṛtvā*, z.v.a. *ποιήσας*, lijnrecht het tegendeel is van *kartum, ποιέειν*, behoorde niet eene theorie te huldigen, waaruit volgen zou dat *mṛtā*, dood, eene verbastering ware van *mārta*, sterveling. Kortom, bij *kr* bijv. denkt ieder die Skr. kent aan een feit, bij *ka* aan eene handeling; *kar* is duratief, *kr* niet; vandaar dat men alleen door *kr* te herhalen, door te zeggen *kṛtvā kṛtvā* vermag uit te drukken wat korter door 't eenvoudige *kāram* wordt te kennen gegeven. Frequentatief en duratief zijn begrippen die in elkaar kunnen overgaan.

²⁾ Ook in 't Skr. is *ε* vaak genoeg in *u* overgegaan, buiten allen invloed van een lipletter; bijv. *guru* uit *ḡru* = *gru*, welks *guṇavorm* is *ḡariyas*; vgl. *kshipra*, maar *kshepiyas*; *dāra*, maar *daviyas*. Voorts is *tulā* uit *tēlā* = *ṭlaṣ* enz.; ook in 't Latijn *opitulari* voor *opitēlari*; in 't Vedisch *sruti*, pad, voor *ṣṛti*. In sommige streken van Indië wordt Skr. *ṛ* regelmatig als *ru* uitgesproken.

zonderingen die blijkbaar niet met elkaar in eenig verband staan, vermogen den regel niet te niet te doen, volgens welken *asti* in de sterke vormen *as*, en in de zwakke *s* heeft, derhalve *asti*, *asati*, *asat*, maar *santi*, *siâm*, klass. Skr. *syâm*; *sant*, *sat*¹⁾). Maar, zal wellicht iemand vragen, mag men den strengen regel van 't Skr. uitstrekken over 't oudere Arisch in 't algemeen? Ik aarzel niet met te antwoorden ja. Zonder dien regel zijn de verschijnselen der conjugatie en der woordvorming volstrekt onverklaarbaar. Alwie beweert dat *santi*, *syâm*, enz. anorganische vormen zijn, behoort vooraf aangetoond te hebben dat in 't Germaansch vormen als *staig*, *stigum*, *gaut*, *gutum*, *band*, *bundum*; enz. «anorganisch» zijn. In één woord, de heele conjugatie en woordvorming aller Indogerm. talen is dan eene aaneenschakeling van «anorganismen», die met verwonderlijke consequentie aan bepaalde wetten gehoorzamen. De ervaring leert dat in verloop van tijd zich bij alle talen een streven openbaart om 't schijnbaar onregelmatige op te ruimen en te nivelleeren. Maar dat onregelmatige was eenmaal volkomen regelmatig, en juist uit de weinige sporen die er van 't gewaande onregelmatige overblijven moet men besluiten tot het vroeger bestaan van een regel. Hoe ware het te verklaren dat bijv. 't Grieksch *ἔισι*, maar *ἔμεν*, *λασι*, *ἔθι*, *ἔτω*, zegt evenals 't Skr. *eti*, *imas*, *yanti*, *ihi*, *itât*, zoo men niet aannam dat wat in 't Skr. vaste regel gebleven is, ook eenmaal algemeen in 't Grieksch gold? Wijzen *δέδομα*, *δέδμεν*, *ἔομα*, *ἔικτον*, *ἐξασι*, enz. enz. niet terug op dienzelfden gemeenen regel? ²⁾).

Passen we 't hier aangevoerde op *erum*, *erudh*, *eru* toe, dan zien we dat *er*, in stede van *s*, in 't meerv. praes. ind. het tegendeel zou wezen van «organisch». Het zou eene verbastering zijn die altoos mogelijk ware, doch die men niet moet veronderstellen zonder noodzaak. Gelukkig bewijzen de persoonsuitgangen dat die vormen onmogelijk tot het praes. ind. kunnen behooren. Ze hebben, gelijk W. Scherer in zijn leerrijk werk: «Zur Geschichte der Deutschen Sprache», bl. 205 te recht opmerkt het voorkomen, den schijn van een perfectum. Ook de Ags. meervoudsvorm *earon*, *earun*, Noordhumb. *aron*, onderscheidt zich, wat de uitgangen betreft, uiterlijk niet van een perfectum. In geen geval dus kunnen *erum*, enz. eigenlijk

¹⁾ In Prof. Benfey's Kurze Skr. Gramm. [Leipzig, 1855], welke in volledigheid en nauwkeurigheid alleen voor de Vollständige Gramm. van denzelfden schrijver onderdoet, wordt als Vedisch opgegeven *asyâs* voor *syâs* (bl. 129). Mij is die soloecistische vorm nooit ontmoet, en ook aan de bewerkers van 't Petersb. Wdb. is hij ontsnapt.

²⁾ Ook in andere gevallen vindt men in 't Grieksch als uitzondering, als schijnbare grilligheid terug, wat in 't Skr. volgens een vasten regel geschiedt; bijv. Gr. *ἦτα* imperf. van *λέναι*, is een overblijfsel van den gemeenen regel, dat het augment bij werkwoorden die met een klinker beginnen, niet is *a*, maar *ê*; dus van *ἔ*, imperf. *âyam* (uit *âiam*); pl. *âima*, *ἦμεν*.

een tegenw. tijd van den indicatief uitgedrukt hebben. Moeten wij er dan eigenlijke perfecta in zien?

Hoewel de beteekenis van *asti* van ouds her niet dezelfde is als die van *bhavati*, zijn de perfecten *âsa* en *âabhûva* toch één geworden van beteekenis, en hoe 't perf. van *bhû* den zin van een praes. kon aannemen, leert het Gr. *πέρυνα*. De 2^{de} pers. enk. *ert* in 't On. pleit voor deze opvatting, te meer omdat ook de zoogen. opgeschoven perfecten in 't On. tot uitgang *t* hebben, bijv. *kann*, *kann̄t*, *kunnum*, enz. Over de omstandigheid dat *ert* denzelfden klinker heeft als 't meervoud konden we heenstappen, doch op een grooter bezwaar stuiten we als we de Gotische vormen vergelijken.

't Got. meervoud *sium*, *sijum*, *siuth*, *sijuth*; en tweevoud *siu*, *siju*; *siuts*, *sijuts*, behooren stellig niet tot het perf., al komen de persoonsuitgangen overeen. De *i* of *ij* is een ondubbelzinnig kenmerk van den optatief. De overeenkomstige Oudindische vormen luiden *siâma*, *siâta*; *siâva*, *siâtam*, klassiek Skr. *syâma*, enz.; de Latijnsche *siëmus* en *sîmus*; *siëtis* en *sîtis*. Hetzij we aannemen dat reeds in 't ouder Arisch naast *siâma*, *siâta* een *sîama*, *siata* bestond, of *sîmus*, *sîtis* voor veel latere ontwikkelingen houden, in elk geval staat er tusschen *siëmus* en *sîmus* een *siëmus* in. Het Gotisch vertoont dezelfde korte, of verkorte, en samengetrokken vormen als 't Latijn, want *eima*, *eith*, *eiva*, *eits* in den optatief perf. kan niet onmiddellijk uit *iâma*, *iâta*, enz. gesproten zijn, maar uit *iama*, *iata*. *Sium*, *siuth* zijn ook uit *sîama* enz. gekomen, maar er heeft nog geen samentrekking plaats gehad, zooals in *nemeima*. Wel verklaarbaar, dewijl *sium* een zelfstandig woord is, terwijl *eima* alleen als uitgang gevoeld werd. De brug tusschen *iam* en *ium* is *ie*. Inzonderheid vóór een neusklink is de doffe *ë* overgegaan in *u*. Bijv. Got. *vitum* staat voor *vitëm*, terwijl in 't Skr. in een dergelijk geval de *ë* tot *i* is geworden; bijv. in *bubudhima* = Got. *budum*, beide voor *bhubhudhëma*. Evenzoo schijnt *nas*, acc. pl. van *ik*, geworden *ëns* en daarna *uns*; immers uit *nas* moest anders in 't Got. worden *ns*, gelijk *brothrs* uit *brothras*. *Ns* wordt van zelf tot *ëns* in de uitspraak. Ik vermoed dat de accus. pl. *auhsuns*, gespeld *auhsunns*, welke in Cor. I, 9,9 voorkomt niets anders is dan de volkomen regelmatige vorm, want bij gen. pl. *auhsne* behoort als regelmatige accus. *auhsns* = Skr. *ukshnas*. Om de uitspraak gemakkelijker of liever mogelijk, te maken, moest men wel *auhsëns* zeggen en dit ging over in *auhsuns*. ¹⁾

In overeenstemming met het Gotisch hebben ook het Mnl. en Nnl. het meervoud van den indicatief vervangen door den conjunctief: *sijn*, *sijt*, *sijn*; *zijn*, *zijt*, *zijn*. Deze hebben zich ontwikkeld uit *sijam*, *sijath*, *sijan*, gelijk

¹⁾ Uit het onderzoek van W. Braun is thans gebleken, dat *auhsunns* een verkeerde lezing van Uppström voor den dat. pl. *auhsum* is. (Noot van 1923).

vrij, Got. *freis* uit *frijas*, en zouden in 't Got. luiden *seima*, *seith*, *seina*, met dezelfde uitgangen, die in 't Got. uit een Arisch *iâma*, *iâta*, *iant* of *iënt* gesproten zijn, bijv. in *nemeima*, *vileima*, enz.

Het Nederlandsch is één stap verder gegaan dan 't Gotisch in zooverre het ook den 3^{den} pers. meerv. door een conjunctief heeft vervangen. Het Mhd. en Nhd. hebben daarentegen eene schrede minder gedaan: ze hebben alleen den 2^{den} pers. meerv. ind. vervangen door den conj. *sît*, *seid*. Dialectisch echter heeft ook 't Mhd. den 1^{sten} ps. mv. *sîn*. Het verste gevorderd in dezelfde richting is op Ndl. taalgebied de tongval van Noordbrabant en de Bommelerwaard, waarin zelfs *ik ben* plaats gemaakt heeft voor *ik zij*.

De aangetoonde overeenkomst tusschen Gotisch en Nederlandsch wetigt de gevolgtrekking dat On. *erum*, Ags. *earon*, enz. conjunctieven zijn die op gelijke wijze als in 't Got. en Ndl., en ten deele ook Hoogd., de rol van den indicatief hebben op zich genomen. 't Onderscheid is alleen dit, dat *sium*, *zijn* een als conjunctief dienende optatief is, maar *erum* een oude conjunctief. Het verdient bijzondere opmerking dat als 3^{de} pers. meerv. van den conj. van *as*, noch in 't Indisch, noch in 't Bactrisch ooit anders voorkomt dan *asan*, *anhên* (en *hên*). *Asan* vindt men ontelbare malen, *asanti* nooit, en daar 't Lat. *erunt* niet noodzakelijk uit *asanti* behoeft ontstaan te wezen, mag men veilig 't besluit trekken, dat een *asanti* ongebruikelijk, of althans zeer zeldzaam was. Dat in den conj. *asan* en niet *asanti* gebruikelijk was, levert den sleutel tot de verklaringen van On. *eru*, Ags. *earon*, en heldert ons tevens op hoe het komt dat de On. en Ags. persoonsuitgangen in 't praes. meerv. uiterlijk zich niet van die in 't perf. onderscheiden.

Hoe de conj. *asama*, *asata*, *asan* in 't On. *erum*, *erudh*, *eru* kon worden, daarvoor beroep ik mij op 't Got. *sium*, *sijuth*. Wat het Ags. *earon* betreft, vergelijkte men den conj. (opt.) meerv. *sebn* naast *sên*, *sîn*. Een 1^{ste} pers. meerv. van den ouden conj. is in 't Ags. *wuton*, *uton*, *wutan*, 'gaan we!' Mnl. *weten*, gespaard ¹⁾, en hieruit zien we, dat *on* in *earon* insgelijks zich uit *âma* ontwikkelen kon. In den 3^{den} pers. is *earon* = *asan*.

De grootste of liever de eenigste zwaarigheid, welke de gegeven verklaring in den weg staat is 't enkelvoud *ert* in 't On., *eart* en *eardh* in 't Ags., *arst* en *ardh* in den Noordhumb. tongval. De *dh* weet ik niet anders te verklaren dan door verwisseling van den sisklank *z* ²⁾ met de gelispelde *dh*; vgl.

¹⁾ Op den imper. meerv. van 't Gotisch dien men niet zonder grond voor een ouden conj. gehouden heeft, zal ik me niet beroepen, daar die vorm uiterlijk niet van den indic. verschilt. In 't Ags. daarentegen is 't verschil tusschen *adh* en *on* in 't oog vallend.

²⁾ Men weet dat in 't Engelsche *has*, *leaves*, e. dgl. de slotletter als *s* wordt uitgesproken. In den 3^{den} ps. enk. der werkwoorden kan de Engelsche *s* nooit hard geklonken hebben, want de klank waarvoor ze in plaats is gekomen, nl. de *dh*, is zacht, in tegenoverstelling van *th*.

Noordh. *we gesprecas* = *gesprecadh*; *forgefes*, Eng. *forgives*; Ags. *bæzere*, «bader, dooper» voor *bæðhere*¹⁾. De klanken *z* en *dh* werden dus dikwijls met elkaar verward, zoodat *eardh*, *ardh* vermoedelijk voor *ears*, *ars* = *asasi* staat. Van een perfectum *eardh* kan in geen geval sprake wezen. Daarentegen heeft On. *ert* wel degelijk, wat den uitgang betreft, 't voorkomen van een perf., gelijk we hierboven reeds opgemerkt hebben. Alvorens dit moeilijke vraagstuk bevredigend te kunnen oplossen, moesten we de duistere geschiedenis van 't Germaansche *st* en *t* in den 2^{den} pers. enk. kennen, en dat is niet het geval. Daarom zal ik eene poging doen om een deel dier geschiedenis op te sporen.

Zoover mij bewust is, wordt het als een zaak die van zelf spreekt aangenomen dat 't Got. *t*, bijv. in *namt*, hetzelfde is als de *tha* van den 2^{den} pers. enk. perf. van 't Skr., bijv. in *pecitha*, *papaktha*. Doch 't eenigste wat van zelf spreekt is dit, dat bij geen mogelijkheid een Skr. *tha*, zooals het daar staat, aan een Got. *t* kan beantwoorden, in gevallen waar vóór die *t* in 't Got. een klinker gestaan heeft. Uit vormen als *magt*, *sokt*, e. dgl. blijkt met volkomen zekerheid dat er vóór de *t* een klinker is uitgevallen in betrekkelijk jongen tijd, want een Arisch *gt* is onbestaanbaar; *gt* werd *kt*, en ging even als elke andere *kt* in de Germaansche talen in *ht* over. Misschien spraken de Goten nog *magēt*, *sōkēt* uit, en in allen gevalle heeft er zoo'n klinker eenmaal vóór de *t* gestaan. Het ligt voor de hand dat het dezelfde klinker was dien we in 't Skr. *pecitha* als *i* terugvinden. Met vormen als *papaktha* mag men het Got. *namt* niet vergelijken.

Al is derhalve de Got. *t* in 't perf. onmogelijk uit een Arisch en Skr. *tha* ontstaan, toch kunnen *t* en *tha* in oorsprong één geweest zijn. Het is niet te loochenen dat er verwantschap is tusschen Skr. *tha* en *itha* (uit *ētha*) en Lat. *sti*, *isti*, Gr. *σθα*. Met behulp van 't Skr. zelve kan men bewijzen dat de Skr. uitgang *tha* niet oorspronkelijk is, of althans een bijvorm moet gehad hebben. Want de 2^{de} pers. van *āha* luidt *āttha*. Het is onmogelijk volgens de klankwetten van 't Skr. dat uit een verondersteld *āhtha* ooit een *āttha* kon voortspruiten; *āhtha* kon in 't Skr. niet anders worden dan *ādha* of des noods *āgdha*. De uitgang was derhalve oudtijds niet *tha*, maar *ttha*. Aan Skr. *ttha* zou regelmatig in 't Grieksch *σθα*, Germaansch *st* beantwoorden. De vraag blijft, wat oorspronkelijker is, in dit geval: Skr. *ttha* of Gr. *σθα*? Dat is moeilijk uit te maken, omdat een Arisch *ttha* in 't Gr. en Germ. *σθα* en *st* wordt, en een Arisch *stha* evenzeer. Omgekeerd blijft gewoonlijk een Arisch *ttha* in 't Skr. onveranderd, maar het gebeurt ook wel dat een Arisch *stha* in 't Skr. tot *ttha* wordt. Zoo b.v. in *aqvathhāman* voor

¹⁾ Zie Bouterwek, Die vier Evang. [Gütersloh, 1857], bl. CXLVI, en Grimm, DG. I [2^e uitg., 1822], 253.

açvasthâman, *açvattha* ¹⁾). In de Prâkrits is die overgang tot regel geworden: Skr. *asti* wordt *atthi*, enz. Wat men in de Prâkrits volledig ontwikkeld ziet, zal men in 't Skr. voorbereid vinden. Zoo is bijv. Skr. *kirita*, «helm», geheel op Prâkritsche wijze ontstaan uit *krista*, Lat. *crista*; *jâthara* uit *jastara*, γαστήρ; *bhata* uit *bhṛta*; *hita* uit *dhita*, enz. enz. Den Skr. uitgang *tha*, *itha* mogen we, na vergelijking van 't Gr., Lat. en Germ., voor eene Indische ontwikkeling van *stha* of *ttha*, houden. En mocht *tha* al van overouden tijd een bijvorm van *stha* of *ttha*, gelijk b.v. *stag* van *tag*, *skr* van *kr*, *stud* (stooten) van *tud* enz. zijn, dan is *tha* toch uit de overige talen verdwenen.

In 't Grieksch mag *stha* in allerlei tijden gebruikt worden. Ook in 't Germaansch moet zulks 't geval geweest zijn, want het Ags. *st* in *canst* naast *cunne* = Got. *kannt*, alsook in den 2^{den} enk. ind. praes., en in den 2^{den} enk. pers. der zwakke werkwoorden, kan kwalijk voor iets anders gehouden worden. In 't Gotisch is mij slechts één perfectum bekend dat in den 2^{den} enk. *st* bewaard heeft, nl. *saisost*, 1^{ste} pers. *saiso*. Anders luidt èn in 't Got. èn in 't Noordsch de uitgang *t*. Hoe heeft zich die verandering van *sthā* of *ttha* in *t* toegedragen? Daarop moeten we vooralsnog 't antwoord schuldig blijven, want een beroep op 't voorbeeld van onderscheidene talen, zooals 't Fransch, de Prâkrits en eenigermate 't Skr., waarin *st* licht de *s* verliest, zou weinig afdoen. We moeten echter niet vergeten dat bepaalde klankwetten slechts voor korter of langer tijd geldig zijn en dat in 't leven van één en dezelfde taal geheel andere, soms zelfs geheel tegenstrijdige wetten heerschen. Wij kennen evenmin den regel volgens welken de *s* weggevallen is in *im*, hoogstwaarschijnlijk ook in *thamma*, e. dgl., en toch betwijfelt niemand het feit, al is het onverklaarbaar. Gelijk Got. en Noordsch *namt* zich herleiden laat tot *namēstha* of *namēttha*, zoo voert ons *ert* tot *isastha* = *asas*; te vergelijken, wat den uitgang betreft, met ἐστῆςθα, e. dgl. Het Ags. *eart* lijkt in geen enkel opzicht op een perfectum; integendeel het vertoont eene treffende overeenkomst met *wilt*, *wylt*, 2^{den} pers. van *wille*, dat in geen geval iets met een perf. te maken heeft.

Zeër zonderling op het eerste gezicht is Ohd. *birum*, *birut* enz. Zou de *r* hiervan een middel wezen om den hiaat te vermijden ²⁾? Dat is mogelijk op zich zelf, maar niet zeer waarschijnlijk, als men de bijvormen *birin*, *birn*; *birint*, *birnt* vergelijkt. Een perfectum kan *birum*, *birut* niet wezen, omdat

¹⁾ In *âttha* was de *stha*, verondersteld dat die oorspronkelijk is, reeds tot *ttha* geworden, anders kon *âh* + *stha* geen *âttha* opleveren.

²⁾ Over zulk eene *r* zie Müllenhoff en Scherer, Denkmäler [2^e uitg., 1878], bl. 301. In de Polynesische talen is de *r* een zeer gewoon middel ter vermijding van hiaat; bijv. *tu-ut* wordt even vaak *tût* als *turut*; *uas* gaat over in *uwas* en evengoed in *uras*, waaruit dan later *wras*, eindelijk *bras*. De ephelkustische *n* speelt in die talen een nog veel grooter rol dan in de Arische.

Notker in den 2^{den} ps. meerv. *birint* schrijft, en nu is *nt* bij hem wel een uitgang van den 2^{den} ps. in 't praesens, maar niet in 't perfectum ¹⁾). Om kort te gaan, ik houd *birum* = *birin*; *birut* = *birint* voor ontwikkelingen van *bisiamas*, *bisiata*, 1^{ste} en 2^{de} pers. meerv. van 't eigenlijke futurum van *bi* = Slawisch *bi*, Lat. *fi*, Operz. *bi*. Of dit *bisiamas* voor *bvisiamas* staat of niet, doet niets ter zake.

In klank hebben *birum*, *birut* zoo'n groote overeenkomst met On. *erum*, *erudh*, dat deze of gene wellicht op den inval zou kunnen komen, *birum* te verklaren voor *irum* met voorgevoegde *b*, naar valsche analogie van *bium*. Hij zou kunnen aanvoeren dat de Ohd. imperatief *bis* handtastelijk eene verbastering is van *wis* ²⁾). Doch de laatste verandering is van gansch anderen aard dan de toevoeging van een klank, zoodat aan zulk eene verbastering niet te denken valt. Nochtans geloof ik dat er in Hoogduitsche gewesten eenmaal een *irum*, *irut* bestaan heeft, en dat deze vormen op den klank van *birum*, *birut* invloed hebben uitgeoefend. Naast *um*, *ut*, komen inderdaad *am* en *in*, *int* voor; deze laatste zijn regelmatigere ontwikkelingen van *bisiamas*, *bisiata*, maar ze zijn tot een kleiner gebied beperkt, omdat, naar ik vermoed, een *irum*, *irut*, met *biriam*, *biram*, *birim*; *birit* verwisseld werd.

Aan eene verwisseling, die in 't Nederlandsch 't duidelijkste en consequentste zich openbaart, en over 't gansche Germaansche taalgebied begonnen is reeds in 't voorhistorisch tijdperk, aan de verwisseling namelijk van 't meerv. conjunctief en indicatief, is het toe te schrijven dat in 't Ags., Os. en Ohd. naast *sind* ook *sinðon*, enz. gehoord werd. De uitgang toch van den conjunctief was *on* in 't bewuste geval, zoowel in *earon* als in *seón*. Waar *sind* verward werd met *seón*, zoo niet overal en altoos, dan toch door een deel van 't volk, daar kon ook *on* licht achter *sind* gevoegd worden.

¹⁾ Volgens Grimm, DG. I [1822], 858.

²⁾ Een waardig tegenhanger van dit *bis* voor *wis* is 't plat Hollandsche *bel zeker* voor *wel zeker*.

Eene oude Nederduitsche geloofs- belijdenis.

De Taal- en Letterbode, VI.

Haarlem, 1875.

Naarmate men verder in 't verleden teruggaat, des te meer sporen men vinden zal van eene zeer nauwe verwantschap tusschen de Germaansche stammen onderling, in taal, geloof en zeden. Dat dit zoo is, ontkent geen deskundige; dat het uit den aard der zaak zoo wezen moet, schijnt van zelf te spreken. En inderdaad, in zeker opzicht spreekt het ook van zelf. Immers, hoe kleiner 't getal personen waaruit een volk bestaat zijn zal, hoe minder verschil in taal en tongval men verwachten kan. Doch een volk, hoe klein ook, bestaat toch altoos uit een verband of verbond van gemeenten, en waar gemeenten zijn, bestaan ook tongvallen. Al weten we niet onder welke omstandigheden de verschillende groepen van Arische volken zich gesplitst, d. i. in dit geval: zich gevormd hebben, zooveel leeren we uit de dagelijkse ondervinding en de lessen der geschiedenis, dat zij die eenmaal van hun Arische stamgenooten gescheiden, de stamvaders der Germanen geworden zijn niet bestonden uit een enkel individu, en ook niet uit twee, maar uit duizenden, tienduizenden. Die duizenden waren reeds leden eener maatschappij, die niet eerst bij hun scheiding spraakvermogen en een stel taalboeken kregen om «Urgermaansch» — *sit venia verbo* — te leeren. Neen, ze waren natuurlijk al in 't bezit eener taal, en wel eener zoodanige, welke zij met andere Ariërs van wie hedendaagsche niet-Germanen afstammen gemeen hadden. Derhalve, bij 't beginpunt van de geschiedenis der Germanen bestond er nog geen Germaansch, wel een of andere Arische taal in tongvallen geplitst, die gemeenschappelijk toebehoorde aan de voorouders der hedendaagsche Germanen en aan die der tegenwoordige Slawen, enz. Uit dien hoofde zijn termen als «Urgermanen» en «Urgermaansch» te vermijden. Uit begripsverwarring geboren, leiden ze tot geleerde wartaal. Van Urgermanen te spreken, klinkt veel wetenschappelijker, maar is geen zier minder ongerijmd, dan te gewagen van Urleidenaars. Ook de term Urgermaansch beteekent, wel bezien, in 't geheel niets; met eenigen goeden wil kan men er eene uitdrukking in zien voor zekere kunstmatige, d. i. in dit geval: denkbeeldige, eenheid. Nu is 't einddoel eener geschiedkundige wetenschap dit, dat zij 't beeld van 't verledene zoo volledig mogelijk tracht te herstellen, 't verledene als het ware op nieuw schept. Haar doel mag niet wezen, 't verledene te verwringen.

Als men weet dat er geen volkstalen bestaan zonder tongvallen — en wie weet het niet? — dan kan men zich er niet over verwonderen dat de literarische overblijfselen uit een tijdperk toen er nog geen officieele talen

op Germaansch gebied heerschten, in eene bonte verscheidenheid van dialekten zijn opgesteld. Meer en meer leert men thans inzien van hoe groot belang de kennis der jongere tongvallen is, ten einde met behulp daarvan te bepalen in welke landstreek een of ander oud geschrift (welks herkomst niet van elders bekend zijn mocht,) vervaardigd is.

't Onderzoek naar de bakermat der oude Nederfrankische Psalmen heeft tot uitkomsten geleid, die, in meer dan één opzicht belangrijk, in der tijd door COSIJN in dit tijdschrift meêgedeeld zijn.¹⁾ Van mijnen kant wenschte ik de aandacht van den lezer te vestigen op een zeer eigenaardig dialect dat ons in een oud Nederduitsch Credo te gemoet treedt. 't Stuk is 't laastst uitgegeven in de *Denkmäler Deutscher Poesie und Prosa aus dem VIII—XII Jahrhundert*, van Müllenhoff en Scherer; een boek dat een waar tooneelbeeld mag heeten in zijn soort. Het bedoelde Credo staat onder den titel van «Niederdeutscher Glaube» op bl. 245 (der 2^{de} uitgave [1873]). Ik laat het hieronder in zijn geheel volgen, mij houdende aan den tekst van M. en S., behalve voor zooverre ik de onzekere of bepaald verkeerde lengte-teekens verbannen, en in stede van een paar op misverstand berustende conjecturen de lezing van 't handschrift hersteld heb.

Ikkelâve in Got vader almachigen, in then sceppare thes himeles en ther arthen. Ikkelâve in sînen ênbornen sune uusen herren thene hêlgen Crist. Ickelâve in thene hêlchen gêst. Ickelâve that the thre genenneden the vader en the sune en the hêlge gêst ê(n) wâr godthid is. Ickelâve that the sulve Godes sune thet(h)er ge was ven ambeginne, that he gemmERMÊR wîsen scel âne aller slach ende. Ickelâve that the sulve Godes sune infangen was ven thene hêlgen gêste, that he geboren was ven Marien ther êwegen maget[h]. Ickelâve that he thur ûse nôtthrutthe gevangen wart, gebunnen wart, bespottet wart, gehalslaged wart, gevillet wart, gecrucighet wart, that he in then crûce gestraf, mitter mennisgid, niuwet mitter godhit. Ickelâve that he begraven wart, that thi u hêlge siele t[h]u ther helle vôr end thârût[h] nam alle the thâr beyaren sînen willen gedaen hadden. Ickelâve that he des treden dages ven thene dâthe ostont[h], wâr god, wâr mennesche. Ickelâve that he adter sîner ubstannisse at inde drang mit sînen jungheren, ûs te bewârende sîne wâren ubstannisse. Ickelâve that he hîr wunede XL dage XL nochte als ên ander mennische, ân that êne that he ne gesundigede. Ickelâve that he thes vêrtigsten dages t[h]u thene himele vôr, et aller there ancie the-ther werthig wâren the-the sîne uffart scûen môsten. Ickelâve that he thâr nû setet[h] ter(?) swîtheren(?) han sînes vader ûses herren thes alewel-digen Godes, ime evenhêr ende evenweldig. Ickelâve that he nâ cumstich

¹⁾ Taal- en Letterbode, III, 25 e.v. 110 e.v. (Noot van 1923.)

is te dômenne en te dêlenne dâden ende livenden, ênen gewiliken al nâ sînen genâthen ende nâ ûsen wercken. Ickelâve thie hêlge cerstenhid, mên-schip ther hêlgene, oflât mîner sundene ther ic mikelig hadde ende sin nuet furmet ne hadde. Ickelâve that ic sundige mennische in theme sulven lîve the ic hîr nû scîne sterven scel, wir ubstanden scel, Gode rithe given scel aller there thinge the ic ge gefrumede, gôdere gif uvellere. Ickelâve that ic then thâr lân enfân scel, al nâ thû thet ic fundin werthe te mînen junck-gesten tîden. Ickelâve in that êwge lîf that (?) God (of: gôd?) sulve is.

De taal van dit stuk onderscheidt zich door ettelijke eigenaardigheden die, alle bij elkaar genomen, op eene streek wijzen waar Saksisch, Nederen Middelfrankisch samenkomen. De hoofdkenmerken zijn: 1) voor de scherpe *oo* meestal *aa*; ook voor opene zachte *o* een enkele maal *a*; 2) de datief op *me*, *m* heeft het veld geruimd voor *ne*, *n*, gelijk in 't Nederlandsch; de eenigste zekere uitzondering is *ime*, hem, ook gelijk in onze taal; 3) de verbinding *ht* (*cht*) is overgegaan in *tth*, *th*, *dt* (d. i. *tt*); of blijft *ch*; of verliest de *t*.

Deze hoofdkenmerken, in onderling verband beschouwd, nopen ons den Nederduitschen tongval van 't geschrift niet te zoeken op zuiver Saksisch gebied, hetzij van Nederland of Duitschland. De Nederfrankische gewesten van België en ons rijk kunnen ook niet in aanmerking komen, behalve misschien een smalle strook op de Limburgsch-Pruisische grenzen. Middelfrankisch, waartoe o. a. 't Keulsch behoort, is 't Credo ook niet. Van het Nederfrankisch taalgebied schiet er nog over 't land van Kleef en Gelder; hierbij moet gevoegd worden de streek van overgang tusschen Frankisch en Saksisch, namelijk Essen en Werden. Men zou de bevolking dier oorden aan deze en aan gene zijde des Rijns eene uit Saksen en Franken gemengde kunnen noemen, ware het niet m. i. raadzaam, zoo weinig mogelijk ethnologische en politieke verdeelingen met taalkundige te verwarren. Trachten we liever uit den vorm van plaatsnamen eenige gegevens af te leiden ter nadere bepaling van 't gewest waar ons Credo thuis behoort.

Wanneer we van 't Limburgsche dorp Venraai (Venrade) eene lijn trekken in zuidelijke richting op Kerkrade, iets ten noorden van Aken; dan van Kerkrade af eene oostelijke richting inslaan naar 's Hertogenrade; van hier NO. gaan naar Gulik; voorts wederom NO. op Nuis aan, gaan over Hulk-rath; hier ons NW. wenden naar Krefeld toe, langs Osterrath, en dan den spoorweg volgen tot Homburg, oversteken naar Ruhrort, de Ruhr opgaan tot Werden en terug naar den Rijn om iets ten ZW. van Duisburg over te steken, in NW. richting ons begeven over Meurs naar Gelder, en dan westwaarts trekken totdat we Venraai, ons uitgangspunt bereiken, dan hebben

we de grenzen afgebakend van een gebied waarbinnen de herkomst van 't Credo gezocht schijnt te moeten worden. Want zoodra wij buiten die streek komen, ontmoeten wij, aan den Nederlandschen kant, *roode* (*rooi*), en niet meer *râde* (*raai*). Aan de oost- en zuidzijde komt *rade* (*rath*) wel is waar nog voor, maar op Middelfrankisch gebied, dat wegens andere kenmerken van 't Credo uitgesloten moet blijven. Hoeveer 't Middelfrankisch zich uitstrekt, vinden wij in Braune's opstel: «Zur kenntniss des Fränkischen und zur hochdeutschen Lautverschiebung», in de door dien geleerde met H. Paul uitgegeven «Beiträge zur Geschichte der Deutschen Sprache und Literatur», I [1873], bl. 27; vgl. 29.

Dicht buiten de boven aangewezen grenzen kan, dunkt mij, slechts één Nederduitsch dialect in aanmerking komen: dat van Kleef-Gennep, ook een overgangstongval tusschen zuiver Saksisch en zuiver Nederfrankisch ¹⁾. Met het Gennepsch heeft ons stuk gemeen *a* voor *oo*; alsook *varen* voor *voren*; *mit* voor *met*; zie Verdam's Historie van Troyen, Inl. 39, waar eene lijst gegeven wordt van de dialectische eigenaardigheden des afschrijvers en omwerkers van Maerlant's Historie. Het Kleefsch van van der Schueren in zijne Kroniek van Kleef en Mark, alsmede in zijn Teuthonista, wijkt meer af, niettegenstaande veel punten van overeenkomst; over 't algemeen vertoont zijn Kleefsch — wellicht ten gevolge van 's mans geleerdheid — zoo'n mengelmoes, dat het reeds hierdoor zich onderscheidt van 't taaleigen van 't Credo. Ons *en*, dat reeds in 't laatste en in oude Geldersche stukken voorkomt, luidt bij vdS. *ind*, *end*, *und*; menigmaal bezigt hij *ind* en *und* op dezelfde bladzijde. Ofschoon de Kroniek vier eeuwen jonger is dan 't Credo, heeft zij nog vaak de *m* van den datief, en vertoont zij een Middelfrankische tint, waarvan in ons stuk niets te bespeuren is. Vormen als *hei kante* voor *hij kende*; *antworted* voor *antwoordde*, e. dgl. ontmoeten ons bij v.d. Schueren op elke bladzijde. De menigvuldige *ei*'s in stede van *ee*, als in *ein*, een; *geheiten*, geheeten; *bleif*, bleef; e. dgl. in 't Kleefsch zijn voldoende om den tongval van ons stuk er van te scheiden. Nu is de *ee* evenzeer Nederlandsch ²⁾ als Saksisch, doch vermits de geloofsbelijdenis om andere kenmerken niet Nederlandsch zijn kan, worden we van zelf er toe geleid om ons binnen de boven getrokken grenzen terug te trekken. Onderzoeken we vooreerst in hoeverre de tongval van Werden en omstreken aan de vereischten beantwoordt. De moeilijkheden aan dat onderzoek verbonden zijn zóó groot, dat wij ons niet vleien mogen met de verwachting tot een volkomen bevre-

¹⁾ Volgens Melis Stoke heette het land tot Nijmegen toe: Nedersassen.

²⁾ Braune in zijn boven aangehaald opstel, bl. 12, vergist zich als hij beweert dat in 't Middelnederlandsch *ei* naast *ee* optreedt. Dat is, alsof men zeide dat *o* en *eu* hetzelfde is, omdat *leugen* en *logen* beide in zwang zijn. In 't Mnl. en Nnl. is *ei* klankwijziging van *ee*.

digende uitkomst te geraken. 't Werdensch, of voorzichtiger uitgedrukt: de in Werdensche geschriften gebezigde taal, is volgens sommigen Saksisch, volgens andere Nederfrankisch. M. Heyne en R. Heinzel brengen ze tot het laatste, W. Braune tot het eerste. Ik houde het met laatstgenoemden geleerde, al zijn enkele zijner beweringen, als de vernauwing van *ei* tot *ee* in 't Middelnederlandsch, bl. 12, en de geographische ontdekking dat Kleef in de buurt van Friesland ligt, bl. 13, Noot, onaannemelijk. Het gansche geschil schijnt mij toe een natuurlijk gevolg te zijn daarvan dat het Werdensch inderdaad den overgang vormde¹⁾ van Saksisch tot Nederfrankisch.

Zoo er verschil van gevoelen bestaat omtrent den naam van Saksisch of Frankisch, aan 't Werdensch toe te kennen, aangaande de herkomst van eenige geschriften uit Werden en Essen heerscht grootere eenstemmigheid. De meeste zekerheid hebben wij omtrent de «Essener Heberolle», bij Müllenhoff en Scherer, bl. 183 (Nº. 69). Daaruit zien wij dat de tongval van Essen groote overeenkomst had met dien van 't Credo; jammer dat de rol te kort is om er meer uit af te leiden; ze kent geen *ä* voor *oo*, heeft alleen *brôd*, *brôt*. Doch dit bewijst weinig, aangezien in 't Credo ook *nôt* voorkomt. Daarenboven is de Heberolle aanmerkelijk ouder, zoodat uit de *m* in den datief geen positief bewijs tegen of voor de identiteit der tongvallen te putten valt.

De brokstukken van eenen commentaar op de Psalmen (bij M. en S. bl. 184) schijnen ook uit de buurt van Werden of Essen afkomstig te wezen. Daarin is de conjugatie Saksisch²⁾; ongelukkig komt in 't Credo geen vorm van 't praes. pl. voor. Met *siala* van den Commentaar komt in ons stuk *siele*, en Nederfrankisch *sila*, *ziel* overeen. Afwijkend is *sclahid*, *gisclahed*; *sclâpan*; voorts *m* in den dat. sg.; eindelijk geen spoor van *â* voor *oo*.

Nº. 70 bij M. en S., getiteld Allerheiligen, vertoont onmiskenbaar nauwe verwantschap met ons stuk, maar kent ook slechts *oo*, niet *ä*, behalve in *frâ*, vroolijk, hetgeen echter weinig bewijst, want, om onbekende redenen, is de *â* in dit woord doorgedrongen tot dialekten, die anders in den regel *oo* hebben zooals 't Saksisch van den Heliand, in *frâh*, en 't Nederlandsch, in *fraai*.

De overgang van *ht* in *th* (*tth*, *tt*) is echt Werdensch. Zoo er één werk is dat aanspraak maken mag de Werdensche uitspraak te vertegenwoordigen, dan is het 't Cartulare Werthinense (thans een eigendom der Leidsche boekerij, Cod. Voss. 4º., 55). Herhaaldelijk leest men daarin *Withmund*,

¹⁾ Ik durf niet zeggen „vormt”, want de tegenwoordige toestand der taal te W. en omstreken is mij niet bekend.

²⁾ Met Braune ben ik het eens dat de conjugatie het hoofdkriterium is ter onderscheiding van Saksisch en Frankisch.

b.v. Sloet, Oork. 15; 17; 18. Dat men te Wichmond of Wiechmond zelve, gelijk het dorp thans nog heet, niet zoo uitsprak, blijkt uit den hedendaagschen inheemschen vorm des woords. 't Gansche Cartulare is een doorlopend getuigenis voor *th*, *tt* in stede van *ht*, *cht*, zoodat ik maar op enkele duidelijke voorbeelden wil wijzen; Helmbrat, Hrôdbrat; Lacomblet, Urk. I, 42; Reginbrat, 43; 44; Helmbratt, 55; Hrôdbratt, 58; Bortergo, meer-malen; Wibrath, Ôdbrath, Egilbreth, Ricbreth; Sloet, Oork. 30; Folcbrath, Snelbrath, Herebreth 41. Daar iemand zou kunnen zeggen dat het Cartulare slechts afschriften van oorkonden bevat, en dus mogelijk de spelling dier stukken volgt, merk ik op dat de Index vóór 't Cartulare natuurlijk te Werden gemaakt is, en dat juist daarin (XXVI, bij Lacomblet, I, N^o. 54) duidelijk te lezen staat *Traditio Helmbratti*, terwijl in de oorkonde, of liever 't afschrift der oorkonde zelve, de naam tweemaal Helmbraht gespeld wordt, daarnaast evenwel *Ecdbrat*. Vgl. ook Heinzel, Gesch. der Niederfränk. Geschäftspr. [1874], bl. 108. Sporadisch komt het zelfs in 't Nederlandsch voor dat *h* vóór *t* uitgevallen is, bijv. in *niet* = *niuwet* in 't Credo, doch op lange na niet in die mate als in dit laatste en 't Cartulare. Alleen in de grensstreken van Middel- en Nederfrankisch treft men het zoo vaak aan. De onbeholpen spelling *adter* in r. 14, die M. en S. zonder grond in *ahter* meenden te moeten verbeteren, is eene varieteit van *tt* = *th*, en heeft haar tegenhanger in *Hrôdbratd* en Widmund (= Wihtmund) in Crecelius Collectae III, a, 39, en 15 (volgens Heinzel, bl. 108).

De schrijfwijze *adter*, evenzeer als *thrutthe*, *bratt* e. dgl. toont dat phonetisch *ht* in 't Credo en 't Werdensch in *tt* overging, niet in *t* met verlenging des voorgaanden klinkers. Dit laatste is meer gewoon in 't Middelfrankisch; in 't Paaschspel¹⁾ heet het *braitt* (spr. *braat*) voor *braht*; *reith* voor *reht* of *rith* (bl. 498); enz. Op dit punt is er dus eenig verschil, hoe gering ook, tusschen Credo en Cartulare eenerzijds en Mfr. anderzijds. Doch in andere opzichten is 't onderscheid zóó groot dat niemand in verzoeking zal komen in 't Credo iets Middelfrankisch te zien. Wanneer men in 't belangrijke stuk uit de Nuisser kroniek, aangehaald door Braune in zijn genoemd opstel, bl. 18, vgg. 't Nederfrankisch der belegeraars met het Middelfr. der belegerde Nuissers vergelijkt, dan begrijpt men terstond dat de geloofsbelijdenis in allen gevalle niet in de buurt van Nuis thuis behoort. Evenmin in die van Gulik, en om dezelfde reden.

Gaandeweg hebben we al enger en enger grenzen getrokken, zoodat er niets overblijft dan een niet breede gordel lands in de richting van Gelder tot Werden aan gene zijde van den Rijn. 't Dialect der stad Gelder en om-

¹⁾ Ik haal aan naar de Bibliotheek van Mnl. lett. van Prof. Moltzer, Af. 13 [1875].

streken is uit de oorkonden moeielijk op te maken, omdat de stukken der Geldersche graven en hertogen meestal in 't Arnhemsch, Betuwsch, Zutfensch, of half Middelnederlandsch, half Geldersch opgesteld zijn. Men zal in één en 't zelfde stuk Reinald, Reinold, Reinoud geschreven vinden; in een Arnhemsch stuk staat *gheloven* (beloven) naast *ghelaeft*. De grammatica is Mnl., bijv. in Lacomblet III, 543: *onser lijver* (wanspelling voor *liever*, gelijk Nijmegen voor Niemegen) *zuster*. Vormen als *behoutlike*, *behoudelike* en *beheltlike* zijn naast elkaar in zwang. Zeer gewoon is *a* voor open *o*, als *ghelaven*, *apen*, *hieraver*, *gaeds* (godes), enz. Als Heinzel in zijn boven vermeld werk bl. 182, vgg. de taal aller Geldersche oorkonden vereenzelvigt met den tongval der stad Gelder, kan ik hem niet volgen¹). Niets is duidelijker dan dat Lacomblet III, 541, eene publikatie van burgemeester, schepenen, raad en gemeente van Arnhem in de gebruikelijke landstaal en niet in die der tamelijk ver afgelegen stad Gelder is; ze staat daarom natuurlijk in dezelfde verhouding tot het literarisch Middelnederlandsch van Melis Stoke als de hedendaagsche Arnhemsche tongval tot onze schrijftaal. De *a*'s voor open *o* zijn thans verouderd, maar in Zutfen zegt men nog *staven* voor *stoven*, en de wijk Apenstad (openstad) toont dat zulk eene *a* vroeger daar in zwang was.

In zeker opzicht is het eene onverschillige zaak, of we nauwkeurig schiften kunnen welke oorkonden bepaald voor de stad Gelder bewijzen al dan niet, omdat in alle de taal toch te veel afwijkt van die in 't Credo, niettegenstaande ettelijke punten van overeenkomst. Daarom geloof ik dat onder alle mededingers Werden de sterkste aanspraken kan doen gelden. Dat *ā* voor *oo* in de omstreken althans in zwang geweest is, blijkt uit den nog levenden plaatsnaam Wulfrath. Saksische eigenaardigheden vertoont het Credo niet, of het moest *switheren* zijn; edoch dat is slechts eene conjecturale lezing; 't handschrift heeft *vvirtheren*, en daaruit laat zich evengoed *swintheren* of zelfs *vurtheren* (= *forthron* der Nederfr. Psalmen) maken als *switheren*. Eerder onsaksisch, dan het tegendeel, is *ostond* = *astôd* van den Hêliand; hetzelfde is van toepassing op *sin* voor *sind*, sinds, hetwelk de uitgevers niet verstaan hebben. Er blijven altoos nog enkele vormen over, als *in*, *en* = Os. *ant*, Ndl. *ont*; de assimilatie van *nd* tot *nn*, en diensvolgens verwarring tusschen beide, als: *gebunnen*, gebonden, naast *fundin*; *han*

¹) Bij 't gebruik maken van oude oorkonden ter beschrijving van eenig dialect, is kennis der hedendaagsche taal zeer nuttig. Een woord als *doufholt* dat Heinzel bl. 183 voor Geldersch aanziet, kan, zooals men *a priori* reeds besluiten kan, onmogelijk daartoe gebracht worden. Ziet men de oorkonde bij Lacomblet II, 110; Sloet 170, dan ontwaart men dat het daarop ook niet de minste aanspraak maakt; het is van Odilienberg of Kessenich, dus Limburgsch.

(voor *hann*); *sin* (voor *sind*); *te bewārende*, maar *te dōmenne*, *te dēlenne*; van dit alles kan tot nog toe niet aangetoond worden dat het ook bij Werden gehoord werd. *Uuse*, *ūse* bewijst, strikt genomen, niet het Saksisch karakter van 't stuk, want op Nederfrankisch gebied, te Maastricht, is *us*, *usse* in gebruik, om van 't Westvlaamsch niet eens te gewagen; maar in aanmerking genomen de andere kenmerken, meen ik toch in dezen vorm eene nadere bevestiging te mogen zien van de stelling dat het Credo van Werden of omstreken afkomstig is.

De belijdenis in onze hedendaagsche schrijftaal omgezet, luidt als volgt:

«Ik geloove in God vader almachtig, in den schepper des hemels en der aarde. Ik geloove in zijnen eeniggeboren zoon, onzen Heere den heiligen Christus. Ik geloove in den heiligen geest. Ik geloove dat de drie genoemden, de vader en de zoon en de heilige geest, één waarachtige godheid is. Ik geloove dat dezelfde Gods zoon die er altijd geweest is van den beginne, dat hij immer wezen zal zonder einde hoegenaamd. Ik geloove dat dezelfde Gods zoon ontvangen is geworden van den heiligen geest, dat hij geboren is van Maria de heilige maagd. Ik geloove dat hij om onzentwil gevangen is geworden, gebonden, bespot, geslagen, gegeeseld, gekruisigd, dat hij aan 't kruis gestorven is, met zijn menschheid, niet met zijn godheid. Ik geloove dat hij begraven geworden is, dat de heilige ziel ter helle gevaren is en daar uit genomen heeft alle die tevoren zijnen wil gedaan hadden. Ik geloove dat hij des derden daags van den doode opgestaan is, waarachtig god, waarachtig mensch. Ik geloove dat hij na zijne opstanding gegeten en gedronken heeft met zijne jongeren, om ons te bewijzen zijne waarachtige opstanding. Ik geloove dat hij hier gewoond (d. i. verwijld) heeft veertig dagen, veertig nachten, als een ander mensch, uitgezonderd dát alleen, dat hij niet zondigde. Ik geloove dat hij des veertigsten daags ten hemel gevaren is, ten aanschijn aller dergenen die er waardig waren dat zij zijne opvaart aanschouwen mochten. Ik geloove dat hij daar nu zit ter rechterhand zijns vaders onzes Heeren des almachtigen Gods, even heerlijk en even machtig. Ik geloove dat hij naderhand komen zal om te oordeelen dooden en levenden, een iegelijk al naar zijne genade en naar onze werken. Ik geloove de heilige Kerstenheid, gemeenschap der heiligen, aflat mijner zonden waarvan ik er veel heb en sinds geen gedaan heb. Ik geloove dat ik zondige mensch in 't zelfde lichaam als ik nu verschijn, sterven zal, weer opstaan zal, Gode rekschap geven zal van alle dingen, die ik ooit gedaan heb, goede of euvele. Ik geloove dat ik dan daar loon ontvangen zal, al naarmate ik bevonden worde te mijnen jongsten tijden. Ik geloove in 't eeuwige leven, dat God zelf is.»

Nog enkele opmerkingen omtrent enkele bijzonderheden mogen hier hun plaats vinden.

Ikkeldæve is 't eenvoudigste te verklaren als ontstaan door assimilatie uit *ik jeldæve*. In geen geval kan eene *k* zich onmiddellijk uit *g* ontwikkeld hebben; wel te verstaan in den tongval van ons stuk. Dezelfde assimilatie vertoont ons *tegen* uit *tjegen*, bijvorm van *tgegen*. Natuurlijk schrijft men niet *ttegen*, omdat de verdubbeling slechts hoorbaar was ingeval 't woord in de zinsnede volgde op een ander waarmee het in één adem werd uitgesproken, en men heeft in de meeste schrijftalen den regel aangenomen elk woord zóó te spellen alsof het altoos volstrekt aan 't begin eener zinsnede staat.

Almachig is te vergelijken met ons *tachtig*, en 't platte, maar zeer gewone *ochend* voor *ochtend*.

Godthid. De uitgevers schrijven *hîd*, m. i. ten onrechte. Zij hebben voorbijgezien dat in alle Nederduitsche talen in 't laatste lid eener samenstelling klankverzwakking zeer gewoon is, wanneer het woord niet meer als zoodanig, maar als afleiding gevoeld wordt. Daarom gaat *dôm* over in *dom*, bijv. in *hertogdom*, enz. Engelsch *wisdom*, enz. De uitgang *lice*, dien men in alle Angelsaksische uitgaven aantreft, was reeds in den tijd van koning Alfred verdwenen, en werd uitgesproken *lice*, zooals uit Gregorius Pastoraal blijkt. De uitgang *leek*, Ags. *lâc* is reeds in de Middeleeuwen in *lik*, en in 't Engelsch in *lock* (verzwakking van *loak*) overgegaan; dus *huwelik*¹⁾, *wedlock*. Even als *huweleek* tot *huwelik*, is *godheed* tot *godhid* verzwakt.

Bij *thether ge* enz. teekenen de uitgevers aan: «der ganze satz ist offenbar sehr verderbt: um das richtige herzustellen muss *Ich* bis *sune* gestrichen und *en* oder *ende* für *that he* gesetzt werden.» De Nederlandsche lezer behoeft slechts mijne letterlijke vertaling in te zien, om zich te overtuigen dat er geen zweem van corruptie te ontdekken is, en hij zal in de herhaling van *that*, welke wel is waar logisch niet noodzakelijk, maar rhetorisch onberispelijk is, eene zeer gewone manier van spreken in ons taaleigen terugvinden. De herhaling van *that* moet de duidelijkheid bevorderen, omdat een vrij lange tusschenzin tusschen onderwerp en gezegde staat²⁾. Het is waarlijk geen zeldzaamheid dat een schrijver, die tusschenzinnen niet vermijden kan of wil, duidelijkheidshalve na zoo'n tusschenzin zelfs de constructie verandert. Een duidelijk voorbeeld hiervan kan men o. a. vinden in v. d. Schueren's Kroniek van Kleef, bl. 82:

Und dese Greve ontfging die greveschap van Cleve tot leen to entfangen und to halden van den heylicken Roemschen rijcke, alsoe dat dat land van

¹⁾ De spelling *huwelijk* die in strijd is met onze uitspraak is zoo mogelijk het nog erger met de etymologie. Reeds v. d. Schueren schrijft behoorlijk *hijlick*.

²⁾ Andere voorbeelden van dit spraakgebruik haalt de schrijver aan in *Taalk. Bijdragen*, I (1877), 320, nl. Aelfric *de Veteri Testamento* (uitg. Grein) 1, 9 en *Heliant* 2480. (*Noot van 1923*.)

Cleve, wiewaill dat nu eyn hertogdomb is, so is idt doch und sall alle tijd blijven eyn van den vier furstlicken grafschappen des rijcks.»

Het is klaar dat v. d. Schueren zou geschreven hebben: «alsoe dat dat land van Cleve doch is und alle tijd blijven sall», indien hij niet wegen den tusschenzin «wiewaill — is» opzettelijk de constructie had willen veranderen.

Slach voor *slacht*, gelijk *almachig* voor *almachtig*.

In *mageth* is de *th* niet de echte *th*, maar eene slechte schrijfwijze voor *maget*; in ons stuk gaat de echte *th*, zoowel als *d*, aan 't einde natuurlijk in *t* over; dit is nog al duidelijk uit het volgende *wart*. Eene onechte *th* komt in 't Credo telkens voor, bijv. in *thu* voor *tu* (toe), juist als ook in de Kleefsche stukken *tho* de gewone spelling is. Wat van *maget*[*h*] geldt is ook van toepassing op *ostont*[*h*].

Tredde voor *thredde* lijkt eenigszins verdacht. Evenwel, onmogelijk is zulk een *t* niet; in 't Engelsch wordt de *th* in *threepence* regelmatig als *t* uitgesproken; men zegt *trippence*.

Et aller ancie. Dit *et* zou voor *at* kunnen staan, gelijk *ven* voor *van*. Ik voor mij houde het voor eene schrijffout, in plaats van *te*. Men sprak, denk ik, uit: *t' aller*; de afschrijver wilde toonen dat hij den oorspronkelijken vorm des woords *te* kende. Bijna aan 't einde van 't Credo heeft hij zich door diezelfde liefhebberij voor de etymologische spelling laten verleiden om te schrijven *junchgesten*. Klaarblijkelijk vindt men hierin de phonetische en de etymologische schrijfwijze te gelijk vertegenwoordigd. 't Woord luidde *juncksten*; doch etymologisch is het *jungesten*.

Ancie (of *ancie*, zooals de uitgevers schrijven), is ook verdacht, niet omdat het elders niet voorkomt, maar wegens de *c*. Is de lezing goed, dan is met *c* de *s* gemeend. Op zich zelf is een substantief *sik* al even goed mogelijk als Ohd. *casik*, of *seha*. Nader laat zich de vorm niet bepalen; want geslacht en suffix zijn onbekend. Misschien is *anscine* te lezen.

Uffart is of schrijffout voor *upfart*, of *pf* is geassimileerd tot *ff*.

Ther ic mikelig hadde ende sin nuet furmet ne hadde. Hierbij teekenen de uitgevers aan: «die meinung des schreibers war etwa 'deren ich eine grosse menge habe und wovon ich nichts unterlassen (*furmetne* für *furmeden* *ne*) habe'.» Het zou wel zeer aangenaam geweest zijn indien de geloovige op aflat mocht hopen van zonden waarvan hij geen enkele nalaat! De zinsbouw is volkomen grammatisch (in tegenstelling tot het Latijn zoo straks aan te halen) en duidelijk. De twee zinsneden opgelost luiden in onze taal, als men 't relatief door 't demonstratief vervangt: «ik heb der (*er*) veel», en «ik heb der sinds geen gedaan». Het Latijn heeft «Credo remissionem omnium peccatorum de quibus confessionem feci et ultra non iteravi.» In den Nederd. tekst is alleen «de quibus confessionem feci» vervangen door «quorum

magnam copiam habeo». *Furmet* = *frumet* als *gefrumede* een paar regels verder; vroeger *gestraf* voor *gestarf*.

Lîfe, wat de uitgevers laten staan, is een onmogelijk woord. Eene paragogische *a* komt dikwijls genoeg voor, maar dáárvoor kon geen *f* blijven staan; alleen *live* is mogelijk in den tongval van 't stuk.

CORRIGENDA.

Deel X, pag. V en 217 staat: Naschrift op: Over de beteekenis van sommige
uitdrukkingen door Raden Mas Adipati Ario Tjondro Negero
lees: (1878).

Deel XI, pag. 168, r. 19, 81 en 82 v. b. te lezen: *fêge*.

Deel XI, pag. 228, r. 16 v. b. staat (*meri*)*menni-meni*. Lees: *meri(menni), -meni*.

Deel XI, pag. 229, r. 17 v. b. te lezen: *aglêcea*.

Deel XI, pag. 272, r. 2 v. o. te lezen: zou geweest zijn *Lêbhwinî*.

2



Cat: / 5

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI

Please help us to keep the book
clean and moving.
